



3417.

1.



PLATE



PLATE



PLATE



PLATE

PLATE

PLATE

PLATE

PLATE

35/3

98

Amory



H 37563 / 43812

ATV
21436

RELATION
DU VOYAGE
D'ESPAGNE.

Tome Premier.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron de la
Sainte Chapelle.

M. DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.

RELATION

DU VOYAGE

D'ESPAGNE

Par M. de ...



A PARIS

Chez Christophe BASSIN, au

Palais, sur le grand Escalier de

l'entrée de la Cour

à la Bibliothèque du Roi

N° 1000 de la Bibliothèque



A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.

ONSEIGNEUR,

*Ce Genie sublime , qui
vous rend l'admiration*

à ij

ÉPIÎRE.

*de toute la Cour, donne à
VÔTRE ALTESSE ROYALE
une si noble émulation,
pour apprendre tout ce
qu'un grand Prince doit
ſçavoir, qu'elle descend mê-
me juſqu'aux moindres
particularitez, qui peu-
vent ſatisfaire ſa curioſité:
C'eſt ce qui Vous a engagé,
MONSEIGNEUR, de
jetter les yeux ſur la Re-
lation de mon Voyage d'E-
ſpagne, que j'oſe vous of-
frir, & que je vous ſup-
plie tres-humblement d'a-*

EPI T R E.

gréer. Vous avez voulu connoître un Pays, dont la Reine vôtre Sœur étoit la Souveraine, & faisoit toute la félicité. Vous avez voulu connoître des Caractères & des Mœurs qui se communiquent peu aux Etrangers; ce n'a été pour vôtre Penetration naturelle que l'Ouvrage d'un moment. VÔTRE ALTESSE ROYALE comprend toutes choses, sans qu'il luy en coûte aucune peine, & rien n'échappe à ses lumières.

EPITRE.

Ceux qui ont l'honneur
de l'approcher en demeu-
rent d'accord, & sont
charmez du progres
qu'Elle a fait dans les plus
belles Sciences: Mais vous
allez, MONSEIGNEUR,
nous donner de nouveaux
sujets d'admiration, la
noble audace qui brille
dans vos yeux; cet augu-
ste Sang que vous tenez
de tant de Rois, qui ani-
me vôtre Cœur, & qui
vous inspire tous les sen-
timens des Heros, nous

EPITRE.

promet des Actions mer-
veilleuses : & comment
aussi VÔTRE ALTESSE
ROYALE pourroit-elle
manquer de remplir les
justes Idées que toute la
France a sur Elle , puis
qu'Elle va apprendre le
Métier de la Guerre sous
le plus sage & le plus
grand Roy de l'Univers.
Nos Ennemis ; alarmez,
se souviendront en vous
voyant, que dans les Plai-
nes de Cassel, SON A. R.
MONSIEUR, a puny des Te-

EPI T R E.

*meraires comme eux. Ce
 Lieu memorable par la
 fameuse Bataille qu'il
 remporta, & dont la Vic-
 toire ajoûtée à ses autres
 Exploits, laisse à la Poste-
 rité un Monument éternel
 de sa Conduite & de sa
 Valeur, garde encore des
 Lauriers & des Palmes
 pour V. A. R. digne Fils
 de ce Grand Prince, digne
 Fils d'une Illustre & Ver-
 tueuse Princesse, nous vous
 verrons revenir couvert
 de Gloire. Mais entre tou-*

EPITRE.

*tes les Personnes qui le
souhaitent, il n'y en aura
point qui en ressentent plus
de joye que moy, & qui
soit avec un plus profond
respect,*

MONSEIGNEVR;

De VÔTRE ALTESSE ROYALE,

**La tres-humble & tres-
obeïssante Servante,**



AV LECTEUR.

BIEN qu'il ne suffise pas d'écrire des choses vrayes, mais qu'il faille encor qu'elles soient vrayes-semblables pour les faire croire; & que cette raison m'ait donné quelque envie d'ôter de ma Relation les Histoires qui y sont. J'en

AU LECTEUR.

ay été empêchée par des personnes d'une Naissance & d'un Esprit si distingué, qu'il me semble qu'en suivant leurs lumieres, je ne peux manquer. Je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres, qui ne m'accusent d'avoir mis icy des Hyperboles, comme l'on a voulu le persuader à l'égard des Memoires de la Cour d'Espagne: mais celles qui affûrent avec le plus

AV LECTEUR.

de vehemence que l'Ouvrage n'est pas juste, pourroient être convaincuës par leurs propres Lettres, d'avoir mandé à la Cour la plûpart des choses que j'ay recueillies. Je puis en avoir sçû quelques-unes, dont elles n'ont pas été informées, ou dont elles croient ne devoir pas convenir. Un fait n'est point faux, parce qu'il n'est pas rendu public, ou parce

AV LECTEUR.

qu'il n'agrée point à quelque particulier. Je n'ay écrit que ce que j'ay vû, ou ce que j'ay appris par des personnes d'une probité incontestable. Jen'allegue point des Noms inconnus, ni des Gens dont la mort m'ait fourny la liberté de leur supposer des Aventures. Il faut aussi remarquer le Pays, l'Humeur & le Caractere en general de ceux dont je parle. Ces re-

AV LECTEUR.

flexions aideront à persuader que de certains Evénemens sont familiers dans un endroit qui n'arriveroient peut-être pas dans un autre: Mais enfin, sans démêler leurs causes, je me contente d'assûrer que ce qui est dans mes Mémoires, & ce que l'on trouvera dans cette Relation, est tres-exact & tres-conforme à la vérité.

Extrait du Privilege du Roy.

P Ar grace & Privilege du Roy , donné à Paris le 29. Mars 1691. signé par le Roy en son Conseil , GAMART. Il est permis à Madame de B**** D** de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'elle voudra choisir , *La Relation d'un Voyage d'Espagne* , pendant le tems & espace de dix années; & défenses sont faites à tous autres de l'imprimer ou faire imprimer pendant ledit tems, à peine de trois mille livres d'amende , confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, comme

il est plus au long porté par les-
dites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Li-
braires de Paris, ce 6. Avril 1691.
Signé, P. AUBOÛIN, Syndic.*

Ladite Dame de B**** D**
a cedé son Privilege à CLAU-
DE BARBIN Marchand Librai-
re à Paris, suivant l'accord fait
entre-eux.

*Achevé d'imprimer pour la
premier fois, le 12 jour d'Avril
1691.*

RELATION



RELATION
DU VOYAGE
D'ESPAGNE.

PREMIERE LETTRE.



PUISQUE vous vou-
ez être informée de
tout ce qui m'arrive &
de tout ce que je re-
marque dans mon Voyage ; il
faut vous résoudre , ma chere
Cousine, de lire bien des choses
inutiles, pour en trouver quel-
qu'unnes qui vous plaisent. Vous
avez le goût si bon & si delicat,

Tome I.

A

2 RELATION DU VOYAGE

que vous ne voudriez que des Aventures choisies, & des particularitez agreables; je voudrois bien aussi ne vous en point raconter d'autres: mais quand on rapporte fidèlement les choses telles qu'elles se font pafsées, il est difficile de les trouver toujours comme on les souhaite.

Je vous ai marqué par ma dernière Lettre, tout ce qui m'est arrivé jusqu'à Bayonne. Vous sçavez que c'est une Ville de France, frontiere au Royaume d'Espagne; elle est arrosée par les Rivieres Dadour & de Nivelle, qui se joignent ensemble, & la Mer monte jusques-là; le Port & le Commerce y sont considerables; j'y vins de d'Ax par eau, & je remarquay que les Bateliers de l'Adour ont la même habitude que ceux de la Ga-

ronne ; c'est à dire, qu'en passant à côté les uns des autres, ils se chantent pouilles, & ils aimeroient mieux n'être point payez de leur voyage, que de manquer à se faire ces sortes de huées, quoy qu'elles étonnent ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il y a deux Châteaux assez forts pour bien défendre la Ville, & l'on y trouve en plusieurs endroits des promenades tres-agreables.

Lorsque je fus arrivée, je priay le Baron de Castelnau, qui m'avoit accompagnée depuis d'Ax, de me donner la connoissance de quelques jolies femmes, avec lesquelles je pûsse attendre sans impatience les Littieres qu'on devoit m'envoyer de saint Sebastien.

Il n'eut pas de peine à me sa-

4 RELATION DU VOYAGE

risfaire ; parce qu'étant homme de Qualite & de Merite, on le considere fort à Bayonne ; il ne manqua pas dès le lendemain de m'amener plusieurs Dames me rendre visite ; c'est la coutume en ce País, d'aller voir les dernieres venuës, lorsqu'on est informé quelles elles sont.

Elles commencent là de se ressentir des ardeurs du Soleil ; leur tein est un peu brun ; elles ont les yeux brillans ; elles sont aimables & caressantes ; leur esprit est vif ; & je vous rendrois mieux raison de leur enjouement, si j'eusse entendu ce qu'elles disoient ; ce n'est pas qu'elles ne sçachent toutes parler François : mais elles ont tant d'habitude au langage de leur Province, qu'elles ne peuvent le quitter ; & comme je ne le

ſçay point, elles faiſoient entre-elles d'afſez longues converſations où je n'entendois rien.

Quelques-unes qui vinrent me voir, avoient un petit Cochon de lait ſous le bras, comme nous portons nos petits Chiens; il eſt vray qu'ils étoient fort décaſſez, & qu'il y en avoit pluſieurs avec des Colliers de rubans de différentes couleurs: mais vous conviendrez que c'eſt une inclination fort bizarre, & je ſuis perſuadée qu'il y en a beaucoup entre-elles, dont le goût eſt trop bon pour ſ'accommoder de cette coutume. Il fallut lors qu'elles danſerent, laiſſer aller dans la chambre ces vilains animaux, & ils y firent plus de bruit que des Lutins. Ces Dames dancierent à ma priere, le Baron de Caſtelnav

6 RELAT. DU VOYAGE

ayant envoyé querir les Flutes & les Tabourins. Pour vous faire entendre ce que c'est, il faut vous dire qu'un homme jouë en même tems d'un espeece de Fifre & du Tabourin, qui est un Instrument de bois fait en triangle & fort long, à peu près comme une Trompette-marine, monté d'une seule corde, qu'on frape avec un petit bâton, cela rend un son de Tambour assez singulier.

Les hommes qui étoient venus accompagner les Dames, prirent chacun celle qu'il avoit amenée, & le branle commença en rond, se tenant tous par la main; ensuite ils se firent donner des cannes assez longues, ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignoient les uns des autres;

leurs airs ont quelque chose de guai & de fort particulier, & le son aigu de ses Flutes se mêlant à celuy des Tabourins, qui est assez guerrier, inspire un certain feu qu'ils ne pouvoient moderer; il me sembloit que c'étoit ainsi que se devoit danser la Pirrique dont parlent les Anciens, car ces Messieurs & ces Dames faisoient tant de tours, de fauts & de cabriolles, leurs cannes se jettoient en l'air & se reprenoient si adroitement, que l'on ne peut décrire leur legereté & leur souplesse. J'eus aussi beaucoup de plaisir à les voir: mais cela dura un peu trop long-tems; & je commençois à me lasser de ce Bal mal ordonné, lorsque le Baron de Castelnau qui s'en apperçût, fit apporter plusieurs Bassins de

8 RELAT. DU VOYAGE

tres-belles Confitures seiches; ce sont des Juifs qui passent pour Portugais, & qui demeurent à Bayonne, qui les font venir de Gennes; ils en fournissent tout le País. On servit quantité de Limonades, & d'autres Eaux glacées, dont ces belles Dames bûrent à longs traits, & la Fête finit ainsi.

On me mena le lendemain voir la Synagogue des Juifs au Fauxbourg du Saint Esprit; je n'y trouvay rien de remarquable; Monsieur de S. Pé, Lieutenant de Roy, qui m'étoit venu voir, quoy qu'il fut fort incommodé de la Goute, me convia de dîner chez luy. J'y fis un repas tres-delicat & magnifique, car c'est un País admirable pour la bonne chere; tout y est en abondance & à tres-grand mar-

ché. J'y trouvoy des femmes de Qualité extrêmement bien faites, qu'il avoit pries pour me tenir compagnie ; la vuë du Château qui donne sur la Riviere est fort belle ; il y a toujours une bonne Garnison.

Lorsque je fus de retour chez moy, je demeuray surprise d'y trouver plusieurs pieces de toile qu'on m'avoit apportées de la part des Dames qui m'étoient venuës voir, avec des Quaiſſes pleines de Confitures seiches & de Bougies. Ces manieres me parurent fort honnêtes pour une Dame qu'elles ne connoissoient que depuis trois ou quatre jours : mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire, qu'on ne peut voir de plus beau Linge que celuy que l'on fait en ce Pais-là ; il y en a d'ouvré, &

d'autre qui ne l'est point. La toile en est faite d'un fil plus fin que les cheveux ; & le beau Linge y est si commun, qu'il me souvient qu'en passant les Landes de Bordeaux, qui sont des Deserts où l'on ne rencontre que des Chaumières & des Païsans qui font compassion par leur extrême pauvreté ; je trouvoyay qu'ils ne laissoient pas d'avoir d'aussi belles Serviettes que les gens de Qualité en ont à Paris.

Je ne manquay pas de renvoyer à ces Dames de petits presens, que je crûs qui leur feroient plaisir. Je m'étois aperçeuë qu'elles aiment passionnément les Rubans, & elles en mettent quantité sur leur tête & à leurs oreilles ; je leur en envoyay beaucoup, & je joignis à

cela plusieurs beaux Evantails ; en revanche elles me donnerent des Gands & des Bas de fil d'une finesse admirable.

En me les envoyant, elles me convierent d'aller au Salut aux Peres Prescheurs, qui n'étoient pas éloignez de ma Maison : elles sçavoient que j'ay quelque goût pour la Musique, & elles voulurent me regaler de ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Ville : mais encore qu'il y eût de tres-belles voix, l'on ne pouvoit guère avoir du plaisir à les entendre, parce qu'ils n'ont ni la methode ni la belle maniere du chant. J'ay remarqué dans toute la Guyenne & vers Bayonne, que l'on y a de la voix naturellement, & qu'il n'y manque que de bons Maîtres.

Les Littieres que l'on devoit

m'envoyer d'Espagne étant arrivées, je songeay à mon départ: mais je vous assure que je n'ay jamais rien vû de plus cher que ces sortes d'Equipages; car chacune des Littieres a son Maître qui l'accompagne; il garde la gravité d'un Sénateur Romain, monté sur un Mulet & son Valet sur un autre, dont ils relayent de tems en tems ceux qui portent les Littieres; j'en avois deux, je pris la plus grande pour moy & pour mon enfant; j'avois outre cela quatre Mules pour mes gens, & deux autres pour mon Bagage. Pour les conduire, il y avoit encore deux Maîtres & deux Valets; voyez quelle misere de payer cette quantité de gens inutiles pour aller jusqu'à Madrid, & pour en revenir aussi, parce qu'ils

comptent leur retour au même prix : mais il faut s'accommoder à leur usage, & se ruiner avec eux ; car ils traitent les François, ce qui s'appelle de Turc à Maure.

Sans sortir de Bayonne, je trouvay des Turcs & des Maures, & je croy même quelque chose de pis, ce sont les gens de la Doüanne ; j'avois fait plomber mes Coffres à Paris tout exprés, pour n'avoir rien à démêler avec eux : mais ils furent plus fins, ou pour mieux dire plus opiniâtres que moy, & il leur fallut donner tout ce qu'ils demanderent ; j'en étois encore dans le premier mouvement de chagrin, lorsque les Tambours, les Trompettes, les Violons, les Flutes & les Tabourins de la Ville me vinrent faire desef-

14 RELAT. DU VOYAGE

perer ; ils me suivirent bien plus loin que la Porte Saint Antoine, qui est celle par où l'on sort quand on va en Espagne par la Biscaye ; ils jouïoient chacun à leur mode & tous à la fois, sans s'accorder ; c'étoit un vray charivary. Je leur fis donner quelque argent ; & comme ils ne vouloient que cela , ils prirent promptement congé de moy. Aussi-tôt que nous eûmes quitté Bayonne , nous entrâmes dans une campagne sterile , où nous ne vîmes que des Chataigniers : mais nous passâmes ensuite le long du rivage de la Mer , dont le sable fait un beau chemin , & la vûë est fort agreable en ce lieu.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Saint Jean de Luz ; il ne se peut rien voir de plus joly,

c'est le plus grand Bourg de France & le mieux bâty ; il y a bien des Villes beaucoup plus petites ; son Port de Mer est entre deux hautes Montagnes, qu'il semble que la Nature a placées exprés pour le garantir des orages ; la riviere de Nivelles'y dégorge, la Mer y remonte fort haut, & les grandes Barques viennent commodément dans le Quay : on dit que les Matelots en font tres-habiles à la pesche de la Baleine & de la Moluë : on nous y fit fort bonne chere ; & telle, que la table étoit couverte de Pyramides de Gibier ; mais les Lits ne répondoient point à cette bonne chere, ils leur manquent des Matelats ; ils mettent deux ou trois lits de plumes de Coq les uns sur les autres, & ses plumes for-

tant de tous les côtez font fort mal passer le tems. Je croyois lorsqu'il fallut payer, que l'on m'alloit demander beaucoup : mais ils ne me demanderent qu'un demy Louïs, & assurement il m'en auroit coûté plus de cinq Pistolles à Paris ; la situation de S. Jean de Luz est extrêmement agreable.

On trouve dans la grande Place, une belle Eglise bâtie à la moderne : l'on passe en ce lieu la Riviere de Nivelle, sur un Pont de bois d'une extraordinaire longueur. Il y a là des Peagers qui font payer le droit des Marchandises, & des hardes que l'on porte avec soy. Ce droit n'est réglé que par leur volonté, & il est excessif quand ils voyent des Etrangers. Je me tuoïis de parler François, & de protester

que je n'étois point Espagnolle, ils faignoient de ne me pas entendre, ils me rioient au nez ; & s'enfonçant la tête dans leurs Cappes de Bearn, il me sembloit voir des Voleurs déguisez en Capucins. Enfin, ils me taxerent à dix-huit Ecus ; ils trouvoient que c'étoit grand marché, & pour moy je trouvois bien le contraire : Mais je vous l'ay déjà dit, ma chere Cousine, quand on voyage en ce Pais icy, il faut faire provision de bonne heure de patience & d'argent.

Je vis le Château d'Artois qui paroît assez fort ; & un peu plus loin Orognès, où l'on ne parle que Biscayn, sans se servir de la Langue Françoisse ni de l'Espagnolle. Je n'avois dessein que d'aller coucher à Iron, qui n'est éloigné de Saint Jean de Luz

que de trois petites lieues, & j'étois partie après midy : mais la dispute que nous avions eue avec les Gardes du Pont, la peine que nous eûmes à passer les Montagnes de Beotie, & le mauvais tems joint à d'autres petits embarras qui survinrent, furent cause que nous n'arrivâmes qu'à la nuit au bord de la riviere de Bidassoa, qui separe la France de l'Espagne. Je remarquay le long du chemin depuis Bayonne jusques là, des petits Chariots sur lesquels on met toutes les choses que l'on transporte, il n'y a que deux rouës qui sont de fer; & le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieue lorsqu'il y en a plusieurs ensemble, ce qui arrive toujours; car on en rencontre soixante & quatre-vingt

à la fois, ce sont des Bœufs qui les traînent. J'en ay vû de pareils dans les Landes de Bordeaux, & particulièrement du côté de d'Axe.

La Riviere de Bidassoa est d'ordinaire fort petite : mais les neiges fonduës l'avoient grossie à tel point, que nous n'eûmes pas peu de peine à la passer, les uns en bateau, & les autres à la nâge sur leurs Mulets ; il faisoit un grand clair de Lune, à la faveur duquel on me fit remarquer à main droite, l'Isle de la Conference, où s'est fait le Mariage de nôtre Roy avec Marie Thérèse, Infante d'Espagne. Je vis peu après la Forteresse de Fontarabie, qui est au Roy d'Espagne ; elle est à l'embouchure de cette petite Riviere. Le flux & reflux de la Mer y entre. Nos

Rois prétendoient autresfois qu'elle leur appartenoit, & ceux d'Espagne le prétendoient aussi. Il y a eu de si grandes contestations là-dessus, particulièrement entre les Habitans de Fontarabie & ceux d'Andaye, qu'ils en sont venus plusieurs fois aux mains. Cette raison obligea Louïs XII. & Ferdinand, de regler qu'elle seroit commune entre les deux Nations. Les François & les Espagnols partagent les droits de la Barque ; ces derniers tirent le paiement de ceux qui passent en Espagne, & les premiers le reçoivent de ceux qui vont en France, mais des deux côtez l'on rançonne également.

La Guerre n'empêche point le Commerce sur cette Frontiere ; il est vray que c'est une nécessité

dont leur vie dépend ; ils mour-
 roient de misere, s'ils ne s'en-
 tr'assutoient. Ce Pais appellé
 la Biscaye, est plein de hautes
 Montagnes, où l'on trouve beau-
 coup de Mines de fer. Les Bis-
 cayens grimpent sur les Ro-
 chers aussi vîte & avec autant
 de legereté, que feroit un Cerf.
 Leur Langue (si l'on peut ap-
 peller Langue un tel bara-
 goüin) est si pauvre, qu'un mê-
 me mot signifie plusieurs choses.
 Il n'y a que les Naturels du Pais
 qui la puissent entendre ; & l'on
 m'a dit qu'afin qu'elle leur soit
 plus particuliere, ils ne s'en ser-
 vent pas pour écrire ; ils font
 apprendre à leurs enfans à lire
 & à écrire en François ou en Es-
 pagnol, selon le Roy duquel ils
 sont Sujets. Il est vray qu'aussi-
 tôt que j'us passé la petite Rivie-

re de Bidassoa, on ne m'entendoit plus à moins que je ne parlasse Castillan ; & ce qui est de singulier , c'est qu'un demy quart d'heure auparavant, on ne m'auroit pas entenduë si je n'avois parlé François.

Je trouvoy de l'autre côté de cette Riviere un Banquier de S. Sebastien, à qui j'étois recommandéc , il m'attendoit avec deux de ses parens ; les uns & les autres étoient vêtus à la *Schomberg*, c'est proprement à la maniere de France, mais d'une maniere ridicule ; les Just'au-corps sont courts & larges, les manches ne passent pas le coude, & sont ouvertes par devant ; celles de leurs chemises sont si amples, qu'elles tombent plus bas que le Just'au-corps. Ils ont des Rabats sans avoir de colets de

pourpoint, des Perruques où il y a plus de cheveux qu'il n'en faut pour en faire quatre autres bien faites, & ces Cheveux sont plus frisez que du crin bouilly ; l'on ne peut voir des gens plus mal coëffez. Ceux qui ont leurs Cheveux les portent fort longs & fort plats ; ils les separent sur le côté de la tête, & en passent une partie derriere les oreilles : mais quelles oreilles, bon Dieu ! je ne croy pas que celles de Midas fussent plus grandes, & je suis persuadée que pour les allonger, ils se les tirent étant encore petits ; ils y trouvent sans doute quelque sorte de beauté.

Mes trois Espagnols me firent en mauvais François de tres-grands & tres-ennuyeux complimens ; nous passâmes le

24 RELAT. DU VOYAGE

Bourg de Tran, qui est à peu près à un quart de lieuë de la Riviere, & nous arrivâmes ensuite à Irun, qui en est éloigné d'un autre quart de lieuë. Cette petite Ville est la premiere d'Espagne que l'on trouve en sortant de France. Elle est mal bâtie. Les ruës en sont inégales, & il n'y a rien dont on puisse parler: Nous entrâmes dans l'Hôtellerie par l'Ecurie, où donne le pied du degré par où l'on monte à la Chambre: c'est l'usage du País. Je trouvay cette Maison fort éclairée par une quantité de Chandelles qui n'étoient guère plus grosse que des allumettes; il y en avoit bien quarante dans ma Chambre, attachées sur des petits morceaux de bois; l'on avoit mis au milieu un brasier plein de noyaux d'Olives

d'Olives en charbon, pour ne pas faire mal à la tête.

L'on me servît un grand souper que les Galands Espagnols m'avoient fait preparer ; mais tout étoit si plein d'ail, de safran & d'épice, que je ne pûs manger de rien ; & j'aurois fait fort mauvaise chere, si mon Cuisinier ne m'eût accommodé un petit Ragoût de ce qu'il pût trouver le plutôt prêt.

Comme je ne voulois aller le lendemain qu'à saint Sebastien, qui n'en est éloigné que de sept ou huit lieuës ; je crus que je devois dîner avant que de partir. J'étois encore à table, lorsqu'une de mes femmes m'apporta ma Montre pour la monter à midy, comme c'étoit ma coutume ; c'étoit une Montre d'Angleterre de Tampion, qui rappelloit les

heures, & qui me coûtoit cin-
 quante Louïs. Mon Banquier
 qui étoit auprès de moy, me té-
 moigna quelque envie de la voir;
 jela luy donnay avec la civilité
 que l'on a d'ordinaire, lorsque
 l'on presente ces sortes de cho-
 ses, s'en fut assez : mon Hom-
 me se leva, me fait une pro-
 fonde reverence, & me dit qu'il
 ne méritoit pas un Present si
 considerable ; mais qu'une Da-
 me comme moy n'en pouvoit
 faire d'autre ; qu'il m'enga-
 geoit sa foy & sa parole qu'il
 garderoit ma Montre toute sa
 vie, & qu'il m'en avoit la der-
 niere obligation. Il la baïsa en
 achevant ce beau compliment,
 & l'enfonça dans une poche
 plus creusée qu'une beffasse. Vous
 m'allez trouver bien sotte, de
 ne rien dire à tout cela ; j'en

tombe d'accord : mais je vous avouë que je demeuray si surprise de son procedé , que la Montre avoit déjà disparu , avant que je püsse bien déterminer ce que je voulois faire. Mes femmes & ceux de mes gens qui se trouverent presens, ne regardoient ; je les regardois aussi , toute rouge de honte & de chagrin d'être prise pour dupe. Je ne l'aurois pas été long-tems ; car, graces à Dieu, je sçay fort bien comme on refuse ce que l'on ne veut pas donner, mais je fis reflexion que cét Homme devoit me compter une grosse somme pour achever mon Voyage, & pour renvoyer de l'argent à Bordeaux où j'en avois pris ; que j'avois des Lettres de credit pour luy, sur lesquelles, en

cas de fâcheries, il pouvoit me faire attendre, & dépenser deux fois la valeur de la Montre. Enfin, je la luy laiffay, & j'essayay de me faire honneur d'une chose qui me faisoit grand dépit.

J'ay fçû depuis cette petite Avanture, que c'est la mode en Espagne, lorsque l'on presente quelque chose à quelqu'un, & qu'on baise la main, que ce quelqu'un peut l'accepter s'il en a envie. Voilà une assez plaisante mode; & comme je ne l'ignore plus, ce sera ma faute si j'y suis rattrapée.

Je partis de cette Hôtellerie, où l'on acheva de me ruiner; car tout est gueux en ce País-là, & tout yvoudroit être riche aux dépens du Prochain. Peu après que nous fûmes sorties de la

Ville, nous entrâmes dans les Montagnes des Pyrenées, qui sont si hautes & si droites, que lors qu'on regarde en bas, l'on voit avec frayeur les Precipices qui les environnent. Nous allâmes de cette maniere jusqu'à Rentery, Dom Antonio (c'est le nom de mon Banquier) prit les devans; & pour me faire aller plus commodément, il m'obligea de quitter ma Litiere, parce qu'encore que nous eussions traversé beaucoup de Montagnes, il en restoit de plus difficiles à passer. Il me fit entrer dans un petit Bateau qu'il avoit fait preparer pour descendre sur la riviere d'Andaye, jusqu'à ce que nous fussions proche de l'emboucheure de la Mer, où nous vîmes d'assez près les Gallions du Roy d'Espagne; il y en avoit

trois d'une grandeur & d'une beauté considerable; nos petits Bateaux étoient ornez de plusieurs Banderolles peintes & dorées; ils étoient conduits par des Filles d'une habileté & d'une gentillesse charmante; il y en a trois à chacun, deux qui rament & une qui tient le Gouvernail.

Ces Filles sont grandes, leur taille est fine, le tein brun, les dents admirables, les cheveux noirs & lustrez comme du geais; elles les nattent & les laissent tomber sur leurs épaules, avec quelques rubans qui les attachent; elles ont sur la tête un espece de petit Voile de Mouffeline brodée de fleur d'or & de soye qui voltige & qui couvre la gorge; elles portent des pendans d'Oreilles d'or & de Perles, &

des Colliers de Corail ; elles ont des especes de Just'aucorps comme nos Bohémiennes, dont les manches sont fort serrées. Je vous assure qu'elles me charmerent. L'on me dit que ces Filles au Pied-marin nâgeoient comme des Poissons, & qu'elles ne souffroient entre-elles ni femmes ni hommes ; c'est une espece de petite Republique où elles viennent de tous côtez, & leurs parens les y envoient jeunes.

Quand elles veulent se marier, elles vont à la Messe à Fontarabie ; c'est la Ville la plus proche du lieu qu'elles habitent, & c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré ; celuy qui veut s'engager dans l'Himenée, va chez les parens de sa Maîtresse leur de-

clarer ses sentimens, regler tout avec eux ; & cela étant fait, l'on en donne avis à la Fille ; si elle en est contente, elle se retire chez eux, où les Nôces se font.

Je n'ay jamais vû un plus grand air de gayeté, que celuy qui paroît sur leurs visages ; elles ont de petites Maisonnettes qui sont le long du rivage, & elles sont sous de vieilles Filles auxquelles elles obeïssent comme si elles étoient leurs Meres ; elles nous contoient toutes ces particularitez en leur langage, & nous les écoutions avec plaisir, lorsque le Diable qui ne dort point nous suscita noise.

¶ Mon Cuisinier qui est Gascon, & de l'humeur vive des gens de ce País-là, étoit dans un de nos Bateaux de suite assis proche d'une jeune Biscayenne qui luy

parut tres-jolie ; il ne se contenta pas de le luy dire, il voulut lever son Voile, & le voulut bien fort ; elle n'entendit point de raillerie, & sans autre compliment elle luy cassa la tête avec un Aviron, armé d'un Croc qui étoit à ses pieds. Quand elle eut fait cét exploit, la peur la prit, elle se jetta promptement dans l'eau, quoy qu'il fit un froid extrême ; elle nâgea d'abord avec beaucoup de vitesse ; mais comme elle avoit tous ses habits, & qu'il y avoit loin jusqu'au rivage, les forces commencerent à luy manquer ; plusieurs filles qui étoient sur la Grève, entrèrent vite dans leurs Bateaux pour la secourir : cependant celles qui étoient restées avec le Cuisinier craignant la perte de leur Compagne, se jetterent sur luy com-

me deux Furies, elles vouloient resolument le noyer; & le petit Bateau n'en alloit pas mieux, car il pensa deux ou trois fois se renverser; nous voyons du nôtre toute cette querelle, & mes gens étoient bien empêchez à les separer & à les appaiser.

Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il en étoit tout en sang; & mon Banquier me dit que quand on irritoit ces jeunes Biscayennes, elles étoient plus farouches & plus à craindre que des petits Lions. Enfin nous prîmes terre; & nous étions à peine débarquez, que nous vîmes cette Fille que l'on avoit sauvée bien à propos, car elle commençoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau; elle venoit à nôtre rencontre avec plus de cinquante autres, cha-

eune ayant une Rame sur l'épaule: elles marchoient sur deux longues files, & il y en avoit trois à la tête qui jouïoient parfaitement bien du Tambour de Bafque; celle qui devoit porter la parole s'avança, & me nommant plusieurs fois *Andria*, qui veut dire Madame (c'est tout ce que j'ay retenu de sa Harangue) elle me fit entendre que la peau de mon Cuisinier leur resteroit, ou que les Habits de leur Compagne seroient payez à proportion de ce qu'ils étoient gâtez. En achevant ces mots, les joueuses de Tambours commencerent à les fraper plus fort; elles poussèrent de hauts cris, & ces belles Pyrates firent l'Exercice de la Rame, en sautant & dansant avec beaucoup de disposition & de bonne grace.

Dom Antonio, pour m'indemniser du Present qu'il m'avoit escamoté (j'en parle souvent, mais il me tient encore au cœur) voulut pacifier toutes choses; il trouvoit que mon Cuisinier qui se croyoit suffisamment battu, auroit raison de ne vouloir rien donner, & ce fut luy qui distribua quelques Patagons à la Troupe Maritime. A cette vûë, elles firent des cris encore plus grands & plus longs que ceux qu'elles avoient déjà faits, & elles me souhaiterent un heureux voyage & un prompt retour, chacune dansant & chantant avec les Tambours de Basque.

Nous entrâmes dans un chemin tres-rude, & nous montâmes long-tems par des sentiers si étroits, au bas desquels il y a des Precipices, que j'avois grand

peur que les Mulets qui portoient ma Littiere ne fissent un faux pas. Nous passâmes ensuite une Campagne sablonneuse : Je m'arrêtay quelque tems au Convent de S. François ; il est bâti proche de la riviere d'Andaye, nous la traversâmes sur un Pont de bois extrêmement long ; & bien que nous fussions fort proche de S. Sebastien, nous ne l'apercevions point encore, parce qu'une butte de sable assez haute cachoit cette Ville ; elle est située au pied d'une Montagne qui sert d'un côté comme de Digue à la Mer ; elle en est si proche, qu'elle y forme un Bassin, & les Vaisseaux viennent jusqu'au pied de cette Montagne, pour se mettre à l'abry des orages ; car il y a quelquefois là des tempêtes extraordinaires, & des

Ouragans si affreux , que les Navires à l'ancre perissent dans le Port. Il est profond & fermé de deux Môles , qui ne laissent qu'autant de place qu'il en faut pour passer un seul Navire. On a élevé en cet endroit une grosse Tour quarrée, où il y a toujours une bonne Garnison pour le défendre en cas de surprise ; le jour étoit beau pour la Saison où nous sommes ; je trouvay la Ville assez jolie ; elle est ceinte d'un double mur. Il y a plusieurs pieces de Canon sur celuy qui donne du côté de la Mer , avec des bastions & des demie-lunes ; elle est située dans une Province d'Espagne nommée Guipuscoa ; les dehors en plaisent infiniment à cause que la Mer , comme je viens de vous le dire, luy sert de Canal. Les Ruës de cette Ville

font longues & larges, pavée d'une grande pierre blanche qui est fortunée, & toujours nettes; les Maisons en sont assez belles, & les Eglises tres-propres, avec des Autels de bois chargez depuis la Vouëte jusqu'au bas, de petits Tableaux grands comme la main. Les Mines de Fer & d'Assier se trouvent tres-facilement dans tout le Pais; on y en voit de si pur, que l'on tient qu'il n'y en a point de pareil en Europe, c'est leur plus grand trafic. On y embarque les Laines qui viennent de la vieille Castille, & il s'y fait un gros Commerce. Bilbao & Saint Sebastien sont les deux Ports les plus considerables que le Roy d'Espagne ait sur l'Ocean; le Château est tres-elevé & d'une mediocre défense, j'y ay pourtant vû d'assez

belles pieces de Canon , & il y en a quantité le long des Ramparts: mais la Garnison est si foible, que des femmes la battroient avec leurs Quenoüilles.

Tout est aussi cher dans cette Ville qu'à Paris ; on y fait tres-bonne chere, le Poisson est excellent, & l'on me dit que les Fruits y étoient d'un goût & d'une beauté admirable. Je descendis dans la meilleure Hôtel-lerie ; & quelque tems après que j'y fus, Dom Fernand de Tolede envoya un Gentilhomme sçavoir s'il pourroit me voir sans m'incommoder : mon Banquier qui le connoissoit, & qui étoit pour lors dans ma Chambre, me dit que c'étoit un Espagnol de grande Qualité, Neveu du Duc d'Albe, qu'il venoit de Flandres, & qu'il alloit à Madrid.

Je

Je le reçûs avec l'honnêteté qui étoit deuë à sa Naissance, & j'y ajoûtay bien-tôt des égards particuliers pour son propre Merite ; c'est un Cavalier qui est bien fait de sa personne, qui a de l'esprit & de la politesse ; il est complaisant & agreable, il parle aussi bien François que moy : mais comme je sçay l'Espagnol, & que je serois bien-aïse de le sçavoir encore mieux, nous ne parlâmes qu'en cette Langue.

Je restay tres-satisfaite de ses manieres ; il me dit qu'il étoit « venu en poste depuis Bruxelles ; » & que si je le trouvois bon, il « augméteroit mon train & seroit « de ma suite. Je crûs qu'il railloit, « & je luy répondis en plaisantant : mais il ajouta que les chemins « étoient si remplis de Neiges, «

„ qu'effectivement il luy seroit
 „ impossible d'aller en poste; qu'il
 „ pourroit bien faire sur des Che-
 „ vaux de plus grādes traites que
 „ s'il alloit en Litiere: mais que
 „ l'honneur de m'accompagner,
 &..... Enfin je connus qu'il étoit
 fort honnête, & qu'il ne démen-
 toit point la galanterie naturelle
 aux Cavaliers Espagnols; je re-
 garday comme un tres-grand se-
 cours, d'avoir un homme de cer-
 te Qualité, & du País, qui sçau-
 roit le faire entendre & encore
 mieux se faire obeïr par les Mu-
 liers, qui ont des têtes de fer
 & des ames de bouë.

Je luy dis que j'étois fort aise
 de l'avoir rencontré, & que les
 fatigues du chemin me seroient
 bien adoucies, par une aussi bon-
 ne compagnie que la sienne. Il
 commanda aussi-tôt à son Gen-

Un homme d'aller chercher une Litiere pour luy ; il étoit déjà tard , il prit congé de moy , & je me couchay après avoir fort bien soupe : car , ma chere Cousine , je ne suis pas une Heroïne de Roman , qui ne mange point.

Je commençois à peine à m'endormir , lorsque j'entendis quelqu'un parler François si proche de moy , que je crus d'abord que c'étoit dans ma Chambre : mais ayant écouté avec plus d'attention , je connus que c'étoit dans une Chambre qui n'étoit séparée de la mienne que par une Cloison d'ais assez mal joints. J'ouvris mon Rideau du côté de la Ruelle , j'apperçûs de la lumiere au travers des planches , & je vis deux Filles , dont la plus âgée paroissoit avoir dix-sept

à dix-huit ans; ni l'une ni l'autre n'étoient pas de ces beautés sans défauts; mais elles avoient tant d'agrémens, le son de la voix si beau, & une si grande douceur sur le visage, que j'en fus charmé.

La plus jeune qui sembloit continuer la conversation, dit
 » soit à l'autre: Non, ma Sœur, il
 » n'y a point de remède à nos
 » maux; il faut mourir ou les ti-
 » rer des mains de cet indigne
 Vieillard. Je suis résoluë à
 tout, dit l'autre, en poussant
 un profond soupir, m'en dut-il
 » coûter la vie; Qu'avons-nous
 » à ménager? n'avons-nous pas
 » tout sacrifié pour eux? Alors,
 faisant reflexion sur leurs in-
 fortunes, elles s'embrassèrent,
 & se prirent à pleurer fort dou-
 loureusement; & après avoir

consulté, & dit encore quelques parolles, dont je perdois la plus grande partie à cause de leurs sanglots, elles conclurent qu'il falloit qu'elles écrivissent : chacune le fit de son côté, & voicy à peu près ce qu'elles se lûrent l'une à l'autre.

Ne juge pas de mon amour & de ma douleur par mes parolles ; je n'en ay point qui puisse t'exprimer l'un & l'autre ; mais souviens-toy que tu vas me perdre , si tu ne te porte aux dernières extrémités , contre celui qui nous persecute. Il vient de me faire dire , que si je tarde à partir , il nous fera arrêter. Juge par cét indigne traitement de ce qu'il merite , & souviens-toy que tu me dois tout , puisque tu me dois mon cœur.

Il me semble que l'autre Billet estoit en ces termes :

Si je pouvois assurer ton repos en perdant le mien, je t'aime assez pour t'en faire le sacrifice. Ouy, je te fuirais si tu pouvois estre heureux sans moy; mais je connois trop ton cœur pour t'en croire capable. Cependant, tu reste aussi tranquille dans ta prison, que si tu me voyois sans cesse: romps tes chaînes sans differer, punis l'ennemy de nostre amour, mon cœur en fera la recompense.

Après avoir fermé ces Billets, elles sortirent ensemble, & je vous avouë que j'ûs de l'inquietude pour elles, & beaucoup d'envie de sçavoir ce qui pouvoit être arrivé à deux si jolies personnes. Cela m'empêcha de

me rendormir ; & j'attendois
 qu'elles revinssent, quand tout
 d'un coup l'on entendit un
 grand bruit dans la maison.
 Dans ce moment, je vis un
 Vieillard qui entroit dans cette
 Chambre, suivy de plusieurs
 Valets ; il tenoit les Cheveux
 d'une de ces belles filles, tortil-
 lez au tour de son bras, & la
 tiroit après luy comme une mi-
 serable victime : sa Sœur n'étoit
 pas traitée avec moins de cruau-
 té par ceux qui la menotent.
 Perfides, leur disoit-il, vous n'ê-
 tes pas contentes du tort irropa-
 rable que vous faites à mes Ne-
 veux ; vous voulez leur persua-
 der d'être mes boureaux : Si je
 ne vous avois surprise avec ces
 Billets sedueteurs, qu'en pou-
 voit-il arriver ? Quelles suites
 funestes, n'aurois-je pas eu

„ lieu d'en craindre ? Mais vous
 „ me payerez tout pour une bon-
 „ ne fois. Dès que le jour paroî-
 „ tra, je vous feray punir comme
 „ vous le meritez. Ah, Seigneur !
 „ (dit celle des deux qu'il te-
 „ noit encore) considerez que
 „ nous sommes des filles de Qua-
 „ lité , & que nôtre Alliance ne
 „ peut vous déshonorer ; que
 „ vos Neveux nous ont donné leur
 „ foy & reçu la nôtre ; que dans
 „ un âge si peu avancé , nous
 „ avons tout quitté pour les fui-
 „ vre ; que nous sommes Etrange-
 „ res , & abandonnées de tout
 „ le monde. Que deviendrons-
 „ nous ? Nous n'oserions retour-
 „ ner chez nos parens , & si vous
 „ voulez nous y contraindre, ou
 „ nous mettre en prison, donnez-
 „ nous plutôt la mort tout d'un
 „ coup. Les larmes qu'elle ver-
 „ soit

soit en abondance, acheverent de me toucher sensiblement; & si le Vieillard en avoit été aussi attendri que moy, il leur auroit bien-tôt rendu le repos & la joye.

Mes Femmes qui avoient entendu, un si grand bruit, & si proche de ma Chambre, se leverent dans la crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident; je leur fis signe de s'approcher doucement, & de regarder à travers les planches ce triste spectacle. Nous ecoutions ce qu'ils disoient, lorsque deux hommes l'épée à la main, entrerent dans ma Chambre, dont mes Femmes avoient laissé la porte ouverte: ils avoient le désespoir peint sur le visage, & la fureur dans les yeux: J'en eus une si grande frayeur, que je ne

vous la puis bien exprimer ; ils se regarderent sans rien dire, & ayant entendu la voix du Vieillard ils coururent de ce côté-là.

Je ne doutay point que ce ne fut les deux Amans, & c'étoit eux en effet, qui entrèrent comme deux Lions dans cette Chambre. Ils inspirèrent une si grande terreur à ces marauts de Valets, qu'il n'y en eut aucun qui osât s'approcher de son Maître pour le défendre, quand ses Neveux s'avancerent vers luy, & luy mirent l'épee sur la gorge. Barbare, luy dirent-ils, pouvez-vous traiter ainsi des Filles de qualité que nous devons épouser ? Pour être nôtre Tuteur, avez-vous droit d'être nôtre Tiran ? Et n'est ce pas nous arracher la vie, que

de nous separer de ce que nous
 aimons ? Nous pourrions bien
 à present vous en faire porter
 une juste punition, mais nous
 sommes incapables de nous
 vanger d'un homme de vôtre
 âge, qui n'est pas en état de se
 défendre : donnez-nous vôtre
 parole, & nous jurez sur ce
 qu'il y a de plus Saint, qu'en
 reconnoissance de la vie que
 nous vous laissons, vous con-
 tribuërez à nôtre bonheur, &
 que vous souffrirez que nous
 executions ce que nous leur
 avons promis.

Le pauvre Vieillard étoit si
 transsi, que les parolles lui mou-
 roient dans la bouche ; il jura
 plus que l'on ne vouloit ; il se
 mit à genoux ; il baïsa plus de
 cent fois son pouce mis en croix
 sur un autre de ses doigts, à la

maniere d'Espagne. Il leur dit
 „ néanmoins, Qu'en tout ce qu'il
 „ avoit fait, il n'avoit envisagé
 „ que leurs propres interets; que
 „ sans cette vûë il devoit luy être
 „ fort indifferant qu'ils se mariaf-
 „ sent à leur fantaisie; & qu'enfin
 „ cela étoit resolu, qu'il ne s'y op-
 „ poseroit de sa vie. Deux de ses
 „ Domestiques le prirent sous les
 „ bras, & l'emporterent plutôt
 „ qu'ils ne luy aiderent à mar-
 „ cher. Alors les Cavaliers se
 „ voyans libres, se jetterent entre
 „ les bras de leurs Maîtresses, ils se
 „ dirent les uns aux autres, tout
 „ ce que la douleur, l'amour &
 „ la joye peuvent inspirer dans
 „ de pareilles occasions. Mais en
 „ verité, il faudroit avoir le cœur
 „ aussi touché & aussi content
 „ qu'étoit le leur, pour redire tou-
 „ tes ces choses. Elles ne sont

propres qu'aux personnes plus tendres que vous ne l'êtes, ma chere Cousine, dispensez-moy donc de vous en fatiguer. J'étois si fatiguée moy-même de n'avoir pas encore dormy, que je ne les entendois plus que confusement ; mais pour ne les plus entendre du tout, je m'enfonçay dans mon lit, & je me couvris la tête de ma couverture.

Le lendemain, Dom Fernand de Toledé m'envoya des Vins de liqueurs, avec une grande quantité de Confitures & d'Oranges. Dès qu'il crût que l'on me pouvoit voir il y vint ; apres l'avoir remercié de son present, j'eluy demanday s'il n'avoit rien entendu de ce qui s'étoit passé pendant la nuit ; il me dit que non, parce qu'il étoit dans un

54 RELAT. DU VOYAGE
autre corps de Logis ; mais qu'il
en avoit déjà appris quelque
chose. J'allois luy raconter ce
que j'en sçavois, lorsque nôtre
Hôteſſe entra dans ma Cham-
bre. Elle me venoit prier de la
part des deux Cavaliers, qui
m'avoient fait ſi grande peur,
l'épée à la main, de vouloir bien
recevoir leurs excuſes. Elle me
dit auſſi que deux Demeiſelles,
qui étoient proche de Blaye,
ſouhaitoient de me faire la re-
verence. Je répondis à ces hon-
nêtetez comme je devois, & ils
ne tarderent guères ſans venir.

Que le retour de la joye pro-
duit des effets charmans : Je
trouvè ces Meſſieurs fort bien
faits, & ces Demeiſelles tres-
aimables ; ni les uns ni les au-
tres n'avoient plus ſur leurs vi-
ſages les caracteres du deſef-

poir ; un air de gayeté étoit répandu dans leurs actions, & dans leurs parolles. L'aîné des deux freres me dit tout ce que l'on peut dire de plus honnête, sur la bévûë qu'ils avoient faite d'entrer dans ma Chambre : il ajouta, qu'il avoit bien remarqué la peur qu'il m'avoit causée ; mais qu'il m'avoüoit que dans ce moment, il se possédoit si peu, qu'il n'avoit scû penser à autre chose qu'à secourir sa Maîtresse. Vous auriez été blâmable, luy dis-je, si vous aviez pensé à autre chose ; cependant, s'il est vray que vous ayez envie de reparer l'allarme que vous m'avez donnée, ne refusez pas de satisfaire ma curiosité ; & si ces belles personnes y veulent consentir, apprenez-moy ce qui vous a re-

duits les uns & les autres, aux extrémités où vous avez été. Il les regarda comme pour demander leur approbation, & elles la donnerent de fort bonne grace à ce que je souhaitois; il commença ainsi.

„ Nous sommes deux Freres,
 „ Madame, nez à Burgos, & d’une
 „ ne des meilleures Maisons de
 „ cette Ville. Nous étions en-
 „ core fort jeunes, lorsque nous
 „ restâmes sous la conduite d’un
 „ Oncle qui prit soin de nôtre
 „ éducation & de nôtre bien,
 „ qui est assez considérable,
 „ pour n’envier pas celuy d’au-
 „ truy. Dom Diegue (c’est le
 „ nom de nôtre Oncle) avoit
 „ lié depuis long tems une tres-
 „ étroite amitié avec un Gen-
 „ tilhomme qui demeure pro-
 „ che de Blaye, dont le mérite

est beaucoup au dessus de sa fortune ; on l'appelle Monsieur de Messignac. Comme notre Oncle avoit resolu de nous envoyer quelque tems en France, il l'écrivit à son amy, qui luy offrit sa Maison ; il l'accepta avec joye. Il nous fit partir, & il y a un an que l'on nous y reçût avec beaucoup de bonté. Madame de Messignac nous traita comme ses propres enfans ; elle en a plusieurs : mais de ses quatre filles, celles que vous voyez, Madame, sont les plus aimables. Il auroit été bien difficile de les voir tous les jours, de demeurer avec elles, & de se deffendre de les aimer éperduément.

Mon Frere me cacha d'abord sa passion naissante : je

„ luy cachay aussi la mienne ;
„ nous étions tous deux dans
„ une mélancolie extrême : l'in-
„ quietude d'aimer sans être ai-
„ mez, & la crainte de déplai-
„ re à celles qui causoient nô-
„ tre passion, tout cela nous
„ tourmentoit cruellement :
„ mais une nouvelle peine aug-
„ menta encore celles que nous
„ avions déjà : ce fut une ja-
„ lousie effroyable que nous
„ prîmes l'un contre l'autre.
„ Mon Frere voyoit bien que
„ j'étois amoureux ; il crût que
„ s'étoit de sa Maîtresse : je le
„ regarday aussi comme mon
„ Rival , & nous avions
„ une haine l'un contre l'autre
„ qui nous auroit porté aux
„ dernières extrêmités, si un
„ jour que je m'étois trouvé
„ dans un état à ne pouvoir

plus ignorer ma destinée, sans
 mourir de douleur, je ne me
 fusse déterminé de découvrir
 mes sentimens à Mademoi-
 selle de Messignac : mais com-
 me je n'étois pas assez hardy
 pour luy parler moy-même,
 j'écrivis sur des Tablettes
 quelques Vers que j'avois faits
 pour elle, & je les glissay dans
 sa poche ; elle ne s'en ap-
 perçût point. Mon Frere
 qui m'observoit toujours, le
 remarqua ; & badinant avec
 elle, il les prit adroitement, &
 trouva que c'étoit une décl-
 aration d'amour, timide & res-
 pectueuse que je luy faisois.
 Il les garda jusques au soir,
 que m'étant retiré dans ma
 Chambre, avec la dernière
 inquietude, il vint m'y trou-
 ver ; & m'embrassant tendre-

„ ment, il me dit qu'il venoit me
 „ témoigner l'excès de sa joye,
 „ de me ſçavoir amoureux de
 „ Mademoiſelle de Meſſignac.
 „ Je demeuray comme un
 „ Homme frappé de la Foudre ;
 „ je voyois mes Tablettes entre
 „ ſes mains ; je me perſuadois
 „ qu'elle luy en avoit fait un ſa-
 „ crifice, & qu'il venoit inſul-
 „ ter à mon malheur. Il con-
 „ nût à mon air & dans mes
 „ yeux, une partie de ce que
 „ je penſois. Détrompez-vous,
 „ continua-t-il, elle ne m'a
 „ point confié vos Tablettes ;
 „ je les ay priſes ſans qu'elle ait
 „ eü le temps de les voir. Je
 „ veux vous ſervir auprès d'el-
 „ le : mais, mon cher Frere, ſer-
 „ vez-moy auſſi auprès de ſa
 „ Sœur aînée. Je l'embrasſay
 „ alors, & je luy promis tout ce

qu'il vouloit ; ainsi mutuelle-
 ment nous nous rendions de
 bons offices l'un à l'autre ; &
 nos Maîtresses qui ne con-
 noissoient point encore le
 pouvoir de l'Amour , com-
 mencèrent à s'accoutumer à
 en entendre parler.

Ce seroit abuser de vôtre
 patience, de vous dire, Ma-
 dame, comme nous parvins-
 mes enfin par nos soins & nos
 assiduites à gagner leurs
 cœurs. Que d'heureux mo-
 mens ! Que de beaux jours !
 de voir sans cesse ce que l'on
 aime , d'en être aimé , de se
 trouver ensemble à la Cam-
 pagne, où la vie innocente &
 champêtre laisse goûter sans
 trouble les plaisirs d'une pas-
 sion naissante : c'est une feli-
 cité que l'on ne peut expri-
 mer.

» Comme l'Hyver approchoit,
» Madame de Messignac fut à
» Bordeaux où elle avoit une
» Maison; nous l'y accompa-
» gnâmes : mais cette Maison
» n'étant pas assez grande pour
» nous loger avec toute sa famil-
» le, nous en prîmes une proche
» de la sienne. Bien que cette
» separation ne fut que pour la
» nuit, nous ne laissâmes pas de
» la ressentir vivement; ce n'é-
» toit plus se trouver à tous mo-
» mens, nos visites avoient un
» certain air de ceremonies qui
» nous allarmoît : mais nos al-
» larmes redoublerent beau-
» coup, lorsque nous vîmes
» deux Hommes riches & bien
» faits, s'attacher à Mesdemoi-
» selles de Messignac, & atta-
» quer la Place en forme; cela
» s'appelle, qu'ils declarerent

qu'ils pretendoient à l'Hime-
 née, & qu'ils furent agrea-
 blement écourez du Pere &
 de la Mere. O Dieu ! que de-
 vinſmes-nous ? leurs Affaires
 alloient fort vîtes ; & nos
 cheres Maîtresses qui parta-
 geoient nôtre deſeſpoir, mé-
 loient tous les jours leurs lar-
 mes avec les nôtres. Enfin,
 apres nous être bien tour-
 mentez, & avoir cherché mil-
 le moyens inutiles, je me re-
 ſolus d'aller trouver Mon-
 ſieur de Meſſignac. Je luy
 parlay, & je luy dis tout ce
 que ma paſſion me pût inſpi-
 rer, pour luy perſuader de
 differer ſes Mariages. Il me
 dit qu'il recevoit avec recon-
 noiſſance, les offres que mon
 Frere & moy luy faiſions ;
 que n'étant point encore

„ en âge, ce que nous ferions à
 „ present pourroit être cassé
 „ dans la fuite ; qu'il aimoit
 „ l'honneur ; que sa fortune
 „ étoit mediocre ; mais qu'il
 „ s'estimeroit toujours heu-
 „ reux tant qu'il pourroit vivre
 „ sans reproche ; que mon On-
 „ cle qui nous avoit confiés à
 „ luy, seroit en droit de l'accu-
 „ ser de nous avoir seduits ; &
 „ qu'en un mot il n'y falloit pas
 „ penser.

„ Je me retiray dans une af-
 „ fliction inconcevable ; je la
 „ partageay avec mon Frere, &
 „ ce fut un trouble affreux par-
 „ my nous. Monsieur de Messig-
 „ nac pour mettre le comble à
 „ nos mal-heurs, écrivit à mon
 „ Oncle ce qui se passoit, & le
 „ conjura de nous donner des
 „ ordres précis de partir. Il le
 „ fit

fit aussi-tôt ; & ne voyant plus
 de remede à nos maux, nous
 fumes mon Frere & moy trou-
 ver Mesdemoiselles de Messi-
 gnac ; nous nous jettâmes à
 leurs pieds, nous leur dîmes
 ce qui peut persuader des
 cœurs deja prevenus ; nous
 leur donnâmes nôtre Foy, &
 des Promesses signées de nô-
 tre sang : enfin l'Amour ache-
 va de les vaincre, elles con-
 sentirent à leur enlevement.
 Il ne nous fut pas mal aisé de
 prendre des mesures justes,
 & nôtre Voyage avoit été
 heureux jusqu'à nôtre arri-
 vée ceans : mais il y a deux
 jours qu'entrant dans cette
 Maison, la premiere personne
 qui se presenta à nous ce fut
 Dom Diegue. Il étoit impa-
 tient de nôtre retour ; & pour

„ se tirer de peine, il venoit nous
 „ querir luy-même. Que de-
 „ vinsmes-nous à cette vûë? Il
 „ nous fit arrêter comme des
 „ criminels ; & oubliant que
 „ Mesdemoiselles de Meffignac
 „ étoient les Filles de son meil-
 „ leur amy , & personnes de
 „ Qualité, il les chargea d'inju-
 „ res & les accabla de menaces,
 „ apres qu'il eut appris d'un de
 „ mes gens que nous avions re-
 „ solu d'aller *incognito* jusques à
 „ Madrid , chez des parens que
 „ nous y avons, pour attendre
 „ en ce lieu que nous eussions
 „ une entiere liberté de decla-
 „ rer nôtre Mariage. Il nous en-
 „ ferma dans une Chambre pro-
 „ che de la sienne ; & nous y
 „ étions, lorsque ces Demoisel-
 „ les sont venuës cette nuit au
 „ clair de la Lune touffer sous

nos fenêtres. Nous les avons entendues, & nous y sommes courus. Elles nous ont fait voir leurs Lettres; & nous cherchions quelque chose pour les tirer, quand mon Oncle a été averty de ce qui se passoit. Il est descendu sans bruit avec tous ses gens, & à nos yeux il a outragé ces aimables Personnes. Dans l'excez de nôtre desespoir, nos forces ont sans doute augmenté, nous avons enfoncé les Portes que l'on avoit fermées sur nous; & nous courions pour les secourir, lors qu'imprudemment, Madame, nous sommes entrez dans vôtre Chambre.

Le Cavalier se tût en cet endroit, & je trouvay qu'il avoit raconté la petite Histoire avec

esprit. Je le remerciay, & j'offris à ces Demoiselles mes soins & ceux de mes amis pour appaiser leur Famille. Elles les acceptèrent, & m'en témoignèrent beaucoup de reconnoissance.

Quelques Dames de la Ville qui me sont venuës voir veulent m'arrêter; elles me proposent d'aller chez des Religieuses, dont le Convent est au haut de la Côte; elles m'offrent de m'y faire entrer, & me disent que la veuë de ce lieu n'a point de bornes; que l'on découvre tout à la fois la Mer, des Vaisseaux, des Villes, des Bois & des Campagnes; elles vantent fort la voix, la beauté & les agrémens de ces Religieuses. Ajoutez à cela, que le mauvais tems est augmenté d'une telle maniere, & que la Neige est tombée en si grande

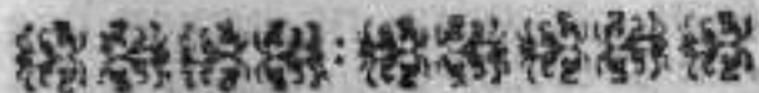
abondance, que personne ne me conseille de me mettre en chemin. J'ay balance un peu: mais l'impatience que j'ay de me rendre à Madrid, l'emporte sur toutes ces considerations, & je pars demain; j'ay reçu de mon Banquier l'argent dont j'avois besoin. Il ne faut pas au reste que j'oublie de vous dire, que les Habitans de cette Ville ont un Privilege assez particulier, & dont aussi ils se vantent beaucoup. C'est que lorsqu'ils traitent de quelques Affaires avec le Roy d'Espagne, & que c'est directement avec luy, il est obligé de leur parler la tête découverte; on ne m'en a pû dire la raison.

On m'a avertie qu'il faut faire une grosse provision pour ne pas mourir de faim en quelques

endroits par où nous devons passer ; comme les Jambons & les Langues de Porc sont en réputation dans le País, j'en ay fait prendre une bonne quantité ; & à l'égard du reste, nous n'avons rien oublié. Cependant c'est aujourd'huy le jour du Courrier, je ne veux pas laisser passer cette occasion de vous donner de mes nouvelles, ma chere Cousine, & de vous assurer de toute ma tendresse.

AS. Sebastien, ce 20. Février
1679.





SECONDE

LETTRE.

JE reprens sans compliment la suite de mon Voyage, ma chere Cousine ; en sortant de Saint Sebastien, nous entrâmes dans un chemin fort rude, qui aboutit à des Montagnes si affreuses & si escarpées, que l'on ne peut les monter qu'en grim pant; on les appellent Sierra de Sant Adrian. Elles ne montrent que des Precipices & des Rochers, sur lesquels un Amant desesperé se tueroit à coup sûr, pour peu qu'il en eut envie. Des Pins d'une hauteur extraordinaire couronnent la cime de ces Montagnes : tant que la vûë

peut s'étendre, on ne voit que des Deserts coupez de Ruisseaux plus clairs que le Crystail. Vers le haut du Mont Saint Adrian, on trouve un Rocher fort élevé, qui semble avoir été mis au milieu du chemin pour enfermer le passage, & separer ainsi la Biscaye de la vieille Castille.

Un long & penible travail a percé cette Masse de pierre en façon de Voûte : on marche quarante ou cinquante pas dessous, sans recevoir de jour que par les ouvertures qui sont à chaque entrée ; elles sont fermées par de grandes Portes. On trouve sous cette Voûte, une Hôtellerie que l'on abandonne l'Hyver à cause des Neiges. On y voit aussi une petite Chapelle de Saint Adrian, & plusieurs Cavernes.

Cavernes où d'ordinaire les Voleurs se retirent ; de sorte qu'il est dangereux d'y passer, fans être en état de se défendre. Lorsque nous eûmes traversé le Roc, nous montâmes encore un peu pour arriver jusqu'au sommet de la Montagne, que l'on tient la plus haute des Pyrénées ; elle est toute couverte de grands bois de Haître : Il n'a jamais été une si belle Solitude ; les Ruisseaux y coulent comme dans les Valons ; la vûe n'est bornée que par la foiblesse des yeux ; l'ombre & le silence y regnent, & les Ecos répondent de tous côtez. Nous commençâmes ensuite à descendre autant que nous avions monté : l'on voit en quelques endroits des petites plaines peu fertiles, beaucoup de sables, & de rems

74 RELAT. DU VOYAGE
en tems des Montagnes couver-
tes de gros Rochers. Ce n'est
pas sans raison, qu'en passant
si proche l'on apprehende qu'il
ne s'en détache quelqu'un dont
on seroit assurement écrasé; car
on en voit qui sont tombez du
sommets, & qui se sont arrêtez
dans la pente sur d'autres Ro-
chers; & ceux-là ne trouvant
rien en leur chemin, feroient
mal passer le tems aux Voya-
geurs. Je faisois toutes ces refle-
xions a mon aise; car j'étois
seule dans ma Littiere avec mon
Enfant, & la conversation
d'une petite fille n'est pas d'un
grand secours. Une Riviere
nommée Urrola, assez grosse,
mais qui étoit beaucoup aug-
mentée par les Torrens & les
Neiges fonduës, coule le long
du chemin & forme d'espace en

espace des Nappes d'eau & des Cascades qui tombent avec un bruit & une impetuosité sans pareille ; cela donne beaucoup de plaisir à la vüe.

On ne trouve pas là de ces beaux Châteaux qui bordent la Loire, & qui font dire aux Voyageurs que c'est le Pais des Fées. Il n'y a sur ces Montagnes que des cabanes de Bergers & quelques petits Hamceaux si reculés, que pour y arriver il faut les chercher long-tems ; cependant tous ces Objets naturels quoy qu'affreux, ne laissent pas que d'avoir quelque chose de tres-beau : les Neiges étoient si hautes, que nous avions toujours vingt hommes qui nous frayoient les chemins avec des pèles. Vous allez peut-être croire qu'il m'en coûtoit beau-

coup : mais les ordres font si bien établis & si bien observez, que les Habitans d'un Village font obligez de venir au devant des Voyageurs, & de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les Habitans d'un autre village ; & comme l'on n'a aucun engagement de leur rien donner, la plus petite liberalité les satisfait. On adjoute à ce premier soin, celui de sonner les Cloches sans cesse, pour avertir les Voyageurs des lieux où ils peuvent faire retraite dans un si mauvais tems ; il est tres-rare d'en voir un pareil en ce País ; & l'on m'assura que depuis quarante ans, les Neiges n'y avoient pas été si hautes que nous les trouvions : ainsi on les regardoit comme un espede de prodige, & il se passe beaucoup

d'Hyvers sans qu'il gelle dans toute cette Province.

Nôtre Troupe étoit si grosse, que nous l'aurions bien disputé à ces fameuses Caravannes qui vont à la Meque : car sans compter mon train & celui de Don Fernand de Toledé, il se joignit à nous proche de Saint Sebal tien trois Chevaliers avec leurs gens, qui revenoient d'une Commanderie de Saint Jacques. Ils étoient deux de cet Ordre, & un de celui d'Alcantara. Ceux-là portoient leurs Croix rouges faites en forme d'Epée brodée, sur l'épaule ; & celui d'Alcantara, en avoit une verte : Un des deux premiers est d'Andalousie, l'autre de Galice, & le troisiéme de Catalogne. Ils sont d'une Naissance distinguée : celui d'Andalousie se

nomme Don Esteve de Carrajal ; celui de Galice s'appelle Don Sanche Sanniento ; & celui de Catalogne, Don Frederic de Cardonne. Ils sont bien faits, & sçavent fort le monde. J'en reçois toutes les honnêtetez possibles, & je leur trouve quelque chose de nos manieres Françoises. Il est vray aussi qu'ils ont voyagé dans toute l'Europe, & que cela les a rendus fort polis. Nous allâmes coucher à Galareta, c'est un Bourg peu distant du Mont Saint Adrian, situé dans la petite Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava, qui fait partie de la Biscaye. Nous y fûmes tres-mal : l'on compte de là à Saint Seballien, onze lieuës.

○ Nous eûmes un plus beau-

chemin depuis Galareta jusqu'à Victoria, que nous ne l'avions eu le jour précédent. La terre y rapporte beaucoup de Bleds & de Raisins, & les Villages y sont fort près les uns des autres. Nous trouvâmes les Gardes de la Douïanne, qui font payer les Droits du Roy lorsqu'on passe d'un Royaume à l'autre, & les Royaumes en Espagne sont d'une mediocre étendue; ce Droit se prend sur les hardes & sur l'argent que l'on porte. Ils ne nous dirent rien par une raison assez naturelle, c'est que nous étions les plus forts. Don Fernand de Toledo m'avoit raconté le soir, que l'on voyoit proche de nôtre chemin le Château de Quebare, où l'on disoit qu'il revenoit un Lutin, & il me dit cent ex-

travagances que les Habitans du Pais croyoient, & dont ils étoient si bien persuadez, qu'effectivement personne n'y vouloit demeurer. Je sentis un grand desir d'y aller: car encore que je sois naturellement aussi poltronne qu'une autre, je ne crains pas les Esprits; & quand bien j'aurois été peureuse, nôtre Troupe étoit si grosse, que je comprenois assez qu'il n'y avoit rien à risquer. Nous prîmes un peu sur la gauche, & nous fûmes au Bourg de Quebare; le Maître de l'Hôtellerie où nous entrâmes, avoit les Clefs du Château; il disoit en nous y menant, que le *Duende*, c'est à dire l'Esprit folet, n'aimoit pas le monde: que quand nous aurions été mille ensemble, si l'envie luy en prenoit il

nous batteroit tous à nous laisser pour morts. Je commençay à trembler ; Don Fernand de Toledé & Don Frederic de Cardonne qui me donnoient la main, s'apperçurent bien de ma frayeur, & s'en éclaterent de rire. J'en eus honte, je feignis d'être rassurée, & nous entrâmes dans le Château, qui auroit pû passer pour un des plus beaux, si l'on avoit pris soin de l'entretenir. Il n'y avoit aucuns Meubles, excepté dans une grande Salle une Tapissierie fort ancienne, qui representoit les Amours du Roy Don Pedro le Cruel, & de Doña Maria de Padilla. On la voyoit dans un endroit assise comme une Reine au milieu des autres Dames, & le Roy luy mettoit sur la tête une Couronne de Fleurs. Dans

un autre, elle étoit à l'ombre d'un Bois, le Roy luy montrait un Epervier qu'il tenoit sur le poing: Et dans un autre encore, elle paroïssoit en Habit de Guerriere, & le Roy tout armé luy presentoit une Epée, ce qui m'a fait croire qu'elle avoit été à quelque expedition de Guerre avec luy. Elle étoit tres-mal dessinée, & Don Fernand disoit qu'il avoit vû de ses Portraits, qu'elle avoit été la plus belle & la plus mauvaise personne de son Siecle, & que les Figures de cette Tapissierie ne ressembloient point ni à Elle ni au Roy; son Nom, son Chifre, & ces Armes étoient par tout. Nous montâmes dans une Tour au haut de laquelle étoit un Donjon, & c'est là que l'Esprit folet demouroit: mais apparem-

ment il étoit en Campagne, car
asseurément nous ne vîmes &
nous n'entendîmes rien qui eut
aucun rapport avec luy; & après
avoir parcouru ce grand Bâti-
ment, nous en sortîmes pour re-
prendre nôtre chemin. En ap-
prochant de Victoria, nous
traversâmes une Plaine tres-
agreable; elle est terminée par
la Ville que l'on trouve au
bout, & qui est située dans
cette Province d'Espagne dont
je viens de parler, nommée Ala-
va; c'en est la Ville Capitale,
aussi bien que la première de
Castille: elle est fermée de
deux enceintes de Murailles,
dont l'une est vieille & l'autre
moderne; du reste, il n'y a au-
cunes Fortifications. Après que
jeme fus un peu délassée de la
fatigue du chemin, l'on me pro-

§ 4 RELAT. DU VOYAGE

posa d'aller à la Comedie : mais en attendant qu'elle commençât, j'eus un vray plaisir de voir arriver dans la grande Place quatre Troupes de jeunes hommes precedez de Tambours & de Trompettes ; ils firent plusieurs tours, & enfin tout d'un coup ils commencerent la mêlée à coups de pelotes de Neiges avec tant de vigueur, qu'il n'a jamais été si bien peloté ; ils étoient plus de deux cens qui se faisoient cette petite Guerre ; de vous dire ceux qui tomboient, qui se relevoient, qui culbutoient, qui étoient eulbutrez, & le bruit & la huee du Peuple, en verité cela ne se peut : mais je fus obligée de les laisser dans ce ridicule combat, pour me rendre au lieu où se devoit représenter la Comedie. Quand

j'entray dans la Salle, il se fit un grand cry de *mira, mira*, qui veut dire regarde, regarde: la Décoration du Theatre n'estoit pas magnifique. Il estoit élevé sur des Tonneaux & des Planches mal rangees, les Fenêtres toutes ouvertes; car on ne se sert point de Flambeaux, & vous pouvez penser tout ce que cela derobe à la beauté du Spectacle. On jouoit la Vie de saint Antoine; & lorsque les Comédiens disoient quelque chose qui plaisoit, tout le monde crioit *Victoria, Victoria*; j'ay appris que c'est la coutume de ce Pays icy. J'y remarquay que le Diable n'estoit pas autrement vêtu que les autres, & qu'il avoit seulement des Bas couleur de feu, & une paire de cornes pour se faire reconnoî-

tre. La Comedie n'étoit que de trois Actes, & elles font toutes ainsi. A la fin de chaque Acte sérieux, on en commençoit un autre de farce & de plaisanteries, où paroissoit celui qu'ils nomment *el gracioso*, c'est-à-dire le Bouffon, qui parmy un grand nombre de choses assez fades, en dit quelquefois qui sont un peu moins mauvaises. Les entre-Actes étoient mêlez de Danses au son des Harpes & des Guitarres. Les Comediennes avoient des Castagnettes, & un petit Chapeau sur la tête: c'est la coûtume, quand elles dansent: & lorsque c'est la Sarabande, il ne semble pas qu'elles marchent, tant elles coulent legerement. Leur maniere est toute differente de la nôtre: Elles donnent trop de

mouvement à leurs bras, & passent souvent la main sur leur Chapeau & sur leur Vilage, avec une certaine grace qui plaît assez ; elles jouent admirablement bien des Castagnettes.

Au reste, ne pensez pas, ma chere Cousine, que ces Comediens, pour être dans une petite Ville, soient forts differens de ceux de Madrid. L'on m'a dit que ceux du Roy sont un peu meilleurs : mais enfin, les uns & les autres jouent ce que l'on appelle, *la Comedias famosas*, je veux dire les plus belles & les plus fameuses Comedies ; & en verité, la plupart sont tres-ridicules. Par exemple, quand saint Antoine disoit son *Confiteor*, ce qu'il faisoit assez souvent, tout le monde se mettoit à genoux,

& se donnoit des *mea culpa* si rudes , qu'il y avoit dequoy s'enfoncer l'estomac.

Ce seroit icy un endroit à vous parler de leurs Habits; mais il faut, s'il vous plaît, que vous attendiez que je sois à Madrid; car, Description pour Description, il vaut mieux choisir ce qui est de plus beau: Je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire, que toutes les Dames que je vis dans cette Assemblée, avoient une si prodigieuse quantité de rouge, qui commence juste sous l'œil, & qui passe du manton aux oreilles & aux épaules, & dans les mains, que je n'ay jamais vû d'Ecrevisses cuites d'une plus belle couleur.

La Gouvernante de la Ville s'approcha de moy: elle tou-
choit

choit mes Habits, & retiroit vite sa main, comme si elle s'étoit brûlée. Je luy dit en Espagnol, qu'elle n'eut point de peur. Elle s'apprivoisa aisement, & me dit que ce n'étoit pas par crainte; mais qu'elle avoit appréhendé de me déplaire: qu'il ne luy étoit pas nouveau de voir des Dames Françoises; & que s'il luy étoit permis, elle aimeroit fort à prendre leurs modes. Elle fit apporter du Chocolat, dont elle me presenta; & l'on ne put disconvenir qu'on ne le fasse ie meilleur qu'en France. La Comédie étant finie, je pris congé d'elle, après l'avoir remerciée de toutes ses honnêtetés.

Le lendemain, comme j'entrois dans l'Eglise pour entendre la Messe, je vis un Hermi-

te qui avoit l'air d'un Homme
 de Qualité, & qui me demanda
 l'aumône si humblement, que
 j'en fus surprise. Don Fernand
 l'ayant remarqué, s'approcha
 „ de moy, & me dit. La person-
 „ ne que vous regardez, Ma-
 „ dame, est d'une Illustre May-
 „ son, & d'un grand merite;
 „ mais sa destinée a été bien
 „ malheureuse. Vous me fai-
 tes naître, luy dis-je; une for-
 te curiosité d'en sçavoir d'a-
 vantage : voudrez-vous bien la
 „ satisfaire. Je voudré toujours
 „ ce qui dépendra de moy pour
 „ vous plaire, me dit-il, mais je
 „ ne suis pas assez bien informé
 „ de ses Aventures, pour
 „ entreprendre de vous les ra-
 „ conter, & je croy qu'il vaut
 „ mieux que je l'engage de vous
 „ en faire le recit luy-même. Il

me quitta, & fut aussitôt l'embrasser, comme l'on s'embrasse quand on le connoît. Don Frederic de Cardonne & Don Esteve de Carrajal l'avoient déjà abordé, par ce qu'ils le connoissoient; & lorsque Don Fernand les eut joins, ils le prièrent tous tres-instamment de venir avec eux quand on auroit dit la Messe. Il s'en defendit avec force; mais luy ayant dit que j'étois Etrangere, & qu'ils le conjuroient que je pusse apprendre de luy-même, ce qui l'avoit obligé de se faire Hermite, il y consentit enfin, à condition que je luy permettrois d'amener un de ses amis, qui étoit parfaitement bien informé de tout ce qui le regardoit. Rendons-nous justice, continua-t-il, & jugez si je pourrois raconter

„ de telles particularitez avec
 „ l'Habit que je porte. Ils trou-
 verent qu'il avoit raison, & le
 prièrent de vouloir amener son
 amy ; c'est ce qu'il fit peu après
 que je fus revenuë chez moy. Il
 me presenta un Cavalier tres-
 bien fait ; & prenant conge de
 nous fort civilement, il luy dit,
 „ qu'il luy seroit obligé de satis-
 „ faire la curiosité que Dom
 „ Fernand de Toledé m'avoit
 „ donnée, de connoître la sour-
 „ ce de ses malheurs : ce Gen-
 „ tilhomme prit place auprès
 „ de moy, & commença en ces
 „ termes.

„ Je me trouve fort heureux,
 „ Madame, que mon amy m'ait
 „ choisi pour satisfaire l'envie
 „ que vous avez de sçavoir ses
 „ Aventures ; mais j'apprehen-
 „ de ne m'en pas acquitter auf-

si bien que je le voudrois. Ce-
 luy dont vous voulez appren-
 dre l'Histoire a été un des
 Hommes du monde le mieux
 fait; il seroit difficile d'en bien
 juger à present, qu'il est com-
 me enlevé dans son Habit
 d'Hermite. Il avoit la tête bel-
 le, l'air grand, la taille aisée,
 toutes les manieres d'un Hom-
 me de Qualité; avec cela, un
 esprit charmant, beaucoup
 de bravoure & de liberalité.
 Il est né à Cagliari, Capita-
 le de l'Isle de Sardagne, d'u-
 ne des plus Illustres & des
 plus riches Maisons de tout
 ce País.

On l'éleva avec un de ses
 Cousins germains; & la sim-
 pathie qui se trouva dans leur
 humeur & dans leurs inclina-
 tions, fut si grande, qu'ils

„ étoient bien plus étroitement
 „ unis par l'amitié que par le
 „ sang : ils n'avoient rien de
 „ secret l'un pour l'autre ; &
 „ lorsque le Marquis de Barba-
 „ ran fut marié (c'est le nom
 „ de son Cousin) leur ten-
 „ dresse continua de la même
 „ force.

„ Il épousa la plus belle per-
 „ sonne du monde, & la plus
 „ accomplie : elle n'avoit que
 „ quatorze ans. Elle étoit hé-
 „ ritière d'une tres-grande Mai-
 „ son ; le Marquis découvroit
 „ tous les jours de nouveaux
 „ charmes dans l'esprit & dans
 „ la personne de sa Femme, qui
 „ augmentoient aussi tous les
 „ jours sa passion. Il parloit sans
 „ cesse de son bonheur à Dom
 „ Louis de Barbaran ; c'est le
 „ nom, Madame, de mon Amy ;

& lorsque quelques affaires ^{ce}
 obligeoient le Marquis de s'é- ^{ce}
 loigner, il le conjuroit de res- ^{ce}
 ter auprès de la Marquise, & ^{ce}
 de la consoler de son absence. ^{ce}
 Mais, ô Dieu ! qu'il est malai- ^{ce}
 sé quand on est dans un âge in- ^{ce}
 capable de réflexions serieu- ^{ce}
 ses, de voir sans cesse une per- ^{ce}
 sonne si belle, si jeune & si ai- ^{ce}
 mable, & de la voir avec indif- ^{ce}
 ference. Don Louïs aimoit ^{ce}
 déjà eperduëment la Marqui- ^{ce}
 se, & croyoit encore ne l'aimer ^{ce}
 qu'à cause de son Mary. Pen- ^{ce}
 dant qu'il étoit dans cette er- ^{ce}
 reur, elle tomba dangereuse- ^{ce}
 ment malade : il en eut des ^{ce}
 inquietudes si violentes, ^{ce}
 qu'il connut alors, mais trop ^{ce}
 tard, qu'elles étoient causées ^{ce}
 par une passion qui devoit fai- ^{ce}
 re tous les malheurs de sa vie. ^{ce}

„ Se trouvant en cét état, & n'y
 „ pouvant plus résister, il se fit
 „ la dernière violence; & se re-
 „ solut, enfin, de fuir & de s'é-
 „ loigner d'un lieu où il risquoit
 „ de mourir d'amour, ou de
 „ trahir les devoirs de l'ami-
 „ tie. La plus cruelle mort luy
 „ auroit semble plus douce que
 „ l'exécution de ce dessein; ce-
 „ pendant lorsque la Marquise
 „ commença de se porter mieux,
 „ il fut chez elle pour luy dire
 „ adieu, & ne la plus voir.

„ Elle étoit occupée à choisir
 „ parmi plusieurs Pierreries de
 „ grand prix, celles qui étoient
 „ les plus belles, dont elle vou-
 „ loit ordonner un nouvel af-
 „ fortiment. Don Louïs étoit
 „ à peine entré dans sa Cham-
 „ bre, qu'elle le pria, avec cet
 „ air de familiarité que l'on a
 „ pour

pour ses proches, de luy aller
querir d'autres Pierreries qu'
elle avoit encore dans son Ca-
binet. Il y courut ; & par un
bon-heur auquel il ne s'atten-
doit point, il trouva parmy ce
qu'il cherchoit le Portrait de
la Marquise fait en émail, en-
touré de diamans & rataché
d'un cordon de ses cheveux ;
il étoit si ressemblant , qu'il
n'eut pas la force de résister au
desir pressant qu'il eut d'en
faire un larcin. Je vais la quit-
ter, disoit-il ; je ne la verray
plus, je sacrifie tout mon repos
à son Mary. Helas ! n'en est-ce
pas assez, & ne puis-je point
sans crime chercher dans mes
peines une consolation aussi
innocente que celle-cy. Il bai-
sa plusieurs fois ce Portrait : il
le mit à son bras, il le cacha

„ avec soin ; & retournant vers
 „ elle avec ces Pierreries, il luy
 „ dit en tremblant la resolution
 „ qu'il avoit prise de voyager.
 „ Elle en parut étonnée ; elle en
 „ changea de couleur : Il la re-
 „ gardoit dans ce moment ; il
 „ eut le plaisir de s'en apperce-
 „ voir , & leurs yeux d'intelli-
 „ gence en disoiēt bien plus que
 „ leurs parolles. Hé : qui peut
 „ vous obliger, Dom Louïs, luy
 „ dit-elle, de nous quitter, vô-
 „ tre Cousin vous aime si ten-
 „ drement ; je vous estime : nous
 „ sommes ravis de vous voir ; il
 „ ne pourra vivre sans vous. N'a-
 „ vez-vous pas déjà voyagé ?
 „ Vous avez sans doute quelque-
 „ autre raison pour vous éloi-
 „ gner : mais au moins ne me la
 „ cachez pas. Dom Louïs pene-
 „ tré de douleur, ne pût s'em-

pêcher de pousser un profond
 soupir ; & prenant une des
 belles mains de cette charman
 te personne , sur laquelle il at
 tacha sa bouche. Ha ! Mada
 me , que me demandez-vous ,
 luy dit-il , que voulez-vous
 que je vous dise ; & que puis
 je en effet vous dire dans l'état
 ou je suis. La violence qu'il se
 faisoit pour cacher ses senti
 mens luy causa une si grande
 foiblesse , qu'il tomba demy
 mort à ses pieds. Elle resta
 troublée & confuse à cette
 vûe ; elle l'obligea de s'asseoir
 auprès d'elle ; elle n'osoit lever
 les yeux sur luy , mais elle luy
 laissoit voir des larmes qu'elle
 ne pouvoit s'empêcher de ré
 pandre , ni se reloudre de luy
 cacher.

A peine étoient ils remis de

„ cette premiere émotion où le
„ cœur n'écoute que ses mouve-
„ mens, lorsque le Marquis en-
„ tra dans la Chambre. Il vint
„ embrasser Dom Louïs, avec
„ tous les témoignages d'une
„ parfaite amitié; & il fut incon-
„ solable, quand il apprit qu'il
„ partoit pour Naples. Il n'omit
„ rien pour l'en dissuader: il luy
„ montra inutilement toute sa
„ douleur, il ne s'y rendit point:
„ il prit congé de la Marquise
„ sur le champ, & ne la revit
„ plus. Le Marquis sortit avec
„ luy; il ne le quitta point jus-
„ qu'au moment de son départ.
„ C'étoit une augmentation de
„ peine pour Don Louïs, il au-
„ roit bien voulu rester seul
„ pour avoir une entiere liberté
„ de s'affliger.
„ La Marquise fut sensible-

ment touchée de cette sepa-
 ration ; elle s'étoit apperçûë
 qu'il l'aimoit avant qu'il l'eût
 bien connu luy-même : & elle
 luy trouvoit un merite si dis-
 tingué , qu'à son tour elle l'a-
 voit aime sans le sçavoir : mais
 elle ne le sçût que trop après
 son depart. Comme elle sor-
 toit d'une grande maladie ,
 dont elle n'étoit pas encore
 bien remise , ce surcroit de
 chagrin la fit tomber dans une
 langueur qui la rendit bien-
 tôt méconnoissable ; son de-
 voir , sa raison , sa vertu la
 persecutoient également : elle
 sentoit avec une extrême re-
 connoissance les bontez de
 son Mary , & elle ne pouvoit
 souffrir qu'avec beaucoup de
 douleur , qu'un autre que luy
 occupât ses pensées & rem-

», plit sa tendresse : Elle n'osoit
», plus prononcer le nom de
», Dom Louïs ; elle ne s'infor-
», moit jamais de ses nouvelles ;
», elle s'étoit fait un devoir in-
», dispensable de l'oublier ; cet-
», te attention qu'elle avoit sur
», elle-même, luy faisoit souffrir
», un continuel martyre ; elle en
», fit la confidence à une de ses
», Filles qu'elle aimoit chere-
», ment. Ne suis-je pas bien mal-
», heureuse, luy dit-elle, il faut
», que je souhaite de ne revoir
», jamais un homme pour lequel
», je ne suis plus en état d'avoir
», de l'indifférence , son Idée
», m'est toujours présente ; trop
», ingénieuse à me nuire, je croy
», même le voir en la personne
», de mon Epoux, la ressemblan-
», ce qui est entre-eux ne sert
», qu'à entretenir ma tendresse.

Ha ! Mariane, il faut que je «
meure pour expier ce crime, «
bien qu'il soit involontaire ; «
il ne me reste que ce moyen de «
me défaire d'une passion dont «
je n'ay pû jusqu'icy être Maî- «
tresse. Helas ! que n'ay-je «
point fait pour l'étouffer, cet- «
te passion qui ne laisse pas de «
m'être chere : elle accompa- «
gnoit ces parolles de mille «
soupirs : elle fondoit en lar- «
mes ; & bien que cette Fille «
eut de l'esprit & beaucoup «
d'attachement pour sa Maî- «
tresse, elle ne luy pouvoit rien «
dire qui fut capable de la con- «
soler. «

Cependant le Marquis re- «
prochoit tous les jours à sa «
femme son indifferance pour «
Dom Louïs. Je ne puis souf- «
frir, luy disoit-il, que vous ne «

» pensiez plus à l'homme du
» monde que j'aime davantage,
» & qui avoit pour vous tant de
» complaisance & tant d'amitié.
» Je vous avouë que c'est une
» espece de dureté qui fait mal
» juger de la bonté de vôtre
» cœur : mais convenez au
» moins, Madame, qu'il n'étoit
» pas encore party, que vous
» l'aviez déjà oublié. Dequoy
» luy serviroit mon souvenir,
» disoit la Marquise avec une
» langueur charmante, ne
» voyez-vous point qu'il nous
» fuit ; ne seroit-il pas encore
» avec nous s'il nous avoit veri-
» tablement aimez : Croyez-
» moy, Seigneur, il merite un
» peu qu'on l'abandonne à son
» tour. Tout ce qu'elle pouvoit
» dire ne rebuta point le Mar-
» quis : il la persecutoit sans ces-

se pour qu'elle écrivit à Dom «
 Louïs de revenir. Un jour en- «
 tr'autre qu'elle étoit entrée «
 dans son Cabinet pour luy «
 parler de quelques affaires, «
 elle le trouva occupé à lire «
 une Lettre de Dom Louïs, «
 qu'il venoit de recevoir. «

Elle voulut se retirer : mais «
 il prit ce moment pour l'obli- «
 ger de faire ce qu'il souhai- «
 toit : il luy dit fort serieuse- «
 ment, qu'il ne pouvoit plus «
 supporter l'absence de son «
 Cousin, qu'il étoit résolu de «
 l'aller trouver ; qu'il y avoit «
 déjà deux ans qu'il étoit par- «
 ty, sans témoigner aucun de- «
 sir de revoir son País & ses «
 amis : qu'il étoit persuadé «
 qu'il auroit plus de déférence «
 pour ses prieres que pour les «
 siennes : qu'il la conjuroit de «

„ luy écrire : & qu'enfin , elle
 „ pouvoit choisir, ou de luy don-
 „ ner cette satisfaction , ou de se
 „ résoudre à le voir partir pour
 „ Naples, où Don Louïs devoit
 „ faire quelque séjour. Elle de-
 „ meura surprise & embarrassée
 „ de cette proposition : mais
 „ connoissant qu'il attendoit
 „ avec une extrême inquietude
 „ qu'elle se fut déterminée.
 „ Que voulez-vous que je luy
 „ mande, Seigneur, luy dit-elle
 „ d'un air triste ; dictez - moy
 „ cette Lettre , je l'écriray ;
 „ c'est tout ce que je puis,
 „ & je croy même que c'est
 „ plus que je ne dois. Le Mar-
 „ quis transporté de joye l'em-
 „ brassa tendrement ; il la re-
 „ mercia de sa complaisance,
 „ & luy fit écrire ces paroles de-
 „ vant luy.

Si vous avez de l'amitié pour nous, ne differez pas votre retour, j'ay des raisons pressantes pour le souhaiter ; je vous veux du mal, que vous songiez si peu à revenir ; & c'est payer les sentimens que l'on a pour vous, d'une indifférence qui n'est pas ordinaire. Revenez, Don Louïs, je le souhaite, je vous en prie ; & s'il m'étoit permis de me servir de termes plus pressans, je dirois peut-être que je vous l'ordonne.

Le Marquis fit un paquet & seul de cette fatale Lettre, afin que Don Louïs ne pût croire que c'étoit par son ordre que la Marquise la luy avoit écrite ; & l'ayant envoyé au Courrier, il en attendoit le succès avec une impatience qui n'est pas concevable. Que devint

„cét Amant à la vûë d'un ordre
 „si cher & si peu esperé. Bien
 „qu'il eut remarqué des dispo-
 „sitions de tendresse dans les
 „regards de cette belle person-
 „ne, il n'auroit osé se promet-
 „tre qu'elle eut souhaité son re-
 „tour, sa raison se revoltoit
 „contre sa joye. Que je suis
 „mal-heureux, disoit-il, j'a-
 „dore la plus aimable de toutes
 „les femmes, & je n'ose luy
 „vouloir plaire; elle a de la
 „bonté pour moy, l'honneur &
 „l'amitié me defendent d'en
 „profiter. Que feray-je donc,
 „ô Ciel! que feray-je; je m'é-
 „tois flaté que l'absence me
 „pourroit guérir; hélas! c'est
 „un remede que j'ay tenté inu-
 „tilement, je n'ay jamais jetté
 „les yeux sur son Portrait, que
 „je ne me sois trouvé plus

amoureux & plus miserable
 que lorsque je la voyois tous
 les jours. Il faut luy obeir : elle
 ordonne mon retour, elle veut
 bien me revoir, & elle ne peut
 ignorer ma passion : Lorsque
 je pris congé d'elle, mes yeux
 luy declarerent le secret de
 mon cœur ; & quand je me
 souviens de ce que je suis dans
 les siens, en ce moment toutes
 mes reflexions deviennent
 inutiles, & je me refous plutôt
 à mourir à ses pieds que de vi-
 vre éloigné d'elle.

Il partit sans differer d'un
 seul jour, & sans dire adieu à
 ses amis : il laissa un Gentil-
 homme pour l'excuser auprès
 d'eux, & pour regler ses affai-
 res. Il avoit tant d'empresse-
 ment de revoir la Marquise,
 qu'il fit pour se rendre auprès

„ d'elle une diligence que per-
 „ sonne que luy n'auroit pû fai-
 „ re. En arrivant à Cagliari,
 „ Capitale de la Sardagne, il ap-
 „ prit que le Marquis & sa fem-
 „ me étoient à une magnifique
 „ Maison de Campagne, où le
 „ Viceroy les étoit allez voir
 „ avec toute sa Cour. Il sçeut
 „ encore que le Marquis de
 „ Barbaran luy preparoit une
 „ grande Fête, où il se devoit
 „ faire une Course de Cañas à
 „ l'ancienne maniere des Mau-
 „ res. Il étoit le tenant, & de-
 „ voit soutenir avec sa Quadril-
 „ le, *Qu'un Mary aimé est plus*
 „ *heureux qu'un Amant.*

„ Bien des gens qui n'étoient
 „ pas de cette opinion, se pre-
 „ paroient pour luy aller dispu-
 „ ter le prix que la Marquise à
 „ la priere de la Vice-Reine,

devoit donner au Victorieux : «
 c'étoit une Echarpe qu'elle «
 avoit brodée elle-même , & «
 semée de ses chiffres : l'on ne «
 devoit y paroître qu'en Habit «
 de Matque , pour que tout y «
 fut plus libre & plus galant. «

Don Louïs eut un secret dé- «
 pit, de comprendre le Marquis «
 si satisfait. Il est aimé, disoit- «
 il; je ne puis m'empêcher de le «
 regarder comme un Rival, & «
 comme un Rival heureux ; «
 mais il faut essayer de troubler «
 sa félicité, en triomphant de «
 sa vaine gloire. Ayant formé «
 ce dessein, il ne voulut point «
 paroître dans la Ville; il se fit «
 faire un Habit d'un Brocard «
 vert & or ; il avoit des Plumes «
 vertes, & toute sa Livrée étoit «
 de la même couleur pour mar- «
 quer ses nouvelles esperances. «

„ Lorsqu'il entra dans la Lice
 „ où l'on devoit courre, tout le
 „ monde attacha les yeux sur
 „ luy ; sa magnificence & son air
 „ donnerent de l'émulation aux
 „ Cavaliers, & beaucoup de cu-
 „ riosité aux Dames. La Mar-
 „ quise en sentit une émotion
 „ secrette, dont elle ne pût dé-
 „ meler la cause : il étoit placé
 „ fort proche du Balcon où elle
 „ étoit avec la Vice-Reine, mais
 „ il n'y avoit là aucune Dame
 „ qui ne perdit tout son éclat
 „ auprès de celuy de la Marqui-
 „ se ; son air de jeunesse qui ne
 „ passoit pas encore dix-huit
 „ ans, son tein de lys & de roses,
 „ ses yeux si beaux & si tou-
 „ chans, sa bouche incarnate &
 „ petite, un sourire agreable, &
 „ sa taille qui commençoit à pas-
 „ ser les plus avantageuses, la
 „ rendoient

rendoient l'admiration de tout le monde.

Don Louïs fut tellement ravvy de la revoir si belle, & de remarquer à travers de ses charmes un air triste & abbatu, qu'il se flata d'y avoir quelque part; & ce fut le premier moment où il se trouva heureux, quand son tour vint. Il courut contre le Marquis, & luy lança ses Cannes avec tant d'adresse, qu'il n'y en eut aucunes qui manquât son coup. Il ne fut pas moins habile à se parer de celles qu'il luy jetta; & enfin il gagna le Prix avec un applaudissement general. Il se rendit aux pieds de la Marquise pour le recevoir de ses mains; il déguisa le son de sa voix; & luy parlant avec son Masque assez bas pour n'être

» entendu que d'elle. Divine
 » Personne, luy dit-il, veüillez
 » remarquer ce que la Fortune
 » decide en faveur des Amans.
 » Il n'osa luy en dire davantage;
 » & sans le connoître, elle luy
 » donna le Prix avec cette grace
 » naturelle, dont toutes les ac-
 » tions étoient accompagnées.
 » Il se retira promptement, de
 » peur d'être connu: car sçau-
 » roit été un sujet de querelle
 » entre le Marquis & luy; &
 » sans doute il ne luy auroit par-
 » donné qu'avec peine la Vic-
 » toire qu'il venoit de rempor-
 » ter. Cela l'obligea de se tenir
 » encore caché pendant quel-
 » ques jours. Le Vice Roy & sa
 » femme revinrent à Cagliari;
 » & Monsieur & Madame de
 » Barbaran les y accompagnè-
 » rent, avec toute la Cour.

Don Louïs se fit voir alors ; il feignit d'arriver , & ne fit pas même semblant d'avoir appris ce qui s'étoit passé à la Campagne. Le Marquis de Barbaran fut transporté de joye en le voyant ; & l'absence n'avoit en rien altéré la tendresse qu'il avoit pour se cher parent. Il ne luy fut pas mal-aise de se ménager un moment favorable pour entretenir son aimable Marquise ; il avoit autant de liberté dans sa Maison que dans la sienne propre ; & vous jugez bien, Madame, qu'il n'oublia pas de luy parler du Prix qu'il avoit receu de ses belles mains. Que je suis malheureux , luy disoit-il , que vous ne m'ayez pas reconnu. Helas ! Madame ; je me flatois que quelques secrets pressen-

„ timens vous apprendroient
 „ qu'un autre que moy ne pou-
 „ voit soutenir avec tant de pas-
 „ sion la cause des Amans con-
 „ tre les Marys. Non, Seigneurs,
 „ luy dit-elle d'un air assez fier,
 „ pour ne luy laisser aucuné es-
 „ perance ; je ne voulois pas de-
 „ viner que vous fussiez Parti-
 „ san d'une si mauvaise Cause,
 „ & je n'aurois pas crû que vous
 „ eussiez pris des engagements si
 „ forts à Naples, que vous fus-
 „ siez venu jusqu'en Sardagne
 „ triompher d'un Amy qui sou-
 „ tenoit mes interêts aussi bien
 „ que les siens. Je mourois de
 „ douleur, Madame, interrom-
 „ pit Don Louïs, si je vous avois
 „ deplu dans ce que j'ai fait ; &
 „ si vous aviez des dispositions
 „ un peu plus favorables, & que
 „ j'osasse vous prendre pour ma

Confidente, il ne me seroit pas
 difficile de vous persuader que
 ce n'est point à Naples que j'ai
 laissé l'Objet de mes Vœux.
 Comme la Marquise appré-
 henda qu'il ne luy en dit plus
 qu'elle n'en vouloit entendre,
 & qu'il luy paroïssoit vivement
 touché du reproche qu'elle luy
 avoit fait, elle prit un air plus
 enjoué; & tournant la conver-
 sation sur un ton de raillerie,
 elle luy répondit qu'il prenoit
 trop serieusement ce qu'elle
 luy avoit dit. Il n'osa profiter
 de cette occasion pour luy de-
 clarer son amour: s'il l'aimoit
 plus que toutes choses au mon-
 de, il ne la respectoit pas moins.
 Lorsqu'il l'eut quittée, il
 commença de se reprocher sa
 timidité. Eh quoy: disoit-il
 souffrirai-je toujours, sans

» chercher quelque foulage-
» ment à mes peines. Il se passa
» assez de tems , sans qu'il pût
» rencontrer une occasion favo-
» rable, parce que la Marquise
» prenoit soin de l'éviter ; Mais
» étant venu un soir chez elle,
» il la trouva seule dans son Ca-
» binet ; le Plafon en étoit tout
» peint & doré ; il y avoit depuis
» le haut jusqu'en bas de gran-
» des Glaces jointes ensemble ;
» un Lustre de crystail & des
» Girandolles de même étoient
» remplies de bougies , qui rai-
» semblant toutes leurs lumie-
» res autour d'elle , la faisoient
» paroître la plus belle personne
» du monde. Elle étoit couchée
» sur un Lit-d'ange le plus ga-
» lant que l'on eut jamais vu ;
» son dés-habillé étoit magni-
» fique , & ses cheveux ratta-

chez de quelques nœuds de Pierreries tomboient negligemment sur la gorge. Le trouble qu'elle sentit en voyant Don Louïs parut sur son visage, & la rendit encore plus belle. Il s'approcha d'un air timide & respectueux; il se mit à genoux auprès d'elle, il la regarda quelque tems sans oser luy parler: mais devenant un peu plus hardy. Si vous considerez, Madame, luy dit-il, l'état pitoyable où vous m'avez réduit, vous comprendrez sans peine qu'il n'est plus à mon pouvoir de garder le silence; je n'ay pû parer des coups aussi inévitables que font les vôtres; je vous ay adorée dès que je vous ay vüe; j'ay essayé de me guérir en vous fuyant: je me suis attaché à moy-mê-

„me, en m'arrachant au plaisir
 „d'être auprès de vous, ma pas-
 „sion n'en a pas eu moins de vio-
 „lence. Vous m'avez rapellé,
 „Madame, de mon exil volon-
 „taire, & je meurs mille fois le
 „jour incertain de ma desti-
 „née; Si vous êtes assez cruelle
 „pour me refuser vôtre pitié;
 „souffrez au moins qu'après
 „vous avoir appris ma passion, je
 „meure de douleur à vos pieds.
 „La Marquise fut quelque tems
 „sans se pouvoir résoudre de
 „luy répondre. Enfin se rasseu-
 „rant; Je vous l'avouë, luy
 „dit-elle, Don Loüis, j'ay dé-
 „jà connu une partie de vos
 „sentimens: mais je voulois me
 „persuader que c'étoit les effets
 „d'une tendresse innocente;
 „ne me rendez point complice
 „de vôtre crime, vous en faites
 un

un, quand vous trahissez l'a-
 mitié que vous devez à mon
 Eoux: mais bon Dieu, vous
 n'en ferez que trop puny, je
 ſçay que le devoir vous de-
 fend de m'aimer: à mon egard
 il ne me defend pas feulement
 de vous aimer, il m'ordonne
 de vous fuir. Je le feray, Don
 Louïs, je vous fuiray; je ne
 ſçay même, si je ne devrois
 point vous haïr: mais hélas!
 il me ſemble qu'il me ſeroit
 impoſſible de le faire. Hé! que
 faites-vous donc, Madame,
 interrompit-il d'un air plein
 de douleur & de deſeſpoir;
 que faites-vous, cruelle, quand
 vous prononcez l'Arreſt de
 ma mort? Vous ne pourriez
 me haïr, dites-vous; ne me
 haïſſez-vous pas? & ne me fai-
 tes-vous point tout le mal dont,

„ vous êtes capable , lorsque
 „ vous prenez la resolution de
 „ me fuir : achevez, Madame,
 „ achevez, ne laissez pas vôtre
 „ vengeance imparfaite ; sacri-
 „ fiez-moy à vôtre devoir & à
 „ vôtre Epoux , aussi bien la vie
 „ m'est odieuse si vous m'ôtez
 „ l'espoir de vous plaire. Elle le
 „ regarda dans ce moment avec
 „ des yeux pleins de langueur.
 „ Don Louïs, luy dit-elle, vous
 „ me faites des reproches que
 „ je voudrois bien meriter. En
 „ achevant ces mots, elle se le-
 „ va, elle craignoit trop que sa
 „ tendresse ne triomphât de sa
 „ raison; & mal-gré l'effort qu'il
 „ fit pour la retenir, elle passa
 „ dans sa Chambre où toutes les
 „ Femmes étoient.
 „ Elle crût avoir beaucoup
 „ gagné sur elle, d'être sortie

de cette Conversation , sans
 repondre aussi favorablement
 que son cœur l'auroit souhai-
 té : mais l'Amour est un Se-
 ducteur , qu'il ne faut point
 du tout écouter si l'on veut
 s'en défendre. Depuis ce jour,
 Don Louïs commença de se
 croire heureux , quoy qu'il
 manquât beaucoup de choses
 à sa parfaite felicité : la Mar-
 quise avoit en effet un princi-
 pe de vertu , qui s'opposoit
 toujours avec succez aux de-
 sirs de son Amant.

Il n'avoit plus ces scrupules
 d'amitié pour le Marquis de
 Barbaran , qui avoient si fort
 troublé son repos : l'Amour
 avoit entierement banny l'a-
 mitié ; il le haïssoit même en
 secret.

Enfin , Don Louïs se flatant

„ que peut-être il pourroit
 „ trouver un moment favorable
 „ pour toucher le cœur de la
 „ Marquise de quelque pitié, il
 „ le cherchoit avec soin ; &
 „ pour le trouver, un jour qu'il
 „ faisoit excessivement chaud,
 „ sçachant bien que la Mar-
 „ quise avoit accoutumé de se
 „ retirer pour dormir l'après-
 „ midy, comme c'est un usage
 „ que chacun suit en ce Pais-là,
 „ il vint chez elle, ne doutant
 „ pas que tout le monde ne fut
 „ endormy.

„ Elle étoit dans un Appar-
 „ tement bas qui donnoit sur le
 „ Jardin ; tout étoit fermé, &
 „ ce ne fut qu'à la faveur d'un
 „ faux jour qu'il vit sur son lit
 „ cette charmante Personne ;
 „ elle dormoit d'un profond
 „ sommeil ; elle étoit à demy

dés-habillée. & il eut le tems
de découvrir des beautez qui
augmenterent encore la force
de sa passion. Il s'approcha si
doucelement d'elle, qu'elle ne
s'éveilla point; il y avoit déjà
quelques momens qu'il la re-
gardoit avec tous les transf-
ports d'un homme qui ne se
possede plus, lorsque voyant
la gorge nue, il ne pût s'em-
pêcher de luy faire un larcin
amoureux. Elle se reveilla en
sursaut, elle n'avoit pas en-
core les yeux bien ouverts;
la Chambre étoit sombre, &
elle n'auroit jamais pû croire
que Don Louïs eût été si te-
meraire. Je vous ay déjà dit,
Madame, qu'il ressembloit
beaucoup au Marquis de Bar-
beran: elle ne douta donc
point que ce ne fut luy; & le

„ nommant plusieurs fois mon
„ cher Marquis & mon cher
„ Epoux, elle l'embrassa ten-
„ drement. Il connut bien son
„ erreur; quelque plaisir qu'el-
„ le luy procurât, il auroit sou-
„ haité n'en être redevable
„ qu'aux bontez de sa Maî-
„ tresse : mais, ô Ciel ! quel
„ contre-tems ? Le Marquis
„ vint dans ce dangereux mo-
„ ment; & ce ne fut pas sans la
„ dernière fureur qu'il vit la
„ liberté que Don Louïs pre-
„ noit auprès de sa femme. Au
„ bruit qu'il avoit fait en en-
„ trant, elle avoit tourné les
„ yeux vers la Porte; & voyant
„ entrer son Mary qu'elle
„ croyoit auprès d'elle, l'on ne
„ peut rien ajouter à sa surprise
„ & à son affliction, de se trou-
„ ver entre les bras d'un autre.

Don Louïs desespéré de
 cette Avanture, se flata que
 peut-être il ne l'auroit pas re-
 connu, il passa promptement
 dans la Gallerie; & trouvant
 une fenêtré ouverte qui don-
 noit sur le Jardin, il s'y jetta,
 & sortit aussi-tôt par une Por-
 te de derriere. Le Marquis le
 poursuivit sans pouvoir le
 joindre: en revenant sur ses
 pas, il trouva mal-heureuse-
 ment le Portrait de la Mar-
 quise qui étoit tombé du bras
 de Don Louïs comme il cou-
 roit. Il fit sur le champ de tres-
 cruelles reflexions; un tête à
 tête de Don Louïs & de sa
 femme à une heure où les
 Dames ne voyent personne;
 ce Portrait rattache de ses
 cheveux qu'il venoit de laisser
 tomber; enfin avoir vû la

„ Marquise l'embrasser , tout
 „ cela ensemble luy donna lieu
 „ de soupçonner sa vertu. Je
 „ suis trahy , s'écria-t-il , je suis
 „ trahy par tout ce que j'aimois
 „ au monde ; qui peut être si
 „ mal-heureux que moy ? En
 „ achevant ces mots , il rentra
 „ dans la Chambre de sa fem-
 „ me. Elle se jetta d'abord à ses
 „ pieds ; & fondant en larmes
 „ elle voulut se justifier , & luy
 „ faire connoître son-innocen-
 „ ce : mais le Demon de la ja-
 „ lousie le possédoit à tel point,
 „ qu'il la repoussa avec violen-
 „ ce ; il n'écoula plus que les
 „ transports de sa rage & de
 „ son desespoir ; & détournant
 „ ses yeux pour ne pas voir un
 „ Objet si aimable , & qu'il avoit
 „ tant aimé , il eut la barbarie
 „ d'enfoncer son Poignard dans

le sein de la plus belle & de la
 plus vertueuse femme du
 monde: elle se laissa égorger
 comme une innocente Victi-
 me, & son ame sortit avec un
 ruisseau de sang.

O Dieu ! m'écriay-je, trop
 imprudent Don Louis ; pour-
 quoy abandonniez-vous cette
 charmante Personne aux fu-
 reurs d'un Mary amoureux,
 emporté & jaloux ? vous l'au-
 riez arrachée de ses cruelles
 mains. Hélas ! Madame, re-
 prit ce Gentil-homme, il sor-
 tit sans reflexion ; & s'il avoit
 pu prévoir un tel mal heur,
 que n'auroit-il pas fait ?

Aussi-tôt que l'infortunée
 Marquise eut rendu les der-
 niers soupirs, son Boureau fer-
 ma son Appartement, prit tout
 ce qu'il avoit de pierreries &

» d'argent, monta à cheval, &
» s'enfuit avec une diligence
» extrême. Don Louïs inquiet
» & plus amoureux qu'il ne l'a-
» voit jamais été, revint le soir
» chez elle, au hazard de tout ce
» qui pourroit luy en arriver. Il
» fut surpris, quand on luy dit
» qu'elle avoit toujours dormy,
» que sa Chambre étoit encore
» fermée, & que le Marquis
» étoit monté à Cheval. Un
» pressentiment secret commen-
» ça de luy faire tout craindre,
» il fut vîte dans le Jardin, &
» par la même fenestre qu'il
» avoit trouvée ouverte il entra
» dans la Gallerie & de là dans
» la Chambre: il y faisoit si som-
» bre, qu'il marchoit à tâton.
» Lorsqu'il sentit quelque cho-
» se qui faillit à le faire tomber,
» il se baissa, & connût bien que

étoit un corps mort. Il pouf-
 fa un grand cry; & ne doutant
 point que ce ne fut celuy de sa
 chere Maîtresse, il tomba pâ-
 mé de douleur; quelques-unes
 des Femmes de la Marquise
 se promenoient sous les fenê-
 tres de son Appartement, elles
 entendirent le cris de Don
 Louïs: elles monterent aisé-
 ment par la même fenêtré, &
 entrèrent. Quel triste Specta-
 cle! Bon Dieu! peut-on se le
 figurer! l'Amante morte, l'A-
 mant prêt à mourir, je ne trou-
 ve point de parolles qui vous
 puissent bien exprimer l'état
 où il étoit. Il ne fut pas plutôt
 revenu à soy par la force des
 remedes, que sa douleur, sa
 rage & son desespoir, éclate-
 rent avec tant de violence, que
 l'on croyoit qu'il n'y auroit ja-

„ mais rien qui pût le consoler,
 „ & je suis persuadé qu'il n'au-
 „ roit pas survécu à celle dont il
 „ venoit de causer la perte, si le
 „ desir de la vanger ne l'avoit
 „ encore animé.

„ Il partit comme un furieux à
 „ la quête du Marquis de Bar-
 „ baran, il le cherchoit par tout
 „ sans le pouvoir trouver. Il par-
 „ courut l'Italie; il passa par l'Al-
 „ lemagne; il revint en Flan-
 „ dres; il se rendit en France.
 „ On l'assura que le Marquis
 „ étoit à Valence en Espagne. Il
 „ y fut, & ne l'y rencontra point.
 „ Enfin trois ans s'étant écou-
 „ lés sans qu'il pût trouver les
 „ moyens de sacrifier son Enne-
 „ my aux Manes de sa Maîtresse,
 „ la Grace qui peut tout, & par-
 „ ticulierement sur les grandes
 „ Ames, toucha la sienne si effi-

cacement, que tout d'un coup
 il changea les desirs de van-
 geance en des desirs serieux
 de faire son salut & de sortir
 du monde.

Etant rempli de cét Esprit, il
 retourna en Sardagne: il ven-
 dit tout son bien, qu'il dit tri-
 bua à quelques-uns de ses
 Amis, qui avec beaucoup de
 merite étoient fort pauvres; &
 par ce moyen il se rendit si
 pauvre luy-même, qu'il vou-
 lut être réduit à demander
 l'aumône.

Il avoit vû en allant autre-
 fois à Madrid, un lieu tout
 propre à faire un Hermitage
 (c'est vers le Mont Dragon)
 cette Montagne est presque
 inaccessible, & l'on n'y passe
 que par une ouverture qui est
 au milieu d'un grand Rocher.

„ Elle se ferme lorsqu'il tombe
 „ de la Neige , & l'Hermitage
 „ est ensevely plus de six mois
 „ dessous. Don Louïs en fit bâtir
 „ un en ce lieu ; il avoit accou-
 „ tumé d'y passer des années en-
 „ tieres sans voir qui que ce soit.
 „ Il y faisoit les Provisions ne-
 „ cessaires ; il a de bons Livres,
 „ & il demouroit seul dans ce te-
 „ affreuse Solitude : mais cette
 „ année on l'a forcé de venir icy,
 „ à cause d'une grande maladie
 „ dont il a pensé mourir. Il ya
 „ déjà quatre ans qu'il mène
 „ une vie toute spirituelle, & si
 „ differente de celle pour la-
 „ quelle il étoit ne, que ce n'est
 „ même qu'avec peine qu'il voit
 „ les personnes qui le connois-
 „ sent.
 „ A l'égard du Marquis de Bar-
 „ baran, il a quitté pour jamais

l'Isle de Sardagne, où il n'a pas
la liberté de retourner. J'ay ap-
pris qu'il s'est remarqué à An-
vers à la veuve d'un Espagnol
nommé Fonceca.

Et c'est luy-même qui a ra-
conté à un de mes Amis les par-
ticularitez de son crime; il en
est si furieusement bourelé,
qu'il croit toujours voir sa
femme mourante qui luy fait
des reproches; & son imagina-
tion en est si blessée, qu'il en a
contracté une noire melanco-
lie, dont on apprehende qu'il
ne meure bien-tôt, ou qu'il ne
perde tout à fait l'esprit. Ce
Cavalier se tût en cet endroit;
& comme je n'avois pû m'empê-
cher de pleurer la fin tragique
d'une si aimable personne, Don
Fernand de Toledé qui l'avoit
remarqué, & qui n'avoit pas

voulu m'en parler, crainte d'interrompre le fil de l'Histoire, m'en fit la guerre & me dit galamment, qu'il étoit ravy de me connaître tant à la pitié, & que je pourrois n'être pas long-tems sans trouver des sujets dignes de l'exercer. Je m'arrêtay moins à luy répondre, qu'à remercier ce Gentil homme qui avoit bien voulu me raconter une Avanture si extraordinaire. Je le priay de faire mes complimens à Don Louïs, & de luy donner de ma part deux Pistolles, puitqu'il recevoit des aumônes. Don Fernand & chacun des Chevaliers en donnerent autant. Voila, nous dit ce Cavalier, de quoy enrichir les pauvres de Victoria; car Don Louïs ne s'approprie pas des charitez si fortes. Nous dîmes qu'il

qu'il en étoit le Maître, & qu'il en feroit tel usage qu'il jugeroit à propos : mais pour revenir à mes Aventures.

Bien que j'aye un Passeport du Roy d'Espagne le mieux spécifique & le plus general qu'il est possible, j'ay été obligée de prendre un Billet de la Douïanne; car sans cette precaution, l'on auroit confisqué toutes mes Hardes. Dequoy me sert le Passeport du Roy, leur ay-je dit. De rien du tout, ont-ils repliqué; les Commis & les Gardes des Douïannes ne daignent pas même jeter les yeux dessus; ils disent qu'il faut que le Roy vienne les assurer que cet ordre vient de luy; lorsque l'on manque à la formalité de prendre ce Billet, l'on vous confisqué tout ce que vous avez; il est inutile :

de s'excuser sur ce qu'on est Etranger, & qu'on est mal informé des coutumes du Pais. Ils repondent sechement, que l'ignorance de l'Etranger fait le profit de l'Espagnol. Le mauvais tems m'a retenuë encore deux jours icy, pendant lesquels j'ay vû la Gouvernante & la Comedie. La principale place de cette Ville est ornee d'une fort belle Fontaine qui est au milieu: elle est entouree de la Maison de Ville, de la Prison, de deux Convents, & de plusieurs Maisons assez bien bâties. Il y a la Ville neuve & la vieille; tout le monde quitte cette dernière pour venir demeurer dans l'autre. On y trouve des Marchands fort riches; leur Commerce se fait à saint Sebaltien ou à Bilbao. Ils envoient beaucoup de

fer à Grenade, en Estremadoure, en Galice, & dans les autres parties du Royaume. Je remarquay que les grandes ruës sont bordées de beaux Arbres, & ces Arbres arrosés de ruisseaux d'eau vive. Du Mont S. Adrian icy il y a sept lieuës ; enfin je vais partir & finir cette longue Lettre ; il est tard, & je vous ay tant parlé de ce que j'ay vû, que je ne vous ay rien dit de ce que je sens pour vous. Croyez au moins, ma chere Cousine, que ce n'est pas manque d'avoir bien des choses à vous dire, vôtre cœur m'en fera caution, s'il est encore à mon égard ce que vous m'avez promis.

De Victoria, ce 24. Février
1679.



TROISIÈME
L E T T R E.

MES Lettres sont si longues, qu'il est difficile de croire lorsque je les finis, que j'aye encore quelque chose à vous dire; cependant, ma chere Cousine, je n'en ferme jamais aucune qu'il ne me reste toujours de quoy vous en écrire une autre. Quand je n'aurois à vous parler que de mon amitié, c'est un chapitre inepuisable: vous en jugerez aisément, par le plaisir que je trouve à faire ce que vous souhaitez. Vous avez voulu sçavoir toutes les particularitez de mon Voyage, je vais continuer de vous les raconter.

Je partis assez tard de Victoria, à cause que je n'étois arrêtée chez la Gouvernante dont je vous ai parlé, & nous fumes coucher à Miranda. Le País est fort agreable jusqu'à Arigny. Nous arrivâmes ensuite par un chemin difficile au bord de la riviere d'Urola, dont le bruit est d'autant plus grand, qu'elle est remplie de gros Rochers sur lesquels l'eau frappe, bondit, retombe, & forme des Cascades naturelles en plusieurs endroits. Nous continuâmes de monter les hautes Montagnes des Pyrennées, où nous courûmes mille dangers differens. Nous y vîmes les restes antiques d'un vieux Château, où l'on ne fait pas moins revenir de Lutins qu'à celuy de Guebare, il est proche de Gargançon; & comme il nous y fallut arrêter

pour montrer mon Passeport, parce que l'on paye là les Droits du Roy, j'appris de Kalcalde du Bourg qui s'approcha de ma Litiere pour lier conversation avec moy, que l'on disoit dans le Pais qu'il y avoit autrefois un Roy & une Reine qui avoient pour fille une Princesse si belle & si charmante, qu'on la prenoit plutôt pour une Divinite que pour une simple Mortelle. On l'appelloit Mira, & c'est de son nom qu'est venu le *Mira* des Espagnols, qui veut dire *Regarde*; parce qu'aussitôt qu'on la voyoit, tout le monde attentif s'écrioit, *Mira-Mira*; voila l'étimologie d'un mot tirée d'assez loin. On ne voyoit point cette Princesse, sans en devenir eperduëment amoureux: mais sa fierté & son indifférence faisoit mourir tous les

Amans. Le Basilic n'avoit jamais tant tué de monde que la belle & trop dangereuse Mira ; elle dépeupla ainsi le Royaume de son Pere, & toutes les Contrées d'alentour ; ce n'étoit que Morts & que Mourans. Après s'être adressé inutilement à elle, on s'adressoit au Ciel pour demander justice de sa rigueur. Les Dieux s'irriterent enfin, & les Déeses ne furent pas les dernières à se fâcher : de sorte que pour la punir, les fleaux du Ciel acheverent de ravager le Royaume de son Pere. Dans cette affliction generale, il consulta l'Oracle, qui luy dit que tant de mal-heurs ne cesseroient point, jusqu'à ce que Mira eut expié les maux que se yeux avoient faits, & qu'il falloit qu'elle parut ; que les Destins la condui-

roient dans le lieu fatal où elle devoit perdre son repos & la liberté. La Princesse obeit, croyant qu'il étoit impossible qu'elle fut touchée de tendresse. Elle ne mena avec elle que sa Nourrice ; elle étoit vêtue en simple Bergere, de peur qu'on ne la remarquât, soit par Mer soit par Terre. Elle parcourut les deux tiers du monde, faisant chaque jour trois ou quatre douzaines d'homicides ; car la beauté n'étoit point diminuée par les fatigues du Voyage. Elle arriva proche de ce vieux Château qui étoit à un jeune Comte appelé *Nios*, doué de mille perfections, mais le plus farouche de tous les hommes. Il passoit sa vie dans les Bois dès qu'il appercevoit une femme : il la fuïoit ; & de toutes les choses qu'il voyoit

voit sur la terre, c'étoit celle qu'il haïssoit davantage. La belle Mira se reposoit un jour au pied de quelques Arbres, lorsque Nios vint à passer vêtu de la peau d'un Lion, un Arc à sa ceinture & une Massüe sur l'épaule: il avoit ses cheveux tous mélez, & il étoit barbouillé comme un Charbonnier (cette circonstance est du conte) la Princesse ne laissa pas de le trouver le plus beau & le plus charmant des hommes. Elle courut après lay comme une folle; il s'enfuit comme un fou. Elle le perdit de vüe; elle ne sçeut où le trouver; la voila au desespoir, pleurant jour & nuit avec sa Nourrice. Nios revint à la Chasse; elle le vit encore, elle voulut le suivre: dès qu'il l'eut apperçüe, il fit comme la premiere fois, & Mira

de pleurer amèrement : mais sa passion luy donnant des forces, elle courut mieux que luy ; elle l'arrêta par ses longs cheveux, & elle le pria de la regarder, elle croyoit que cela suffisoit pour le toucher. Il jetta les yeux sur elle avec autant d'indifference que si elle eut été de bois. Jamais Fille n'a été plus surprise ; elle ne voulut point le quitter ; elle vint malgré luy à son Château. Dès qu'elle y fut entrée, il l'y laissa, & ne parut plus. La pauvre Mira inconsolable, mourut de douleur, & depuis l'on dit quel'on entend de longs gemissemens qui sortent du Château de Nios. Les jeunes Filles de la Contrée y alloient, & luy portoient de petits presens de fruits, de lait, & d'œufs, qu'elles posoient à la porte d'une Cave

où personne ne veut entrer. Elles disoient que c'étoit pour la consoler : mais cette coutume a été abolie comme une superstition : & bien que je n'aye rien cru de tout ce que l'on me dit à Gargançon de Mira & de Nios, je ne laissay pas de prendre plaisir au recit de ce conte, dont j'ometts mille particularitez, dans la crainte de vous ennuyer par sa longueur. Ma Fille étoit si aise, qu'il ne tint pas à elle que nous ne retournassions sur nos pas, pour mettre à la porte de la Cave quelques Perdrix rouges, que mes gens venoient d'acheter. Elle comprénoit que les Mantes de la Princesse seroient fort consolées de recevoir ce témoignage de nôtre bonne volonté, mais pour moy je compris, que je serois plus contente qu'elle,

d'avoir ces Perdrix à mon souper. Nous passâmes la Riviere d'Urola sur un grand Pont de pierre ; & après en avoir traversé un autre à gué assez difficilement , à cause des Neiges fonduës, nous arrivâmes à Miranda d'Ebro. C'est un gros Bourg, ou une fort petite Ville. Il y a une grande Place ornée de Fontaines. La Riviere d'Ebro, qui est une des plus considerables de l'Espagne, la traverse : !'on voit sur le haut d'une Montagne le Château avec plusieurs Tours. Il paroît de quelque défense, & il sort une si grosse Fontaine d'un Rocher sur lequel il est bâti, que dès sa Source elle fait moudre des Moulins. Du reste je n'y remarquay rien qui merite de vous être écrit. Les trois Chevaliers dont je vous ay déjà

parlé, étoient arrivez avant moy, & ils avoient donné tous les ordres nécessaires pour le souper, ainsi nous mangeâmes ensemble; & bien que la nuit parut assez avancée, parce que les jours sont courts en cette Saison, il n'étoit pas tard. De sorte que ces Messieurs qui ont beaucoup d'honnêteté & de complaisance pour moy, me demanderent ce que je voulois faire. Je leur proposay de jouer à l'Ombre, & que je me mettrois de moitié avec Don Fernand de Toledé. Ils accepterent la partie. Don Frederic de Cardone dit, qu'il aimoit mieux m'entretenir que de jouer. Ainsi les trois autres commencerent, & je m'arrétay quelque tems à les voir avec beaucoup de plaisir: car leurs manieres sont tout-à-

150 RELAT. DU VOYAGE
fait différentes des nôtres. Ils
ne prononcent jamais un mot:
je ne dis pas pour se plaindre,
(cela seroit indigne de la gravi-
te Espagnole) mais je dis pour
demander un *gann*, pour couper
de plus haut, ou pour faire en-
tendre que l'on peut prendre
quelqu'autre avantage. Enfin il
semble de Statuë, qui agissent
par le moyen d'un ressort, & il
est vray qu'ils se reproche-
roient à eux-mêmes le moindre
geste.

Après les avoir examinez, je
passay vers le Brasier, & Don
Frederic s'y plaça auprès de
moy: Il me demanda en quel
état étoient les affaires lorsque
j'étois partie de Paris; qu'il m'a-
voüoit que les grandes Quali-
tez du Roy de France, faisoient
bien souvent le sujet de ses plus

agréables reflexions; qu'il avoit eu l'honneur de le voir, que son idée luy étoit toujours présente, & que depuis ce tems-là il en avoit parlé comme d'un Monarque digne de l'amour de ses Sujets, & de la veneration de tout le Monde. Je luy repliquay que les sentimens qu'il avoit pour le Roy, me confirmoient la bonne opinion que j'avois déjà de son esprit & de ses lumieres, qu'il étoit certain que nos Ennemis & les Etrangers ne pouvoient sans admiration entendre parler des grandes Actions de ce Monarque, de sa Conduite, de sa Bonté pour ses Peuples, & de sa Clemence. Que quelque tems avant mon départ, on avoit reçu les nouvelles de la ratification de la Paix avec la Hollande; qu'il

ſçavoit aſſez combien la Guerre qui avoit commencé en 1672. avoit intereſſé de Princes; que les Hollandois mieux conſeillés que les autres avoient fait leur Paix, & que le Traité qui venoit d'être conclu à Nimegue, étoit ſçû de toute l'Europe, & luy rendoit la tranquillité qu'elle avoit perduë.

J'ajoutay à cela, que le Roy venoit de reduire ſes Compagnies de Cavalerie à trente-ſept Maîtres, & celles de Dragons à quarante-cinq; que cette reforme alloit à quatre mille Chevaux, & que celle qu'il avoit encore faite de quinze Soldats par Compagnie d'Infanterie, montoit à quarante-cinq mille Hommes. Qu'il avoit auſſi retranché dix Hommes par chaque Compagnie de Cavale-

nie, ce qui alloit à douze mille Chevaux : que tout cela faisoit voir ses dispositions pour entretenir les Traitez de bonne foy.

Il me répondit que le Roy son Maître n'y étoit pas moins disposé : qu'il l'en avoit entendu parler plusieurs fois, & qu'il y avoit peu qu'il l'avoit quitte. Qu'il s'étoit rendu auprès de luy, parce qu'il avoit été député par la Principauté de Catalogne avec ceux du Royaume de Valence, pour le supplier de faire sortir de leur País les Troupes qui y font en Quartier d'Hyver. Que bien loin de l'obtenir, ils s'estimoient heureux qu'on ne leur eût pas donné quelques-unes de celles qui étoient venuës de Naples & de Sicile ; qu'ils avoient paré le coup avec bien de la peine ;

qu'on les avoit envoyées sur les Frontieres de Portugal, & dans les Royaumes de Galice & de Leon. Mais, continua-t-il, si on nous avoit secondés, ce ne seroit pas à present au Roy d'Espagne que nous nous adresserions pour être soulagez. Les Peuples de Catalogne accablez de l'oppression, & de la violence inouïe des Castillans, chercherent en 1640. les moyens de s'en affranchir. Ils se mirent sous la Protection du Roy Tres-Chretien, & pendant l'espace de douze ans ils s'y trouverent fort heureux. Les Guerres Civiles qui troublèrent le repos dont la France jouïssoit alors, luy ôtèrent les moyens de nous secourir contre le Roy d'Espagne. Il sceut bien profiter de la conjoncture, & il remit Barcelone,

avec la plus grande partie de cette Principauté, sous son obeïssance, Je luy demanday, s'il retourneroit bien-tôt en ce pais-là; il me dit que la Duchesse de Medina Celi sa proche parente, venoit de gagner un grand Procès contre la Duchesse de Frias sa belle-Mere, Femme du Connètable de Castille; qu'il s'agissoit du Duché de Segorue dans le Royaume de Valence, & du Duché de Cardone dans la Principauté de Catalogne. Que Madame de Medina-Celi pretendoit ces deux Terres, comme Fille aînée & heritiere du Duc de Cardone. Que la Duchesse de Frias l'ayant epou-
 sé en premieres Nôces, en étoit en possession par le Testament de son Mary, qui luy en avoit laissé la jouïssance sa vie du-

rant ; mais qu'enfin Madame de Frias avoit été condamnée à rendre les Terres à la Duchesse de Medina-Celi, avec les jouissances de neuf ans , qui montoient à quarante mille Ecus par an. Qu'elle vouloit l'engager d'aller en son nom prendre possession du Duché de Cardone, & qu'il ne pensoit pas qu'il put la refuser.

Il me dit ensuite qu'il y avoit deux choses assez singulieres dans ce Duché, dont l'une est une Montagne de Sel, en partie blanche comme la Neige, & l'autre plus claire & plus transparente que du Cristal; qu'il y en a de Bleu, de Vert, de Violet, d'Incarnat, d'Orangé, & de mille couleurs differentes, qui ne laisse pas de perdre sa teinture, & de devenir tout blanc.

quand on le lave ; Il s'y forme & y croît continuellement ; & bien qu'il soit salé, & que d'ordinaire les endroits où l'on trouve le Sel soient si sterilles, que l'on n'y voit pas même de l'Herbe, il y a dans ce lieu-là des Pins d'une grande hauteur, & des Vignobles excellens. Lorsque le Soleil darde ses rayons sur cette Montagne, il semble qu'elle soit composée des plus belles Pierreries du Monde ; & le meilleur, c'est qu'elle est d'un revenu fort considerable.

L'autre particularité dont il me parla, c'est d'une Fontaine dont l'Eau est tres-bonne, & la couleur pareille à du Vin clair. On ne m'a rien dit de celle-là, interrompis-je, mais un de mes Parens qui a été en Cata-

logne m'a assuré qu'il y en a une près de Balut, dont l'Eau est de sa couleur naturelle, & cependant tout ce que l'on y met paroît comme de l'Or. Je l'ay vüe, Madame, continua Don Frederic, & je me souviens qu'un Homme fort avare & encore plus fou, y alloit tous les jours jeter son Argent, parce qu'il croyoit qu'il se changeroit en Or; mais il se ruinoit, bien loin de s'enrichir: Car quelques Païsans plus fins & plus habilles que luy, ayant apperçu ce qu'il faisoit, attendoient un peu plus bas, & le courant de l'eau leur conduisoit cet Argent. Si vous retourniez en France par la Catalogne, ajouta-t-il, vous verriez cette Fontaine. Ce ne seroit pas elle qui pourroit m'y attirer, luy dis-je,

mais l'envie de passer par le Montserrat me feroit faire un plus long voyage. Il est situé, dit-il, proche de Barcelone, & c'est un lieu d'une grande devotion: Il semble que le Rocher est cié par la moitié; l'Eglise est au plus haut, petite & obscure a la clarté de quatre-vingt-dix Lampes d'argent. L'on apperçoit l'Image de la Vierge qui est fort brune, & que l'on tient pour miraculeuse. L'Autel a coûté trente mille Ecus à Philippe Second, & l'on y voit chaque jour des Pelerins de toutes les Parties du Monde. Ce saint Lieu est remply de plusieurs Hermitages, habitez par des Solitaires d'une grande pieté. Ce sont pour la plupart des personnes de Naissance, qui n'ont quitté le Monde qu'après l'a-

voir bien connu, & qui paroissent charmez des douceurs de leur Retraite, bien que le sejour en soit affreux, & qu'il eut été impossible d'y aborder si l'on n'avoit pas taillé un chemin dans les Rochers. On ne laisse pas d'y trouver plusieurs beautez, une vüe admirable, des sources de Fontaines, des Jardins tres-propres cultivez de la main de ces bons Religieux, & par tout un certain air de solitude & de devotion qui touche ceux qui s'y rendent. Nous avons encore une autre Devotion fort renommée, ajouta-t il : C'est *Nuestra Señora del Pilar*. Elle est à Saragosse dans une Chapelle sur un Pilier de Marbre, où elle tient le petit Jesus entre ses bras. L'on pretend que la Vierge apparût sur ce même

même Pilier à S. Jacques, & l'on en revere l'Image avec beaucoup de respect. On ne peut la remarquer fort bien, parce qu'elle est élevée & dans un lieu si obscur, que sans les flambeaux qui l'éclairent, on ne s'y verroit pas. Il y a toujours plus de cinquante Lampes allumées; l'Or & les Pierreries y brillent de tous côtez, & les Pelerins y viennent en foule. Mais, continua-t-il, je puis dire sans prévention pour Saragoſſe, que c'est une des plus belles Villes qu'on puisse voir. Elle est située le long de l'Ebre, dans une vaste Campagne. Elle est ornée de grands Bâtimens, de riches Eglises, d'un Pont magnifique, de belles Places, & des plus jolies Femmes du Monde, agréables, vives, qui aiment la Na-

162 RELAT. DU VOYAGE
tion Françoise, & qui n'oublieroient rien pour vous obliger à dire du bien d'elles, si vous y passiez. Je luy dis que j'en avois déjà entendu parler d'une manière tres-avantageuse. Mais, continuay-je, ce País est fort sterile, & les Soldats n'y subsistent qu'avec beaucoup de peine. En effet, repliqua-t-il, soit que l'Air n'y soit pas sain, ou qu'il leur manque quelque chose, les Flamands & les Allemands n'y peuvent vivre; & s'ils n'y meurent pas tous, ils tâchent de trouver les moyens de deserter. Les Espagnols & les Napolitains sont encore plus portez qu'eux à cet esprit de desertion. Ces derniers passent par la France, & retournent en leur País; les autres côtoient les Pyrénées le long du Languedoc.

& rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. C'est une Route que les vieux Soldats ne manquent guères de tenir; pour les nouveaux, ils périssent dans la Catalogne, parce qu'ils n'y sont pas accoutumés, & l'on peut assurer qu'il n'y a point de lieu où la Guerre embarrasse tant le Roy d'Espagne qu'en celuy-là. Il ne l'y soutient qu'avec beaucoup de dépense; & les avantages que les Ennemis y remportent sur luy, ne peuvent être petits. Je sçay aussi que l'on est plus sensible à Madrid sur la moindre perte qui se fait en Catalogne, qu'on ne le seroit sur la plus grande qui se feroit en Flandres, à Milan, ou ailleurs. Mais à présent, continua-t-il, nous allons être plus tranquilles que nous ne l'a-

vons été; & l'on espere à la Cour, que la Paix sera de duree, parce qu'on y parle fort d'un Mariage qui feroit une nouvelle Aliance: & comme le Marquis de Les Balbazes, Plenipotentiaire à Nimégue, a reçu ordre de se rendre promptement auprès du Roy Tres-Chrétien, pour demander Mademoiselle d'Orleans, l'on ne doute point que le Mariage ne se fasse, & l'on pense déjà aux Charges de sa Maison; il est vray que l'on est surpris que Don Juan d'Autriche consente à ce Mariage. Vous me feriez un plaisir singulier, dis-je en l'interrompant, de m'apprendre quelques particularitez de ce Prince; il est naturel d'avoir de la curiosité pour les personnes de son caractère; & quand on se trouve dans une Cour ou

l'on n'a jamais été, pour n'y paroître pas trop neuve, on a besoin d'être un peu instruite. Il me témoigna que ce seroit avec plaisir qu'il me diroit les choses qui étoient venuës à sa connoissance, & il commença ainsi.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, que je prenne les choses dès leur source, & que je vous dise que ce Prince étoit Fils d'une des plus belles Filles qui fût en Espagne, nommée Maria Calderona. Elle étoit Comedienne, & le Duc de Medina de las Torrès en devint éperduëment amoureux. Ce Cavalier avoit tant d'avantage au dessus de tous les autres, que la Calderona ne l'aima pas moins qu'elle en étoit aimée. Dans la force de cette intrigue, Philippe

Quatre la vit, & la préfera à une Fille de qualité qui étoit à la Reine, & qui demeura si piquée du changement du Roy, qu'elle aimoit de bonne foy, & dont elle avoit eu un Fils, qu'elle se retira à *las del Calfas Reales*, où elle prit l'Habit de Religieuse. Pour la Calderone, comme son inclination se tournoit toute du côté du Duc de Medina, elle ne voulut point écouter le Roy, qu'elle ne sçeut auparavant si le Duc y consentiroit. Elle luy en parla, & luy offrit de se retirer secrettement en quel lieu il voudroit ; mais le Duc craignit d'encourir la disgrâce du Roy, & il luy répondit, qu'il étoit résolu de céder à Sa Majesté un bien qu'il n'étoit pas en état de luy disputer. Elle luy en fit mille reproches ; elle l'ap-

pella traître à son amour, ingrat pour sa Maîtresse, & elle luy dit encore, que s'il étoit allez heureux pour disposer de son cœur comme il le vouloit, elle n'étoit pas dans les mêmes circonstances, & qu'il falloit absolument qu'il continuât de la voir, ou qu'il se préparât à la voir mourir de deſespoir. Le Duc touché d'une ſi grande paſſion, luy promit de feindre un voyage en Andalouſie, & de reſter chez elle caché dans un Cabinet. Effectivement il partit de la Cour, & fut enſuite s'enfermer chez elle comme il en étoit convenu, quelque riſque qu'il y eut à courre par une conduite ſi imprudente. Le Roy cependant en étoit fort amoureux & fort ſatisfait. Elle eut dans ce tems-là Don Juan d'Auſtriche, & la

ressemblance qu'il avoit avec le Duc de Medina de las Torres, a persuadé qu'il pouvoit être son Fils : mais bien que le Roy eut d'autres enfans, & particulièrement l'Evêque de Malaga, la bonne Fortune décida en sa faveur, & il a été le seul reconnu.

Les Partisans de Don Juan disent, que c'étoit par la raison de l'échange qui avoit été faite du Fils de Calderona avec le Fils de la Reine Elizabeth; & voicy comme ils établissent cet échange, qui est un conte fait exprès pour imposer aux Peuples, & qui je croy n'a aucun fondement de verité. Ils prétendent que le Roy étant éperduëment amoureux de cette Comedienne, elle devint grosse en même tems que la Reine; & voyant que

que la passion du Monarque étoit si forte qu'elle en pouvoit tout espérer ; elle fit si bien qu'elle l'engagea de luy promettre, que si la Reine avoit un Fils, & qu'elle en eut un aussi, il mettroit le sien à la place. Que risquerez-vous, luy disoit-elle, Sire, ne sera-ce pas toujours vôtre Fils qui regnera, avec cette différence, que m'aimant comme vous me le dites, vous l'en aimerez aussi davantage. Elle avoit de l'esprit, & le Roy avoit beaucoup de foiblesse pour elle. Il consentit à ce qu'elle vouloit, & en effet l'affaire fut conduite avec tant d'adresse, que la Reine étant accouchée d'un Fils, & Calderon d'un autre, l'échange s'en fit ; celui qui devoit regner, & qui portoit le nom de Baltazar, mourut à l'âge de quatorze

170 RELAT. DU VOYAGE
ans. L'on dit au Roy que c'étoit
de s'être trop échauffé en
jouant à la Paume; mais la veri-
té est, que l'on laissoit conduire
ce Prince par de jeunes Liber-
tins, qui luy procuroient de fort
méchantes Fortunes. On pre-
tend même que Don Pedro
d'Arragon son Gouverneur, &
Premier Gentilhomme de sa
Chambre, y contribua plus
qu'aucun autre, luy laissant la
liberté de faire venir dans son
Appartement une Fille qu'il ai-
moit. Après cette visite, il fut
pris d'une violente fièvre, il
n'en dit point le sujet. Les Me-
decins qui l'ignoroient, crurent
le soulager par de fréquentes
saignées, qui acheverent de luy
ôter le peu de forces qui luy
restoit, & par ce moyen ils
avancerent la fin de sa vie. Le

Roy ſçachant, mais trop tard, ce qui s'étoit paſſé, exila Don Pedro pour n'avoir pas empêché cet excès, ou pour ne l'avoir pas découvert aſſez tôt.

Cependant Don Jean d'Autriche qui étoit élevé comme Fils naturel, ne changea point d'état, bien que cela eût dû être, ſi effectivement il avoit été Fils légitime. Malgré cela, ſes Creatures ſoutiennent qu'il reſſemble ſi parfaitement à la Reine Elizabeth, que c'eſt ſon Portrait; & cette opinion ne laiſſe pas de faire impreſſion dans l'Efprit du Peuple, qui court volontiers après les nouveautez, & qui aimoit cette grande Reine ſi paſſionnément, qu'il la regrette encore comme ſi elle ne venoit que de mourir; tres ſouvent même l'on pro-

nonce son Panegyrique, sans autre engagement que celui de la veneration que l'on conserve pour sa memoire. Il est vray que si Don Juan d'Autriche avoit voulu profiter des favorables dispositions du Peuple, il auroit trouvé bien des tems propres à pousser sa Fortune fort loin. Mais son unique but est de servir le Roy, & de tenir ses Sujets dans les sentimens de fidelité qu'ils doivent.

Pour en revenir à la Calderona, le Roy surprit un jour le Duc de Medina de las Torres avec elle, & dans l'excès de sa colere, il courut à luy son Poignard à la main. Il alloit le tuer, lorsque cette Fille se mit entre deux, luy disant, qu'il pouvoit la frapper, s'il vouloit. Comme il avoit la derniere foiblesse

pour elle, il ne pût s'empêcher de luy pardonner, & il se contenta d'exiler son Amant. Mais ayant appris qu'elle continuoit de l'aimer, & de luy écrire, il ne songea plus qu'à faire une nouvelle passion. Quand il en eût une assez forte, pour n'appréhender point les charmes de la Calderona, il luy fit dire de se retirer dans un Monastere; ainsi que c'est la coûtume lorsque le Roy quitte sa Maîtresse. Celle-cy ne différa point, elle écrivit une Lettre au Duc pour luy dire adieu; & elle reçut le Voile de Religieuse de la Main du Nonce Apostolique, qui fut depuis Innocent Dix. Il y a beaucoup d'apparence que le Roy ne crût pas que Don Juan fût à un autre qu'à luy, puisqu'il l'aima chèrement. Une

chose qui vous paroîtra assez singuliere ; c'est qu'un Roy d'Espagne ayant des Fils naturels qu'il a reconnus, ils n'entrent point pendant sa vie dans Madrid. Ainsi Don Juan a été élevé à Ocaña, qui en est éloigné de quelques lieues. Le Roy son Pere s'y rendoit souvent, & il le faisoit même venir jusqu'aux Portes de la Ville, où il l'alloit trouver. Cette coutume vient de ce que les Grands d'Espagne disputent le Rang que ces Princes veulent tenir. Celuy-cy avant qu'il allât en Catalogne, demeueroit d'ordinaire au Buen Retiro, qui est une Maison Royale à l'une des extremités de Madrid, un peu hors la Porte. Et il se communiquoit si peu, qu'on ne l'a jamais vû à aucune Fête publi-

que pendant la vie du feu Roy : mais depuis les tems ont change, & sa fortune est sur un pied fort different.

Pendant que la Reine Marie-Anne d'Autriche, Sœur de l'Empereur & Mere du Roy, gouvernoit l'Espagne, & que son Fils n'étoit pas encore en âge de tenir les rênes de l'Etat, elle voulut toujours que Don Juan fut éloigné de la Cour; & d'ailleurs elle se sentoit si capable de gouverner, qu'elle avoit aussi fort grande envie de soulager long-tems le Roy du soin de ses Affaires. Elle n'étoit point trop fâchée qu'il ignorât tout ce qui donne le desir de regner : mais bien qu'elle apportât les dernières précautions pour l'empêcher de sentir qu'il étoit dans une tutelle un peu gênante, & qu'elle

tâchât de ne laisser approcher de luy que les personnes dont elle pouvoit s'asseurer, cela n'empêcha pas que quelques-uns des fidelles Serviteurs du Roy, n'hazardassent tout pour luy faire comprendre ce qu'il pouvoit faire pour sa liberté. Il voulut suivre les Avis qu'on luy donnoit; & enfin ayant pris des mesures justes, il se déroba une nuit & fut au Buen-Retiro. Il envoya aussitôt un Ordre à la Reine sa Mere, de ne point sortir du Palais.

Don Juan est d'une taille mediocre, bien fait de sa personne; il a tous les traits reguliers, les yeux noirs & vifs, la tête tres-belle: Il est poly, genereux, & fort brave. Il n'ignore rien des choses convenables à sa Naissance, & de celles qui regardent

toutes les Sciences & tous les Arts. Il écrit & parle fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entend encore davantage. Il a étudié long-tems l'Astrologie judiciaire. Il sçait parfaitement bien l'Histoire. Il n'y a point d'Instrument qu'il ne fasse & qu'il ne touche comme les meilleurs Maîtres. Il travaille au Tour. Il forge des Armes. Il peint bien. Il prenoit un fort grand plaisir aux Mathématiques : mais étant chargé du Gouvernement de l'Etat, il a été obligé de se détacher de toutes ses autres occupations.

Il arriva au Buen-Retiro au commencement de l'année 1677. & aussitôt qu'il y fut, il fit envoyer la Reine-Mere à Tolde, parce qu'elle s'étoit déclarée contre luy, & qu'elle empêchoit

son retour auprès du Roy. Don Juan eut une joye extrême, de recevoir par le Roy même l'Ordre de pourvoir à tout, & de conduire les Affaires du Royaume; & ce n'estoit pas sans sujet qu'il s'en déchargeoit sur luy, puisqu'il ignoroit encore l'Art de regner. On apportoit pour raison d'une éducation si tardive, que le Roy son Pere étoit mourant quand il luy donna la vie: que même lorsqu'il vint au monde, l'on fut obligé de le mettre dans une Boëte pleine de Coton; parce qu'il étoit si delicat & si petit, qu'on ne pouvoit l'emmailoter: qu'il avoit été élevé sur les bras & sur les genoux des Dames du Palais jusques à l'âge de dix ans, sans mettre une seule fois les pieds à terre pour marcher: que dans la

suite, la Reine sa Mere qui étoit engagée par toutes sortes de raisons à conserver l'unique Heritier de la Branche Espagnolle, apprehendant de le perdre, n'avoit osé le faire étudier de peur de luy donner trop d'application & d'alterer sa santé, qui dans la verité étoit fort foible; & l'on a remarqué que ce nombre de Femmes avec qui le Roy étoit toujours, & qui le reprenoient trop aigrement des petites fautes qu'il commettoit, luy avoit inspiré une si grande aversion pour elles, que dès qu'il scavoit qu'une Dame l'attendoit en quelque endroit sur son passage, il passoit par un degré dérobé, ou se tenoit enfermé tout le jour dans sa Chambre. La Marquise de Loz-Velez qui a été sa Gouvernante, m'a dit

qu'elle a cherché l'occasion de luy parler six mois de suite fort inutilement : mais enfin, quand le hazard faisoit qu'elles parvenoient à le joindre, il prenoit le Placet de leurs mains, & tournoit la tête, de crainte de les voir. Sa santé s'est si bien affermie, que son Mariage avec l'Archiduchesse Fille de l'Empereur ayant été rompu par Don Juan, à cause que c'estoit l'ouvrage de la Reine-Mere, il a souhaité d'épouser Mademoiselle d'Orleans. Les circonstances de la Paix qui vient d'être conclüe à Nimégue, luy firent jeter les yeux sur cette Princesse, dont les belles qualitez, Madame, vous sont encore mieux connuës qu'à moy.

Il auroit été difficile de croire, qu'ayant des dispositions si cloi-

gnées de la galanterie, il fut devenu tout d'un coup aussi amoureux de la Reine, qu'il le devint sur le seul recit qu'on luy fit de ses bonnes qualitez, & sur un Portrait en Mignature qu'on luy en apporta. Il ne veut plus le quitter, il le met toujours sur son cœur; il luy dit des douceurs qui étonnent tous les Courtisans: Car il parle un langage qu'il n'a jamais parlé; sa passion pour la Princesse, luy fournit mille pensées qu'il ne peut confier à personne; il luy semble que l'on n'entre pas assez dans les impatiences, & dans le desir qu'il a de la voir; il luy écrit sans cesse, & il fait partir presque tous les jours des Courriers extraordinaires pour luy porter ses Lettres, & luy rapporter de ses nouvelles.

Lorsque vous serez à Madrid, ajouta-t-il, vous apprendrez, Madame, plusieurs particularités qui sans doute se serōt passiez depuis que j'en suis party, & qui satisferont peut-être plus vōtre curiosité, que ce que je vous ay dit. Je vous suis tres-obligée, repliquay-je, de vōtre complaisance; mais faites-moy la grace encore de me dire quel est le veritable caractere des Espagnols. Vous les connoissez, & je suis persuadée que rien n'est echape à vos lumieres; comme vous m'en parlerez sans passion & sans interest, je pourray m'en tenir à ce que vous m'en direz. Pourquoi croyez-vous, Madame, reprit-il en souriant, que je vous en parle plus sincerement qu'un autre, il y a des raisons qui me pourroient rendre suspect; ils

font mes Maîtres , je devrois les ménager ; & si je ne suis pas assez politique pour le faire, le chagrin d'être contraint de leur obéir, seroit propre à me donner sur leur chapitre des Idées contraires à la vérité. Quoy qu'il en soit, dis-je en l'interrompant, je vous prie de m'apprendre ce que vous en sçavez.

Les Espagnols, dit-il, ont toujours passé pour être fiers & glorieux : Cette gloire est melee de gravité ; & ils la poussent si loin, qu'on peut l'appeller un Orgueil outre. Ils sont braves sans être temeraires, on les accuse même de n'être pas assez hardis. Ils sont coleres , vindicatifs sans faire paroître d'emportement, liberaux sans ostentation , sobres pour le manger, trop presomptueux dans la prospérité,

trop rampans dans la mauvaise fortune. Ils adorent les femmes, & ils sont si fort prévenus en leur faveur, que l'esprit n'a point assez de part au choix de leurs Maîtresses. Ils sont patients avec excez, opiniâtres, paresseux, particuliers, Philosophes; du reste gens d'honneur & tenant leur parole au peril de leur vie. Ils ont beaucoup d'esprit & de vivacité, comprennent facilement, s'expliquent de même & en peu de paroles. Ils sont prudens, jaloux sans mesure, des-interessez, peu exconomes, cachez, superstitieux, fort Catholiques, du moins en apparence. Ils font bien des Vers & sans peine. Ils seroient capables de plus belles Sciences, s'ils daignoient s'y appliquer. Ils ont de la grandeur d'ame, de l'élevation.

tion d'esprit, de la fermeté, un sérieux naturel, & un respect pour les Dames qui ne se rencontre point ailleurs. Leurs manières sont composées, pleines d'affectation; ils sont entêtés de leur propre mérite, & ne rendent presque jamais justice à celui des autres. Leur bravoure consiste à se tenir vaillamment sur la défensive, sans reculer & sans craindre le peril, mais ils n'aiment point à le chercher, & ils ne s'y portent pas naturellement; ce qui vient de leur jugement plutôt que de leur timidité. Ils connoissent le peril, & ils l'évitent. Leur plus grand défaut, selon moy, c'est la passion de se vanger, & les moyens qu'ils y employent. Leurs maximes là-dessus sont absolument opposées au Christianisme & à

l'honneur : lorsqu'ils ont reçu un affront, ils font assassiner celui qui le leur a fait. Ils ne se contentent pas de cela, car ils font assassiner aussi ceux qu'ils ont offensés, dans l'appréhension d'être prévenus, sachant bien que s'ils ne tuent ils seront tués. Ils prétendent s'en justifier, quand ils disent que leur Ennemy ayant pris le premier avantage, ils doivent s'assurer du second. Que s'ils y manquoient, ils feroient tort à leur réputation ; que l'on ne se bat point avec un homme qui vous a insulté ; qu'il se faut mettre en état de l'en punir, sans courir la moitié du danger. Il est vrai que l'impunité autorise cette conduite : Car le Privilege des Eglises & des Convents d'Espagne, est de donner une retraite

assurée aux Criminels ; & tout
 autant qu'ils le peuvent , ils
 commettent leurs mauvaises
 actions proche du Sanctuaire ,
 pour n'avoir guère de chemin à
 faire jusqu'à l'Autel ; on le voit
 souvent embrassé par un Scele-
 rat le Poignard encore à la
 main , tout sanglant du Meurtre
 qu'il vient de commettre.

A l'égard de leur personne ,
 ils sont fort maigres , petits , la
 taille fine , la tête belle , les traits
 réguliers , les yeux beaux , les
 dents assez bien rangées , le teint
 jaune & bazanné : ils veulent
 que l'on marche legerement ,
 que l'on ait la jambe grosse & le
 pied petit , que l'on soit chaussé
 sans talon , que l'on ne mette
 point de poudre , qu'on se sepa-
 re les cheveux sur le côté de la
 tête , & qu'ils soient coupez tous

droits & passez derrière les oreilles, avec un grand Chapeau double de taffetas noir, une Gollille plus laide & plus incommode qu'une Fraise, un Habit toujours noir, au lieu de chemise, des Manches de tafetas ou de tabis noir, une Epee étrangement longue, un Manteau de frise noir par là dessus, des chausses tres-étroites, des manches pendantes, & un Poignard. En verité tout cela gâte à tel point un homme, quelque bien-fait qu'il pu s'être d'ailleurs, qu'il semble qu'ils affectent l'habillement le moins agreable de tous, & les yeux ne peuvent s'y accoutumer.

Don Frederic auroit continué de parler ; & j'avois tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'aurois point interrompu : mais

il s'interrompit luy-même ,
ayant remarqué que la reprise
d'Ombre venoit de finir ; &
comme il eut peur que je ne vou-
lusse me retirer , & que nous de-
vions partir le lendemain de
bonne heure , il sortit avec les
autres Messieurs. Je me levay
en effet fort matin , parce que
nous avions une grande journée
à faire pour aller coucher à Bir-
biesca. Nous suivîmes la Rivie-
re pour éviter les Montagnes ,
& nous passâmes à Oron un gros
Ruissseau qui se jette dans l'E-
bre. Nous entrâmes peu après
dans un chemin si étroit , qu'à
peine nos Littieres pouvoient y
passer. Nous montâmes le long
d'une côte fort droite jusqu'à
Pancorvo , dont je vis le Châ-
teau sur une éminence voisine.
Nous traversâmes une grande

Plaine ; & c'étoit une nouveauté pour nous , de voir un Pais uny. Celuy-cy est environné de plusieurs Montagnes , qui semblent se tenir comme une chaîne , & particulièrement celles d'Occa : il fallut passer encore une petite Riviere avant que d'arriver à Birbiesca ; ce n'est qu'un Bourg qui n'a rien de remarquable que son College , & quelques Jardins assez jolis le long de l'eau : mais je puis dire que nous nous y rendîmes par le plus mauvais tems que nous eussions encore eu : j'en étois si fatiguée , qu'en arrivant je me mis au lit ; ainsi je ne vis Don Fernand de Toledé & les autres Chevaliers que le lendemain , à Castel de Peones. Mais il faut bien vous dire comme l'on est dans les Hôtelleries , & comptez

qu'elles font toutes semblables : Lorsqu'on y arrive fort las & fort fatigué, rôty par les ardeurs du Soleil, ou gelé par les Neiges (car il n'y a guères de tempe-ramment entre ces deux extre-mitez) l'on ne trouve ni pot au feu ni plats lavez ; l'on entre dans l'Ecurie, & de là l'on monte en haut. Cette Ecurie est d'ordinaire pleine de Mulets & de Muletiers qui se font des lits des Bats de leurs Mulets pendant la nuit, & le jour ils leur servent de Tables. Ils mangent de bonne amitié avec leurs Mulets, & fraternisent beaucoup ensemble.

L'Escalliet par où l'on monte est fort étroit, & ressemble à une méchante échelle. La Señora de la Casa vous reçoit en Robe détroussée & en Manches ab-

batuës : elle a le tems de prendre ses Habits du Dimanche, pendant que l'on descend de la Lit-tiere, & elle n'y manque jamais; car elles sont toutes pauvres & glorieuses.

L'on vous fait entrer dans une Chambre, dont les Murail-les sont assez blanches, couver-tes de mille petits Tableaux de devotion, fort mal faits; les Lits sont sans Rideaux, les Couver-tures de Coton à Houpes passa-blement propres, les Draps grands comme des Serviettes, & les Serviettes comme de pe-tits Mouchoirs de Poches, enco-re faut-il être dans une grosse Ville pour en trouver trois ou quatre; car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de Fourchettes. Il n'y a qu'une Tasse dans toute la Maison, &

si les Multiers la tiennent les premiers; ce qui arrive toujours s'ils le veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent) il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire , ou boire dans une Cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des Cuisines sans étouffer , elles n'ont point de Cheminées : Il en est de même dans toutes les Maisons que l'on trouve sur la Route. On fait un trou au haut du Plancher , & la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la Cuisine. L'on met ce que l'on veut faire rôtir sur des Tuilles par terre; & quand cela est bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. Lorsque c'est de la grosse Viande, on l'attache au bout d'une corde suspenduë sur

le feu, & puis on la fait tourner avec la main; de sorte que la fumée la rend si noire, qu'on a peine seulement de la regarder.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux représenter l'Enfer, qu'en représentant ces sortes de Cuisines, & les Gens que l'on trouve dedans; car sans compter cette fumée horrible, qui aveugle & suffoque, ils sont une douzaine d'Hommes & autant de Femmes, plus noirs que des Diables, puants & sales comme des Cochons, & vêtus comme des Gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui racle impudemment une méchante Guitarre, & qui chante comme un Chat enroué. Les Femmes sont toutes échevelées, on les prendroit pour des Baccantes.

Elles ont des Coliers de Verre, dont les grains sont aussi gros que des Noix ; ils font cinq ou six tours à leur col , & servent à cacher la plus vilaine peau du monde.

Ils sont tous plus Voleurs que des Chouïettes , & ils ne s'empreslent à vous servir que pour vous prendre quelque chose, quoy que ce soit, ne fut-ce qu'une Epingle, elle est prise de bonne guerre, quand on la prend à un François.

Avant toutes choses, la Maîtresse de la Maison vous amene ses petits Enfans, qui sont nus tête au cœur de l'Hyver, n'eussent-ils qu'un jour. Elle leur fait toucher vos Habits , elle leur en frotte les yeux , les jouës, la gorge, & les mains. Il semble que l'on est devenu Re-

lique, & que l'on guerit de tous
Maux. Ces Ceremonies ache-
vées, l'on vous demande si vous
voulez manger, & fut-il minuit
il faut envoyer à la Boucherie,
au Marché, au Cabaret, chez
le Boulanger, enfin de tous les
côtés de la Ville, pour assem-
bler dequoy faire un tres-mé-
chant repas. Car encore que
le Mouton y soit fort tendre,
leur maniere de le frire avec
de l'Huile bouillante n'accom-
mode pas tout le monde; c'est
que le Beurre y est tres-rare.
Les Perdrix rouges s'y trouvent
en quantité & fort grosses, elles
sont un peu seches, & à cette
secheresse naturelle, l'on y en
ajoute une autre, qui est bien
pire; je veux dire, que pour les
rôtir, on les reduit en char-
bon.

Les Pigeons y sont excellens; & en plusieurs endroits l'on trouve de bon Poisson, particulièrement des Bessugos, qui ont le goût de la Truite, & dont on fait des Pâtez, qui seroient fort bons, s'ils n'étoient pas remplis d'Ail, de Safran, & de Poivre.

Le Pain est fait de Blé d'Inde, que nous appellons en France Blé de Turquie. Il est assez blanc, & l'on croiroit qu'il est pétry avec du Sucre tant il est doux; mais il est si mal fait & si peu cuit, que c'est un morceau de Plomb que l'on se met sur l'estomach. Il a la forme d'un Gâteau tout plat, & n'est gueres plus épais que d'un doigt; le Vin est assez bon, & dans la Saison des Fruits, l'on a tout sujet d'être content: car

les Muscats sont d'une grosseur & d'un goût admirable ; les Figues ne sont pas moins excellentes. L'on peut alors se retrancher à coup feur sur le Desert. L'on y mange encore des Salades faites d'une Laituë si douce & si rafraîchissante, que nous n'en avons point qui en approchent.

Ne pensez pas, ma chere Cousine, qu'il suffise de dire, allez querir telles choses, pour les avoir ; tres-souvent on ne trouve rien du tout. Mais suppose que l'on trouve ce que l'on veut, il faut commencer par donner de l'argent ; de maniere que sans avoir encore rien mangé, votre repas est compté & payé ; car on ne permet au Maître de l'Hôtellerie, que de vous donner le logement. Ils disent pour

raison, qu'il n'est pas juste qu'un seul profite de l'arrivée des Voyageurs, & qu'il vaut mieux que l'argent se répande en plusieurs endroits.

L'on n'entre en aucun lieu pour dîner, l'on porte sa Provision, & l'on s'arrête au bord de quelque Ruissseau, où les Multiers font manger leurs Mulets. C'est de l'Avoine ou de Lorge, avec de la Paille hachée qu'ils ont dans de grands Sacs; car pour du Foin, on ne leur en donne point. Il n'est pas permis à une Femme ou à une Fille de demeurer plus de deux jours dans une Hôtellerie sur les chemins, à moins qu'elle n'en aye des raisons tres-apparentes. En voilà assez pour que vous soyez informée des Hôtelleries, & de la maniere dont on y est receu.

Après le soupé ces Messieurs jouèrent à l'ombre; & comme je n'y suis pas assez forte pour jouer contr'eux, je m'interessay avec Don Frederic de Cardone; & Don Fernand de Tolde se mit auprès du Brasier avec moy. Il me dit qu'il auroit bien souhaité que j'eusse eu le tems de passer par Vailladolid; que c'est la plus agréable Ville de la vieille Castille; qu'elle avoit été long-tems la demeure des Rois d'Espagne, & qu'ils y ont un Palais digne de leur Grandeur. Que pour luy, il y avoit des Parentes qui se seroient fait un plaisir de m'y regaler, & qu'elles n'auroient pas manqué de me faire voir l'Eglise des Dominiquains, que les Ducs de Lerma ont fondée; qu'elle étoit fort riche, & le

Portail d'une singuliere beauté, à cause des Figures & des bas Reliefs qui l'enrichissent. Que dans le College du même Convent, les François y voyoient avec satisfaction toutes les Murailles semées de Fleurs de Lis, & que l'on disoit qu'un Evêque qui appartenoit au Roy de France les y avoit fait peindre. Il ajoûta qu'elles m'auroient menées aux Religieuses de Sainte Claire, pour voir dans le Chœur de leur Eglise le Tombeau d'un Chevalier Castillan, dont on pretend qu'il sort des accents & des plaintes toutes les fois que quelqu'un de sa Famille doit mourir. Je souris à cela, comme étant dans le doute d'une chose qu'effectivement je ne croy point. Vous n'ajoutez pas foy à ce que je

vous dis, continua-t-il, & je ne voudrois pas non plus vous l'assûrer comme une verité incontestable, bien que tout le Monde en soit persuadé en ce Pais-ey. Mais il est certain qu'il y a une Cloche en Arragon, dans un Bourg appellé Vililla sur l'Ebre, laquelle a dix brasses de tour; & il arrive qu'elle sonne quelquefois toute seule, sans que l'on puisse remarquer qu'elle soit agitée par les Vents, ni par aucun tremblement de Terre: en un mot, par rien de visible. Elle tinte d'abord, & ensuite d'intervale, en intervalle, elle sonne à volée tant le jour que la nuit. Lorsqu'on l'entend, on ne doute point qu'elle n'annonce quelque sinistre accident. C'est ce qui arriva en 1601. le Jeudy treize de Juin,

jusqu'au Samedi quinze du même mois : Elle cessa alors de sonner, & elle recommença le jour de la Fête de Dieu, comme on étoit sur le point de faire la Procession. Elle sonna aussi quand Alphonse Cinquième, Roy d'Arragon, alla en Italie pour prendre possession du Royaume de Naples. On l'entendit à la mort de Charles-Quint. Elle marqua le départ pour Affrique du Roy de Portugal Don Sebastien, l'extrémité du Roy Philippe Second, & le trépas de sa dernière Femme la Reine Anne. Vous voulez que je vous croye, Don Fernand, luy dis-je, il semble que je suis trop opiniâtre de ne me pas rendre encore ; mais vous conviendrez qu'il est des choses dont il est permis de douter.

Avoüez plutôt, Madame, reprit-il d'un air enjoué, que c'est manque de foy pour moy ; car je ne vous ay rien dit, qui ne soit sçeu de tout le Monde ; mais peut-être croirez-vous davantage Don Esteve de Carvajal, sur une chose aussi extraordinaire, qui est en son País. Il l'appella en même tems, & luy demanda s'il n'étoit pas vray, qu'il y avoit au Convent des Freres Prêcheurs de Cordouë, une Cloche qui ne manque point de sonner toutes les fois qu'il doit mourir un Religieux, & qu'ainsi l'on en sçait le tems à un jour prêt. Don Esteve confirma ce que disoit Don Fernand, & si je n'en suis pas demeurée absolument convaincuë, j'en ay tout au moins fait semblant.

Vous passez si vite dans la vieille Castille, continua Don Fernand, que vous n'aurez pas le tems d'y rien voir de remarquable. On y parle par tout du Portrait de la Sainte Vierge, qui s'est trouvé miraculeusement empreint sur un Rocher. Il est aux Religieuses Augustines d'Avila, & beaucoup de Personnes s'y rendent par devotion ; mais on n'a gueres moins de curiosité pour de certaines Mines de Sel, qui sont proches de là, dans un Village appellé Mengrville ; l'on descend plus de deux cent degrez sous Terre, & l'on entre dans une vaste Caverne, formée par la Nature, dont le haut est soutenu par un seul Pilier de Sel cristalin, d'une grosseur & d'une beauté surprenante. Allez

proche de ce lieu, dans la Ville de Soria, on voit un grand Pont sans Riviere, & une grande Riviere sans Pont, parce qu'elle a changé de Lit par un Tremblement de Terre.

Mais si vous veniez jusqu'à Medina del Campo, ajouta-t-il, je suis sûr que les Habitans vous y feroient une Entrée, par la seule raison que vous êtes François, & qu'ils se piquent de les aimer, pour se distinguer un peu des sentimens des autres Castillans. Leur Ville est tellement privilégiée, que le Roy d'Espagne n'a pas le pouvoir d'y créer des Officiers, ni le Pape même d'y conferer des Benefices. Ce Droit appartient aux Bourgeois, & tres-souvent ils se battent pour l'Élection des Ecclesiastiques & des Magistrats.

Une des choses que les Etrangers trouvent la plus belle en ce Pais-cy, c'est l'Aqueduc de Segovie qui est long de cinq lieuës, il a plus de deux cens Arches d'une hauteur extraordinaire, bien qu'en plusieurs endroits il y en ait deux l'une sur l'autre, & il est tout bâty de pierre de taille, sans que pour les joindre on y ait employé ni mortier ni ciment : On le regarde comme un Ouvrage des Romains, ou du moins qui est digne de l'être : la Riviere qui est au bout de la Ville entoure le Château & luy sert de Fossé ; il est bâty sur le Roc. Entre plusieurs choses remarquables, on y voit les Portraits des Roys d'Espagne qui ont regné depuis plusieurs Siecles, & de toutes les Villes du Royaume : On ne bat Monnoye

qu'à Seville & à Segovie : l'on tient que les pieces de huit que l'on y fait, sont plus belles que les autres : c'est par le moyen de la Riviere, que de certains Moulins tournent, lesquels servent à battre la Monnoye. On y trouve aussi des promenades charmantes le long d'une Prairie plantée d'Ormeaux, dont le feuillage est si épais, que les plus grandes ardeurs du Soleil ne le peuvent penetrer. Je ne manque pas de curiosité, luy dis-je, pour toutes les choses qui le meritent : mais je manque à present de tems pour les voir ; je ferois neantmoins bien-aise d'arriver d'assez bonne heure à Burgos pour me promener dans la Ville. C'est à dire, Madame, reprit Don Fernand, qu'il faut vous laisser en état de vous retirer.

rer. Il en avertit les Chevaliers qui quitterent le jeu, & nous nous separâmes.

Je me suis levée ce matin avant le jour, & je finis cette Lettre à Burgos où je viens d'arriver. Ainsi, ma chere Cousine, je ne vous en manderay rien d'aujourd'huy ; mais je profiteray de la premiere occasion pour vous donner de mes nouvelles.

A Burgos, ce 27. Février 1679.





QUATRIÈME
LETTRE.

NOus eûmes lieu de nous appercevoir en arrivant à Burgos, que cette Ville est plus froide que toutes celles par où nous avions passé ; & l'on dit aussi que l'on n'y ressent jamais ces grandes & excessives chaleurs qui tuënt dans les autres endroits d'Espagne. La Ville est sur la pente de la Montagne, & s'étend dans la Plaine jusqu'au bord de la Riviere, qui mouille le pied des Murailles. Les Ruës sont fort étroites & inégales : le Château qui n'est pas grand, mais assez fort, se voit sur le haut de la Montagne ;

un peu plus bas est l'Arc de Triomphe de Fernando Gonzales, que les Curieux trouvent extrêmement beau. Cette Ville a été la première reconquise sur les Maures, & les Roys d'Espagne y ont demeuré long-tems; c'est la Capitale de la vieille Castille: Elle tient le premier rang dans les deux Etats des deux Castilles, bien que Tolède luy dispute. On y voit de beaux Bâtimens, & le Palais des Velascos est un des plus magnifique. L'on trouve dans tous les Carrefours & dans les Places publiques, des Fontaines jaillissantes, avec des Statuës, dont quelques-unes sont bien faites: mais ce qui est de plus beau c'est l'Eglise Cathedrale; elle est tellement grande & vaste, que l'on y chante la Messe en cinq

Chapelles différentes sans s'interrompre les uns les autres; l'Architecture en est si delicate, & d'un travail si exquis, qu'elle peut passer entre les Bâtimens Gotiques pour un Chef-d'œuvre de l'Art; & cela est d'autant plus remarquable, que l'on bâtit assez mal en Espagne: en quelques endroits c'est par pauvreté, & en quelques-autres manque de pierre & de chaux. On m'a dit qu'à Madrid même on y voyoit des Maisons de terre, & que les plus belles sont faites de brique liée avec de la terre au lieu de chaux. Pour passer de la Ville au Fauxbourg de Bega, on traverse trois Ponts de pierre; la Porte qui répond à celui de Santa Maria est fort élevée, avec l'Image de la Vierge au dessus; ce Fauxbourg con-

tient la plus grande partie des Convents & des Hôpitaux : on y en voit un fort grand fondé par Philippes II. pour recevoir les Pellerins qui vont à S. Jacques, & les garder un jour : l'Abbaye de Mille Flores, dont le Bâtiment est tres-magnifique, n'en est pas éloigné. On voit encore dans ce Fauxbourg plusieurs Jardins qui sont arrosez de fontaines & de ruisseaux d'eau vive ; la Riviere leur sert de Canal, & l'on trouve dans un grand Parc entouré de Murailles, des Promenoirs en tout tems.

Je voulus voir le saint Crucifix qui est au Convent des Augustins ; il est placé dans une Chapelle du Cloître assez grande & si sombre, qu'on ne l'apperçoit qu'à la lueur des Lampes qui sont sans cesse allumées ;

il y en a plus de cent, les unes sont d'or & les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette Chapelle; il y a soixante Chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, & si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangez à terre des deux côtez de l'Autel; ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des Croix de même garnies de Pierreries & des Couronnes qui sont suspendues sur l'Autel, ornées de Diamans & de Perles d'une beauté parfaite. La Chapelle est tapissée d'un Drap d'or fort épais; elle est si chargée de raretez & de Vœux, qu'il s'en faut bien qu'il n'y ait assez de place pour les

mettre tous ; de sorte que l'on en garde une partie dans le Tresor.

Le Saint Crucifix est élevé sur l'Autel à peu près de grandeur naturelle ; il est couvert de trois Rideaux l'un sur l'autre , tous brodez de Perles & de Pierres : quand on les ouvre , ce que l'on ne fait qu'après de tres-grandes Ceremonies, & pour des personnes distinguées , l'on sonne plusieurs Cloches , tout le monde est prosterné à genoux , & il faut demeurer d'accord que ce lieu & cette vûë inspirent un tres-grand respect. Le Crucifix est de Sculpture , & ne peut être mieux fait , sa carnation est tres-naturelle ; il est couvert depuis l'estomach jusqu'aux pieds, d'une toile fine fort plissée , qui fait comme une espeece de Juppe ; ce

qui ne luy convient guères, du moins à mon sens.

On tient que c'est Nicomede qui l'a fait : mais ceux qui aiment toujourns le merveilleux, pretendent qu'il a été apporté du Ciel miraculeusement. On m'a conté que de certains Religieux de cette Ville le volerent autrefois, & l'emporterent, & qu'il fut retrouvé le lendemain dans sa Chapelle ordinaire ; qu'alois ces bons Moines le remporterent à force ouverte une seconde fois, & qu'il revint encore ; quoy qu'il en soit, il fait plusieurs Miracles, & c'est une des plus grande devotion de l'Espagne ; les Religieux disent qu'il suë tous les Vendredis.

J'allois rentrer dans l'Hôtellerie, lorsque nous vîmes le Valet de Chambre du Chevalier de
Cardonne

Cardonne qui accouroit de toute sa force après nous. Il étoit botté, & trois Religieux le suivoient fort échauffez. Je fis dans ce moment un Jugement téméraire : car je ne pûs m'empêcher de croire que c'est qu'il avoit volé quelque chose dans cette riche Chapelle, & qu'on l'avoit pris sur le fait : mais son Maître qui étoit avec moy luy ayant demandé ce qui le faisoit aller si vite, il luy dit qu'il étoit entré avec ses Eperons dans la Chapelle du S. Crucifix, qu'il y étoit demeuré le dernier, & que les Religieux l'avoient enfermé pour luy faire donner de l'argent ; qu'il s'étoit échappé de leurs mains, après en avoir reçu quelques gourmandes, & qu'ils le poursuivoient encore comme nous venions de voir. C'est la ve-

rité que l'on n'y porte point d'Espérons, ou que tout au moins il en coûte quelque chose. La Ville n'est pas extrêmement grande ; elle est ornée d'une belle Place, où il y a de hauts Pilliers qui soutiennent de fort jolies Maisons ; l'on y fait souvent des Courses de Taureaux, car le Peuple aime beaucoup cete sorte de Divertissement. Il y a aussi un Pont tres-bien bâti, fort long & fort large. La Riviere qui passe dessous arrose une Prairie, au bord de laquelle on voit des Allées d'arbres qui forment un bocage tres-riant ; le Commerce autrefois y étoit considerable, mais il est bien diminué. On y parle mieux Castillan qu'en aucun autre lieu d'Espagne, & les hommes y sont naturellement Soldats ; de maniere que lorsque

le Roy en a besoin, il en trouve là de plus braves & en plus grand nombre qu'ailleurs.

Après le soupe on se mit au jeu à l'ordinaire ; Don Sanche Sarmiento dit qu'il cedit sa place à qui la voudroit, & qu'il luy sembloit que c'étoit à luy à m'entretenir ce soir-là. Je sçavois qu'il y avoit tres-peu qu'il estoit de retour de Sicile : je luy demanday s'il avoit été un de ceux qui avoient aidé à châtier ce Peuple rebelle. Helas ! Madame, dit-il, le Marquis de Las-Navas suffisoit pour les punir au delà de leur crime ; j'étois à Naples dans le dessein de passer en Flandres, où j'ay des parens de même nom que moy. Le Marquis de Los-Velez Viceroy de Naples, m'engagea de quitter mon premier projet, & de m'embarquer avec

le Marquis de Las-Navas, que le Roy envoyoit Viceroy en Sicile. Nous fîmes voile sur deux Bâtimens de Majorque, & nous nous rendîmes à Messine le six de Janvier : comme il n'avoit point fait avertir de sa venue, & que personne n'y étoit préparé, on n'eut pas le tems de le recevoir avec les honneurs que l'on rend d'ordinaire aux Vicerois : mais en verité ses intentions étoient si contraires à ces pauvres gens, que son Entrée n'auroit été accompagnée que de larmes.

Il fut à peine arrivé, qu'il fit mettre en prison deux Jurats nommez Vincenzo Zuffo, & Don Diego ; il établit des Espagnols à leur place ; il cassa rigoureusement l'Academie des Chevaliers de l'Etoile, & commença d'exécuter les Ordres que Don Vicen-

zo Gonzaga avoit receus depuis long-tems, & qu'il avoit éludez par bonté ou par foiblesse. Il fit publier aussi-tôt un Reglement, par lequel le Roy changeoit toute la forme du Gouvernement de Messine, ôtoit à la Ville les revenus dont elle jouïssoit, luy défendoit de porter à l'avenir le titre glorieux d'Exemplaire, cassoit le Senat, & mettoit à la place des six Jurats, six Elûs, deux desquels seroient Espagnols ; que ces Elûs ne pourroient plus à l'avenir aller en Public avec leurs Habits de Magistrats ; que les Tambours & les Trompettes ne marcheroient plus devant eux ; qu'ils n'iroient point ensemble dans un même Carrosse à quatre Chevaux, comme ils avoient accoutumé : qu'au lieu du Stratico qui demeureroit aboly, le Roy

nommeroit un Gouverneur Espagnol, lequel il revoqueroit à sa volonté ; qu'ils ne seroient plus assis que sur un Banc ; qu'on ne les encēferoit plus dans les Eglises ; qu'ils seroient habillez à l'Espagnolle ; qu'ils ne pourroient s'assembler pour les Affaires publiques, que dans une Chambre du Palais du Viceroy, & qu'ils n'auroient plus de Jurisdiction sur le Plat-Païs.

Chacun demeura consterné, comme si les Carreaux de la foudre étoient tombez du Ciel pour les écraser : Mais leur douleur augmenta bien le cinquième du même mois, lorsque le Mestre de Camp General fut enlever tous les Privileges en Original, & jusqu'aux Copies qu'il trouva dans le Palais de la Ville, & le Bouteau brûla publiquement ces

Papiers. L'on arrêta ensuite le Prince de Condre : & la desolation de sa Famille, mais particulièrement de la Princesse Eleonor sa Sœur, avoit quelque chose de si touchant, que l'on ne pouvoit se défendre de mêler ses larmes aux siennes. Cette jeune personne n'apas encore dix-huit ans, sa beauté & son esprit sont de ces miracles qui surprennent toujours. Don Sanche s'attendrit au souvenir de la Princesse, & je connus aisément que la pitié n'avoit pas toute seule part à ce qu'il m'en disoit. Il continua cependant à me parler de Messine.

Le Viceroy, ajoûta-t-il, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous les Bourgeois, sur peine de dix ans de prison, & de cinq mille écus d'amende, d'apporter leurs Armes

dans son Palais. Il fit en même tems ôter la grosse Cloche de l'Hôtel-de-Ville, qui servoit à faire prendre les Armes aux Habitans, & devant luy on la brisa en mille morceaux. Il déclara peu après, qu'il alloit faire bâtir une Citadelle qui contiendrait le Quartier appelé Terra-Nova jufqu'à la Mer. On fonda par fon ordre toutes les Cloches de l'Eglise Cathedrale, pour faire la Statuë du Roy d'Espagne; & les enfans du Prince de Condofurent arrêtez: Mais leur crainte devint extrême, lorsque le Viceroy fit couper la tête à D. Vincenzo Zuffo l'un des Jurats. Cét exemple de feverité alarma tout le monde; & ce qui parut plus terrible, c'est que dans les derniers troubles quelques familles de Meffinois s'étant retirées en

plusieurs endroits, le Marquis de Liche Ambassadeur d'Espagne à Rome, leur conseilla de bonne foy de retourner en leur País ; il les assura que tout y étoit calme, & que l'Amnistie generale y devoit être déjà publiée ; & pour leur faciliter le passage, il leur donna des Passeports. Ces pauvres gens qui n'avoient pas pris les Armes, & qui n'étant point du nombre des Revoltez, ne se reprochoient rien, & ne croyoient pas aussi qu'on deût les traiter en coupables, se rendirent à Messine : mais ils avoient à peine pris terre au Port, que la joye de se revoir dans leur País natal, & au milieu de leurs Amis, fut étrangement troublée, lorsqu'on les arrêta, & sans aucun quartier dès le lendemain le Viceroy les fit tous pendre, n'ayant point d'égards

ny pour l'âge, ny pour le sexe. Il envoya renverser la grosse Tour de Palerme; & les principaux Bourgeois de cette Ville, ayant voulu s'opposer aux Impôts excessifs que le Marquis de Las Navas venoit de mettre sur le Blé, les Soyas, & les autres Marchandises, il les envoya aux Galeres, sans se laisser toucher par les larmes de leurs Femmes, & par le besoin que tant de malheureux Enfans pouvoient avoir de leurs Peres..

Je vous avouë, continua Don Sanche, que mon caractere est si opposé aux rigueurs que l'on exerce chaque jour contre ce miserable Peuple, qu'il me fut impossible de rester plus long-tems à Messine. Le Marquis de las Navas vouloit envoyer à Madrid, pour informer le Roy de ce qu'il

avoit fait. Je le priay de me charger de cette Commission; & en effet, il me donna ses Dépêches, que j'ay renduës à Sa Majesté, & en même tems je parlay pour le Prince de Confitro. J'ose croire que mes offices ne luy seront pas tout-à-fait inutiles. Je suis persuadée, luy dis-je, que ç'a été le principal motif de vôtre Voyage: Je ne suis pas pénétrante, mais il me semble que vous prenez un tendre intérêt dans les Affaires de cette Famille. Il est vray, Madame, continua-t-il, que l'injustice que l'on fait à ce malheureux Prince, me touche sensiblement. S'il n'étoit pas Frere de la Princesse Eleonor, luy dis-je, peut-être que vous seriez plus tranquille sur ce qui le regarde; mais n'en parlons plus.

Je remarque que ce souvenir vous afflige, veüillez plutôt m'apprendre quelque chose de ce qu'on trouve de plus remarquable dans vôtre País. Ah! Madame, s'écria-t-il, vous me voulez insulter; car je ne doute pas que vous ne sçachiez que la Galice est si pauvre, & d'une beauté si medioere, qu'il n'y a pas lieu de la vanter; ce n'est pas que la Ville de Saint Jacques de Compostelle ne soit considerable; elle est Capitale de la Province, & il n'y en a guères en Espagne qui luy puisse être supérieure en grandeur ni en richesses. Son Archevêché vaut soixante-dix mille Ecus de rente, & le Chapitre en a autant. Elle est située dans une agreable Plaine, entourée de côteaux, dont la hauteur est

mediocre, & il semble que la Nature ne les a mis en ce lieu, que pour garantir la Ville des Vents mortels qui viennent des autres Montagnes. Il y a une Université: on y voit de beaux Palais, de grandes Eglises, des Places publiques, & un Hôpital des plus considérables & des mieux servis de l'Europe. Il est composé de deux Cours d'une grandeur extraordinaire, bâties chacune des quatre côtez, avec des Fontaines au milieu: plusieurs Chevaliers de S. Jacques demeurent dans cette Ville; & la Metropole, qui est dedice à ce Saint, conserve son Corps. Elle est extrêmement belle, & prodigieusement riche. On prétend que l'on entend à son Tombeau un cliquetis, comme si c'étoit des Armes que l'on

frapât les unes contre les autres; & ce bruit ne se fait, que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte. Sa Figure est representée sur l'Autel, & les Pelerins la baissent trois fois, & luy mettent leur Chapeau sur la tête; car cela est de la Ceremonie. Ils en font encore une autre assez singuliere; ils montent au dessus de l'Eglise, qui est couverte de grandes Pierres plattes. En ce lieu est une Croix de Fer, où les Pelerins attachent toujourns quelques lambeaux de leurs Habits. Ils passent sous cette Croix, par un endroit si petit, qu'il faut qu'ils se glissent sur l'estomach contre le Pavé; & ceux qui ne sont pas menus, sont prêts à crever. Mais il y en a eu de si simples, ou de si superstitieux,

qu'ayant obmis de le faire, ils sont revenus expres de quatre & cinq cens lieües ; car on voit là des Pelerins de toutes les contrées du Monde. Il y a la Chapelle de France, dont on a beaucoup de soin. L'on assure que les Rois de France y font du bien de tems en tems. L'Eglise qui est sous terre, est plus belle que celle d'enhaut. On y trouve des Tombeaux superbes, & des Epitaphes tres-anciennes, qui exercent la curiosité des Voyageurs. Le Palais Archiepiscopal est grand, vaste, bien bâti, & son antiquité luy donne des beautez, au lieu de luy en ôter. Un homme de ma connoissance, grand chercheur d'Etymologies, assuroit que la Ville de Compostelle se nommoit ainsi, parce que Saint Jacques devoit

souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une Etoile à Campo-Stella. Il est vray, reprit-il, que quelques Gens le pretendent ainsi ; mais le zele & la credulité du Peuple va bien plus loin, & l'on montre à Padron proche de Compostelle, une Pierre creuse, & l'on pretend que c'etoit le petit Bateau dans lequel Saint Jacques arriva ; apres avoir passé dedans tant de Mers, où sans un continuel Miracle, la Pierre auroit bien dû aller à fond. Vous n'avez pas l'air d'y ajoûter foy, luy dis-je. Il se prit à sourire ; & continuant son Discours. Je ne puis m'empêcher, dit-il, de vous faire la description de nos Milices ; on les assemble tous les ans au mois d'Octobre, & tous les jeunes Hommes depuis l'âge

ge de quinze ans, sont obligez de marcher : Car s'il arrive qu'un Pere, ou qu'un Parent, celât son Fils ou son Cousin, & que ceux qui les assemblent le sceussent, ils feroient condamner celuy qui cache son Enfant, à demeurer toute sa vie en prison. L'on en a vû quelquefois des exemples; mais à la verité, ils ne sont pas frequens, & les Païsans ont une si grande joye de se voir armez, & de se voir traiter de *Cavalieros* & de *Nobles Soldados del Rey*, qu'ils ne voudroient pour rien, perdre cette occasion. Il est rare que dans tout un Regiment, il se trouve deux Soldats qui ayent plus d'une Chemise; leurs Habits sont d'une Etoffe si épaisse, qu'il semble qu'elle soit faite avec de la Ficelle. Leurs Souliers sont de-

Corde; les Jambes nuës; chacun porte quelques Plumes de Coq, ou de Pan à son petit Chapeau, qui est retrouffé par derrière, avec une Fraize de Guenilles au cou; leur Epée bien souvent sans Fourreau, ne tient qu'avec une Corde; le reste de leurs Armes, n'est guères en meilleur ordre; & dans cet équipage, ils vont gravement à Tuy, où est le Rendez-vous general, parce que c'est une Place frontiere au Portugal. Il y en a trois de cette maniere, celle-là, Cuidad-Rodrigo, & Badajoz, mais Tuy est la mieux gardée, parce qu'elle est vis-à-vis de Valentia, Place considerable du Rôyaume de Portugal, & que l'on a fortifiée avec soin. Ces deux Villes sont si proches, qu'elles se peuvent battre à coup de Canon; & si les

Portugais n'ont rien oublié pour mettre hors d'insulte Valentia, les Espagnols prétendent que Tuy n'est pas moins en état de se défendre. Elle est bâtie sur une Montagne, dont la Riviere de Minbio mouille le pied, avec de bons Rempars, de fortes Murailles, & beaucoup d'Artillerie. C'est là, dis-je, que nos Galiegos demandent à combattre les Ennemis du Roy, & qu'ils assurent d'un air un peu fanfaron, qu'ils ne les craignent pas. Il en peut être quelque chose; car dans la suite des tems, on en forme d'aussi bonnes Troupes, qu'il s'en puisse trouver en toute l'Espagne. Cependant c'est un mal pour le Royaume, que l'on en prenne ainsi toute la Jeunesse; les Terres pour la plupart y demeurent

incultes ; & du côté de S. Jacques de Compostelle, il semble que ce soit un desert ; de celuy de l'Ocean le País étant meilleur, & plus peuplé, il y a beaucoup de choses utiles à la vie, & même agreables ; comme des Grenades, des Oranges, des Citrons, de plusieurs sortes de Fruits, d'excellent Poisson ; & particulièrement des Sardines, plus delicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux.

Une des choses à mon gré la plus singuliere de ce Royaume, c'est la Ville Dorense, dont une partie jouit toûjours des douceurs du Printems, & des Fruits de l'Automne, à cause d'une quantité de Sources d'eau boüillante qui échauffent l'Air par leurs exhalaisons, pendant que l'autre partie de cette mê-

me Ville éprouve la rigueur des plus longs Hyvers, parce qu'elle est au pied d'une Montagne tres-froide ; ainsi l'on y trouve dans l'espace d'une seule Saison, toutes celles qui composent le cours de l'Année.

Vous ne me parlez point, interrompis-je, de cette merveilleuse Fontaine, appelée Louzana. Hé ! qui vous en a parlé à vous-même, Madame, dit-il, d'un air enjoué. Des personnes qui l'ont vüe, ajoûtay-je. On vous a donc appris, continua-t-il, que dans la haute Montagne de Cebret on trouve cette Fontaine à la Source du Fleuve Lours, laquelle a son flux & son reflux comme la Mer, bien qu'elle en soit éloignée de vingt lieues ; que plus les chaleurs sont grandes, plus elle jette

d'eau, & que cette eau est quelquefois froide comme de la glace, & quelquefois aussi chaude que si elle bouilloit, sans que l'on en puisse alleguer aucune cause naturelle. Vous m'en apprenez des particularitez que j'ignorois, luy dis-je, & c'est me faire un grand plaisir; car j'ay assez de curiosité pour les choses qui ne sont pas communes, Je voudrois, reprit-il, qu'il fût moins tard, je vous redrois compte de plusieurs raretez qui sont en Espagne, & que vous seriez bien-aise peut-être de sçavoir. Je vous en quitte pour ce soir, luy dis-je, mais j'espere qu'avant que nous soyons arrivez à Madrid, nous trouverons le tems d'en parler. Il me le promit fort honnêtement; & le Jeu étant finy, nous nous dîmes adieu.

Quand je voulus me coucher, l'on me conduisit dans une Galerie pleine de Lits, comme on les voit dans les Hôpitaux. Je dis que cela étoit ridicule ; & que n'en ayant besoin que de quatre, il n'étoit pas nécessaire de m'en donner trente, & de me mettre dans une Halle où j'allois géler. On me répondit que c'étoit le lieu le plus propre de la Maison, & il fallut en passer par là. Je fis dresser mon Lit : mais j'étois à peine couchée, que l'on frappa doucement à ma Porte ; mes Femmes l'ouvrirent, & demeurèrent bien surprises de voir le Maître & la Maîtresse suivis d'une douzaine de Misérables, & si déshabillez, qu'ils étoient presque nus. J'ouvris mon Rideau au bruit qu'ils faisoient, & j'ouvris en-

core plus les yeux à la vue de
 cette noble Compagnie. La
 Maîtresse s'approcha de moy, &
 me dit que c'étoient d'honnêtes
 Voyageurs, qui alloient cou-
 cher dans les Lits qui étoient
 de rette. Comment coucher icy ?
 luy dis-je, je croy que vous per-
 dez l'esprit. Je le perdrais en ef-
 fet, dit-elle, si je laissois tant de
 Lits inutiles. Il faut, Madame,
 que vous les payez, ou que ces
 Messieurs y demeurent. Je ne
 puis vous exprimer ma colere,
 j'eus tentée d'envoyer querir
 Don Fernand & mes Cheva-
 liers, qui les auroient plutôt
 fait passer par les fenêtres, que
 par la porte. Mais au fond,
 sçauroit été un beau sujet de
 vacarme, pour une douzaine de
 méchants Grabats. Je m'appai-
 say donc, & je tombay d'accord
 de

de payer vingt sols pour chacun de ses Lits. Ils ne sont guères plus cheres à Fontainebleau, lorsque la Cour y est. Ces illustres Espagnols, ou pour parler plus juite, ces Marauts qui avoient eu l'insolence d'entrer dans cette Galerie, se retirerent aussi tôt, après m'avoir fait beaucoup de reverence.

Le lendemain je pensay pâmer de rire, bien que ce fut à mes depens, quand je connus l'habilité de mes Hôtes pour me ruiner : Car vous sçauvez en premier lieu, que ces pretendus Voyageurs étoient leurs voisins, & qu'ils sont accoûtumés à ce manège, lorsqu'ils voient des Etrangers : mais quand je voulus compter les Lits pour les payer, on les roula tous au milieu de la Galerie, & l'on com-

m'êça de tirer des ais qui étoient le long de la muraille, & qui cachoient de certains trous pleins de paille, qui auroient pû servir à coucher des Chiens. Je les payay pourtant auffi chacun vingt fols. Quatre Pistoles terminerent nôtre petite dispute. Je n'eus par la force de m'en fâcher, tant je trouvoy la chose singuliere. Je ne vous raconterois pas ce petit incident, sans qu'il pût servir à vous faire connoître le caractere de cette Nation.

Nous ne partîmes de Burgos que bien-tard, le tems étoit si mauvais, & il étoit tombé pendant la nuit une si grande abondance de pluye, que j'attendis le plus long-tems que je pûs, esperant toujours qu'elle cesseroit. Enfin jeme déterminay, & je mon-

ray dans ma Litierc Je n'étois pas encore bien éloignée de la Ville, que je me repentois déjà d'en être partie. On ne voyoit aucun chemin, particulièrement celui d'une grande Montagne fort haute & fort roide, par laquelle il falloit de necessite passer : un de nos Multiers qui alloit devant, pris trop sur le penchant de cette Montagne, & il tomba avec son Mulet dans une espeece de precipice où il se cassa la tête, & se demit le bras. Comme c'étoit le fameux Philippe de Saint Sebastien, lequel est plus intelligent que tous les autres, & qui conduit d'ordinaire les Personnes de qualité à Madrid, il s'attira une compassion generale, & nous demeurâmes tres long-tems à le retirer du méchant endroit où il étoit

244 RELAT. DU VOYAGE
tombé ; Don Fernand de Tole-
de eut la charité de luy donner
sa Litier. La nuit vint promte-
ment ; & nous nous en ferions
consolez, si nous eussions pû re-
venir à Burgos ; mais il étoit im-
possible, les chemins n'étoient
pas moins couverts de Neige de
ce côté-là, que de tous les au-
tres. Ainsi nous nous arrêtâmes
à Madrigalesco, qui n'a pas
douze Maisons, & je puis dire
que nous y fûmes assiegez sans
avoir des Ennemis. Cette avan-
ture ne laissa pas de nous don-
ner quelque inquietude, bien
que nous eussions apporté des
provisions pour plusieurs jour.

La plus considerable Maison
du Village étoit à demy décou-
verte ; & il y avoit peu que j'y
étois logée, lorsqu'un venera-
ble Vieillard me demanda de la

part d'une Dame qui venoit d'arriver. Il me fit un compliment, & me dit qu'elle avoit appris que c'étoit le seul lieu où l'on pouvoit être moins incommodé, qu'ainsi elle me prioit de luy permettre qu'elle s'y retirât avec moy. Il ajouta que c'étoit une Personne de qualité d'Andalousie, qu'elle étoit veuve depuis peu, & qu'il avoit l'honneur d'être à elle.

Un de nos Chevaliers nommé Don Esteve de Carvajal, qui est du même País, ne manqua pas de demander son nom au vieux Gentilhomme. Il luy dit que c'étoit la Marquise de Los Rios. A ce nom il se tourna vers moy, & m'en parla comme d'une Personne dont le mérite & la naissance étoient également distingués ; j'acceptay avec plaisir

cette bonne compagnie. Elle vint aussi-tôt dans sa Litier, dont elle n'étoit point descenduë, parce qu'elle n'avoit trouvé aucune Maison où l'on pût la recevoir.

Son Habit me parut fort singulier ; il falloit être aussi belle qu'elle étoit, pour y conserver des charmes. Elle avoit un corps d'une étoffe noire, & la juppe de même, & par dessus une manière de Surplis de toile de Baptiste, qui luy descendoit plus bas que les genoux ; les manches étoient longues, & serrées au bras, qui tomboient jusques sur les mains. Ce surplis s'attachoit sur le Corps, & comme il n'étoit point plissé par devant, il sembloit que c'étoit une bavette. Elle portoit sur sa tête un morceau de Mouffeline qui luy

entouroit le visage ; & l'on auroit crû que c'étoit une guimpe de Religieuse , sans qu'il étoit trop chiffonné & trop clair. Il couvroit la gorge, & descendoit plus bas que le bord du corps de juppe. Il ne luy paroïssoit aucuns cheveux ; ils étoient tous cachez sous cette Mouffeline. Elle portoit une grande Mante de Taffetas noir, qui la couvroit jusqu'aux pieds ; & par dessus cette Mante, elle avoit un Chapeau, dont les bords étoient fort larges, attaché sous le menton avec des cordons de Soye. On me dit qu'elles ne portent ce Chapeau, que lorsqu'elles sont en voyage.

Tel est l'Habit des Veuves & des Dueñas, Habit qui n'est pas supportable à mes yeux ; & si l'on rencontroit la nuit une fem-

me vêtue ainsi, je suis persuadée que l'on pourroit en avoir peur sans être trop poltron ; cependant il faut avouer que cette jeune Dame étoit d'une beauté admirable avec ce vilain deuil, on ne le quitte jamais à moins que l'on ne se remarie ; & par toutes les choses qu'il faut que les Veuves observent en ce Pais-icy, on les contraint de pleurer la mort d'un Epoux qu'elles n'ont quelquefois guère aimé vivant.

J'ay appris qu'elles passent la premiere année de leur deuil dans une Chambre toute tendue de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon de Soleil ; elles sont assises les jambes en Croix sur un petit Matelas de toile de Hollande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une Chambre tendue de gris : elles

ne peuvent avoir ni Tableaux, ni Miroirs, ni Cabinets, ni belles Tables, ni aucuns Meubles d'argent : elles n'osent porter de Pierreries, & moins encore de couleurs. Quelques modestes qu'elles soient, il faut qu'elles vivent si retirées, qu'il semble que leur ame est déjà dans l'autre monde. Cette grande contrainte est cause que plusieurs Dames qui sont tres-riches, & particulièrement en beaux Meubles, se remarient pour avoir le plaisir de s'en servir.

Après les premiers complimens, je m'informay de la belle Veuve où elle alloit ; elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vû une Amie de sa Mere qui étoit Religieuse à Lashuelgas de Burgos, qui est une Abbaye celebre où il y a cent cin-

quante Religieuses, la plupart Filles de Princes, de Ducs & de Titulados. Elle ajoûta que l'Abbesse est Dame de 14 grosses Villes, & de plus de 50 autres Places, où elle établit des Gouverneurs & des Magistrats; qu'elle est Superieure de 17 Convents; confere plusieurs Benefices, & dispose de 12 Commanderies en faveur de qui il luy plaît. Elle me dit qu'elle avoit dessein de passer quelque tems dans ce Monastere. Pourrez-vous, Madame, luy dire, vous accôûtumer à une vie aussi retirée que l'est celle d'un Convent. Il ne me sera pas difficile, dit-elle; je croy même que je voyois moins de monde chez moy, que je n'en verray là: & en effet excepté la clôtüre, ces Religieuses ont beaucoup de liber-

ré. Ce sont d'ordinaire les plus belles Filles d'une Maison que on y met : ces pauvres enfans y entrent si jeunes, qu'elles ne connoissent ni ce qu'on leur fait quitter, ni ce qu'on leur fait prendre dès l'âge de six ou sept ans, & même plutôt. On leur fait faire des Vœux, bien souvent c'est le Pere ou la Mere, ou quelque proche Parent, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite Victime s'amuse avec des Confitures, & se laisse habiller comme on veut. Le marché tient neantmoins, il ne faut pas songer à s'en dedire: mais à cela près, elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition. Il y en a à Madrid, que l'on appelle les Dames de S. Jacques: ce sont proprement des Chanoinesses qui font leurs

Preuves, comme les Chevaliers de cet Ordre. Elles portent aussi comme eux une Epée faite en forme de Croix, brodée de soye Cramoisy : elles en ont sur leur Scapulaire & sur leurs grands Manteaux qui sont blancs. La Maison de ces Dames est magnifique ; toutes celles qui les vont voir y entrent sans difficulté : leurs Appartemens sont tres-beaux ; elles ne sont pas moins bien meublées qu'elles le seroient dans le monde. Elles jouissent de tres-grosses Pensions, & chacune d'elle a trois ou quatre Femmes pour la servir. Il est vray qu'elles ne sortent jamais, & ne voyent leurs plus proches parens qu'au travers de plusieurs Grilles : cela ne plairoit peut être pas dans un autre Pais, mais en Espagne l'on y est accoutumé.

Il y a même des Convents, où les Religieuses voyent plus de Cavaliers que les femmes qui sont dans le monde; elles ne sont aussi guère moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'esprit & de délicatesse qu'elles en ont: Et comme je vous l'ay déjà dit, Madame, la beauté y regne plus qu'ailleurs: mais il faut convenir, qu'il s'en trouve parmy elles qui ressentent bien vivement d'avoir été sacrifiée de si bonne heure: Elles regardent les plaisirs qu'elles n'ont jamais goûté, comme les seuls qui peuvent faire le bon-heur de la vie. Elles passent la leur dans un état digne de pitié, disant toujours qu'elles ne sont là que par force, & que les Vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou six ans, doivent être regardez comme des jeux d'enfans.

Madame, luy dis-je, sçauroit être grand dommage que vos proches vous eussent destinée à vivre ainsi; & l'on peut juger en vous voyant, que toutes les belles Espagnolles ne sont pas Religieuses. Helas! Madame, dit-elle en poussant un soupir, je ne sçay ce que je voudrois être, il semble que j'aye l'esprit fort mal tourné, de n'être pas contente de ma fortune: mais on a quelquefois des peines que toute la raison ne sçauroit surmonter. En achevant ces mots, elle attachas ses yeux contre terre, & elle s'abandonna tout d'un coup à une si profonde rêverie, qu'il me fut aisé de juger qu'elle avoit de grands sujets de déplaisir: quelle curiosité que j'eusse de les apprendre, il y avoit si peu que nous étions ensemble, que je

n'osay la prier de me donner ce témoignage de sa confiance; & pour la tirer de la mélancolie où elle étoit, je la priay de me dire des nouvelles de la Cour d'Espagne, puisqu'elle venoit de Madrid. Elle fit effort sur elle-même pour se remettre un peu; elle nous dit que l'on avoit fait de grandes Illuminations & beaucoup de réjouissances à la Fête de la Reine-Mere; que le Roy avoit envoyé un des Gentilshommes de sa Chambre à Tolède, pour luy faire des Complimens de sa part: mais que ces belles apparences n'avoient pas empêché que le Marquis de Mansera, Major-Dome de la Reine, n'eut receu ordre de se retirer à vingt lieuës de la Cour; ce qui avoit fort chagriné cette Princesse. Elle nous apprit que

la Flote qui portoit des Troupes en Galice, étoit mal-heureusement perie sur les Côtes de Portugal; que la petite Duchesse de Terranova devoit époufer Don Nicolo Pignatelli, Prince de Monteleon son Oncle; que le Marquis de Leganez avoit refusé la Viceroiyauté de Sardagne, parce qu'il étoit amoureux d'une belle personne qu'il ne pouvoit se résoudre de quitter; que Don Carlos Omodei Marquis d'Almonazid étoit malade à l'extremité, de desespoir de ce qu'on luy refusoit le traitement de Grand d'Espagne qu'il pretend, pour avoir epoufé l'Heritiere de la Maison & du Grandat de Castel Rodrigue; & que ce qui l'affligoit le plus sensiblement, c'est que Don Ariel de Gusman, premier Mary de
cette

cette Dame , avoit jôüi de cét honneur : de maniere qu'il regardoit les difficultez que l'on faisoit, comme attachez à sa personne, & que c'étoit un nouveau sujet de chagrin pour luy. En verité, Madame, luy dis-je, il m'est difficile de comprendre comme un homme de cœur peut s'abbatre si fortement pour des choses de cette nature; tout ce qui n'attaque ni l'honneur ni la reputation, ne doit point être mortel. L'on n'a pas une ambition si réglée en Espagne, reprit la belle Veuve en souriant; & comme vous voyez, Madame, en voilà une preuve.

Don Frédéric de Cardone qui s'interessoit beaucoup pour le Duc de Medina-Celi, luy en demanda des nouvelles. Le Roy, luy dit-elle, vient de le faire Pre-

sident du Conseil des Indes, la Reine-Mere a écrit au Roy, sur le bruit qui court qu'il se veut marier; qu'elle est surprise que les choses soient déjà aussi avancées qu'elles le sont, & qu'il ne luy en ait point fait part. Elle ajoute dans sa Lettre, qu'elle luy conseilloit en attendant que tout fut prêt pour cette Cere- monie, d'aller faire un voyage en Catalogne & en Arragon, Don Juan d'Autriche en comprend assez la necessité, & il presse le Roy de partir pour contenter les Peuples d'Arragon, en leur promettant par serment, selon la coûtume des nouveaux Rois, de leur conserver leurs anciens Privileges. Est-ce, Madame, luy dis-je en l'interrompant, que les Arragonnois ont d'autres Privileges que les

Castillans. Ouy, reprit-elle, ils en ont d'assez particuliers ; & comme vous êtes Etrangere, je croy que vous serez bien-aise que je vous en informe. Voicy ce que j'en ay appris.

La Fille du Comte Julien nommée Cava, étoit une des plus belles personnes du monde : le Roy Don Rodrigue prit une passion si violente pour elle, que son amour n'ayant plus de bornes, son emportement n'en eut point aussi. Le Pere qui étoit alors en Afrique, informé de l'outrage fait à sa Fille, qui ne respiroit que vengeance, traita avec les Maures, & leur fournit les moyens d'entrer dans l'Espagne, * & d'y faire pendant le

* Cela arriva en 714. apres une Bataille donnée le jour de Saint-Martin, où Don Rodrigue perdit la vie : d'autres disent qu'il s'enfuit en Portugal, & qu'il y mourut dans une Ville appelée Viscu.

cours de plusieurs Siecles, tous les desordres dont l'Histoire parle amplement.

Les Arragonnois furent les premiers qui secoüerent le joug de ces Barbares ; & ne trouvant plus parmy eux aucuns Princes de la Race des Roys Gots , ils convinrent d'en élire un , & jetterent les yeux sur un Seigneur du Pais appellé Garcí Ximenez : mais comme ils étoient les Maîtres de luy imposer des Loix , & qu'il se trouvoit encore trop heureux de leur commander sous quelque condition qu'ils voulussent luy obeir , ces Peuples donnerent des bornes bien étroites à son pouvoir.

Ils convinrent entre-eux , qu'aussi-tôt que le Monarque dérogeroit à quelqu'une des Loix, il perdrait absolument son

pouvoir, & qu'ils seroient en droit d'en choisir un autre, quand bien il seroit Payen : & pour l'empêcher de violer leurs Privileges, & les défendre contre luy au peril de la vie, ils établirent un Magistrat Souverain qu'ils nomment le Justicia, lequel devoit être Commis pour veiller à la conduite du Roy, des Juges, & du Peuple : mais la Puissance d'un Souverain étant propre à intimider un simple Particulier, ils voulurent pour affermir le Justicia dans ses fonctions, qu'il ne pût être condamné ni en sa personne ni en ses biens, que par une Assemblée complete des Etats, qu'on nomme las Cortés.

Ils ajoûterent encore, que si le Roy oppressoit quelqu'un de ses Sujets, les Grands & les No-

tables du Royaume pourroient s'assembler, pour empêcher qu'on ne luy payât rien de ses Domaines, jusqu'à ce que l'Innocent fut justifié, ou qu'il fut rentré dans son bien. Le Justicia devoit tenir la main à toutes ces choses; & pour faire sentir de bonne-heure à Garcî Ximenès le pouvoir que cét homme avoit sur luy, ils l'éleverent sur un espede de Trône, & voulurent que le Roy ayant la tête nuë se mit à genoux devant luy, pour faire serment entre ses mains de garder leurs Privileges. Cette Ceremonie achevée, ils le reconnurent pour leur Souverain, mais d'une maniere aussi bizarre que peu respectueuse: car au lieu de luy promettre fidelité & obeïssance, ils luy dirent. *Nous qui valons ANANT que vous, nous*

vous faisons nôtre Roy & Seigneur, à condition que vous garderez nos Privileges & Franchises, autrement nous ne vous reconnaissons point

Le Roy Don Pedro dans la fuite du tems étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coutume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle luy déplût à tel point, que par son autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Privileges au Royaume, il obtint que celuy-là seroit aboly dans l'Assemblée des Etats; l'on en passa le consentement general, que l'on écrivit, & qui luy fut présenté. Aussitôt qu'il eut le Parchemin, il tira son Poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loy qui donnoit aux Sûjets

264 RELAT. DU VOYAGÉ
la liberté d'élire leur Souve-
rain, s'efface avec le Sang du
Souverain. On voit encore au-
jourd'huy sa Statuë dans la Salle
de la Deputation de Sarragosse;
il tient le Poignard d'une main,
& le Privilege de l'autre: les
derniers Rois n'en ont pas été
si religieux Observateurs que
les premiers.

Mais il y a une Loy qui subsiste
encore, & qui est fort singuliere;
c'est la Loy de la Manifestation;
elle porte que si un Arragonnois
a été mal jugé, en consignans
cinq cens écus il en peut faire sa
Plainte devant le Justicia, lequel
est obligé après une exacte per-
quisition, de faire punir celui
qui n'a pas jugé équitablement;
& s'il y manque, l'Oppressé a re-
cours aux Etats du Royaume,
qui s'assemblent & nomment
neuf

neuf personnes de leur Corps; c'est à dire des Grands, des Ecclesiastiques, de la petite Noblesse, & des Communautéz; on en prend trois du premier Corps, & deux de chacun des autres; mais il est à remarquer, qu'ils choisissent les plus Ignorans pour juger les plus habiles de la Robbe, soit pour leur faire plus de honte de leur faute, ou comme ils le disent, que la Justice doit être si claire, que les Païsans même, & ceux qui en sçavent le moins, puissent la connoître, sans le secours de l'éloquence. On assure aussi que les Juges tremblent quand ils prononcent un Arrest, craignant que ce n'en soit un contre eux-mêmes pour la perte de leur vie ou de leurs biens, s'ils y commettent la moindre erreur, soit par

malice ou par inapplication. Hélas ! que si cette coûtume étoit établie par tout , on verroit de changemens avantageux.

Cependant ce qui n'est pas moins singulier, c'est que la Justice demeure toujours Souveraine ; & bien que l'on punisse rigoureusement le mauvais Juge de son mauvais Arrest, il ne laisse pas de subsister dans toute sa force, & d'être executé. S'il s'agit donc de la mort d'un malheureux, mal-gré son innocence reconnüe, on le fait mourir : mais les Juges sont executez à ses yeux ; voila une foible consolation. Si le Juge accuse a bien fait sa Charge , celuy qui s'en étoit plaint laisse les cinq cens Ecus qu'il avoit confignez : mais d'eût-il perdre cent mille livres de rente par l'Arrest dont il se

plaint, l'Arrest, dis-je, demeure pour bon, & l'on ne condamne le Juge qu'à luy payer aussi cinq cens Ecus, le reste du bien de ce Juge est confisqué au Roy, ce qui est à mon avis une autre injustice : car enfin, l'on devroit avant toutes choses recompenser celuy qui perd par un méchant Arrest.

Ces mêmes Peuples ont la coutume de distinguer par le Supplice, le crime qu'on a commis ; par exemple, un Cavalier qui en a tué un autre en duel (car il est défendu de s'y battre) on luy tranche la tête pardevant ; & celuy qui a assassiné, on la luy tranche par derriere ; c'est pour faire connoître celuy qui s'est conduit en galant homme ou en traître.

Elle ajoûta qu'à parler en ge-

neral des Arragonnois, ils avoient un orgueil naturel qu'il étoit difficile de reprimer : mais aussi que pour leur rendre justice, on devoit convenir qu'il se trouvoit parmi eux une elevation d'esprit, un bon goût, & des sentimens si nobles, qu'ils se distinguoient avec avantage de tous les autres Sûjets du Roy d'Espagne ; qu'ils n'avoient jamais manqué de grands Hommes depuis leur premier Roy jusqu'à Ferdinand, & qu'ils en comptoient un nombre si surprenant, qu'il paroïssoit y entrer beaucoup d'exageration ; qu'il étoit vray cependant, qu'ils s'étoient rendus fort recommandables par leur valeur & par leur esprit.

Qu'au reste, leur terroir étoit si peu fertile, qu'excepté quel-

ques vallées qu'on arrosoit par des canaux, dont l'eau venoit de l'Ebre, le reste étoit si sec & si sablonneux, que l'on y trouvoit que de la Bruiere & des Rochers; que la ville de Sarragosse étoit grande, les Maisons plus belles qu'à Madrid, les Places publiques ornées d'Arcades; que la Rue Sainte où l'on faisoit le Cours étoit si longue & si large, qu'elle pouvoit passer pour une grande & vaste Place; que l'on y voyoit les Palais de plusieurs Seigneurs; que celuy de Castelmorato étoit un des plus agreable; que la Voûte de l'Eglise de S. François surprenoit tout le monde; parce qu'étant d'une largeur extraordinaire, elle n'est soutenue d'aucuns Piliers: que la Ville n'étoit point forte, mais que les Habitans en

étoient si braves, qu'ils suffisoient pour la défendre ; qu'elle n'a point de Fontaine, & que c'est un de ces plus grands défauts, que l'Ebre n'y portoit point de Batteaux ; à cause que cette Riviere est remplie de Rochers tres-dangereux ; qu'au reste, l'Archevêché valoit soixante mille écus de rente ; que la Viceroyauté n'étoit d'aucun revenu, & que c'étoit un poste fort honorable, où il ne falloit que de grands Seigneurs en état de faire de la dépense pour soutenir leur rang, & pour soumettre des Peuples qui étoient naturellement fiers & imperieux, point affables aux Etrangers ; & si peu prévenans, qu'ils aimeroient mieux rester seuls toute leur vie dans leurs Maisons, que de faire les premières démarches pour

s'attirer quelque connoissance nouvelle ; qu'il y avoit une severe Inquisition, dont le Bâtiment étoit magnifique, & un Parlement tres-rigide ; que cela n'empêche pas qu'il ne sorte de ce Royaume des Compagnies de Voleurs, appelez *Bandoleros*, qui se répandent par toute l'Espagne, & qui font peu de quartier aux Voyageurs ; qu'ils enlèvent quelquefois des Filles de qualité, qu'ils mettent ensuite à rançon, pour que leurs parens les rachèptent : mais que lors qu'elles sont belles, ils les gardent, & que c'est le plus grand malheur qui puisse leur arriver, parce qu'elles passent leur vie avec les plus mechantes gens du monde, qui les retiennent dans des Cavernes effroyables, ou qui les mènent à Cheval avec eux ; qu'

ils en ont une jalousie si furieuse, qu'un de leurs Capitaines ayant été attaqué depuis peu par des Soldats que l'on avoit envoyez dans les Montagnes pour le prendre, étant bleisé à mort, & ayant avec luy sa Maîtresse qui étoit de la Maison du Marquis de Camaraza Grand d'Espagne; lorsqu'elle le vid si mal, elle ne songea qu'à profiter de ce moment pour se sauver, mais que s'en étant apperceu, tout mourant qu'il étoit, il l'arrêta par les cheveux, & luy plongea son Poignard dans le sein, ne voulant pas, disoit-il, qu'un autre possédât un bien qui luy avoit été si cher : c'est ce qu'il avoia luy-même aux Soldats qui le trouverent, & qui virent ce triste Spectacle.

La belle Marquise de Los

Rios se tut en cet endroit, & je la remerciay autant que je devois de la bonté qu'elle avoit eüe de m'apprendre des choses si curieuses, & que j'aurois peut-être ignorées toute ma vie sans elle. Je ne pensois pas, Madame, me dit-elle, que vous me d'eussiez des remerciemens, & je craignois bien plutôt d'avoir mérité des reproches pour une conversation si longue & si ennuyeuse; mais c'est un défaut dans lequel on tombe même sans s'en appercevoir, lorsque l'on raconte quelques événemens extraordinaires.

Je ne voulus point souffrir qu'elle me quittât pour manger ailleurs, & je l'obligeay de coucher avec moy, parce qu'elle n'avoit pas son lit. Un procédé si franc & si honnête, l'engagea de

me vouloir du bien. Elle m'en assûra en des termes si tendres, que je n'en pûs douter : car je dois vous dire que les Espagnolles sont plus carressantes que nous, & qu'elles ont pour ce qui leur plaît des manieres bien plus touchantes, & bien plus delicat-es que les nôtres.

Enfin, je ne pus m'empêcher de luy dire, que si elle avoit pour moy l'amitié d'ôt elle me flattoit, elle auroit aussi la complaisance de m'informer de ce qui luy faisoit de la peine, que je l'avois entenduë soupirer la nuit, qu'elle étoit rêveuse & melancolique ; & que si elle pouvoit trouver quelque soulagement à partager ses chagrins avec moy, je m'offrois de luy servir de fidele amie. Elle m'embrassa d'un air fort tendre, & me dit, que sans

differer d'un moment, elle alloit satisfaire ma curiosité : Ce qu'elle fit en ces termes.

Puisque vous me voulez connoître, Madame, il faut que sans vous rien déguiser, je vous avouë toutes mes foiblesses, & que par ma sincérité, je mérite une curiosité aussi obligeante qu'est la vôtre.

Je ne suis point d'une naissance qui me distingue dans le Monde; mon Pere se nommoit Davila, il n'étoit que Banquier; Mais il étoit estimé, & il avoit du bien. Nous sommes de Seville, Capitale de l'Andalousie, & nous y avons toujours demeuré. Ma Mere sçavoit le Monde, elle voyoit beaucoup de Personnes de qualité, & comme elle n'avoit que moy d'enfans, elle m'élevoit avec de grands

soins : on trouvoit que j'y répondois assez, & j'avois le bonheur que l'on ne me voyoit gueres, sans me vouloir du bien.

Nous avions deux Voisins qui venoient fort souvent dans nôtre Maison; ils étoient agréablement reçûs de mon Pere & de ma Mere. Leur condition & leur âge n'avoient aucun rapport : L'un étoit le Marquis de Los Rios, homme riche & de grande naissance; il étoit veuf & d'un âge avancé; l'autre étoit le Fils d'un gros Marchand qui trafiquoit aux Indes; il étoit jeune, & bien fait; il avoit de l'esprit, & toutes ses manieres le distinguoient avantageusement. Il s'appelloit Mendez. Il ne fut pas longtems sans s'attacher à moy avec une si forte

passion, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me plaire, & pour m'engager à quelque retour.

Il se trouvoit dans tous les endroits où j'allois; il passoit des nuits entieres sous mes fenêtrés, pour y chanter des paroles qu'il avoit composées pour moy, qu'il accompagnoit fort bien de sa Harpe, ou pour m'y donner des Concerts: En un mot, il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit me faire connoître sa passion.

Mais voyant que ses empressemens n'avoient pas tout l'effet qu'il en attendoit, & ayant passé un assez long-tems de cette maniere, sans oser me parler de sa tendresse, il resolut enfin de profiter de la premiere occasion qu'il pourroit rencontrer pour m'en entretenir.

Je l'évitois depuis une conversation que j'avois eue avec une de mes Amies, qui avoit bien plus d'experience & d'usage du Monde que moy. J'avois senty que la presence de Mendez me donnoit de la joye, que mon cœur avoit une emotion pour luy qu'il n'avoit point pour les autres. Que lorsque ses affaires ou nos visites l'empêchoient de me voir, j'étois inquiète, & comme j'aimois cette belle Fille tendrement, & que je luy étois chere, elle avoit remarqué que j'étois moins gaye qu'à l'ordinaire, & que mes yeux quelquefois s'attachoient avec attention sur Mendez. Un jour qu'elle m'en faisoit la guerre, je luy dis avec une naïveté assez agréable: Ne me refusez pas, ma chere Henriette, de me définir

les sentimens que j'ay pour Mendez : Je ne ſçay encore ſi je dois les craindre , & ſi je ne devrois point m'en défendre ; mais je ſens bien que j'y aurois beaucoup de peine , & qu'ils me font du plaiſir. Elle ſe prit à rire, elle m'embrassa , & me dit : Ma chere Enfant , n'en doutez point, vous aimez. J'aime , m'écriay-je avec effroy. Ah ! vous me trompez : Je ne veux point aimer ; Je ne veux point aimer. Cela ne dépend pas toujours de nous , continua-t-elle d'un air plus ſerieux , nôtre Etoile en decide avant nôtre cœur : Mais au fonds, qu'est-ce qui vous épouvante ſi fort ? Mendez eſt d'une condition proportionnée à la vôtre, il a du merite, il eſt bien fait, & ſi ſes affaires continuent d'avoir un

succès aussi favorable qu'elles ont eû jusques à present, vous pouvez esperer d'être heureuse avec luy. Et qui m'a dit, repris-je en l'interrompant, qu'il sera heureux avec moy, & même qu'il y pense? O je vous en répons, me dit-elle: Tout ce qu'il fait a ses vûës, & l'on ne passe pas les nuits sous les fenestres, & les jours à suivre une Personne indifferente,

Après quelqu'autre discours de cette nature, elle me quitta, & je fis dessein, malgré la repugnance que j'y sentoïs, de ne plus donner lieu à Mendez de me parler en particulier.

Mais un soir que je me promenois dans le Jardin, il vint m'y trouver. Je fus embarrassée de me voir seule avec luy, & il eût lieu de le remarquer sur
mon

mon visage, & à la maniere dont je le recevois. Cela ne pût le détourner du dessein qu'il avoit fait de m'entretenir. Que je suis heureux ! belle Marianne, me dit-il, de vous trouver seule : Mais, que dis-je, heureux ! Peut-être que je me trompe, & que je dois craindre que vous ne vouliez pas apprendre un secret que je veux vous confier. Je suis encore si jeune, luy, dis-je en rougissant, que je ne vous conseille pas de me rien dire, à moins que vous ne vouliez que j'en fasse part à mes Amies. Hé, quoy ! continua-t-il, si je vous avois dit que je vous adore, que tout mon repos dépend des dispositions que vous avez pour moy ; que je ne sçaurois plus vivre sans quelque certitude que je pourray vous plaire un jour.

le diriez-vous à vos Amies ? Non, luy dis-je avec beaucoup d'embarras, je regarderois cette confidence comme une raillerie ; & ne voulant pas la croire, je ne voudrois pas hazarder de la laisser croire à d'autres.

L'on nous interrompit comme j'achevois ces mots ; il me parût qu'il n'étoit guère content de ce que j'eluy avois répondu : & peu de tems après, il trouva l'occasion de m'en faire des reproches.

Je ne pûs les soutenir, & j'écoutay favorablement le penchant que j'avois pour luy : tout avoit à mon gré une grace particuliere dans sa bouche ; & il n'eût guère de peine à me persuader, qu'il m'aimoit plus que toutes les choses du monde.

Cependant, le Marquis de Los-Rios me trouvoit si bien

élevée, & toutes mes manieres luy revenoient si fort, qu'il s'attacha uniquement à me plaire. Il avoit de la delicatesse ; il ne pouvoit se résoudre de ne me devoir qu'à la seule autorité de mes parens. Il comprenoit assez qu'ils recevroient comme un honneur les intentions qu'il avoit pour moy : mais il vouloit que j'y consentisse, avant que des'adresser à eux.

Dans cette pensée, il me parla un jour, & me dit tout ce qu'il pût imaginer de plus engageant. Je luy témoignay que je me ferois toujours un devoir indispensable d'obeïr à mon Pere ; que cependant nos âges étoient si differens, que je luy conseilais de ne point songer à moy ; que j'aurois une eternelle reconnoissance des sentimens a-

vantageux qu'il avoit pour moy; que je luy accorderois toute mon estime: mais que je ne pouvois disposer que de cela en sa faveur. Après m'avoir entendu, il fut quelque tems sans parler; & prenant tout d'un coup une resolution fort genereuse: Aimable Marianne, me dit-il, vous auriez pû me rendre le plus heureux homme du monde; & si vous aviez de l'ambition, je pourrois aussi la satisfaire; cependant vous me refusez, vous souhaitez d'être à un autre; j'y consens, j'ay trop d'amour pour balancer entre vôtre satisfaction & la mienne; je vous en fais donc un entier sacrifice, & je me retire pour jamais. En achevant ces mots il me quitta, & me parût si affligé, que je ne pûs m'empêcher d'en être touchée.

Mendez arriva peu après, & me trouva triste: il me pressa si fort de luy en apprendre la cause, que je ne pûs luy refuser cette preuve de ma complaisance. Un autre que luy m'auroit eu une sensible obligation de l'exclusion que je venois de donner à son Rival; mais bien loin de m'en tenir compte, il me dit qu'il voyoit dans mes yeux, que je regrettois déjà un Amant qui pouvoit me mettre dans un rang plus élevé que luy, & qu'il y avoit bien de la cruauté dans mon procedé. J'essayay inutilement de luy faire connoître l'injustice du sien; quoy que je pûsse luy dire, il continua de me reprocher mon inconstance. Je restay surprise & chagrine de cette maniere d'agir, & je demeuray plusieurs jours sans vouloir luy parler.

Il fit enfin reflexion qu'il n'avoit point de sujet de se plaindre ; il vint me trouver ; il me demanda pardon , & me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pas été le Maître de sa jalousie. Il s'excusa comme font tous les Amans, sur la force de sa passion : j'eûs tant de foiblesse, que je voulus bien oublier la peine qu'il m'avoit causée. Nous nous racconmodâmes, & il continua de me rendre des soins fort empressez.

Son Pere ayant appris la passion qu'il avoit pour moy, crût qu'il ne pouvoit luy procurer un Mariage plus convenable ; il luy en parla , & vint ensuite trouver mon Pere pour luy en faire la proposition. Ils étoient Amis depuis long-tems ; il fut agreablement écoute , & il luy

accorda avec plaisir ce qu'il souhaitoit.

Mendez vint m'en apprendre la nouvelle avec des transports qui auroient semblé ridicules à toute autre qu'à une Maîtresse. Ma Mere m'ordonna d'avoir pour luy des égards ; elle me dit que cette Affaire m'étoit avantageuse ; & qu'aussi-tôt que la Flote des Indes seroit arrivée, où il avoit un intérêt tres-considérable, l'on concluroit le Mariage.

Pendant que ces choses se passoient, le Marquis de Los Rios étoit retiré dans une de ses Terres, où il ne voyoit presque personne. Il menoit une vie languissante qui le tuoit ; il m'aimoit toujours, & s'empêchoit de me le dire, & de se soulager par cet innocent remède.

Enfin son corps ne pût résister à l'accablement de son esprit, il tomba dangereusement malade; & sçachant des Medecins qu'il n'y avoit point d'esperance pour luy, il fit un effort pour m'écrire la Lettre du monde la plus touchante, & il m'envoya en même tems une Donation de tout son bien, au cas qu'il mourût. Ma Mere se trouva dans ma Chambre, lors qu'un Gentilhomme me presenta ce Paquet de sa part; elle voulut sçavoir ce qu'il contenoit.

Je ne pûs dans ce moment m'empêcher de luy dire ce qui s'étoit passé, & nous fûmes l'une & l'autre dans la dernière surprise, de l'extrême generosité du Marquis. Elle luy manda que j'irois avec ma Famille le remercier d'une liberalité que
je

je n'avois point mérité, & en particulier elle me reprit fortement de luy avoir fait un mystere d'une chose que j'aurois deû luy dire sur le champ. Je me jettay à ses genoux; je m'excusay le moins mal qu'il me fut possible, & je luy temoignay tant de douleur de luy avoir déplû, qu'elle me pardonna facilement. Au sortir de ma Chambre, elle fut trouver mon Pere; & luy ayant appris tout ce qui s'étoit passé, ils resolurent d'aller le lendemain voir le Marquis, & de m'y mener.

Je le dis le soir à Mendez; & la crainte que j'avois qu'enfin mes Parens ne me voulussent faire épouser ce Vicillard, si par hazard il échapoit de sa maladie; quelque touchée que je luy parusse, il s'emporta si fort, & il

me fit de si grands reproches, qu'il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour ne pas rompre avec luy. Mais il avoit un tel ascendant sur mes volontez, qu'encore qu'il fut le plus injuste de tous les hommes, je croyois qu'il fut le plus raisonnable.

Nous fûmes chez le Marquis de Los Rios; sa Maison de Campagne n'est qu'à deux lieues de Seville; tout mourant qu'il étoit, il nous reçût avec tant de joye, qu'il nous fut aisé de la remarquer. Mon Pere luy témoigna son déplaisir, de le trouver dans un état si pitoyable; il luy fit ses remerciemens pour la Donation qu'il m'avoit faite, & l'assura que s'il trouvoit quelque pretexte honnête & plausible, il romproit avec

Mendez, auquel il avoit donné sa parole ; que s'il pouvoit y réüffir, il la luy engageoit ; que je ne serois jamais à d'autre qu'à luy. Il reçût cette assurance, comme il auroit pû recevoir sa parfaite Felicité : mais il connut bien la douleur que j'en ressentois. Je devins pâle, mes yeux se couvrirent de larmes, & lorsque nous le quittâmes il me pria de m'approcher de luy. Il me dit d'une voix mourante. Ne craignez rien, belle Mariane, je vous aime trop pour vous déplaire, vous serez à Mendez, puisque Mendez a touché vôtre cœur. Je luy dis que je n'avois point de penchant particulier pour luy ; que l'on m'avoit ordonné de le regarder comme un homme qui devoit être mon Epoux, & qu'enfin je le priois de guerir.

Il me semble que c'étoit la moindre démarche que je pouvois faire pour une personne à qui j'avois de si grandes obligations. Il en parût assez satisfait ; & faisant un effort pour prendre ma main & la baiser. Souvenez-vous au moins , me dit-il , que vous m'ordonnez de vivre , & que ma vie étant vôtre ouvrage, vous serez obligée de la conserver.

Nous revinmes le soir, & l'impatient Mendez nous attendoit pour me faire de nouveaux reproches. Je les pris à mon ordinaire, comme des preuves de sa passion ; & après m'être justifiée, je luy demanday si l'on n'avoit point quelques nouvelles de la Flote. Helas ! me dit-il, mon Pere en a reçu qui me desesperent, je n'ose vous les ap-

prendre ? Avez-vous quelque chose de caché pour moy , luy dis-je en le regardant tendrement, & pouvez-vous croire que je me démente à vôtre égard. Je suis trop heureux, reprit-il, que vous ayez des dispositions si favorables ; & comme en effet je ne puis avoir rien de secret pour vous , il faut que je vous avouë que le Galion dans lequel nous avions tout nôtre bien , s'est entr'ouvert & a échoüé contre la Côte.

La plus grande partie de sa charge est perduë : mais j'y serois bien moins sensible, quelque interêt que j'y aye , si je n'envisageois pas la suite des mal-heurs que cette perte me prepare. Vôtre presence aura rendu la santé au Marquis de Los-Rios, l'on sçait dans vôtre

Famille ses sentimens pour vous, il est riche & grand Seigneur; je deviens miserable; & si vous m'abandonnez, ma chere Marianne, je n'auray plus d'espoir que dans une prompte mort. Je fus penetrée de douleur à des nouvelles si affligeantes; je pris une de ses mains, & la ferrant dans les miennes, je luy dis. Mon cher Mendez, ne croyez pas que je sois capable de vous aimer & de changer, par les effets de vôtre bonne ou de vôtre mauvaise fortune. Si vous êtes capable de faire un effort pour luy resister, croyez aussi que j'en seray capable. J'en atteste le Ciel, continuay-je; & pourvû que vous m'aimiez, & que vous me soyez fidele, je veux bienqu'il me punisse si jamais je change.

Il me témoigna toute la sensibilité qu'il devoit à des assurances si touchantes, & nous résolûmes de ne pas divulger cet accident.

Je me retiray fort triste, & m'enfermay dans mon Cabinet, rêvant aux suites que pourroit avoir la perte de tant de biens. J'y étois encore, lorsque j'entendis frapper doucement contre les Jalousies qui fermoient ma fenêtre (car j'étois logée dans un Appartement bas) je m'approchay, & je vis Mendez au clair de la Lune. Que faites-vous icy à l'heure qu'il est, luy dis-je ? Helas ! me dit-il, je venois essayer de vous parler avant que de m'en aller.

Mon Pere vient encore de recevoir des nouvelles du Galion, il veut que je parte tout à l'heu-

re, & que j'aïlle où il est échoüé pour tâcher d'en sauver quelque chose; il y a fort loin d'icy, & je vais être un tems considerable sans vous voir. Ah! ma chere Marianne, pendant tout ce tems me tiendrez-vous ce que vous m'avez promis? puis-je esperer que ma chere Maîtresse me sera fidele? Si vous le pouvez esperer, dis-je en l'interrompant: Mendez, que vous ay-je fait pour le mettre en doute? Oüy, continuay-je, je vous aimeray, fussiez-vous le plus infortuné de tous les hommes.

Ce seroit abuser de vôtre patience, Madame, de vous raconter tout ce que nous nous dîmes dans cette douloureuse separation; & bien qu'il n'y parût aucun danger, nos cœurs se saisirent à tel point, que nous

avions déjà un pressentiment des disgrâces qui nous devoient arriver. Le jour approchoit, & il falut enfin nous dire adieu ; je luy vis répandre des larmes, & j'étois toute mouillée des miennes.

Je me jettay sur mon lit, roulant dans mon esprit mille tristes pensées ; & ie parus le lendemain si abbatuë, que mon Pere & ma Mere eurent peur que ie ne tombasse dangereusement malade.

Le Pere de Mendez les vint voir, pour excuser son Fils de ce qu'il étoit party sans prendre congé d'eux. Il ajouta qu'il s'agissoit d'une Affaire si pressée, qu'elle ne luy avoit pas laissé un moment à sa disposition. A mon égard, Madame, je n'avois plus de joye, ie n'étois sen-

sible à rien ; & si quelque chose pouvoit me soulager, c'étoit la conversation de ma chere Henriette, avec qui ie me plaignois en liberté de la longue absence de Mendez.

Cependant, le Marquis de Los-Rios étoit hors de danger, & mon Pere l'alloit voir souvent. Je remarquay un jour beaucoup d'alteration sur le visage de ma Mere : elle & mon Pere furent long-tems enfermez avec des Religieux qui les étoient venus trouver ; & après avoir conféré ensemble, ils me firent appeller, sans que ie pûsse en deviner la cause.

J'entray dans leur Cabinet si émuë, que ie ne me connoissois pas moy-même. Un de ces bons Peres, venerable par son âge & par son habit, me dit plusieurs

choses sur la resignation que nous devons aux ordres de Dieu, sur sa Providence dans tout ce qui nous regarde; & la fin de son discours fut, que Mendez avoit été pris par les Algeriens; qu'il étoit esclave, & que par mal-heur ces Corsaires avoient scû qu'il étoit Fils d'un riche Marchand, ce qui avoit été cause qu'ils l'avoient mis à une furieuse rançon; qu'ils étoient à Alger dans le tems qu'il y arriva; qu'ils auroient bien voulu le ramener, mais que l'argent qu'ils avoient porté pour tous, n'auroit pas suffi pour luy seul: qu'à leur retour ils étoient allez chez son Pere, pour luy apprendre ces fâcheuses nouvelles; mais qu'ils avoient scû qu'il s'étoit absenté, & que la perte d'un Galion, sur lequel

il avoit tous ses Effets, sans en avoir pû rien sauver, l'avoit réduit à fuir des Creanciers qui le cherchoient par tout pour le faire mettre en prison; que les choses étant en cet état, ils ne voyoient guère de remede aux maux du pauvre Mendez; qu'il étoit entre les mains de Meluza, le plus renommé & le plus interessé de tous les Corsaires; & que si ie suivois leur conseil & celuy de mes Parens, ie songerois à prendre un autre Party. J'avois écouté jusques-là ces funestes nouvelles si transfie, que ie n'avois pû les interrompre que par de profonds soupirs: mais quand il m'eut dit qu'il falloit penser à un autre Party, j'éclatay, & fis des cris & des regrets si pitoyables, que ie touchay de compassion

mon Pere, ma Mere, & ces bons Religieux.

L'on m'emporta dans ma Chambre, comme une Fille plus près de la mort, que de la vie; l'on envoya querir Doña Henriette, & ce ne fut pas sans douleur qu'elle me vit si malheureuse & si affligée. Je tombai dans une melancolie inconcevable, je me tourmentoïs nuit & jour, rien n'étoit capable de m'ôter le souvenir de mon cher Mendez.

Le Marquis de Los Rios ayant appris ce qui se passoit, conçut de si fortes esperances, qu'il se trouva bien-tôt en état de venir demander à mon Pere, & même à moy, l'effet des paroles que nous luy avions données. Je voulus luy faire entendre que la mienne n'étoit point dégagée

à l'égard de Mendez : qu'il étoit malheureux ; mais que je ne luy en étois pas moins promise. Il m'écouta sans se laisser persuader, & il me dit, que j'avois autant d'envie de me perdre, que les autres en ont de se sauver ; que c'étoit moins son interest que le mien qui le faisoit agir. Et ravy d'avoir un pretexte qui luy sembloit plausible, il pressa mon Pere avec tant de chaleur, qu'il consentit à tout ce qu'il souhaitoit.

Je ne puis vous représenter, Madame, dans quelle douleur j'étois abîmée. Qu'est devenuë, Seigneur, disois-je au Marquis, cette scrupuleuse delicatesse, qui vous empêchoit de vouloir mon cœur d'une autre main que de la mienne ? Si vous me laissiez au moins le loisir d'oublier

Mendez, peut-être que son absence & ses disgraces me le rendroient indifférent: Mais dans le tems où je suis, toute occupée du cruel accident qui me l'arrache, vous ajoûtez de nouvelles peines à celles que j'ay déjà, & vous croyez qu'avec ma main je pourrois vous donner ma tendresse.

Je ne sçay ce que je croy, me disoit-il, ni ce que j'espere; je sçay bien que ma complaisance a pensé me coûter la vie; que si vous n'êtes point destinée pour moy, un autre vous possédera; que Mendez par l'état de sa Fortune n'y doit plus prétendre; & qu'enfin puisque l'on veut vous établir, vous avez bien de la dureté de refuser que ce soit avec moy. Vous n'ignorez pas ce que j'ay fait jusques

icy pour vous plaire, mon procédé vous doit être caution de mes sentimens, & qui vous répondra d'un autre cœur fait comme le mien.

Les jours se passoient ainsi dans les disputes, dans les prières, & dans une affliction continuelle.

Le Marquis faisoit bien plus de progres sur l'esprit de mon Pere que sur le mien; Enfin ma Mere m'ayant envoyé querir un jour, elle me dit, qu'il n'y avoit plus à balancer, & que mon Pere vouloit absolument que j'obeisse à ses ordres. Ce que je pûs dire pour m'en dispenser, mes larmes, mes remontrances, ma douleur, mes prières, tout cela fut inutile, & ne m'attira que des duretez.

L'on prepara toutes les choses

ses nécessaires pour mon Mariage; le Marquis voulut que tout eût un air de magnificence convenable à sa Qualité; il m'envoya une Cassette pleine de Bijoux; & pour cent mille livres de Pierreries. Le jour fatal pour nôtre Hymen fut arrêté. Me voyant reduite dans cette extremité, je pris une resolution qui vous surprendra, Madame, & qui marque une grande passion. J'allay chez Dona Henriette; cette Amie m'avoit toujours été fidele, & je me jettay à ses pieds; je la surpris par une action si extraordinaire. Ma chere Henriette, luy dis-je, fondant en larmes, il n'y a plus de remede à mes maux, si vous n'avez pitié de moy; ne m'abandonnez pas, je vous en conjure, dans le triste état où je suis;

c'est demain que l'on veut que j'épouse le Marquis de Los-Rios. Il n'est plus possible que je l'évite. Si l'amitié que vous m'avez promise est à toute épreuve, & vous rend capable d'une résolution genereuse, vous ne me refuserez point de suivre ma Fortune, & de venir avec moy à Alger payer la rançon de Mendez, & le tirer du cruel esclavage où il est. Vous me voyez à vos genoux, continuay-je, en les embrassant (car quelques efforts qu'elle eût pû faire, je n'avois pas voulu me lever) je ne les quitteray point que vous ne m'avez donné votre parole de faire ce que je souhaite. Elle me témoigna tant de peine de me voir à ses pieds, que je me levay pour l'obliger à me répondre. Aussi-tôt elle

m'embrassa avec de grands témoignages de tendresse. Je ne vous refuseray jamais rien, ma chere Marianne, me dit-elle, fût-ce ma propre vie; mais vous allez vous perdre, & me perdre avec vous. Comment deux Filles pourront-elles exécuter ce que vous projettez? Nôtre âge, nôtre sexe, & vôtre beauté, nous exposeront à des aventures, dont la seule imagination me fait fremir: Ce qu'il ya de bien certain, c'est que nous allons combler nos Familles de honte; & si vous y aviez fait de serieuses reflexions, il n'est pas possible que vous pûssiez vous y refoudre. Ah! Barbare, m'écriai-je, plus Barbare que celui qui retient mon Amant, vous m'abandonnez; mais bien que je sois seule, je ne laisseray

pas de prendre mon party, aussi bié le secours que vous pourriez me donner, ne me pourroit être fort utile : Restez, restez, j'y consens, il est juste que j'aïlle sans aucune consolation, affronter tout le peril ; j'avouë même qu'une telle demarche ne convient qu'à une Fille desesperée.

Mes reproches & mes larmes émûrent Henriette ; elle me dît que mon interest l'avoit obligée autant que le sien propre, de me parler comme elle avoit fait ; mais qu'enfin, puisque je persistois dans mon premier sentiment, & que rien ne pouvoit m'en détourner, elle étoit résolüe de ne me point abandonner : Que si je l'en voulois croire, nous nous travestirions. Qu'elle se chargeroit d'avoir deux Habits

d'Homme, & que c'étoit à moy de pourvoir à tout le reste. Je l'embrassay avec mille témoignages de reconnoissance & de tendresse.

Je luy demanday ensuite si elle avoit vû les Pierreries que le Marquis m'avoit envoyées : Je les porteray, luy dis-je, pour en payer la rançon de Mendez. Nous resolûmes de profiter de tous les momens ; parce qu'il n'y en avoit aucun à perdre, & nous ne manquâmes ni l'une, ni l'autre, à rien de ce que nous avions projeté.

Jamais deux Filles n'ont été mieux deguisées que nous le fûmes, sous l'Habit de deux Cavaliers. Nous partîmes cette même nuit, & nous nous embarquâmes sans avoir trouve le moindre obstacle ; mais apres

quelques jours de navigation, nous fûmes surprises d'une tempête si violente, que nous crûmes qu'il n'y avoit point de salut pour nous. Dans tout ce désordre & ce peril, je sentojs bien moins de crainte pour moy, que de douleur de n'avoir pu mettre mon cher Mendez en liberté, & d'avoir engagé Henriette à suivre ma mauvaise Fortune. C'est moy, luy disois-je, en l'embrassant, c'est moy, ma chere Compagne, qui excite cet orage; si je n'étois pas sur la Mer, elle seroit calmé: Mon malheur me suit en quelque lieu que j'aille, j'y entraîne tout ce que j'aime. Enfin, après avoir été un jour & deux nuits dans des allarmes continuelles, le tems changea, & nous arrivâmes à Alger.

J'étois si aise de me voir en état de délivrer Mendez, que ie ne comptois pour rien tous les dangers que j'avois courus: Mais, ô Dieu! que devins-je en débarquant, lors qu'après toute la perquisition que l'on pût faire, ie connûs qu'il n'y avoit point d'esperance de retrouver la Cassette où i'avois mis tout ce que i'avois de plus précieux: Je me sentis pressée d'une si violente douleur, que ie pensay expirer avant que de sortir du Vaisseau. Sans doute, cette Cassette qui étoit petite, & dont ie pris peu de soin pendant la tempête, tomba dans la Mer, ou fut volée: lequel que ce soit des deux, ie fis une perte considerable, & il ne me restoit plus que pour deux mille Pistolles de Pierreries, que j'a-

vois gardées à tout événement,
& que ie portois sur moy.

Je resolus avec cela, de faire
une tentative près du Patron
de Mendez. Aussi-tôt que nous
fûmes dans la Ville, nous nous
informâmes de sa Maison ; &
l'ayant apprise sans peine (car
Meluza étoit fort connu)
nous nous y fîmes conduire vé-
tuës encore en Cavaliers.

Je ne puis vous exprimer,
Madame, dans quel trouble
j'étois en approchant de cette
Maison, où ie sçavois que mon
cher Amant languissoit dans
les fers ; quelles tristes refle-
xions ne faisois-je point ? He-
las ! qu'est-ce que ie devins,
lors qu'en entrant chez ce Cor-
saire, je vis Mendez enchaîné
avec plusieurs autres, que l'on
alloit mener à la Campagne
pour

pour les faire travailler à polir le Marbre ? Je serois tombée à ses pieds, si Henriette ne m'avoit soutenuë. Je ne sçavois plus ni où i'étois, ni ce que ie faisois. Je voulois luy parler; mais la douleur m'avoit si fort ferré le cœur & lie la langue, que ie ne pûs proferer une seule parole. Pour luy il ne me regarda pas, il étoit si triste & si abbatu qu'il n'avoit des yeux pour perlonne; & il faloit l'aimer autant que ie l'aimois pour le pouvoir reconnoître, tant il étoit changé.

Après avoir été quelque tems à me remettre de cette violente agitation, j'entray dans une Salle basse, où l'on me dit que Meluza étoit; je le salüay, & je luy dis le sujet de mon Voyage; que Mendez

étoit mon proche Parent ; qu'il avoit été ruiné par la perte d'un Galion , & par sa captivité , & que c'étoit sur mon propre bien que ie prenois dequoy payer sa Rançon. Le Maure me parut fort indifferant à tout ce que ie luy disois ; & me regardant dédaigneusement , il me répondit qu'il ne s'informoit point où ie prendrois cet argent : mais qu'il sçavoit de science certaine , que Mendez étoit riche ; que cependant , pour me marquer qu'il ne vouloit pas se servir de tous ses avantages , il ne le mettoit qu'à vingt mille Ecus.

Helas ! que sçauroit été peu , si ie n'avois pas perdu mes Pierreries : mais que c'étoit trop en l'état où ie me trouvois. Enfin , après avoir

long-tems disputé inutilement, je pris tout d'un coup une resolution qui ne pouvoit être inspirée que par un amour extrême.

Voila tout ce que j'ay, dis-je au Corsaire en luy donnant mes Diamans, cela ne vaut pas ce que tu demandes: Prends-moy pour ton Esclave, & sois bien persuadé que tu ne me garderas pas long-tems. Je suis Fille unique d'un riche Banquier de Seville; retiens-moy pour ôtage, & laisse aller Mendez, il reviendra bien-tôt pour me retirer. Le Barbare fut surpris de me trouver capable d'une resolution si genereuse & si tendre. Tu es digne, me dit-il, d'une meilleure fortune: Va, j'accepte le party que tu m'offre; j'auray soin de toy,

& te seray bon Patron. Il faut que tu quitte l'Habit que tu porte , pour en prendre un convenable à ton Sexe ; tu garderas même tes Pierreries si tu veux ; j'attendray aussi bien pour le tout que pour une partie.

Doña Henriette étoit si confuse & si éperduë du marché que je venois de conclure , qu'elle ne pouvoit assez m'exprimer son déplaisir : mais enfin mal-gré toutes ses remontrances & ses prieres , je tins ferme , & Meluza me fit apporter un Habit d'Esclave, dont ie m'habillay. Il me conduisit dans la Chambre de sa femme, à laquelle il me donna , après luy avoir raconté ce que ie faisois pour la liberté de mon Amant.

Elle en parût touchée, & me promit qu'elle adouciroit le tems de ma servitude par tous les bons traitemens qu'elle me pourroit faire.

Le soir, quand Mendez fut de retour, Meluza le fit appeler, & luy dit que comme il étoit de Seville, il luy vouloit faire voir une Esclave qu'il avoit achetée, parce qu'il la connoitroit peut-être.

Aussi-tôt on me fit entrer. Mendez à cette vûë perdant toute contenance, vint se jeter à mes genoux; & prenant mes mains qu'il baisoit tendrement, & qu'il mouilloit de ses larmes, il me dit tout ce qui se peut penser de plus touchant & de plus tendre. Meluza & sa femme se divertirent, de voir les differens mouvemens de

joye & de tristesse, d'amour & de peine, dont nous étions agitez: enfin ils apprirent à Mendez les obligations qu'il m'avoit; qu'il étoit libre, & que ie resterois à sa place. Il fit tout ce que l'on pût faire pour me détourner de prendre un tel party. Hé quoy! me disoit-il, vous voulez que ie vous charge de mes chaînes, ma chere Maîtresse, pourray-je être libre quand vous ne le serez pas? Je vais donc faire pour vous ce que vous venez de faire pour moy; je me vendray, & je vous rachèteray de cet argent: car enfin, considerez que quand même ie serois en état aussitôt que j'arriveray à Seville, d'y trouver des secours & de revenir sur mes pas pour vous ramener, je ne pourrois cepen-

dant me résoudre de vous quitter : Jugez donc si ie le pourray , dans un tems où ma fortune ne me promet rien , & que ie suis le plus mal-heureux de tous les hommes. J'opposay à toutes ses raisons la tendresse de mon Pere, qui ne me laisseroit pas Esclave aussi-tôt qu'il le scauroit. Enfin , j'employay tout le pouvoir que j'avois sur son esprit , pour qu'il profitât de ce que ie faisois en sa faveur.

Que vous diray-je , Madame , de nôtre separation ? elle fut si douloureuse, que les paroles ne peuvent exprimer ce que nous sentîmes. J'obligeay Henriette de partir avec luy, afin qu'elle allât solliciter & presser mes Parens de faire leur devoir à mon égard.

Cependant, mon Pere & ma Mere étoient dans une affliction inconcevable ; & lorsqu'ils s'apperçurent de ma fuite , ils en penferent mourir de douleur.

Ils se reprochoient fans cesse, ce qu'ils avoient fait pour m'obliger à épouser le Marquis de Los Rios. Il n'étoit pas de son côté dans un moindre defespoir ; ils me faisoient chercher inutilement dans tous les endroits où ils pouvoient s'imaginer, que je me serois cachée.

Deux années entieres s'écoulerent , fans que je reçusse ni nouvelles ni secours de Mendez ; ce qui me fit croire avec beaucoup d'apparence , qu'Henriette & luy étoient péris sur Mer. Je leur avois donné toutes les Pierreries que Me-

luza m'avoit laissées : mais ce n'étoit pas leur perte , ni celle de ma liberté , que je regrettois. C'étoit mon cher Amant & ma fidelle Amie , dont le souvenir m'occupoit sans cesse , & me causoit une affliction sans égale. Je n'avois plus de repos ni de santé ; je pleurois nuit & jour ; je refusois de sortir d'esclavage , en negligéant d'écrire à mon Pere ma triste Destinée. Je ne souhaitois qu'une prompte mort , & j'aurois voulu la rencontrer pour finir mes peines & mes mal-heurs.

Meluzza & sa femme avoient pitié de moy : ils ne doutoient point que Mendez ne fut pery ; ils me traitoient moins cruellement que ces gens-là n'ont accoutumé de traiter les mal-heureux qui tombent entre leurs mains.

Un jour que Meluza revenoit de course , il ramena plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe qu'il avoit prises ; mais entr'autres une jeune Fille de condition , qui étoit de Seville, & que je connoissois. Cette vûë renouvella toutes mes douleurs ; elle fût fort surprise de me trouver dans ce triste lieu. Nous nous embrassâmes tendrement ; & comme je gardois un profond silence : Comment, belle Marianne, me dit-elle, êtes-vous si indifférente pour vos Proches & pour vostre Patrie , que vous n'ayez aucune curiosité d'en apprendre des nouvelles ? Je levay les yeux vers le Ciel, & poussant un profond soupir , je la priay de me dire si l'on ne scavoit point en quel lieu Mendez & Henriette étoient peris. Qui

vous a dit qu'ils soient peris, reprit-elle ? Ils sont à Seville, où ils menent une vie fort heureuse.

Mendez a rétabli ses Affaires, & s'est fait un plaisir & un honneur de publier par tout les extrêmes obligations qu'il avoit à Henriette. Peut-être ignorez-vous, continua-t-elle, que Mendez avoit été pris & fait Esclave par les Algériens, cette genereuse Fille se travestit, & vint le racheter jusqu'ici; mais il n'en a pas esté ingrat, il l'a épousée.

C'est une union charmante entr'eux, l'himen n'en a point banni l'amour. Comme elle parloit encore, elle s'aperçût tout d'un coup que j'étois si changée, qu'il sembloit que j'allois mourir; mes forces m'abandonnerent; mes yeux se fermerent, & je tombai

évanouïe entre ses bras ; elle s'effraya extrêmement ; elle appella mes Compagnes qui me mirent au lit, & tâcherent de me tirer d'un état si pitoyable.

Cette belle Fille s'y empressa plus qu'aucune autre ; & lors que je fûs revenuë à moy, je commençay à me plaindre, je pouffay des soupirs & des sanglots capables d'émouvoir quelque chose de plus barbare qu'un Corsaire.

Meluzza en effet fut touché du recit d'une trahison si inconcevable, & sans m'en rien dire il s'informa de sa nouvelle Esclave du nom de mon Père, il luy écrivit aussi-tôt tout ce qu'il sçavoit de mes malheurs.

Ces Lettres penserent faire mourir ma Mere, elle ne pouvoit s'imaginer qu'à dix-huit ans je

fusse dans les fers, sans verser un torrent de larmes : mais ce qui augmenta tous ses déplaisirs, c'étoit le desordre des affaires de mon Pere. Plusieurs Banqueroutes considerables l'avoient ruiné, il n'étoit plus dans le Commerce, & c'étoit une chose impossible de trouver les vingt mille Ecus que Meluza vouloit avoir pour sa rançon.

Le genereux Marquis de Los Rios apprit ces nouvelles, & vint trouver mon Pere pour luy offrir tout ce qui étoit à son pouvoir. Je ne le fais point, luy dit-il, en vûë de violenter les inclinations de vôtre Fille lorsqu'elle sera icy, ie l'aimeray toujours; mais ie ne la chagrineray jamais. Comme mon Pere n'avoit point d'autre party à

prendre, il accepta ce qui luy étoit présenté de si bon cœur ; & apres luy avoir témoigné sa reconnoissance, pour des obligations si peu communes, il s'embarqua, & arriva heureusement à Alger, dans le tems où ie ne songeois qu'à mourir.

Il m'epargna tous les reproches que je meritois, il me racheta, & racheta à ma priere cette aimable Fille de Seville : Sa rançon étoit mediocre. Nous retournâmes ensemble, & ma Mere me reçût avec tant de joye, qu'il ne s'en peut ressentir une plus parfaite. J'y répondis autant qu'il me fut possible : mais, Madame, je portois toujours dans mon cœur le trait fatal qui m'avoit blessée ; tout ce que ma raison me pouvoit représenter, n'étoit pas capable

d'effacer de mon souvenir l'Image du traître Mendez.

Je vis le Marquis de Los-Rios ; il n'osa me parler des sentimens qu'il avoit conservez pour moy ; mais je luy avois des obligations si pressantes, que la reconnoissance me fit faire pour luy, ce que l'inclination m'auroit fait faire pour un autre.

Je luy offris ma main, & il me donna la sienne avec autant de passion, que s'il n'avoit pas eu des sujets essentiels de se plaindre de moy.

Je l'épousay enfin ; & comme j'apprehendois de revoir Mendez ; cet ingrat auquel je devois tant d'horreur, & pour lequel j'en avois si peu, je priay le Marquis que nous demeussions à la Maison de Campagne qu'il avoit près de Seville.

Il vouloit toujours ce que ie voulois, avec la derniere complaisance : Il souhaita même que mon Pere & ma Mere s'y retirassent ; il adoucit le méchant état de leur Fortune par des liberalitez essentielles ; & je puis dire, qu'il ne s'est jamais trouvé une Ame plus véritablement grande. Jugez, Madame, de tous les reproches que ie faisois à mon cœur, de n'être pas pour luy aussi tendre qu'il le devoit : Mais c'étoit un crime où mon malheur seul avoit part : Il ne dependoit point de moy d'oublier Mendez, & ie sentoiss toujours de nouveaux déplaisirs, lorsque j'apprenois sa felicité avec l'infidele Henriette.

Après avoir passé deux ans dans une continuelle attention
sur

sur moy-même , pour ne rien faire qui ne fût agreable à mon Epoux , le Ciel me l'ôta, ce genereux Epoux ; & il fit pour moy dans ces derniers momens, ce qu'il avoit toujours fait jusqu'alors ; c'est à dire , qu'il me donna tout son bien avec des temoignages d'estime & de tendresse, qui relevoient beaucoup un Don si considerable. Il me rendit la plus riche veuve d'Andalousie ; mais il ne sceut me rendre la plus heureuse.

Je ne voulus point retourner à Seville , où mes Parens me souhaitoient ; & pour m'en eloigner , je pris le pretexte qu'il falloit que j'allasse dans mes Terres y donner les ordres necessaires. Je partis ; mais comme il y a une fatalité particuliere dans tout ce qui me regarde,

330 RELAT. DU VOYAGE
en arrivant à une Hôtellerie,
le premier objet qui frappa ma
vûë, ce fut l'infidele Mendez.
Il étoit en grand deüil, & il
n'avoit rien perdu de tout ce
qui me l'avoit fait trouver trop
aimable. Je frissonnay, je pâlis;
& voulant m'eloigner promp-
tement de luy, je me sentis si
foible, & si tremblante, que je
tombay à ses pieds. Quoy qu'il
ne me connût pas encore, il
s'empressa pour m'aider à me
relever; mais la grande Mente
sous laquelle j'étois cachée, s'é-
tant ouverte, que devint-il, en
me voyant? Il ne resta guères
moins eperdu que moy. Il vou-
lut s'approcher; mais jettant un
regard furieux sur luy: Oseras-
tu, Parjure, luy dis-je, oseras-
tu t'approcher de moy? Ne
crains-tu point la juste puni-

tion de tes perfidies ? Il fut quelque tems sans me répondre, & j'allois le quitter, lorsqu'il s'y opposa. Accablez-moy de reproches, Madame, me dit-il ; donnez-moy les Noms les plus odieux, je suis digne de toute vôtre haine ; mais ma mort va bien-tôt vous vanger, ouy je mourray de douleur de vous avoir trahie & de vous avoir déplû ; & si je regrette quelque chose en mourant, c'est de n'avoir qu'une vie à perdre, pour expier les crimes dont vous pouvez justement m'accuser. Il me parut fort touché en achevant ces mots : Et plût au Ciel que l'on pût se promettre un véritable repentir d'un traître ! Je ne voulus pas hazarder une plus longue conversation avec luy. Je le

E e ij,

quittay sans daigner luy répondre ; & cette marque de mépris & d'indifference luy fut sans doute plus sensible que tous les reproches que j'aurois pû luy faire.

Il avoit perdu sa Femme depuis quelque tems , cette infidele qui luy avoit aidé à se revolter contre tous les devoirs de l'Amour , de l'Honneur , & de la Reconnoissance , & depuis ce jour-là il me suivit par tout. Il étoit comme une Ombre plaintive attachée à mes pas ; car il devint si maigre , si pâle , & si changé , qu'il n'étoit plus reconnoissable. O Dieu ! Madame , qu'elle violence ne me faisois-je point , pour continuer de le maltraiter ? Je sentis enfin , que je n'avois plus le courage de résister à la foibles-

se de mon cœur, & à l'ascendant que ce malheureux a sur moy. Plutôt que de faire une faute si honteuse, & de luy pardonner, je partis pour Madrid; j'y ay des Parens, je cherchay parmi eux un azile contre mes propres mouvemens.

Je n'y fus pas long-tems que Mendez ne l'apprit, & ne m'y vint chercher. Je vous avouë que ie n'étois point fâchée de ce qu'il faisoit encore pour me plaire; mais malgré le penchant que j'ay pour luy, je fis une forte resolution de l'éviter, puisque je ne le pouvois haïr; & sans que personne l'ait sçû, j'ay pris le chemin de Burgos, où ie vais m'enfermer avec une de mes Amies qui y est Religieuse.

Je me flatte, Madame, d'y

trouver plus de repos que ie n'en ay eu iusqu'à present. La belle Marquise ce fut en cet endroit, & je luy temoignay une reconnoissance particuliere de la grace qu'elle m'avoit faite. Je l'assurai de la part que je prenois à ses déplaifirs, je la conjurai de m'écrire, & de me donner de ses nouvelles à Madrid, & elle me le promit le plus obligamment du monde.

Nous aprîmes le lendemain qu'il étoit impossible de partir, parcequ'il avoit neige toute la nuit, & que l'on ne voyoit aucuns sentiers battus dans la Campagne ; mais nous avions une assez bonne Compagnie pour nous en consoler, & nous passions une partie du tems à jouër à l'Ombre, & l'autre en conversation. Après avoir été

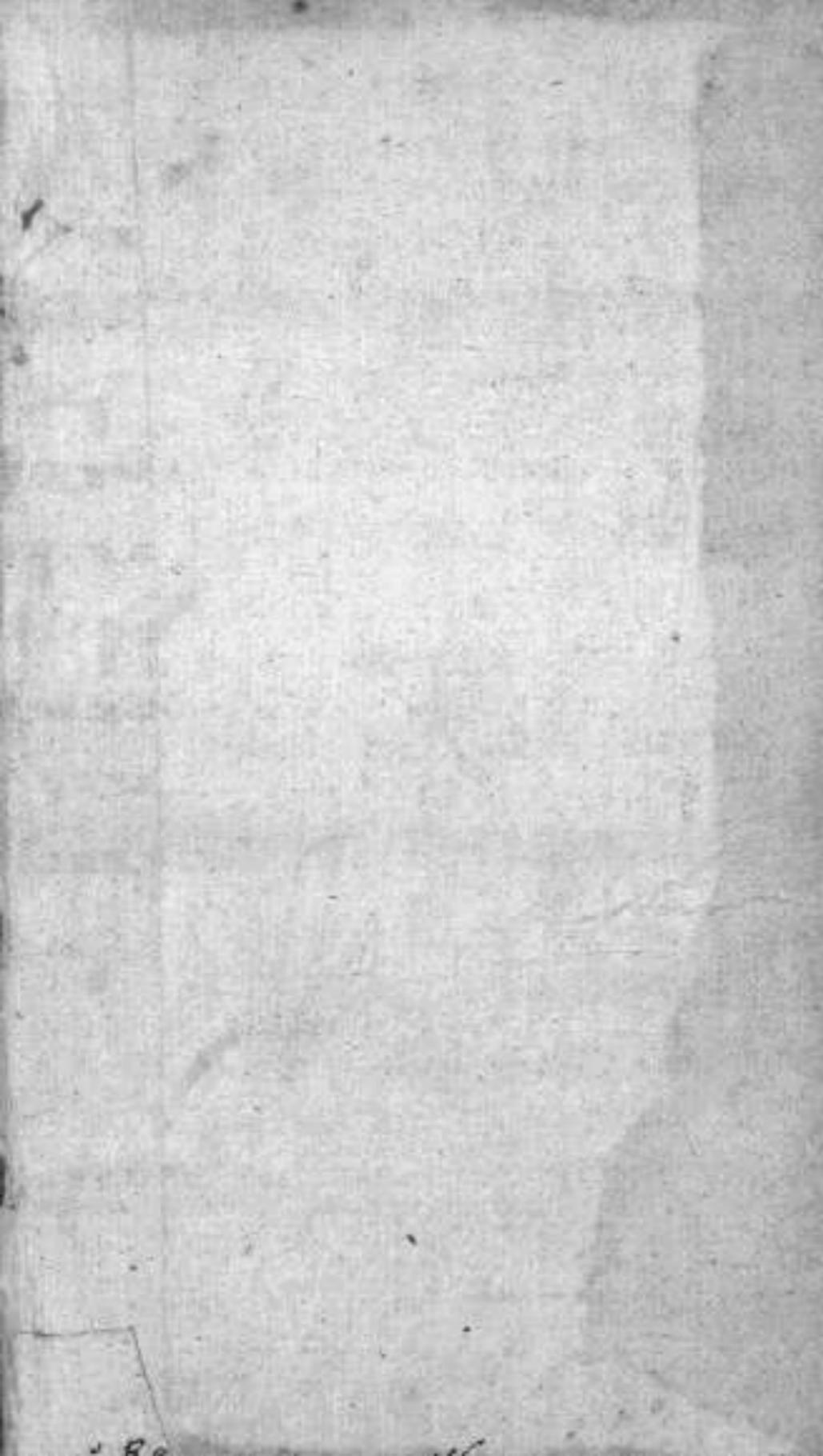
trois jours avec la Marquise de Los-Rios, sans m'être apperçue de la longueur du tems, par le plaisir que je trouvois à l'entendre & à la voir (car elle est une des plus aimable Femme du Monde) nous nous separâmes avec une veritable peine, & ce ne fut pas sans nous être encore promis de nous écrire, & de nous revoir.

Le tems s'est adoucy, j'ay continué mon Voyage pour arriver à Lerma. Nous avons traversé des Montagnes effroyables, qui portent le nom de Sierra de Cogollos, ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que nous nous y sommes rendus. Cette Ville est petite, elle a donné son Nom au fameux Cardinal de Lerma, Premier Ministre de Philippe III. C'est celuy à qui Philippe

IV. ôta les grands biens qu'il avoit reçûs du Roy son Maître. Il y a un Château que je verray demain, & dont je vous pourray parler dans ma premiere Lettre : L'on m'avertit qu'un Courier extraordinaire vient d'arriver, & qu'il partira cette nuit. Je profite de cette occasion pour vous donner de mes Nouvelles, & finir cette longue Lettre ; car en verité je suis lassé du chemin, & lassé d'écrire ; mais je ne le seray jamais de vous aimer, ma chere Cousine, soyez-en bien persuadée. Adieu. Je suis toute à vous.

De Lerma ce 5. de Mars 1679.

Fin du premier Tome.







3417.

2.



VOYAGE
DES



TO



LA



Rd

3513

98



H-37562/R-42812

AN
25436

RELATION
DU VOYAGE
D'ESPAGNE.

Tome Second.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron de la
Sainte Chapelle.

M. DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.

THE

LIBRARY

DEPARTMENT

OF THE



OF THE

LIBRARY

DEPARTMENT



RELATION
DU VOYAGE
D'ESPAGNE.

CINQUIÈME
LETTRE.

MA dernière Lettre étoit si grande, & j'étois si lasse quand je la finis, qu'il me fut impossible d'y ajoûter quelques particularitez qui ne vous auroient peut-être pas déplû. Je vais, ma

4 RELAT. DU VOYAGE

chere Cousine, continuer de vous dire celles de mon Voyage, puisque vous le souhaitez.

J'arrivay tard à Lerma, & je resolus d'attendre jusqu'au lendemain, pour aller voir le Château: Les Espagnols l'estiment à tel point, qu'ils le vantent comme une Merveille après l'Escorial; & veritablement c'est un fort beau lieu. Le Cardinal de Lerma, Favory de Philippe III. l'a fait bâtir. Il est sur le penchant d'un côteau: pour y arriver, on passe dans une grande Place entourée d'Arcades & de Galleries au dessus. Le Château consiste en quatre gros Corps de logis, qui composent un quarré parfait de deux rangs de Portiques au dedans de la Cour: ils ne

s'élevent guères moins haut que le toict, & empêchent que les Appartemens ayent des vûës de ce côté là. Ces Portiques fournissent les passages nécessaires par les Vestibules, les Escalliers, les Offices & l'entrée des Cours. Les fenêtres de toutes les Chambres donnent en dehors & regardent sur la Campagne. Mais ce qui déshonore le Bâtiment, ce sont des petits Pavillons qui sont aux côtez de ces grands Corps de logis. Ils sont faits en forme de petites Tours, qui se terminent en pointe de Clochers; & qui bien loin de servir d'ornement, servent à gêner tout le reste. C'est la coûtume en ce País-cy, de mettre par tout ces sortes de Colifichets: les Salles sont spacieuses; les

6 RELAT. DU VOYAGE

Chambres fort belles & fort dorées. Il y en a un nombre prodigieux, & tout y paroît assez bien entendu. Ce Château est accompagné d'un grand Parc qui s'étend dans la Plaine. Il est traversé d'une Riviere, & arrosé de plusieurs ruisseaux; de grands Arbres qui forment des Allées, bordent la Riviere; & l'on y trouve aussi un Bois tres-agreable; Je croy que c'est un séjour charmant dans la belle Saison.

Le Concierge me demanda si je voulois voir les Religieuses, dont le Convent est attaché au Château. Je luy dis que j'en serois tres-aïse; de sorte qu'il nous fit passer dans une Gallerie, au bout de laquelle on trouve une Grille qui prend depuis le haut jusqu'au bas.

L'Abbesse ayant été avertie, s'y rendit avec plusieurs Religieuses plus belles que l'Astre du jour, caressantes, enjouées, jeunes, & parlant fort juste de toutes choses. Je ne me lassois point d'être avec elles, lorsqu'une petite Fille entra; elle vint parler tout bas à l'Abbesse, qui me dit ensuite qu'il y avoit dans leur Maison une Dame de grande Qualité qui s'y étoit retirée; que c'étoit la Fille de Don Manrique de Lara Comte de Valime, & fils aîné du Duc de Naxara; qu'elle étoit veuve de Don Francisco Fernandez de Castro Comte de Lemos, Grand d'Espagne & Duc de Tauresano; que lorsqu'elle sçavoit qu'il passoit par Lerma, des Dames Françoises, ou

8 RELAT. DU VOYAGE

quelqu'un de cette Nation, elle les envoioit prier de la venir voir, & que s'il le trouvoit bon, elle m'entretiendroit quelques momens. Je luy dis qu'elle me feroit beaucoup d'honneur ; ainsi, cette jeune Enfant qui s'étoit fort bien acquitée de sa Commission, fut luy rendre ma réponse.

Cette Dame vint peu après vêtue comme les Espagnolles étoient il y a cent ans ; elle avoit des Chapins, qui sont des especes de Sandalles où l'on passe le Soulier, & qui hausse prodigieusement : mais l'on ne peut marcher avec, sans s'appuyer sur deux personnes. Elle s'appuyoit aussi sur deux Filles du Marquis del Carpio ; l'une est blonde, ce qui est assez rare en ce Pais-icy : & l'autre a les che-

veux noirs comme du geais. En verité leur beauté me surprit, & il ne leur manque à mon gré que de l'embonpoint. Ce n'est pas un défaut en ce Pais, où ils aiment que l'on soit maigre, à n'avoir que la peau & les os. La singularité des Habits de la Comtesse de Lemos me parut si extraordinaire, que je m'en occupay comme d'une nouveauté: elle avoit une espee de Corset de Satin noir, découpé sur du Brocart d'or, & boutonné par de gros Rubis d'une valeur considerable. Ce Corset prenoit aussi juste au col qu'un Pourpoint; ses Manches étoient étroites avec de grands ailerons autour des Epaules & des Manches pendantes aussi longues que sa Juppe, qui s'attachoient au côté avec des roses

de Diamans. Un affreux Vertugadin qui l'empêchoit de s'asseoir autrement que par terre, soutenoit une Juppe assez courte de Satin noir, tailladée en batons rompus sur du Brocard d'or. Elle portoit une Fraise & plusieurs chaînes de grosses Perles & de Diamans, avec des Enseignes attachées qui tomboient par étages devant son corps; ses cheveux étoient tout blancs, ainsi elle les cachoit sous un petit Voile avec de la dentelle noir, toute vieille qu'elle étoit; car elle a plus de soixante & quinze ans. Il me sembla qu'elle devoit avoir été extraordinairement belle; son visage n'a pas une ride, ses yeux sont encore brillans; le Rouge qu'elle met & qui ranime son teint luy sied assez bien, & l'on

ne peut avoir plus de délicatesse & de vivacité qu'elle en a ; son esprit & sa personne, à ce qu'on m'a dit, ont fait grand bruit dans le monde ; je la regardois comme une belle Antiquité.

Elle me dit qu'elle avoit eu l'honneur d'accompagner l'Infante lorsqu'elle épousa le Roy Loüis XIII. qu'elle étoit une de ses Menines, & des plus jeunes qui fussent auprès d'elle : mais qu'elle avoit conservé une Idée si avantageuse de la Cour de France, & qu'elle aimoit si fort tout ce qui en venoit, qu'elle étoit toujours ravie quand elle en pouvoit parler. Elle me pria de luy dire des nouvelles du Roy, de la Reine, de Monseigneur, & de Mademoiselle d'Orleans. Nous

allons voir cette Princesse , ajouta-t-elle avec un air de joye , elle va devenir la nôtre , & l'on peut dire que la France va enrichir l'Espagne. Je répondis à toutes les choses qui pouvoient satisfaire à sa curiosité , & elle m'en parut contente : elle me demanda comment se portoit la veuve du Comte de Fiesque. Je ne la connois pas par elle-même , continua-t-elle , mais j'étois amie particuliere de son Mary , lorsqu'il étoit à Madrid pour les interêts du Prince de Condé. Il étoit né galant ; je n'ay pas connu de Cavalier , dont l'esprit fut mieux tourné ; il faisoit bien des Vers , & je me souviens même qu'il commença à ma priere une Comedie , où des personnes plus capables d'en

juger que moy , trouverent de fort beaux endroits : elle auroit été admirable, s'il eût voulu se donner la peine de la finir : mais une fièvre lente, une profonde mélancolie, & une véritable devotion, l'arracherent tout d'un coup à l'Amour, & à tous les plaisirs de la vie. Je luy appris que la Comtesse de Fiesque étoit toujours une des plus aimable Femme de la Cour, & qu'elle n'avoit pas moins de merite que feu son Mary. Vous dites beaucoup, reprit-elle, & l'estime que le Prince de Condé avoit pour luy, fait seule son Panegyrique. J'ay eu l'honneur de connoître ce Prince dans le tems qu'il étoit en Flandres, & que la Reine de Suede y vint. Vous avez vû cette Reine, dis-je en l'interrompant ; hé, Ma-

dame, veüillez de grace m'informer de quelques porticularitez de son humeur. J'en ſçay, dit-elle, d'afſez ſingulieres, & je me feray un plaifir de vous les raconter.

Le Roy d'Eſpagne envoya Don Antonio Pimentel en qualite d'Ambaffadeur à Stokolm, pour decouvrir les intentions des Suedois, autant que cela luy ſeroit poſſible. Ils étoient depuis long-tems oppoſez à la Maifon d'Autriche, & l'on ne doutoit pas qu'ils ne fiſſent de nouveaux efforts pour la traverser, dans le deſſein de faire elire pour Roy des Romains le Fils de l'Empe- reur. On chargea Pimentel de conduire cette affaire delicatement. Il étoit bien fait, galant, ſpirituel, & il reuſſit beaucoup mieux que l'on n'auroit ôſe ſe

le promettre. Il connut d'abord le Genie de la Reine, il entra aisément dans sa confiance. Il démêla que la nouveauté avoit des charmes puissans pour elle; que de cette foule d'Étrangers qu'elle attiroit à sa Cour, le dernier venu étoit le plus favorisé. Il se fit un Plan pour luy plaire, & il gagna si bien ses bonnes graces, qu'il étoit informé par elle même des choses les plus secrètes, & qu'elle devoit le moins luy dire; mais on peut prendre tous ses avantages, quand une fois on a trouvé le chemin du cœur. Celui de la Reine se prévint à tel point pour luy, qu'il se rendit le souverain Arbitre des volontez de cette Princesse, & par ce moyen il se mit bien-tôt en état d'écrire à l'Empereur & aux

16 RELAT. DU VOYAGE

Electeurs des choses si positives & si agréables, qu'il leur fut aisé de juger que le Conseil de la Reine de Suede n'avoit aucune part à la declaration qu'elle faisoit en faveur du Roy de Hongrie.

Cette intrigue étant consommée, on croyoit que le Roy rappelleroit Pimentel, parce qu'il ne paroissoit aucune Affaire qui demandât la presence d'un Ambassadeur: Mais s'il étoit inutile au Roy d'Espagne qu'il demeurât à Stokolm, la chose n'étoit pas égale du côté de la Reine, & elle ne negligea rien pour le conserver auprès d'elle. Il la suivit dans tous les lieux où elle alla depuis, & bien des Gens qui sont toujours la dupe des apparences, jugerent lors qu'elle quitta la Couronne à son Cousin,

Cousin , qu'elle le faisoit avec plaisir , parce qu'elle avoit les yeux secs , & qu'elle eut le courage de haranguer les Etats avec beaucoup de force & d'éloquence : Mais le Public étoit dans l'erreur sur les mouvemens secrets de cette Princesse. Son Ame dans ce même moment étoit pénétrée de la plus vive douleur ; elle étoit au desespoir de céder au Prince Palatin un Sceptre qu'elle se trouvoit digne de porter toute seule , & dont elle étoit legitime heritiere.

Ce Prince eut l'adresse de faire déclarer , que si elle vouloit se marier , elle le choisiroit pour son Epoux. Aussi-tôt que cette Declaration fut faite , elle commença de souffrir de l'assujettissement dans lequel on la met.

toit, & d'un autre côté le Peuple ne s'accommodoit pas d'être gouverné par une Fille. Il étudioit plus ses défauts, que ses belles qualitez. Le Prince y contribuoit sous main; la Reine qui étoit penetrante s'en apperçut, elle remarqua l'inclination que l'on avoit pour luy, & les vœux que l'on faisoit pour le voir sur le Trône; elle en eut de la jalousie, & de ce premier mouvement, elle passa à ceux d'une haine secrette dont elle ne pouvoit arrêter le cours. La presence du Prince luy devint si insupportable, que s'en étant apperçû il se retira dans une Isle que l'on luy avoit donnée pour son Appanage: Mais il ne fit cette démarche qu'après avoir laissé de bons Memoires à ses Creatures contre la conduite de la Reine.

Lors qu'elle se vit delivrée d'un objet dont la vûë la blef-
 soit, elle ne ménagea plus les
 Grands, ni les Affaires de son
 Royaume ; elle suivit le pen-
 chant qu'elle avoit pour les bel-
 les Lettres. Elle s'appliqua tou-
 te entiere à l'Etude. Son Esprit
 merveilleux faisoit des progrès
 admirables dans les Sciences les
 plus profondes ; mais elles luy
 étoient moins nécessaires qu'u-
 ne bonne conduite pour ména-
 ger sa gloire & ses interêts. Il
 arrivoit souvent qu'après avoir
 passé dans son Cabinet un cer-
 tain nombre de jours, elle en
 paroissoit ensuite dégoûtée ;
 qu'elle traitoit les Auteurs d'i-
 gnorans, qui avoient l'esprit
 gâté, & qui gâtoient celuy des
 autres ; & quand les Seigneurs
 de la Cour la voyoient dans cet-

te disposition, ils l'approchoient avec plus de familiarité, & il n'étoit plus question que de goûter les plaisirs que l'Amour, les Comedies, le Bal, les Tournois, la Chasse, & les Promenades fournissent. Elle s'y donnoit toute entiere, rien ne pouvoit plus l'en tirer; mais elle ajoûtoit à ce défaut, celui d'enrichir les Etrangers aux depens de son Etat.

Les Suedois commencerent d'en murmurer; la Reine en fut avertie, leurs plaintes luy parurent injustes, & peu respectueuses; elle en eut du depot contre eux, & elle fut si mal habille qu'elle s'en vengea contre elle-même. En effet, à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, & dans un tems où elle étoit encore en état de trouver des re-

medes moins violens, elle abandonna tout d'un coup sa Couronne & son Royaume à son Cousin ; à ce Cousin, dis-je, qu'elle n'aimoit point, auquel elle souhaitoit tant de mal, & auquel elle fit tant de bien ; elle ne croyoit pas que l'on pût en penetrer les motifs ; elle pretendoit par ce grand trait de generosité, se distinguer entre les Heroïnes des premiers Siecles : mais en effet, la conduite qu'elle tint dans la suite, ne la distingua qu'à son desavantage.

On la vit partir de Suede vêtue d'une maniere bizarre, avec un espee de Just'aucorps, une Juppe courte, des Bottes, un Mouchoir noué au col, un Chapeau couvert de plumes, une Perruque, & derriere cette

Perruque un Rond de cheveux nattes , tels que les Dames en portent en France lorsqu'elles sont coëffées, ce qui faisoit un effet ridicule. Elle défendit à toutes ses Femmes de la suivre ; elle ne choisit que des hommes pour la servir & pour l'accompagner : elle disoit même ordinairement qu'elle n'aimoit pas les hommes , parce qu'ils étoient Hommes : mais qu'elle les aimoit, parce qu'ils n'étoient pas Femmes : il sembloit qu'elle avoit renoncé à son Sexe , en abandonnant ses Etats , quoy qu'elle eut quelquefois des foiblesses qui auroient fait honte aux moindres femmes.

Le fidel Pimentel passa en Flandre, avec elle ; & comme j'y étois alors, eñ unua-t-elle, je l'y vis arriver ; il me procura l'honneur de

luy baiser la main, & il ne falloit pas moins que son credit pour y parvenir ; car elle fit dire à toutes les Dames de Bruxelles & d'Anvers, qu'elle ne souhaitoit point qu'elles allassent chez elle. Elle ne laissa pas de me recevoir fort bien ; & le peu qu'elle me dit, me parut plein d'esprit & d'une vivacité extraordinaire : mais elle juroit à tous momens comme un Soldat, & ses parolles & ses actions étoient si libres, pour ne pas dire si peu honnêtes, que si l'on avoit moins respecté son Rang, on ne se seroit guère soucié de sa personne.

Elle disoit à tout le monde, qu'elle souhaitoit passionnément de voir le Prince de Condé ; qu'il étoit devenu son Heros ; que les grandes actions

l'avoient charmée; qu'elle avoit envie d'aller apprendre le métier de la Guerre sous luy. Le Prince n'avoit pas moins de curiosité de la voir, qu'elle en témoignoit pour luy. Au milieu de cette commune impatience, la Reine s'arrêta tout d'un coup sur quelques formalitez, & sur quelques démarches qu'elle refusa de faire, lorsqu'il viendroit la saluer. Ces raisons l'empêcherent de la voir avec les Ceremonies accoutumez: mais un jour que la Chambre de la Reine étoit pleine de Courtisans, le Prince s'y glissa; soit qu'elle eût vû son Portrait, ou que son air martial le distinguât entre tous les autres, elle le démêla & le reconnut: elle voulut aussi-tôt le luy témoigner, par des civilitez extraordinaires.

dinaires. Il se retira sur le champ ; elle le suivit pour le conduire. Alors il s'arrêta , & se contenta de luy dire ces mots, *Ou tout , ou rien.* Peu de jours après , on ménagea une entrevue entre-eux au Mail , qui est dans le Parc de Bruxelles , ils s'y parlerent avec beaucoup d'honnêteté & beaucoup de froideur.

A l'égard de Don Antonio Pimentel , les bontez qu'elle a eues pour luy , ont fait assez de bruit pour aller jusqu'à vous ; & si vous les ignorez , Madame , je croy que je ne dois pas vous en apprendre le détail , dont j'ay peut-être été moy-même mal informée. Elle se tût , & je profitay de ce moment pour la remercier de la complaisance qu'elle avoit eue de

me parler d'une Reine qui m'avoit toujours tant donné de curiosité. Elle me dit civilement que je la remerciois, sans avoir lieu de le faire, & elle s'informa ensuite si j'avois vû tout le Château de Lerma. Celui qui l'a fait bâtir, dit-elle, étoit Favory de Philippes III. dont les circonspections de la Cour d'Espagne causerent la mort; J'ay toujours dit qu'une telle Avanture ne seroit jamais arrivée au Roy de France.

Philippes III. dont je vous parle, continua-t-elle, faisoit ses Dépêches dans son Cabinet: comme il faisoit froid ce jour-là, on avoit mis proche de luy un grand Brasier, dont la reverberation luy donnoit si fort au visage, qu'il étoit tout en eau, comme si on luy en eut

répandu sur la tête : la douceur de son esprit l'empêcha de s'en plaindre, & même d'en parler : car il ne trouvoit jamais rien de mal fait. Le Marquis de Pobar ayant remarqué l'incommodité que le Roy recevoit par cette extrême chaleur, en avertit le Duc d'Albe Gentilhomme de la Chambre, pour qu'il fit ôter le Brasier : celuy-cy dit que cela n'étoit point de sa Charge, qu'il falloit s'adresser au Duc Dufeda, Sommelier du Corps. Le Marquis de Pobar inquiet de voir souffrir le Roy, & n'osant luy-même le soulager, crainte d'entreprendre trop sur la Charge d'un autre, laissa toujours le Brasier dans sa place ; mais il envoya chercher le Duc Dufeda, qui étoit par mal-heur allé

allé proche de Madrid voir une Maison magnifique qu'il y faisoit bâtir. On vint le redire au Marquis de Pobar, qui proposa encore au Duc d'Albe d'ôter le Brasier. Il le trouva inflexible là-dessus, & il aima mieux envoyer à la Campagne querir le Duc Dufeda; de sorte qu'avant qu'il fut arrivé, le Roy étoit presque consommé, & dès la nuit même son temperament chaud luy causa une grosse fièvre avec un éresipelle qui s'enflamma; l'inflammation dégénéra en pourpre, & le pourpre le fit mourir.

Je vous avouë, ajoûta-t-elle, qu'ayant vû dans mes Voyages d'autres Cours que la nôtre, je n'ay pû m'empêcher de blâmer ces airs de ceremonie & d'arrangement, qui empêchent de

faire un pas plus vîte que l'autre dans des occasions necessaires, comme étoit par exemple celle dont je viens de vous entretenir; & je louë le Ciel, de ce que nous aurons une Reine Françoisse, qui pourra établir parmy nous des coûtumes plus raisonnables. J'ay même quitté mes habits de Veuve, pour en prendre de Bizarros & de Galas, afin d'en témoigner ma joye. Je vous diray, ma chere Cousine, que ces termes de Bizarros & de Galas signifient galands & magnifiques. La vieille Comtesse de Lemos aimoit à parler; & continuant son discours. Qui pourroit aussi manquer de se réjoüir, dit-elle, de l'esperance de voir sur le Trône une seconde Reine Elisabeth, dont la bonté avoit rendu ses Sûjets

dignes de l'envie de toutes les autres Nations; j'avois un proche parent qui connoissoit bien la grandeur de son Merite, c'étoit le Comte de Villa-Mediana. Ce nom-là, Madame, ne m'est pas inconnu, dis-je en l'interrompant, & j'ay ouï raconter qu'étant un jour dans l'Eglise de Nôtre-Dame d'Atocha, & y ayant trouvé un Religieux qui demandoit pour les Ames du Purgatoire, il luy donna une piece de quatre Pistolles. Ah! Seigneur, dit le bon Pere, vous venez de délivrer une Ame. Le Comte tira encore une pareille Piece, & l'a mit dans sa Tasse. Voila, continua le Religieux, une autre Ame délivrée; il luy en donna de cette maniere six de suite; & à chaque Piece le Moine se ré-

crioit, l'Ame vient de sortir du Purgatoire. M'en assurez-vous, dit le Comte : Ouy, Seigneur, reprit le Moine affirmativement, elles sont à present au Ciel. Rendez-moy donc mes six Pieces de quatre Pistolles, dit-il ; car il seroit inutile qu'elles vous restassent ; & puisque les Ames sont dans le Ciel, il ne faut pas craindre qu'elles retournent en Purgatoire. La chose se passa comme vous venez de la dire, ajoûta la Comtesse, mais il ne reprit pas son argent ; car on s'en feroit un vray scrupule parmy nous. La dévotion au Merite des Messes & aux Ames de Purgatoire, nous paroît la plus recommandable : cela est même quelquefois poussé trop loin ; & j'ay connu un homme

de grande Naissance, qui étant fort mal dans ses Affaires, ne laissa pas de vouloir en mourant qu'on luy dit quinze mille Messes. Sa dernière volonté fut exécutée; de sorte que l'on prit cet argent préferablement à celuy qu'il devoit à ses pauvres Créanciers: car quelque légitime que soient leurs dettes, ils ne sçauroient rien recevoir jusqu'à ce que toutes les Messes qui sont demandées par le Testament soient dites. C'est ce qui a donné lieu à cette maniere de parler dont on se sert ordinairement, *Fulano a dejado su alma heredera*; ce qui veut dire, *Vn tel a fait son Ame heritiere*; & l'on entend par là, qu'il a laissé son bien à l'Eglise pour faire prier Dieu pour luy.

Le Roy Philippe IV. ordon-

na que l'on dit cent mille Messes à son intention ; voulant que s'il cessoit d'en avoir besoin, elles fussent pour son Pere & pour sa Mere ; & que s'ils étoient au Ciel, on les appliquât pour les Ames de ceux qui sont morts dans les Guerres d'Espagne.

Mais ce que je vous ay déjà dit du Comte de Villa-Mediana, me fait souvenir qu'étant un jour dans l'Eglise avec la Reine Elisabeth, dont je viens de vous parler, il vit beaucoup d'argent sur l'Autel, que l'on avoit donné pour les Ames de Purgatoire ; il s'en approcha, & il le prit, en disant. Mon Amour sera eternal, mes Peines seront aussi eternelles ; celles des Ames de Purgatoires finiront ; Helas ! les miennes ne fi-

niront point ; cette esperance les console , pour moy je suis sans esperance & sans consolation ; ainsi ces Aumônes qu'on leur destine me sont mieux deuës qu'à elles. Il n'emporta pourtant rien , & il ne dit ces mots que pour avoir lieu de parler de sa passion devant cette belle Reine qui étoit presente : car en effet , il en avoit une si violente pour elle , qu'il y a quelque sujet de croire qu'elle en auroit été touchée , si son austere vertu n'avoit garenty son cœur contre le merite du Comte. Il étoit jeune , beau , bien fait , brave , magnifique , galant & spirituel , personne n'ignore qu'il parut pour son mal-heur dans un Caroussel qui se fit à Madrid , avec un Habit brodé de pieces d'argent :

toutes neuves, que l'on nommoit des Realles, & qu'il portoit pour Devise.

MIS AMORES SON REALLES.
Faisant une allusion du mot de *Reales*, qui veut dire Royales, avec la passion qu'il avoit pour la Reine: Cela est plus fin Espagnol, & veut dire en François: MES AMOURS SONT ROYALES.

Le Comte Duc d'Olivarez, Favory du Roy, & l'ennemy secret de la Reine & du Comte, fit remarquer à son Maître la temerité d'un Sujet qui osoit jusqu'en sa presence declarer les sentimens qu'il avoit pour la Reine, & dans ce moment il persuada au Roy de s'en venger. On en attendoit une occasion qui ne fût point d'éclat; mais voicy ce qui avança sa perte: Comme il n'appliquoit son Es-

prit qu'à divertir la Reine, il composa une Comedie que tout le Monde trouva si belle, & la Reine plus particulièrement que les autres, y decouvrit des traits si touchans & si delicats, qu'elle voulut la jouer elle-même, le jour qu'on celebroit la Naissance du Roy. C'étoit l'amoureux Comte qui conduisoit toute cette Fête; il prit soin de faire faire les Habits, & il ordonna des Machines qui luy coûtèrent plus de trente mille Ecus. Il avoit fait peindre une grande Nuée, sous laquelle la Reine étoit cachée dans une Machine. Il en étoit fort proche; & à certain signal qu'il fit à un Homme qui luy étoit fidele, il mit le feu à la Toile de la Nuée. Toute la Maison qui valoit cent mille Ecus fut presque

brûlée ; mais il s'en trouva consolé, lorsque profitant d'une occasion si favorable, il prit sa Souveraine entre ses bras, il l'emporta dans un petit Escalier, il luy déroba-là quelques faveurs; & ce que l'on remarque beaucoup en ce Pays icy, il toucha même à son pied. Un petit Page qui le vit, en informa le Comte Duc ; il n'avoit pas douté quand il apperçut cette incendie, que ce ne fût là un effet de la passion du Comte. Il en fit une perquisition si exacte, qu'il en donna des preuves certaines au Roy ; & ses preuves ralumerent si fort sa colere, que l'on pretend qu'il le fit tuer d'un coup de Pistolet, un soir qu'il étoit dans son Carosse avec Don Louïs de Haro. On peut dire que le Comte de Villame-

diano étoit le Cavalier le plus parfait de Corps & d'Esprit que l'on ait jamais vû, & sa memoire est encore en recommandation parmy les Amans malheureux.

Voila une fin bien funeste, dis-je en l'interrompant; je ne pensois pas même que les Ordres du Royy eussent contribué, & j'avois entendu dire que ce coup avoit été fait par les Parens de Dona Francisca de Tavera Portugaise, laquelle étoit Dame du Palais, & fort aimée du Comte. Non, continua la Comtesse de Lemos, la chose s'est passée comme je viens de vous la dire: & pendant que je vous parle de Philippe IV. dit-elle, je ne puis m'empêcher de vous conter qu'une des Personnes qu'il a aimée avec le plus de

passion, c'étoit la Duchesse Dalburquerque, il ne pouvoit trouver un moment favorable pour l'entretenir. Le Duc son mary faisoit bonne garde sur elle ; & plus le Roy rencontroit d'obstacles, plus ses desirs augmentoient : mais un soir qu'il jouoit fort gros Jeu , il feignit de se souvenir qu'il avoit une Lettre à écrire de la dernière consequence. Il appella le Duc Dalburquerque qui étoit dans sa chambre, & il lui dit de tenir son Jeu ; Aussi-tôt il entra dans son Cabinet . prit un Manteau, sortit par un Degré derobé, & fut chez la jeune Duchesse avec le Comte Duc son Favory. Le Duc Dalburquerque qui songeoit à ses interêts Domestiques , plus qu'au jeu du Roy, crut aisément qu'il ne luy en auroit pas

donné la conduite, sans quelque dessein particulier. Il commença donc de se plaindre d'une Colique horrible ; & faisant des cris & des grimaces à faire peur, il donna les Cartes à un autre, & sans tarder il courut chez luy. Le Roy ne faisoit que d'y arriver sans aucune Suite ; il étoit même encore dans la Court ; & voyant venir le Duc, il se cacha ; mais il n'y a rien de si clair voyant qu'un Mary jaloux. Celuy-cy apperçut le Roy ; & ne voulant point que l'on apportât des Flambeaux pour n'être pas obligé de le reconnoître, il fut à luy avec une grosse Canne qu'il portoit ordinairement : Ha, ha, Marault, luy dit-il, tu viens pour voler mes Carosses ; & sans autre explication, il le batit de toute sa force.

force. Le Comte Duc ne fut pas non plus épargné ; & celuy-cy craignant qu'il n'arrivât pis s'écria plusieurs fois que c'étoit le Roy, afin que le Duc arrêta sa furie : Bien éloigné, il en redoubloit ses coups, & sur le Prince, & sur le Ministre, s'écriant à son tour, que c'étoit là un trait de la dernière insolence, d'employer le Nom de sa Majesté & de son Favorisy dans une telle occasion : qu'il avoit envie de les mener au Palais, parce qu'assûrément le Roy les feroit pendre. A tout ce vacarme le Roy ne disoit pas un mot, & il se sauva enfin demy desespéré, d'avoir reçu tant de coups, & de n'avoir eu aucunes faveurs de sa Maîtresse. Cela n'eut pas même des suites fâcheuses pour le Duc Dalbur-

querque, au contraire, le Roy n'aimant plus la Duchesse, en plaisanta au bout de quelque tems. Je ne sçay si je n'abuse point de vôtre patience, par la longueur de cette conversation, ajouta la Comtesse de Lemos, & je tombe insensiblement dans le défaut des personnes de mon âge, qui s'oublie lorsqu'elles parlent de leur tems. Je vis bien qu'elle vouloit se retirer; & après l'avoir encore remerciée de l'honneur qu'elle m'avoit fait, je pris congé d'elle, & je retournai dans mon Hôtel. Le tems se trouva si mauvais, que nous eûmes de la peine à nous mettre en chemin; mais ayant pris une bonne résolution, nous marchâmes tant que la journée dura, tombant & nous relevant comme nous pouvions. On ne voyoit

pas à quatre pas devant soy : la tempête étoit si grande , qu'il tomboit des quartiers de Rocher du haut des Montagnes, qui venoient jusques dans le chemin, & qui blefferent même un de nos Gens ; il en auroit été tué, s'il n'avoit esquivé une partie du coup. Enfin, après avoir fait plus de huit lieues à nôtre compte, nous fûmes bien étonnez de nous retrouver aux Portes de Lerma, sans avoir avancé, ni reculé: Nous avions toujours tourné autour de la Ville, sans l'appercevoir comme par un enchantement, tantôt plus loin, tantôt plus près, & nous pensâmes tous désespérer, d'avoir pris tant de peine si inutilement.

L'Hôtelle ravie de nous revoir, elle qui auroit voulu de tout son cœur que nous eussions

marché ainsi tous les jours de nôtre vie, pour revenir coucher chez elle toutes les nuits, m'at-
tendoit au haut de son petit de-
gré : Elle me dit qu'elle étoit
bien fâchée de ne me pouvoir
rendre ma Chambre; mais qu'el-
le m'en donneroit une autre qui
me feroit aussi commode, & que
la mienne étoit occupée par une
Seignora des plus grandes Sei-
gnora d'Espagne. Don Fernand
luy en demanda le Nom; elle luy
dit qu'elle s'appelloit Dona
Eléonor de Toledc : Il m'ap-
prit aussi - tôt que c'étoit sa
proche parente. Il ne pou-
voit comprendre par quel
hazard il la trouvoit en ce
lieu.

Pour en être promptement
éclaircy, & pour satisfaire aux
devoirs de la proximité, il en-

voya son Gentilhomme luy faire un Compliment, & ſçavoir ſ'il ne l'incommoderoit point de la voir. Elle répondit qu'elle avoit une grande ſatisfaction de cette heureuſe rencontre, & qu'il luy feroit beaucoup d'honneur. Il paſſa auſſi-tôt dans ſa Chambre, & il apprit d'elle pluſieurs particularitez qui la regardoient. Il vint enſuite me trouver, & il me dit fort civilement, que ſi Dona Eleonor n'étoit pas malade, & tres-fatiguée, elle me viendroit voir. Je crûs que je devois faire les premiers pas, à l'égard d'une perſonne de cette qualité, & ſi proche Parente d'un Cavalier duquel je recevois tant d'honnêtetez. Ainſi je le priay de me conduire dans ſa Chambre; elle me reçût de la maniere du monde la

plus agreable; & je remarquay dans les premiers momens de nôtre conversation, qu'elle avoit beaucoup d'esprit & de politesse. Elle étoit dans une negligencce magnifique. (si cela se peut dire) elle n'avoit rien sur sa tête; ses cheveux qui sont noirs & lustrez, étoient separez des deux côtez, & faisoient deux grosses Nates qui se ratachoient par derriere à une troisieme. Elle avoit une Camifolle de Naples brochée d'or, & mêlée de différentes couleurs fort juste par le Corps & par les Manches, garnie de Boutons d'Emeraude & de Diamans: sa Juppe étoit de Velour vert, couverte de Point d'Espagne. Elle portoit sur ses épaules une Mantille de Velour couleur de feu, doublée d'Hermine. C'est de

cette maniere que les Dames Espagnoles font en Deshabillé. Ces Mantilles font le même effet que nos Echarpes de Taffetas noir, excepté qu'elles sient mieux, & elles sont plus larges & plus longues; de sorte que quand elles veulent, elles les mettent sur leur tête, & s'en couvrent le visage.

Je la trouvay parfaitement belle; ses yeux étoient si vifs & si brillans, que l'on n'en soute- noit l'éclat qu'avec peine. Don Fernand luy dit qui j'étois, & que j'allois voir une de mes proches Parentes à Madrid. Son Nom ne luy étoit pas inconnu non plus que sa Personne; elle me dit même qu'il y avoit peu que le Roy l'avoit faite Titulaire & Marquise de Castille. Que je vous serois obligée, Madame,

dis-je en l'interrompant, de m'apprendre ce que signifie ce Titre-là, parce qu'elle m'en a parlé dans ses Lettres sans me l'expliquer, non plus que celuy de Grandat & de Mayoralques. J'en ay entendu dire quelque chose à plusieurs Personnes; mais soit qu'elles l'ignorassent elles-mêmes, ou qu'elles ne voulussent pas se donner la peine de me le dire, je n'en ay jamais été bien instruite.

Je vous apprendray avec plaisir ce que j'en sçay, reprit Donna Eleonor; & j'ay toûjours entendu dire, que du tems des premiers Rois, Doviedo de Galice & d'Asturie: Ils étoient élus par les Prelats du Royaume, & par les Ricos-homes. Ces Seigneurs n'ayant point encore obtenu les Titres de Ducs,
de

de Marquis, & de Comtes, qui les distinguent d'avec les Gentilshommes. On les nommoit Ricos - Homes, qui étoit comme les Grands d'Espagne d'aujourd'huy. C'étoit l'ordre, qu'ils choisissent toujours pour regner, les Parens les plus proches des Rois qui venoient de mourir. Mais cette Coûtume ne fut observée que depuis Pelage jusqu'à Ramire. En 843. on le déclara Successeur d'Alfonse le Chaste, Roy d'Asturie, & l'on admit sous son Regne la succession du Pere au Fils en ligne directe, ou du Frere au Frere en ligne collaterale pour la Couronne; si bien que ce consentement devint deslors une Loy Municipale, qui s'est toujours depuis observée en Espagne. Vous remarquerez que le mot

de Ricos - Homes, n'a pas la même signification que Hombres-Ricos, qui veut dire Hommes-Riches en François. Les Ricos-Homes se couvroient devant le Roy, entroient aux Etats, y avoient leur Voix active & passive. Sa Majesté leur accordoit toutes ces Prerogatives par des Actes autentiques, & les Titulados d'apresent, sont les mêmes que l'on appelloit alors Ricos-Homes : Mais leurs Privileges ne sont pas si étendus, & la plûpart de ces Honneurs, ainsi que je vous diray, ont été reservez aux Grands d'Espagne. Les Titulados peuvent avoir un Dais dans leur Chambre, un Carosse dans Madrid à quatre Chevaux, avec los Tiros largos ; ce sont de longs Traits de Soye, qui attachent

les derniers Chevaux aux premiers. Quand il y a des Fêtes de Taureaux, on leur donne des Balcons dans la grande Place, où leurs Femmes sont regalées de Corbeilles remplies de Gands, de Rubans, d'Eventails, de Bas de Soye, & de Pastilles, avec une magnifique Collation de la part du Roy ou de la Ville, selon que c'est le Roy ou la Ville qui donne ces Fêtes au Public. Ils ont leur Banc marqué dans les Ceremonies; & quand le Roy fait un Titulado, Marquis de Castille, d'Arragon, ou de Grenade, il entre aux Etats de ces Royumes-là.

A l'égard des Grands, il y en a de trois Classes différentes, & la maniere dont le Roy leur parle en les faisant, les distinguent. Les uns sont ceux à qui il dit de

se couvrir, sans y rien ajoûter. la Grandeur n'est attachée qu'à leur Personne, & n'est point conservée à leur Maison.

Les autres que le Roy qualifie du Titre d'une de leur Terre, comme par exemple, Duc ou Marquis d'un tel lieu, *Couvrez-vous, pour vous & pour les vôtres*, sont Grands d'une manière plus avantageuse que les premiers; parce que la Grandeur étant attachée à leur Terre, passe à leur Fils aîné, & s'ils n'en ont point, à leur Fille ou à leur Heritier. Cela fait que dans une seule Maison, il peut y avoir plusieurs Grands, & que l'on voit des Heritieres qui en apportent jusqu'à six ou sept à leurs Maris, lesquels sont Grands à cause des Terres de leurs Femmes.

Les derniers ne se couvrent qu'après avoir parlé au Roy ; & l'on fait la différence des uns aux autres, en disant, *Ils sont Grands à Vie, ou à Rate.* Il faut encore remarquer qu'il y en a que le Roy fait couvrir avant qu'ils luy parlent, en leur disant, *cubridos* ; & ils parlent & écoutent parler le Roy, toujours couverts. D'autres, qui ne se couvrent qu'après luy avoir parlé, & qu'il leur a répondu. Et les troisièmes, qui ne se couvrent qu'après s'être retirez d'auprès du Roy vers la muraille ; mais lorsqu'ils sont tous ensemble dans des fonctions publiques, ou à la Chapelle, il n'y a aucune différence entr'eux, ils s'asseoient & se couvrent devant luy. Et lorsqu'il leur écrit, il les traite comme s'ils étoient

Princes ; on leur donne le Titre d'Excellence. Ce n'est pas que quelques Grands Seigneurs se contentent de les traiter de Votre Seigneurie ; mais cela est moins honnête & tres-peu usité. Quand leurs Femmes vont chez la Reine, elle les reçoit debout ; & au lieu d'être seulement assise sur le Tapis de pied, on leur presente un Carreau.

Pour les Mayorasques , c'est une espece de substitution qui se fait de la plupart des grandes Terres qui apartiennent à des Personnes de naissance : Car celui qui ne seroit pas Noble, & qui possederait une de ces Terres, ne jouïroit pas du Privilege du Mayorazgo, mais lorsque c'est un Homme de qualité, quelques Dettes qu'il ait, on ne sçauroit luy faire vendre ses

Terres en Mayorasque, s'il ne le veut bien, & il ne le veut presque jamais : De sorte que les Creanciers n'ont que la voye d'arrêter son revenu, & ce n'est pas encore la plus courte ; parce qu'avant qu'ils en touchent un Sol, les Juges ordonnent une pension convenable, selon le rang de celuy sur qui on vient de faire la Saisie, tant pour ses Enfans que pour sa Table, ses Habits, ses Domestiques, ses Chevaux, & même ses menus plaisirs. D'ordinaire tout le revenu est employé à cela, sans que les Creanciers soient en droit de s'en plaindre, bien qu'ils en souffrent beaucoup.

Voilà, Madame, continua Donna Eleonor, ce que vous avez souhaité de sçavoir, & je me

trouve heureuse d'avoir eu lieu de satisfaire vôtre curiosité: Je luy temoignay qu'elle avoit extrêmement ajoûté au plaisir que je pouvois trouver dâs le simple recit des choses dont je m'étois informée, & que je mettrois toujours une grande difference entre ce que j'apprendrois d'elle, ou ce que j'apprendrois d'une autre.

Elle me demanda si je sçavois celuy que le Roy venoit de nommer, pour être son Ambassadeur en Espagne. Je luy dis qu'on ne me l'avoit pas encore écrit. Je n'ay pû apprendre qui c'est, ajouta-t-elle, avant que je sois partie de Madrid: Mais j'ose dire, que tout le Monde ne nous convient pas. Nous souhaitons que l'on aye de bonnes qualitez personnelles, & de la

naissance. Nous ne souffrons qu'avec peine, qu'un Homme d'un merite, & d'une condition mediocre, soit revêtu d'une Dignité qui l'éleve si fort au dessus des autres, lorsqu'il représente un grand Monarque, & qu'il traite de sa part avec le nôtre. Nous voulons, dis-je, qu'il honore autant son caractère, que son caractère l'honore.

Elle apprit ensuite à Don Fernand de Toledé, que la Marquise de la Garde sa Tante étoit morte il y avoit peu, & que le Comte de Medelin, Frere de cette Dame, étoit mort le lendemain; que plusieurs personnes croyoient que c'étoit de douleur de la mort de sa Sœur. Hé quoy! Madame, dis-je en l'interrompant, les Espa-

gnols ont-ils un si bon naturel ? Il me semble que leur gravité s'accorde mal avec la tendresse. Elle se prit à rire de ma question, & elle me dit que j'étois comme toutes les autres Dames Françoises qui se previennent aisément contre les Espagnols ; mais qu'elle esperoit que lorsque je les connoitrois, j'en aurois meilleure opinion. Elle eut l'honnêteté de me prier de venir me reposer quelques jours proche de Lerma, à une Maison dont elle étoit la Maîtresse. Je la remerciay de ses offres obligantes, & luy dis que j'en aurois profité avec plaisir, si j'avois eu des raisons moins pressantes d'aller à Madrid ; mais que je l'assurois que lorsqu'elle y seroit, je ne manquerois pas de la voir. Nous demeurâmes le reste

du soir ensemble ; & l'heure de se retirer étant venuë, je luy dis adieu, & je la priay de m'accorder son amitié.

Je me levay avant le jour, parce que nous avions une furieuse journée à faire pour aller coucher à Aranda de Duero. Le tems s'étant adoucy, il faisoit un grand broüillard mêlé de pluye ; & en arrivant le soir, l'Hôte nous dit que nous serions fort bien chez luy : mais que nous n'aurions point du tout de Pain. C'est pourtant une chose dont on se passe difficilement, répondis-je. Et en effet, cette nouvelle me chagrina. Je m'informay d'où venoit cette disette : Il me fut dit que l'Alcayde Major de la Ville, (c'est celuy qui ordonne de tout) & qui est tout ensemble le

Gouverneur & le Juge, avoit envoyé querir le Pain & la Farine qui étoit chez les Boulangers, & l'avoit fait apporter dans sa Maison, pour en faire une distribution proportionnée aux besoins de chaque Particulier; & que ce qui avoit donné lieu à cela, c'étoit que la Riviere de Duero, qui passe autour de la Ville étoit gelée, & les Rivieres de Leon, de Suegra, de Burgos, de Tormes, & de Salamanque qui s'y jettent & s'y perdent, avoient aussi cessé leurs cours, qu'ainsi aucuns Moulins ne pouvoient moudre, ce qui faisoit appréhender la famine: Cela nous obligea de nous adresser à luy, pour avoir le Pain qui nous étoit nécessaire. Don Fernand luy envoya un Gentilhomme de sa part, de celle des trois Cheva-

liers, & de la mienne. Aussi-tôt on nous apporta tant de Pain, que nous en eûmes assez pour en donner à nôtre Hôte, & à sa Famille, qui en avoit grand besoin.

Nous n'étions pas encore à Table, lorsque mes Gens apporterent dans ma Chambre plusieurs Paquets de Lettres qu'ils avoient trouvez sur les Degrez de l'Hôtellerie. Celuy qui les portoit ayant bû plus qu'il ne faut, s'y étoit endormy, & tous ses Paquets étoient exposez à la curiosité des Passans. Il ya dans ce Pays un tres-méchant ordre pour le Commerce ; & lorsque le Courier de France arrive à Saint Sebastien, on donne toutes les Lettres qu'il apporte à des Hommes qui vont fort biẽ à pied, & qui se relayent

les uns les autres. Ils mettent ces Paquets dans un Sac attaché avec de méchantes cordes sur leurs épaules; de maniere qu'il arrive souvent que les secrets de vôtre Cœur & de vôtre Maison sont en proye au premier Curieux qui fait boire ce miserable Pieton; & c'est ce qui arriva dans cette occasion; car Don Frederic de Cardone ayant regardé plusieurs dessus de Lettres, reconnut l'écriture d'une Dame à laquelle il prenoit apparemment interest; du moins je le jugeay ainsi par l'émotion de son Visage, & par l'empressement avec lequel il ouvrit le Paquet. Il lut la Lettre, & voulut bien me la montrer, sans vouloir me dire, ni de qui elle venoit, ni pour qui elle étoit: mais il me promit de m'en

informer à Madrid ; comme je la trouvoy bien écrite, il me vint dans l'esprit que vous seriez peut-être bien aise de voir le stile d'une Espagnole quand elle écrit à ce qu'elle aime ; je priay le Chevalier de m'en laisser prendre une copie , mais il est vray que la traduction ôte beaucoup d'agrement à cette Lettre , la voicy.

Tout contribue à m'affliger dans la malheureuse ambassade où vous allez, sans compter que l'éloignement est le poison des plus fortes amitez. Je ne puis me flatter que quelque rupture entre les Souverains puisse abreger le tems de votre absence, & me rendre un bien sans lequel je ne scaurois vivre. De tous les Princes de l'Europe, celui à qui l'on vous envoie est le plus uny avec nous ; Je ne prevoy point

de guerre contre luy, & ce fleau dont le Ciel punit les coupables, seroit pour moy mille fois plus doux que la Paix : Ouy, Je consentirois d'en porter seule tous les desastres, de voir mes Terres ruinées, mes Maisons en feu, de perdre mon Bien & ma liberté, pourveu que nous fussions ensemble, & que sans vous faire partager mes disgraces, je pusse jouir du plaisir de vous voir; vous devez juger par de telles dispositions de l'état où je suis quand je pense qu'effectivement vous allez partir, que je reste à Madrid, que je n'ose vous suivre, que mon devoir étouffe tout d'un coup les projets que je pourrois faire pour me consoler, & que je vous perds enfin dans le tems où je vous trouve le plus digne de ma tendresse, où j'ay plus de sujet d'estre persuadée de la vostre, & où je sens davan-

d'avantage les marques que vous m'en donnez ; je devois vous cacher ma douleur & ne rien ajouter à la vostre : mais quel moyen de pleurer & de pleurer sans vous ; hélas, hélas ! je seray bien-tôt reduite à pleurer toute seule : ne craignez vous point qu'une affliction si vive ne me tue, & ne pourriez vous pas feindre d'estre malade pour ne me point quitter ; songez à tous les biens qui sont renfermez dans cette proposition ; mais je suis folle de vous la faire, vous prefererez les Ordres du Roy aux miens, & c'est me vouloir attirer de nouveaux chagrins que de vous mettre à une telle épreuve. Adieu, je ne vous demande rien, parce que j'ay trop à vous demander, je n'ay jamais été si affligée.

Comme j'achevois de traduire la Lettre que je vous envoie, le

Fils de l'Alcade vint me voir; c'étoit un jeune Homme qui avoit bonne opinion de luy même, & qui étoit un vray Guap. Que ce mot ne vous embarasse point, ma chere Cousine, Guap veut dire en Espagnol, Brave, Galant, & mesme Fanfaron; les cheveux étoient séparés sur le milieu de la tête, & noiez par derriere avec un ruban bleu, large de quatre doigts, & long de deux aulnes, qui tomboit de toute sa longueur; il avoit des chausses de Velour noir, qui se boutonnoient de cinq ou six boutons au-dessus du genou, & sans quoy il seroit impossible de les ôter sans les déchirer en pieces, tant elles sont étroites en ce Pays; il avoit une Veste si courte, qu'elle ne passoit pas la poche; & un Pourpoint à lon-

gues basques de Velour noir ciselé, avec des manches pendantes larges de quatre doigts; les manches du Pourpoint étoient de Satin blanc brodées de jais; & au lieu d'avoir des manches de chemise de toile, il en portoit de Taffetas noir fort bouffantes avec des Manchettes de meime; son Manteau étoit de drap noir; & comme c'étoit un Guap, il l'avoit entortillé autour de son bras, parce que cela est plus galant, avec un Broquel à la main; c'est un espee de Bouelier fort leger, & qui a au milieu une pointe d'acier; ils le portent quand ils vont la nuit en bonne ou en mauvaise fortune; il tenoit de l'autre main une épée plus longue que demy pique, & le fer qu'il y avoit à la garde auroit pû.

suffire à faire une petite cuirasse ; comme ces épées sont si longues qu'on ne pouroit les tirer du foureau à moins que l'on ne fut aussi grand qu'un Géant ; ce foureau s'ouvre en appuyant le doigt sur un petit ressort. Il avoit aussi un poignard dont la lame étoit étroite ; il étoit attaché à sa ceinture contre son dos ; sa Gulille de carton couverte d'un petit quaintin luy tenoit le col si droit, qu'il ne pouvoit ni baisser ni tourner la tête. Rien n'est plus ridicule que ce hausse-col ; car ce n'est ni une fraize, ni un rabat, ni une cravatte ; cette Gulille enfin ne ressemble à rien, qui incommode beaucoup, & qui défigure de même ; son Chapeau étoit d'une grandeur prodigieuse ; la forme basse & doublé de taffetas

noir avec un gros crespé autour, comme un mary le porteroit pour le deüil de sa femme. L'on m'a dit que ce crespé est le titre le plus incontestable de la plus fine galanterie. Ceux qui se piquent de se mettre bien, ne portent ni chapeaux bordez, ni plumes, ni nœuds de rubans d'or & d'argent; c'est un crespé bien large & bien épais dont ils se parent; & il n'y a point de chimères qui puisse tenir contre cette vision; ses souliers étoient d'un Maroquin aussi fin que les peaux dont on fait les gands, & tout découpez malgré le froid, si justes aux pieds, qu'il sembloit qu'ils fussent collez dessus, & qui n'avoient point de talon. Il me fit en entrât une reverence à l'Espagnole, les deux jambes croisées l'une sur l'au-

tre, & se baissant gravement comme font les Femmes lorsqu'elles saluënt quelqu'un ; il étoit fort parfumé, & ils le font tous beaucoup ; sa visite ne fut pas longue ; il sçavoit assez son monde ; il n'oublia pas de me dire qu'il alloit souvent à Madrid, & qu'il ne s'y faisoit point de courses de Taureaux où il ne fut exposé sa vie. Comme j'avois sur le cœur le peu de soin que l'on prend des Lettres, je luy parlay du Courier que mes gens avoient trouvé endormy sur le degre ; il me dit que cela venoit de la negligence du Grand-Maître des Postes, ou pour mieux dire, de ce qu'il vouloit trop gagner ; & que si le Roy en étoit informé, il ne le souffriroit pas. Ce nom de Grand-Maître des Postes fit que je luy

demandai si l'on alloit quelque-fois en poste en Espagne, il me dit que ouïy, pourvû qu'on en eut la permission du Roy, ou du Grand-Maître qui est toujours un homme d'une naissance distinguée, & qu'à moins d'une Ordre bien signé & en bonne forme, qu'on ne donnoit point de Chevaux: Mais, luy dis-je, un homme qui vient de se battre, ou qui a d'autres raisons de vouloir faire diligence, que fait-il? rien, Madame, me dit-il, s'il a de bons Chevaux il s'en sert, & s'il n'en a pas il est assez embarassé; mais lorsque l'on veut aller en poste, & que l'on ne part pas directement de Madrid, il suffit de prendre un billet de l'Alcayde, qui veut dire Gouverneur des Villes par ou l'on passe. Ma cu-

iosité étant satisfaite sur ce chapitre, le Galant Espagnol se retira, & nous soupâmes tous ensemble à nôtre ordinaire.

Il y avoit deja du tems que j'étois couchée & endormie, quand je fûs réveillée par un son de cloches, & par un bruit confus de voix effroyables. Je ne sçavois encore ce qui le causoit, lorsque Don Fernand de Toledé, & Don Frederic de Cardonne, sans frapper à ma porte l'enfoncerent, & m'appellant de toute leur force pour me trouver (car ils n'avoient point de lumiere) vinrent l'un & l'autre à mon lit, & jetant ma Robe sur moy ils m'emporterent avec ma Fille au plus vite jusqu'au haut de la maison. Je ne peux vous représenter mon étonnement & ma
crainte.

crainte ; je leur demandai enfin
 ce qui étoit arrivé, ils me dirent
 que le dégel étoit venu tout
 d'un coup avec tant de violen-
 ce, que les Rivieres grossies par
 les torents qui tomboient de
 tous côtez des Montagnes, dont
 la Ville est entourée, s'étoient
 débordées & l'inondoient ; qu'
 au moment qu'ils m'étoient ve-
 nu prendre, l'eau étoit déjà dans
 ma chambre, & que le desordre
 étoit horrible ; il n'étoit pas ne-
 cessaire qu'ils m'en dissent da-
 vantage, car j'entendois des
 cris affreux, & l'eau ebranloit
 toute la maison. Je n'ay jamais
 eu si grand peur, je regrettois
 tendrement ma chere Patrie ;
 hélas ! disois-je, j'ay bien fait
 du chemin pour me venir noyer
 au quatrième étage d'une Hô-
 tellerie d'Aranda. Toute mau-

vaife plaisanterie à part , je croyois mourir ; & j'en étois si troublée, que je fus prête vingt fois de prier Messieurs de Tolede ou de Cardonne, de m'entendre en Confession. Je crois que dans la suite ils en auroient plus ry que moy ; nous fûmes jusqu'au jour dans des alarmes continuelles ; mais l'Alcade & les Habitans de cette Ville travaillèrent si promptement & si utilement à détourner les torrents , & à faire écouler les eaux , que nous n'en eûmes que la peur ; deux de nos Mulets furent noyez ; mes Litieres & mes Hardes se trouverent si penetrées d'eau , que pour les faire secher il a fallu rester un jour tout entier : & ce n'étoit pas une chose trop facile , car il n'y a point de

heminée aux Hôtelleries; l'on hauffa le four & l'on mit toutes mes hardes dedans. Je vous assure que je n'ay point gagné de cette malheureuse inondation: je me couchay après cela, ou pour mieux dire, je me mis dans le bain, mon lit étant aussi mouillé que tout le reste.

Nos Voyageurs ont jugé qu'il falloit me laisser un peu en repos, j'ay employé une partie de ma journée à vous écrire. Adieu, ma chere Cousine, il est tems de finir, je suis toujours plus à vous que personne du monde.

A Aranda de Ducro ce 9. de Mars.





SIXIÈME
LETTRE

L'Exactitude que j'ay à vous apprendre les choses que je crois dignes de vostre curiosité, m'oblige tres-souvent de m'informer de plusieurs particularitez que j'aurois negligées, si vous ne m'aviez pas dit qu'elles vous font plaisir, & que vous aimez à voyager sans sortir de vostre Cabinet.

Nous partîmes d'Aranda par un temps de dégel qui rendoit l'air bien plus chaud, mais qui rendoit aussi les chemins bien plus mauvais. Nous trouvâmes peu après la Montagne de Samozierra, qui sépare la vieille

Castille d'avec la nouvelle, & nous ne la traversâmes pas sans peine, tant pour sa hauteur, que pour la quantité de neiges dont les fonds estoient remplis, & où nous tombions quelquefois comme dans des précipices, croyant le chemin uni. L'on appelle ce Passage *Puerto*; il semble que ce nom ne devoit estre donné qu'à un Port où l'on s'embarque sur la Mer ou sur la Riviere, mais c'est ainsi qu'on explique le Passage d'un Royaume dans un autre; & toujours en faisant son chemin il en coûte, car les Gardes des Doüanes qui font payer les Droits du Roy, attendent les Voyageurs sur le grand chemin, & ne les laissent point en repos, qu'ils ne leurs ayent donné quelque chose.

En arrivant à Buitrago, nous étions aussi mouillez que la nuit de l'inondation d'Aranda, & encore que je fusse en litiere, je ne m'appercevois guere moins du mauvais temps, que si j'eusse été à pied ou à cheval, parce que les litieres sont si mal faites en ce País, & si mal fermées, que lors que les Mulets passent dans quelque Ruisseau, ils jettent avec leurs pieds une partie de l'eau dans la litiere; & quand elle y est une fois elle y demeure, de sorte que je fûs obligée en arrivant, de changer de linge & d'habits: Ensuite Don Fernand, les trois Chevaliers, ma Fille, & mes Femmes, vinrent avec moy au Château dont on m'avoit beaucoup parlé.

Il me parût aussi regulierement bâti que celuy de Lerma,

un peu moins grand , mais plus agreable. Les Appartemens en sont mieux tournez , & les meubles ont quelque chose de fort riche , & même de singulier, tant par leur antiquité que par leur magnificence. Ce Château est comme celuy de Lerma , à Don Rodrigo de Silva de Mendoza , Duc de Pastrane & de l'Infantade. Sa Mere se nomme Dona Caterina de Mendoza & Sandoval , Heritiere des Duchez de l'Infantado & de Lerma. Il vient de Pere en Fils de Ruy Gómés de Silva , qui fut fait Duc de Pastrane & Prince d'Eboly par le Roy Philippe II. Cette Princesse d'Eboli, dont il a été tant parlé pour sa beauté , étoit sa Femme , & le Roy en étoit tres-aimoureux : On me montra son Portrait qui doit avoir esté fait

par un excellent Peintre ; elle est représentée toute de sa grandeur, assise sous un Pavillon attaché à quelques branches d'arbres ; il semble qu'elle se leve, car elle n'a sur elle qu'un linge fin, qui laisse voir une partie de son corps ; si elle l'avoit aussi-beau qu'il paroît dans son Portrait, & si ses traits étoient aussi réguliers, on doit croire qu'elle étoit la plus charmante de toutes les Femmes ; ses yeux sont si vifs & remplis d'esprit, qu'il semble qu'elle va vous parler ; elle a la gorge, les bras, les pieds, & les jambes nuës ; ses cheveux tombent sur son sein, & des petits amours qui paroissent dans tous les coins du tableau, s'empressent pour la servir ; les uns tiennent son pied, & luy mettent un bro-

dequin ; les autres passent des fleurs dans ses cheveux ; il y en a qui soutiennent son miroir. On en voit plus loin qui lui éguisent des fleches, pendant que les autres en emplissent son carquois , & bandent son Arc : un Faune la regarde au travers des branches , elle l'aperçoit, elle le montre à un petit Cupidon , qui est appuyé sur ces genoux , & qui pleure comme s'il en avoit peur , dont il semble qu'elle sourit. Toute la bordure est d'argent ciselé & doré en beaucoup d'endroits. Je demeuray long-tems à la regarder avec une extrême plaisir, mais on me fit passer dans une Galerie, où jela vis encore. Elle étoit peinte dans un tres-grand Tableau à la suite de la Reine Elisabet, Fille de Hen-

ry II. Roy de France, que Philippe II. Roy d'Espagne époufa, au lieu de la donner au Prince Don Carlos son Fils, avec qui elle avoit été accordée. La Reine faisoit son Entrée à cheval comme c'est la coutume, & je trouvay la Princesse d'Eboly moins brillante auprès d'elle, qu'elle ne m'avoit paru étant seule. Il faut juger par là des charmes de cette jeune Reine: elle étoit vêtue d'une Robe de Satin bleu, mais du restetout de même que je vous ay représenté la Comtesse de Lemos. Le Roy la regardoit passer de dessus un Balcon; il étoit habillé de noir avec le Colier de la Toison; ses cheveux roux & blancs; le visage long, pâle, vieux, ridé & laid. L'Infant Don Carlos accompa-

gnoit la Reine : il étoit fort blanc, la tête belle, les cheveux blonds, les yeux bleus, & il regardoit la Reine avec une langueur si touchante, qu'il paroît que le Peintre a pénétré le secret de son cœur, & qu'il a voulu l'exprimer : son Habit étoit blanc, & brodé de Pierreries ; il étoit en Pourpoint tailladé avec un petit chapeau relevé par le côté, couvert de Plumes blanches. Je vis dans la même Galerie un autre Tableau qui me toucha fort ; c'étoit le Prince Don Carlos mourant ; il étoit assis dans un Fauteuil, son bras appuyé sur une Table qui étoit devant luy, & sa tête panchée sur sa main : il tenoit une plume comme s'il eût voulu écrire ; il y avoit devant luy un vase où il paroif-

soit quelque reste d'une liqueur brune, & apparemment que c'étoit du poison. Un peu plus loin on voyoit préparer le Bain, où l'on devoit luy ouvrir les veines; le Peintre avoit représenté parfaitement bien l'état où l'on se trouve dans une occasion si funeste: & comme j'avois lû son Histoire, & que j'en avois été attendrie, il me sembla qu'effectivement je le voyois sur le point de mourir. On me dit que tous ces Tableaux étoient de grand prix; on me conduisit dans une chambre dont l'ameublement avoit été à l'Archiduchesse Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas; & l'on prétend qu'elle y a travaillé elle-même; c'est un petit lit de Galle sur lequel on a appliqué des plu-

mes d'Oiseaux de toutes les couleurs , & cela forme des Grottesques, des Plumes, des Fleurs, des petits Animaux : la Tapissierie est pareille, & les différentes nuances des Plumes font un effet tres-agreable. Voilà ce que je remarquay de plus singulier au Château de Buitrago ; & comme il étoit déjà tard , nous en sortîmes.

Il y avoit plusieurs jours que je n'avois eu le plaisir de voir jouer à l'Ombre, je fis apporter des Cartes. Don Fernand avec deux des Chevaliers commencerent une reprise ; je m'intressay à mon ordinaire, & Don Esteve de Carvajal en fit autant de sorte qu'après avoir regardé jouer quelques momens, je luy demanday auquel des trois Chevaliers étoit la Comman-

derie, d'où ils revenoient lors que je les rencontray ; il me dit qu'elle n'étoit à pas un d'eux, qu'ils y étoient allé voir un de leurs amis communs, sur un accident fâcheux qui luy étoit arrivé à la Chasse. Me trouvant sur le chapitre des Commanderies, je le priay de m'apprendre si les Ordres de Saint Jacques, de Calatrava, & d'Alcantara, étoient anciens ; il me répondit qu'il y avoit plus de 500 ans qu'ils subsistoient ; que l'on appelloit autrefois l'Ordre de Calatrava, le Galant ; celui de Saint Jacques, le Riche ; & celui d'Alcantara, le Noble. Ce qui les faisoit nommer ainsi ; c'est que d'ordinaire il n'entroit dans Calatrava que des jeunes Cavaliers ; que Saint Jacques étoit

plus riche que les deux autres; & que pour être reçu Chevalier d'Alcantara, il falloit faire ses preuves de quatre races; au lieu que pour entrer dans les autres, il ne faut les faire que de deux. Dans les premiers tems que ces Ordres furent établis, les Chevaliers faisoient des Vœux, vivoient tres-regulièrement en Communauté, & ne portoient des armes que pour combattre les Mores: mais ensuite il y entra les plus grands Seigneurs du Royaume, lesquels obtinrent la liberté de se marier, sous cette condition, qu'ils seroient obligez d'en demander une dispense expresse au Saint Siege: il faut avoir un Brevet du Roy, faire ses preuves de Noblesse, & prouver aussi que l'on vient de *Christia-*

nos viejos, c'est-à-dire, qu'il n'est entré dans la Famille du Pere, ni de la Mere, aucuns Juifs, ni Mores. Le Pape Innocent VIII. donna en 1489. au Roy Ferdinand & à ses Successeurs, la disposition de toutes les Commanderies de ces trois Ordres, que l'on nomme Militaires. Le Roy d'Espagne en dispose en effet sous le titre d'Administrateur perpetuel; & il jouit des trois grandes Maîtrises qui luy valent plus de quatre cens mille écus de rente. Lors qu'il tient Chapelle comme Grand-Maître de l'Ordre, ou qu'il fait quelque Assemblée, les Chevaliers ont le Privilege d'être assis & couverts devant luy. Don Esteve ajoûta, que l'Ordre de Calatrava avoit 34 Commanderies,
&

& huit Prieurez, qui valoient 120 mille Ducats de revenu; qu'Alcantara avoit 33 Commanderies, 4 Alcaydies & 4 Prieurez qui rapportoient 80 mille Ducats, & que les 87 Commanderies de Saint Jacques, tant en Castille, qu'au Royaume de Leon, valoient plus de 272 mille Ducats. Vous pouvez juger par là, Madame, continua-t-il, qu'il ya des ressources pour les pauvres Gentilshommes Espagnols.

Je conviens, luy dis-je, que ce seroit une chose tres-avantageuse pour eux, s'ils étoient les seuls que l'on voulut admettre dans ces trois Ordres: mais il me semble que vous venez de me dire, que les plus grands Seigneurs en possèdent les plus belles Commanderies. C'est par

une regle generale, interrompit-il, qui veut toujours que le bien aille aux plus riches, quoiqu'il y eut de la justice d'en faire part aux autres; & les Aînés de grande qualite auroient encore dequoy se satisfaire, en obtenant l'Ordre de la Toison, qui distingue extrêmement ceux que le Roy en honore. Cependant, comme c'est une faveur qui n'est accompagnée d'aucun revenu, & qu'elle ne se donne pas même aisément, peu de gens la recherchent, & l'on ne voit d'ordinaire l'Ordre de la Toison qu'à des Princes. Si vous sçavez qui l'a institué, luy dis-je, vous m'obligerez de m'en informer. On pretend, reprit-il, que dans le tems que les Maures possedoient la meilleure & la plus grande

partie de l'Espagne, un Villageois qui vivoit selon Dieu, le priant avec ferveur de délivrer le Royaume de ces Infidelles, apperçût un Ange qui descendoit du Ciel, lequel luy donna une Toison d'or, & luy commanda de s'en servir pour amasser des Troupes; parce qu'à cette vüe on ne refuseroit pas de le suivre; & de combattre les Ennemis de la Foy. Ce Saint Homme obeït, & plusieurs Gentilshommes prirent en effet les armes sur ce qu'il leur dit.

Le succès de cette entreprise répondit à l'esperance que l'on en avoit conçüe. De maniere que Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, institua l'Ordre de la Toison d'or, en l'honneur de Dieu, de la Vierge, & de saint André, l'an 1419. & le propre

jour de ses Nôces avec Isabelle Fille du Roy de Portugal, fut choisi pour cette Ceremonie. Elle se fit à Bruges; il ordonna que le Duc de Bourgogne seroit Chef perpetuel de l'Ordre, parce que Saint Andre est Patron de la Bourgogne. On appelle ceux qu'ils l'ont, Cavalleros del Tuzon, c'est à dire Chevaliers de la Toison; & l'on peut remarquer par là, que l'on fait une difference à l'égard de cet Ordre, disant quand on parle des autres, *Fulano es Cavallero de la Orden de Santiago*, ou de *la Orden de Calatrava*, qui veut dire, un tel est Chevallier de l'Ordre de S. Jacques ou de l'Ordre de Calatrava.

Dans le tems que nous parlions ainsi, nous entendîmes un assez grand bruit, comme d'un

Equipage qui s'arrêtoit; au bout d'un moment, le Valet de Chambre de Don Frederic de Cardone entra dans ma Chambre, pour avertir son Maître, que Monsieur l'Archevêque de Burgos venoit d'arriver.

C'est une rencontre heureuse pour moy, dit-il; car j'étois party de Madrid exprès pour le voir; & ne l'ayant point trouvé à Burgos, j'en étois fort chagrin.

La Fortune est toujours dans vos interêts, luy dit, Don Sanche en souriant; mais pour ne vous pas retarder le plaisir de voir cet illustre Parent, nous allons quitter nôtre reprise. Don Frederic témoigna qu'il l'acheveroit volontiers; & que son impatience cederoit toujours à leur satisfaction.

Don Fernand & Don Sanche s'éleverent. Apparemment, dit Don Esteve, que Don Frederic ne sera pas des nôtres de ce soir. J'en juge d'une autre maniere, interrompit Don Fernand. L'Archevêque est l'Homme du Monde le plus honête; dès qu'il sçaura qu'il y a icy une Dame Françoisé, il voudra la venir voir. Il me feroit beaucoup d'honneur, dis-je, mais avec tout cela j'en serois un peu embarrassée; car il faut souper, & se coucher de bonne heure. J'achevois à peine ces paroles, quand Don Frederic revint sur ses pas.

Dès que Monsieur l'Archevêque a sçû qu'il y avoit une Dame étrangere à Buytrago, me dit-il, il n'a plus songé à

moy; & si vous le voulez bien, Madame, il viendra vous offrir tout ce qui dépend de luy en ce Pays-cy.

Je répondis à cette civilité comme je le devois; & Don Frederic étant retourné vers luy, l'amena un moment après dans ma Chambre. Je luy trouvay beaucoup de civilité; il parla peu, & garda la gravité convenable à son caractère, & à la Nation Espagnole: Il me plaignit fort de faire un si long voyage dans une Saison si rigoureuse: Il me pria de luy commander quelque chose en quoy il me pût obéir. C'est le compliment qu'on fait d'ordinaire en ce Pays. Il avoit par-dessus ses Habits une Soutanelle de Velour violet, avec des hauts de Manchés tousplisiez,

qui luy alloient jusqu'aux oreilles, & une paire de Lunettes sur le nez.

Il fit apporter à ma Fille un petit Sagoïn, qu'il voulut luy donner; & bien que j'en eusse de la peine, il fallut bien y consentir par les instances qu'il m'en fit, & par l'envie que mon Enfant avoit de l'accepter. Toutes les fois que Monsieur l'Archevêque prenoit du Tabac, ce qu'il faisoit assez souvent, le petit Singe luy tendoit la patte, & il en mettoit dessus, qu'il faignoit de prendre. Ce Prelat me dit que le Roy d'Espagne attendoit avec une extreme impatience la réponse du Marquis de Los-Balbazes, sur les Ordres qu'il luy avoit donnez de demander de sa part Mademoiselle, au Roy Tres-Chrétien.

rien. S'il ne l'obtenoit pas, ajoûta-t-il, je ne sçay ce qui en arriveroit ; car il est sensiblement touché de son mérite : mais toutes les apparences veulent que si l'on considère bien la Grandeur du Roy Tres-Catholique, on souhaitera ce Mariage : Quand le Soleil se couche sur une partie de ces Royaumes, il se leve sur l'autre. Et ce Monarque ne jouit pas seul de sa Grandeur, il a le plaisir de la partager avec ses Sujets, il est en état de les recompenser, de les rendre heureux, de les mettre dans des postes élevez, où toute leur ambition est remplie, où ils reçoivent les mêmes honneurs que des Souverains : Et n'est-ce pas aussi ce que doit souhaiter un Roy d'être en état de recompenser magnifi-

quement les services qu'on luy rend, de prévenir par ses bienfaits, & de forcer un ingrat à devenir reconnoissant. C'est une chose surprenante, que le nombre d'Emplois dans l'Épée, de Dignitez dans l'Église, & de Charges de Judicature, que Sa Majesté donne tous les jours.

Plusieurs Personnes m'en ont parlé comme vous, Monseigneur, luy dis-je; mais j'espere m'en instruire parfaitement à Madrid. Je suis en état de vous éclaircir au moins d'une partie de ce que vous voulez sçavoir, reprit-il; quelques raisons m'ont obligé d'en faire un petit Memoire, & je pense même l'avoir sur moy. Il me le donna aussi-tôt, & comme j'en ay gardé une copie, & qu'il me paroît curieux, je vais, ma chere Cou-

fine, vous le traduire icy.

*Viceroyautex qui dépendent du
Roy d'Espagne.*

Naples, Sicile, Arragon, Valence, Navarre, Sardaigne, Catalogne, & dans la nouvelle Espagne, le Perou.

*Gouvernemens de Royaumes & de
Provinces.*

Les Etats de Flandres, de Milan, Galice, Biscaye, les Isles de Maillorques & Minorques. Sept Gouvernemens dans les Indes Occidentales; à sçavoir, les Isles de la Madere, le Cap-Vert, Mina, Saint Thomas, Angola, Bresil, & Algarves. En Afrique Oran, Iseuta, Mazagan. En Occident, les Philippines.

*Evêchez & Archevêchez de la
Nomination du Roy Tres-Ca-
tholique, depuis que le Pape
Adrian VI. ceda le Droit qu'il
avoit d'y nommer.*

Premierement, dans les deux
Castilles, l'Archevêché de To-
lede, dont l'Archevêque est
Primat d'Espagne, grand Chan-
celier de Castille, & Conseiller
d'Etat. Il parle aux Etats, &
dans le Conseil, immédiatement
après le Roy, & on le consulte
ordinairement sur toutes les
Affaires importantes. Il a trois
sens cinquante mille Ecus de
revenu, & son Clergé quatre
cens mille.

L'Archevêque de Brague en
Portugal, lequel est Seigneur
spirituel & temporel de cette

Ville ; & qui pour marque de son Autorité porte la Crosse à la main, & l'Epée au côté , prend la Primatie de tout l'Espagne , & la dispute à l'Archevêque de Toledé, parce que cette Primatie étoit autrefois à Seville ; qu'on la mit à Toledé à cause de l'invasion des Maures ; & que Toledé étant tombée entre leurs mains , elle fut transférée à Brague : De sorte que l'Archevêque posséda long-tems cette Dignité : mais après que les Espagnols eurent repris Toledé , l'Archevêque redemanda sa Primatie ; celui de Brague ne voulut point consentir à la rendre , & ce différent n'ayant jamais été terminé , ils en prennent l'un & l'autre le Titre.

L'Archevêché de Seville

vaut 350 mille Ducats, & son Chapitre en a plus de centmille. Il ne se peut rien voir de plus beau que cette Cathedrale. Entre plusieurs choses remarquables, il y a une Tour bâtie de brique, large de 60 brasses, & haute de 40. Une autre Tour s'éleve au dessus, qui est si bien pratiquée par dedans, que l'on y monte à Cheval jusqu'au haut. Le dehors en est tout peint & doré.

L'Archevêché de S. Jacques de Compostelle vaut 60000 Ducats, & un Ducat vaut 30 s. monnoye de France; son Chapitre en a cent mille.

L'Archevêché de Grenade vaut 40000 Ducats.

Celuy de Burgos à peu près autant.

L'Archevêché de Sarragosse 50000.

L'Evêché d'Avila, 20 mille
Ducats de rente.

L'Archevêché de Valence
40 mille.

L'Evêché d'Astorgas douze
mille.

L'Evêché de Cuença, plus de
cinquante mille.

L'Evêché de Cordouë, envi-
ron 40 mille.

L'Evêché de Siguença, de
même.

L'Evêché de Segovie, 25 mille.

L'Evêché de Calahorra, 20
mille.

L'Evêché de Salamanque, un
peu plus.

L'Evêché de Placencia, 50
mille.

L'Evêché de Palencia, 25
mille.

L'Evêché de Jaca, plus de
30 mille.

L'Evêché de Malaga , 4^e
mille.

L'Evêché d'Osma , 22 mille.

L'Evêché de Zamora , 20
mille.

L'Evêché de Coria , 20 mille.

L'Evêché de Cindad Rodri-
go , 10 mille.

L'Evêché des Isles Canaries,
12 mille.

L'Evêché de Lugo , 8 mille.

L'Evêché de Mondoñedo,
10 mille.

L'Evêché d'Oviedo , 20
mille.

L'Evêché de Leon , 22 mille.

L'Evêché de Pampelune , 28
mille.

L'Evêché de Cadix , 12 mille.

L'Evêché d'Orense , 10 mille.

L'Evêché d'Onguela , 10 mille.

L'Evêché d'Almeria , 5000.

L'Evêché de Guadix , 9000.

L'Evêché de Tuy, 4 mille.

L'Evêché de Badajoz, 18 mille.

L'Evêché de Vailladolid, 15 mille.

L'Evêché de Huesca, 12 mille.

L'Evêché de Tarazona, 14 mille.

L'Evêché de Balbastro, 7 mille.

L'Evêché d'Albarracin, 6 mille.

L'Evêché de Teruel, 12 mille.

L'Evêché de Jaca, 6 mille.

Je ne dois pas ômettre de marquer, que la Cathedrale de Cordouë est extraordinairement belle ; elle fut bâtie par Abderhaman, qui regnoit sur tous les Maures d'Espagne. Elle leur servoit de Mosquée en l'an

787. mais les Chrétiens ayant pris Cordouë en 1236. ils firent une Eglise de cette Mosquee. Elle a 24 grandes Portes toutes travaillées de Sculptures & d'Ornemens d'acier ; sa longueur est de 600 pieds sur 50 de larges ; il y a 29 Nefs dans la longueur , & 19 dans la largeur ; elle est parfaitement bien proportionnée & soutenue de 850 Colonnes, dont la plus grande partie sont de Jaspes, & les autres de Marbre noir d'un pied & demy de diametre ; la Voûte est tres. bien peinte, & l'on peut juger par là de l'humeur magnifique des Maures.

Il est difficile de croire, après ce que j'ay écrit de la Cathedrale de Cordouë, que celle de Leon soit plus considerable. Cependant rien n'est plus vray ;

& c'est ce qui a donné lieu, à ce que l'on dit communément, que l'Eglise de Leon est la plus belle de toutes celles d'Espagne; l'Eglise de Toledé la plus riche; celle de Seville la plus grande, & celle de Salamanque la plus forte.

La Cathédrale de Malaga est merveilleusement bien parée, & d'une juste grandeur; les seules Chaises du Chœur ont coûté 105 mille Ecus, & tout le reste répond à cette magnificence.

Principauté de Catalogne.

L'Archevêché de Tarragone.

L'Evêché de Barcelone.

L'Evêché de Lerida.

L'Evêché d'Urgel.

L'Evêché de Gironne.

108 RELAT. DU VOYAGE

L'Evêché de Vique.

L'Evêché de Salsona.

L'Evêché de Tortose.

L'Evêché d'Elm.

Dans l'Italie.

L'Archevêché de Brindes.

L'Archevêché de Lanciano.

L'Archevêché de Matera.

L'Archevêché d'Otrante.

L'Archevêché de Rocli.

L'Archevêché de Salerne.

L'Archevêché de Trani.

L'Archevêché de Tarante.

L'Evêché d'Ariano.

L'Evêché d'Acerra.

L'Evêché d'Aguila.

L'Evêché de Costan.

L'Evêché de Castelamare.

Au Royaume de Naples.

L'Evêché de Gaëte.

- L'Evêché de Galipoli.
- L'Evêché de Gniovenazzo.
- L'Evêché de Mofula.
- L'Evêché de Monopoli.
- L'Evêché de Puzzol.
- L'Evêché de Potenza.
- L'Evêché de Trivento.
- L'Evêché de Tropea.
- L'Evêché Dugento.

Royaume de Sicile.

- L'Archevêché de Palerme.
- L'Archevêché de Montreal.
- L'Evêché de Girgento.
- L'Evêché de Mazara.
- L'Evêché de Mecine.
- L'Evêché de Parti.
- L'Evêché de Cefalu.
- L'Evêché de Catania.
- L'Evêché de Zaragoza.
- L'Evêché de Malte.

A Milan.

L'Archevesché de Milan.
L'Evesché de Vigevano.

Royaume de Maillorque.

L'Evesché de Maillorque.

Royaume de Sardagne.

L'Archevesché de Cagliari.
L'Archevesché d'Oristân.
L'Archevesché de Sacer.
L'Evesché d'Alguerâles.
L'Evesché de Boza.
L'Evesché d'Ampurias.

En Afrique.

L'Evesché de Tanger.
L'Evesché de Ceuta.

Aux Indes Orientales.

L'Archevesché de Goa.

L'Evesché de Madere.

L'Evesché d'Angola dans les
Isles Terceres.

L'Evesché de Cabouerde.

L'Evesché de Saint Thomas.

L'Evesché de Cochin.

L'Evesché de Malaca.

L'Evesché de Maliopor.

L'Evesché de Macao.

De tous les Archeveschez & Eveschez, il ne revient rien au Pape de l'Evesque qui meurt, ni pendant que le Benefice est vacant. On auroit peine à rapporter le nombre d'Abbayes & d'autres Dignitez auxquelles le Roy d'Espagne presente.

Il faut parler à present des six Archevêchez, & des trente-

112 R. ELAT DU VOYAGE
deux Evêchez de la nouvelle
Espagne, de ses Isles & du Pe-
rou.

L'Archevêché de la Ville de
Los-Reyes, Capitale de la Pro-
vince du Perou, vaut trente mil-
le Ecus de rente.

L'Evesché d'Arequipa seize
mille.

L'Evesché de Truxillo qua-
torze mille.

L'Evesché de saint Francisco
de Quito dix-huit mille.

L'Evesché de la grande Ville
de Cuzco vingt-quatre mille.

L'Evesché de saint Jean de la
Victoire huit mille,

L'Evesché de Panama six mille.

L'Evesché de Chilé cinq mille.

L'Evesché de Nôtre-Dame de
Chilé quatre mille.

L'Archevesché de Bogota du
nouveau Royaume de Grenade

de quatorze mille.

L'Evesché de Popaya cinq mille.

L'Evesché de Cartagene six mille.

L'Evesché de Sainte Marie dix-huit mille.

L'Evesché de la Plata de la Province de Los Charcas soixante mille.

L'Archidiacre de cet Evesché en a cinq mille; le Maître des Enfans de Chœur, le Chantre & le Tresorier, chacun quatre mille, six Chanoines chacun trois mille.

Six autres Dignitez, qui valent chacunes dix-huit cens écus, & l'on remarquera par la richesse du Chapitre de la Plata, que les autres n'en ont guère moins,

L'Archevesché de la Plata a

114 RELAT. DU VOYAGE

pour Suffragans,

L'Evesché de Paz.

L'Evesché de Tucuman.

L'Evesché de Santa Cruz de la Sierra.

L'Evesché de Paraguay de Buenos ayres.

L'Evesché del Rio de la Plata.

L'Evêché de Saint Jacques dans la Province de Tucuman vaut six mille écus.

L'Evesché de Saint Laurens de las Barrancas douze mille.

L'Evesché de Paraguay seize mille.

L'Evesché de la Sainte Trinité quinze mille.

L'Archevesché de Mexico érigé en 1518. vingt mille Reales.

L'Evesché de los Angelos cinquante mille reales.

L'Evesché de Valadolid de la
Province de Mechoacan qua-
torze mille écus.

L'Evesché d'Antequera sept
mille.

L'Evesché de Guadalaxara,
Province de la nouvelle Gali-
ce sept mille.

L'Evesché de Durango 4 mille.

L'Evesché de Merida Capitale
de la Province de Yucatan
huit mille.

L'Evesché de Gantiago de la
Province de Guatamala huit
mille.

L'Evesché de Santiago de Leon,
Suffragant de l'Archevesché
de Lima trois mille.

L'Evesché de Chiapa cinq mil-
le.

L'Archevesché de San Domin-
go des Isles Espagnoles, Pri-
mat des Indes trois mille.

L'Evesché de San Juan de Posto-Rico, 50 mille Reales.

L'Evesché de l'Isle de Cuba huit mille écus.

L'Evesché de Santa Anna de Coro huit mille.

L'Evesché de Camayagua Capitale de la Province de Honduras trois mille.

L'Achevesché Metropolitain de Manila Capitale des Isles Philippines, trois mille Ecus que le Roy s'est obligé de luy payer par la Bulle accordée en 1595. Le Roy paye de même tout le Chapitre. Cet Archevêché a trois Suffragans ; l'un dans l'Isle de Cebu ; l'autre dans l'Isle de Luzon ; le troisième à Comorines.

Après avoir lû le Memoire que l'Archevesque de Burgos

m'avoit donné , & l'avoit fait copier, il se retira, en me priant de permettre qu'il m'envoyât son Oille, parce qu'elle étoit toute prête, & que je n'aurois rien de meilleur à mon souper. Je l'en remerciay, & je luy dis que la même raison m'engageoit à la refuser, puisque sans elle il feroit aussi mauvaise chere que nous.

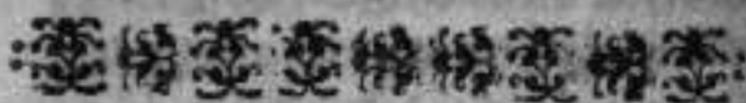
Cependant Don Frederic de Cardone l'étoit déjà allé querir, & il revint chargé d'une grande Marmite d'argent; mais il fut bien attrapé de la trouver fermée avec une Serrure: C'est la coûtume en Espagne; il en voulut avoir la Clef du Cuisinier (qui trouvant mauvais que son Maître ne mangeât point son Oille) répondit qu'il en avoit malheureusement per-

du la Clef dans les Neiges, & qu'il ne sçavoit plus où la prendre. Don Frederic fâché, voulut malgré moy l'aller dire à l'Archevêque, qui ordonna à son Major-Dôme de la faire trouver; il menaça le Cuisinier, & la Scene se passoit si près de ma Chambre, que je l'entendois toute: mais ce que j'y trouvoy de meilleur, c'étoit les réponses du Cuisinier, qui disoit, *No puedo padecer la rina, siendo christiano viejo, hidalgo como el Rey y poco mas*: Ce qui veut dire, Je ne puis souffrir que l'on me querelle, étant de race de vieux Chrétiens, Nobles comme le Roy, & même un peu plus.

C'est ordinairement de cette maniere que les Espagnols se présentent. Celuy-cy n'étoit pas seulement glorieux, il étoit opi-

niâtre ; & quoique l'on pût faire & dire, il ne voulut point donner la Clef de la Marmite : De forte que l'Oille y demeura sans que nous y eussions goûté. Nous nous couchâmes assez tard ; & comme je n'ay pas été matinal, tout ce que j'ay pû faire avant de partir, ç'a été de finir cette Lettre, & dès demain j'en recommenceray une autre, où vous serez informée de la suite de mon Voyage. Continuez, ma chere Cousine, d'y prendre un peu d'interêt ; c'est le moyen de le rendre heureux & agreable.

A Buitrago ce 13. Mars 1679.



SEPTIÈME

LETTRE

IL est bien aisé de s'apercevoir que nous ne sommes pas loin de Madrid ; le tems est beau malgré la saison, & nous n'avons plus besoin de feu : mais une chose assez surprenante, c'est que dans les Hôteleries qui sont les plus proches de cette grande Ville, on y est traité bien plus mal que dans celles qui en sont éloignées de cent lieuës : l'on croiroit bien plutôt arriver dans des Deserts, que d'aprocher d'une Ville où demeure un Puissant Roy : & je vous assure, ma chere Cousine

sine

fine, que dans toute nôtre route, je n'ay pas vû une Maison qui plaise, ni un beau Château ; j'en suis étonnée , car je croyois qu'en ce País-cy, comme au nôtre , je trouverois de belles promenades & de petits Palais enchantez ; mais l'on y voit à peine quelques Arbres qui croissent en depit du Terroir : & à l'heure qu'il est , bien que je ne sois qu'à dix lieuës de Madrid, ma Chambre est de plein pied avec l'Ecurie ; c'est un trou où il faut apporter de la lumiere à midi : mais bon Dieu quelle lumiere, il vaudroit mieux n'en point avoir du tout ; car c'est une Lampe qui ôte la joye par sa triste lueur, & la santé par sa fumée puante : l'on est allé par tout , & même chez le Curé , pour

avoir une chandelle , il ne s'en est point trouvé , & je doute qu'il y ait des Cierges dans son Eglise. Il regne ici un fort grand air de pauvreté : Don Fernand de Toledé , qui s'aperçoit de ma surprise, m'assure que je verray de tres-belles choses à Madrid : mais je ne puis m'empêcher de luy dire, que je n'en suis guère persuadée; il est vray que les Espagnols soutiennent leur indigence, par un air de gravité qui impose : il n'est pas jusqu'aux Païsans qui ne marchent à pas comptez : ils sont avec cela si curieux de nouvelles, qu'il semble que tout leur bonheur en dépend: ils sont entrez sans ceremonie dans ma chambre, la plûpart sans souliers , & n'ayant sous les pieds qu'un

méchant feutre rataché de corde : ils m'ont prié de leur apprendre ce que je sçavois de la Cour de France : après que je leur en eut parlé , ils ont examiné ce que je venois de dire ; & puis ils ont fait leurs réflexions entre-eux , dans lesquelles il paroissoit un fond d'esprit & de vivacité surprenant : constamment cette Nation a quelque chose de supérieur à bien d'autres. Il est venu parmi les autres Femmes une maniere de Bourgeoise assez jolie : elle portoit son enfant sur ses bras , il est d'une maigreur affreuse : il avoit plus de cent petites mains, les unes de geais, les autres de terre ciselée attachées à son col, & sur luy de tous côtez. J'ay demandé à sa Mere ce que cela signifioit ; elle m'a répon-

du que cela serroit contre le mal desyeux. Comment lui ay-je dit, est-ce que ces petites mains empêchent d'y avoir mal, Assûrement, Madame, a-t-elle repliqué, mais ce n'est pas comme vous l'entendez ; car vous sçauvez, s'il vous plaît, qu'il y a des gens en ce País qui ont un tel poison dans les yeux, qu'en regardant fixement une personne, & particulièrement un jeune Enfant, ils le font mourir en langueur : J'ay vû un homme qui avoit un œil malin, c'est le nom qu'on lui donne ; & comme il faisoit du mal lors qu'il regardoit de cet œil, on l'obligea de le couvrir d'une grande emplâtre : pour son autre œil, il n'avoit aucune malignité, mais il arrivoit quelquefois qu'étant avec ces Amis,

lors qu'il voyoit beaucoup de poules ensemble, il disoit choisissez celle que vous voulez que je tuë: on lui en monroit une; il ôtoit son emplâtre; il regardoit fixement la poule, & peu après elle tournoit plusieurs tours toute étourdie, & tomboit morte. Elle prétend aussi qu'il y a des Magiciens, qui regardant quelqu'un avec une mauvaise intention, leur donnent une langueur qui les fait devenir maigres comme des squelettes; & son enfant m'a-t-elle dit en est frappé: mais le remède à cela, ce sont ces petites menottes qui viennent d'ordinaire de Portugal. Elle m'a dit encore que c'est la coutume, lors qu'on voit qu'une personne nous regarde attentivement, & qu'elle a assez mé-

chante mine pour craindre qu'elle ne donne le mal d'Ojos; on l'appelle ainsi, parce qu'il se fait par les yeux; de luy présenter une de ces mains de geais; ou la sienne même fermée, & de luy dire, *toma lamano*, ce qui veut dire, prend cette main: à quoi il faut que celui qu'on soupçonne réponde, *Dios te bendiga*, Dieu te benisse; & s'il ne le dit pas, l'on juge qu'il est mal intentionné, & là-dessus on peut le dénoncer à l'Inquisition; ou si l'on est le plus fort, on le bat jusqu'à ce qu'il ait dit, *Dios te bendiga*.

Je ne vous assure pas comme une chose certaine, que le conte de la Poule soit positivement vray; mais ce qui est de vray, c'est qu'ici l'on est fortement persuadé qu'il y a des gens qui

vous font du mal en vous regardant , & même il y a des Eglises où l'on va en Pelerina-ge pour en estre gueri. J'ay demanday à cette jeune Femme s'il ne paroïssoit rien d'extraordinaire dans ce qu'ils appellent les yeux malins : Elle m'a dit que non, si ce n'est qu'ils sont remplis d'une vivacité & d'un tel brillant, qu'il semble qu'ils soient tout de feu , & qu'on diroit qu'ils vont vous penetrer comme un dard : Elle m'a dit encore, que depuis peu l'Inquisition avoit fait arrester une vieille Femme que l'on accusoit d'estre Sorciere ; & qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit mis son Enfant au pitoyable état où je le voyois. Je luy ay demanday ce que l'on feroit de cette Femme : Elle m'a

dit que s'il y avoit des preuves assez fortes, on la brûleroit infailliblement, ou qu'on la laisseroit dans l'Inquisition; & que le meilleur parti pour elle, c'étoit d'en sortir avec le fouet dās les ruës: Qu'on attache ces Sorcieres à la queue d'un Afne, ou qu'on les monte dessus coëffées d'une Mitre de papier peinte de toutes couleurs, avec des écriteaux qui apprennent les crimes qu'elles ont commis: Qu'en ce belle équipage on les promenant par la Ville, où chacun à la liberté de les frapper, ou de leur jeter de la boüe. Mais luy ay-je dit, par où trouvez-vous que si elles restoient en Prison, leur condition seroit pire. O Madame, m'a-t'elle dit, je voy bien que vous n'estes pas encore informée de

ce que c'est que l'Inquisition; tout ce que l'on en peut dire, n'approche point des rigueurs que l'on y exerce: L'on vous arreste & l'on vous jette dans un cachot; vous y passez deux ou trois mois, quelquefois plus ou moins, sans que l'on vous parle de rien: Au bout de ce tems on vous mene devant les Juges, qui d'un air severe vous demandent pourquoy vous êtes là; il est assez naturel de répondre que vous n'en sçavez rien. Il ne vous en disent pas davantage, & vous renvoient dans cet affreux cachot; où l'on souffre tous les jours des peines mille fois plus cruelles que la mort même: L'on n'en meurt pourtant pas, & l'on est quelquefois un an en cet état. Au bout de ce tems, on vous reme-

ne devant les mêmes Juges, ou devant d'autres : car ils changent , & vont en differents Pays : ceux-là vous demandent encore pourquoy vous estes detenu , vous répondez que l'on vous a fait prendre , & que vous en ignorez le sujet. On vous renvoye dans le cachot sans parler davantage. Enfin l'on y passe quelquefois sa vie. Et comme je luy ay demandé, si c'estoit la coûtume que l'on s'accusât soy-même : Elle m'a dit que pour certaines gens c'étoit assurément le meilleur & le plus court : Mais que les Juges ne tenoient cette conduite qu'avec ceux contre lesquels ils n'avoient pas de preuves assez fortes : car d'ordinaire, lors que quelqu'un accuse une personne de crimes capitaux , il faut

que le dénonciateur reste en Prison avec le criminel , & cela est cause que l'on y est un peu plus modéré : Elle m'a conté des particularitez , des Supplices , & de toutes leur manieres , dont je ne veux point remplir cette Lettre , rien n'est plus effroyable : Elle m'a dit encore, qu'elle a connu un Juif nommé Ismaël , qui fût mis dans la Prison de l'Inquisition de Seville avec son Pere , qui étoit un Rabin de leur Loy. Il y avoit quatre ans qu'ils y étoient , lors qu'Ismaël ayant fait un trou , grimpa jusqu'au plus haut d'une tour , & se servant des cordes qu'il avoit préparées , il se laissa couler le long du mur avec beaucoup de peril : mais lors qu'il fût descendu il se reprocha qu'il venoit d'abandon-

ner son Pere; & sans confiderer le risque qu'il couroit de plus d'une maniere, puisque son Pere & luy étoient jugez, & devoient être conduits dans peu de jours à Madrid avec plusieurs autres, pour y souffrir le dernier supplice; il ne laissa pas de se determiner; il remonta genereusement sur la Tour, descendit dans son cachot, en tira son Pere, le fit sauver avant luy, & se sauva ensuite. J'ay trouvé cette action fort belle, & digne d'estre donnée pour exemple aux Chrestiens dans un siecle où le cœur se revolte aisement contre les devoirs les plus indispensables de la nature. Je continuois d'entretenir avec plaisir cette bonne Espagnole, lors que Constance, celle de mes Femmes que vous con-

noissez, m'est venu dire avec beaucoup d'empressement, qu'elle venoit de voir Monsieur Daucourt, & que si je voulois elle l'iroit appeller : C'est un Gentil-Homme qui est riche, & que j'ay connu à Paris : Il est honneste garçon, homme d'esprit, & bien fait de sa personne : Je sçay qu'il a à Madrid son Frere, lequel est auprès de Don Juan d'Autriche : ayant témoigné que je serois bien aise de lui parler, Constance l'est allé chercher, & me l'a amené. Après les premieres honnestetez, & m'estre informée des nouvelles de ma Parente, que je croyois bien qu'il connoissoit, je lui ay demanday de ses nouvelles particulieres, & s'il étoit bien content de son Voyage. Ah ! Madame, ne me parlez pas

de mon Voyage, s'est-il écrié, il n'en a jamais été un plus malheureux; & si vous étiez venuë quelques jours plutôt, vous m'auriez vû pendre: Comment, luy ay-je dit, qu'entendez-vous parla. J'entends m'a-t'il dit, que tout au moins j'en ay eu la peur entiere, & que voicy bien le Pays du monde le plus deplaisant pour les Etrangers: Mais, Madame, si vous avez assez de loisir, & que vous en vouliez sçavoir davantage, je vous conterai mon aventure. Elle est singuliere, & vous prouvera bien ce que j'ay l'honneur de vous dire. Vous me ferez beaucoup de plaisir, luy ay-je dit, nous sommes ici dans un lieu où quelque nouvelle agreablement contée, nous fera d'un grand secours,

il l'a commença aussi-tôt en cette maniere.

Quelques affaires qui me regardent, & l'envie de revoir un Frere dont j'étois éloigné depuis plusieurs années, m'obligèrent, Madame, de faire le Voyage de Madrid: Je ne sçavois guère les coûtumes de cette Ville-là; je croyois que l'on alloit chez les Femmes sans façon; que l'on jouoit, que l'on mangeoit avec elles: mais je fus étonné d'apprendre, que chacune d'elles est plus retirée dans sa Maison, qu'un Chartreux ne l'est dans sa Cellule: & qu'il y avoit des gens qui s'aimoient depuis deux ou trois ans, qui ne s'étoient encore jamais parlé. Des manieres si singulieres me firent rire; je dis là-dessus toutes les bonnes & les mauvaises

plaisanteries qui me vinrent en l'esprit : mais je traitay la chose plus serieusement, lorsque j'appris que ces Femmes si bien enfermées, étoient plus aimables que toutes les autres Femmes ensemble : qu'elles avoient une delicateffe, une vivacité, & des manieres que l'on ne trouvoit que chez elles : que l'amour y paroissoit toujours nouveau, & que l'on ne changeoit jamais une Espagnolle que pour une autre Espagnolle. J'étois au desespoir, des difficultez qu'il y avoit pour les aborder ; un de mes Amis appellé Belleville, qui avoit fait le Voyage avec moy, & qui est un joly garçon, n'enrageoit guère moins de son côté que je faisois du mien : mon Frere qui craignoit qu'il ne nous arrivât quelque fâcheux

cheux accident, nous disoit sans cesse que les Maris en ce Pais-cy étoient tres-jaloux, grands tueurs de gens, & qui ne faisoient pas plus de difficulté de se défaire d'un Homme que d'une Mouche. Cela n'accommodoit guère deux hommes qui n'étoient pas encore las de vivre.

Nous allions dans tous les endroits où nous croyions voir des Dames; nous en voyions en effet; mais ce n'étoit pas contentement; toutes les reverences que nous leur faisons ne nous produisoient rien, chacun de nous revenoit tous les soirs fort las & fort dégoûté de nos inutiles Promenades.

Une nuit que Belleville & moy fûmes veiller au Prado; c'est une Promenade plantée de

grands Arbres , ornée de plusieurs Fontaines jaillissantes , dont l'eau qui tombe à gros bouillons dans des Bassins , coule quand on le veut dans le Cours pour l'arroser , & la rendre plus fraîche & plus agreable. Cette nuit-là , dis-je , étoit la plus belle que l'on pouvoit souhaiter. Apres avoir mis pied à terre , & renvoyé nôtre Carrosse , nous nous promenâmes doucement ; & nous avions déjà fait quelques tours d'Allées , lorsque nous nous assîmes sur le bord d'une Fontaine ; nous commençâmes là de faire nos plaintes ordinaires. Mon cher Belleville , dis-je à mon Amy , ne serons-nous jamais assez heureux pour trouver une Espagnolle qui soit de ces spirituelles & de ces engageantes tant

vantées. Hélas ! dit-il , je le desire trop pour l'esperer ; nous n'avons trouvé jusques icy que de ces laides creatures qui courent apres les gens pour les faire desesperer, & qui sont sous leurs Mantilles blanches plus jaunes & plus dégoûtantes que des Bohémiennes ; je vous avouë que celles-là ne me plaisent point ; & que mal-gré leur vivacité je ne puis me résoudre de lier une conversation avec elles.

Dans le moment qu'il achevoit ces mots, nous vîmes sortir d'une porte voisine deux Femmes ; elles avoient quitte leurs Jupes de dessus , qui sont toujours fort unies ; & quand elles entr'ouvoient leurs Mantes, le clair de la Lune nous les faisoit voir toutes brillantes d'Or & de Pierreries. Vray Dieu,

s'écria Belleville, voicy tout au moins deux Fées. Parlez micux, luy dis-je, ce sont tout au moins deux Anges. En les voyant approcher nous nous levâmes, & leur fîmes la plus profonde reverence que nous eussions jamais faites. Elles passerent doucement, & nous regarderent tantôt d'un œil & tantôt de l'autre, avec les petites minauderies qui siéent si bien aux Espagnoles. Elles s'eloignerent un peu; nous étions en doute si elles reviendroient sur leurs pas, ou si nous devions les suivre; & pendant que nous deliberions ensemble, nous les vîmes approcher; elles s'arrêterent quand elles furent proches de nous; unes d'elles prit la parolle, & nous demanda si nous sçavions l'Espagnol. Je voy à vos Ha-

bits, continua-t-elle, que vous êtes Etrangers; mais dites-moy, je vous prie, de quel Pays vous êtes. Nous luy répondîmes que nous étions François, que nous parlions assez mal l'Espagnol; mais que nous avions grande envie de le bien apprendre; que nous étions persuadés que pour y réussir, il falloit aimer une Espagnole, & qu'il ne tiendroit pas à nous, si nous en trouvions quelqu'une qui voulût être aimée. L'affaire est delicate, reprit l'autre Dame qui n'avoit point encore parlé, & je plaindrois celle qui s'y embarqueroit; car l'on m'a dit que les François ne sont pas fideles. Ha! Madame, s'écria Belleville, on a eu dessein de leur rendre un mauvais office auprès de vous, mais c'est une médifance qu'il

est aisé de détruire ; & bien que je donnasse mon cœur à une jolie Femme, je sens bien que je ne pourrois pas le reprendre de même. Et quoy ? interrompit celle qui m'avoit déjà parlé, êtes-vous capable de vous engager sans reflexion à une première vûë, j'en aurois un peu moins bonne opinion de vous. Ha pourquoy ? s'écria-t-il, Madame, perdre un tems qui doit être si précieux ; s'il est bon d'aimer, il est bon de commencer tout le plutôt que l'on peut ; les cœurs qui sont nez pour l'amour, s'usent & se gâtent quand ils n'en ont point. Vos maximes sont galantes, dit-elle ; mais elles me paroissent dangereuses ; il ne faut pas seulement éviter de les suivre, je tiens qu'il faut éviter de les entendre : & on est

fet elles vouloient se retirer, lorsque nous les priâmes avec beaucoup d'instance, de rester encore quelques momens au Prado, & nous leurs dîmes l'un & l'autre tout ce qui pouvoit les obliger de se faire connoître, & de nous donner la satisfaction de les voir sans leurs Mantes. La conversation étoit assez vive, & assez agreable; elles avoient infiniment d'esprit; & comme elles sçavoient ménager tous leurs avantages, elles nous montroient leurs mains en raccommoiant sans affectation leurs coëffures; & ces mains étoient plus blanches que la Neige: malgré le soin apparent qu'elles prenoient de se cacher, nous les voyons assez pour remarquer qu'elles avoient le tein fort beau, les yeux vifs,

& les traits assez reguliers. Nous les quittâmes le plus tard que nous pûmes, & nous les conjurâmes de revenir quelquefois à la promenade, ou de nous accorder la permission d'aller chez elles. Elles ne convinrent de rien; & en effet, nous fûmes plusieurs fois de suite au Prado, & toujours proche de la Fontaine où nous les avions vûes la premiere fois, sans que nous pussions les appercevoir. Voilà bien du tems perdu, disions-nous; quel moyen de passer sa vie dans cette grande oisiveté, il faut renoncer à des Dames d'un accez si difficile. C'étoit bien aussi nôtre dessein, mais il ne dura guère: car à peine l'avions-nous formé, que nous vîmes sortir de la même porte, les deux inconnuës. Nous les abordâmes

dâmes respectueusement, & nos manieres honnêtes ne leur déplurent pas. Belleville donna la main à la plus petite, & moy à la plus grande. Je tâchay de luy faire connoître l'impatience que j'avois eüe de la revoir. Je luy fis des reproches, aus uels elle ne me parut point indifférente; & devenant plus hardy, je luy parlay des sentimens qu'elle m'avoit inspiré, & je l'affûray qu'il ne tiendrait qu'à elle de m'engager pour le reste de ma vie; elle me parut fort réservée sur la plus petite marque de bonté. Dans la suite de nôtre conversation, elle me dit qu'elle étoit heritiere d'un assez grand bien; qu'elle s'appelloit Inès, que son Pere avoit été Chevalier de Saint Jâques, & qu'il étoit d'une qualité di-

stinguée ; que celle qui l'accompagnoit se nommoit Isabelle, & qu'elles étoient Cousines. Toutes ces particularitez me firent plaisir, parce que je trouvois en elle une Personne de naissance, & que cela flattoit ma vanité. Je la priay en la quittant, de m'accorder la permission de l'aller voir. Ce que vous desirez est en usage dans vôtre Pays, me dit-elle ; & si j'y étois, je me ferois un plaisir d'en suivre les Coutumes ; mais les nôtres sont différentes ; & bien que je ne comprenne aucun crime en ce que vous me demandez, je suis obligée de garder des mesures de bien-séance auxquelles je ne veux point manquer. Je chercheray quelque moyen de vous voir sans cela, reposez-vous-en sur moy, &

ne me sçachez pas mauvais gré de vous refuser une chose dont je ne suis pas absolument la Maîtresse. Adieu, continua-t-elle, je penseray à ce que vous souhaitez, & je vous informeray de ce que je puis. Je luy baisay la main, & me retiray fort touché de ses manieres, de son esprit, & de sa conduite.

Aussi-tôt que je me trouvay seul avec Belleville, je luy demanday s'il étoit content de la conversation qu'il venoit d'avoir. Il me dit qu'il avoit sujet de l'être, & qu'Isabelle luy paroissoit douce & aimable. Vous êtes bienheureux, luy dis-je, de luy avoir déjà trouvé de la douceur. Inès ne m'a pas donné lieu de croire qu'elle en a, son caractere est enjoué, elle tourne tout ce que je luy dis en raillerie, & je

desespere de lier une affaire serieuse avec elle. Nous demeurâmes quelques jours sans les voir, n'y personne de leur part; mais un matin que j'entendois la Messe, une vieille Femme cachée sous sa Mante, s'approcha de moy, & me presenta un Billet, où je lûs ces mots :

Vous me paroissez trop aimable pour vous voir souvent, & je vous avoue que je me desie un peu de mon cœur; si le vôtre est véritablement touché pour moy, il faut songer à l'Hymen. Je vous ay dit que je suis riche, & je vous ay dit vray : Le party que je vous offre n'est point mauvais à prendre: Pensez-y, ie me strouveray ce soir aux bords du Mansanarez, où vous me pourrez dire vos sentimens.

Comme je n'étois pas en lieu où j'eusse dequoy luy faire Réponse, je me contentay de luy écrire sur mes Tablettes.

Vous êtes en état de me faire faire le voyage que vous voudrez. Je sens bien que ie vous aime trop pour mon repos. & que ie devois me défier beaucoup plus de ma foiblesse, que vous n'avez sujet de vous défier de la vôtre: Cependant ie me trouveray au Mansanarez, resolu de vous obéir, quoique vous vouliez de moy.

Je donnai mes Tablette à cette honnête Messagere, qui avoit bien la mine d'en voler les Plagues & les Fermoirs avant quede les rendre. Je priay Belleville de me laisser aller seul à mon Rendez-vous. Il me dit qu'il en avoit

de la joye, parce qu'Isabelle l'avoit fait avertir qu'elle luy vouloit parler en particulier à la Floride. Nous attendîmes avec impatience l'heure marquée, & nous nous séparâmes tous deux, après nous être souhaité une heureuse aventure.

Dès que je fus arrivé au bord de l'Eau, je regarday avec soin tous les Carosses qui passoient; mais il m'auroit été difficile d'y rien connoître, parce qu'ils étoient fermez avec des doubles Rideaux. Enfin, il en vint un qui s'arrêta, & j'apperçû des Femmes qui me faisoient signe de m'approcher. Je le fis promptement; c'étoit Ines, qui étoit encore plus cachée qu'à son ordinaire, & que je ne pouvois discerner d'avec les autres, qu'au son de sa voix. Que vous

êtes mystérieuse, luy dis-je, pensez-vous, Madame, qu'il n'y ait pas dequoy me faire mourir de chagrin de ne vous voir jamais, & d'en avoir toujours tant d'envie. Si vous voulez venir avec moy, me dit-elle, vous me verrez, mais je veux dès icy vous bander les yeux, En verite, luy dis-je, vous m'avez paru fort aimable jusqu'à present ; mais ces airs mystérieux qui ne menent à rien, & qui font souffrir, ne me conviennent guere. Si je suis assez malheureux pour que vous me croyiez un mal-honnête Homme, vous ne devez jamais vous fier en moy ; mais au contraire, si vous m'avez donné votre estime, vous me la devez témoigner par un procedé plus franc. Vous devez être persuadé, interrompit-elle, que j'ay

de puissantes raisons d'en user comme je fais ; puisque malgré ce que vous venez de me dire , je ne change point de résolution : la chose cependant dépend de vous ; mais à mon egard je ne souffriray point que vous montiez dans mon Carosse qu'à cette condition. Comme les Espagnolles sont naturellement opiniâtres, je choisis plutôt de me laisser bander les yeux , que de rompre avec elle. J'avoüé que j'avois quelque sorte de vanité de ces apparences de bonne Fortune , & je m'imaginois être avec quelque Princesse, qui ne vouloit pas que je la conusse dans ce moment ; mais que je trouverois dans la suite une des plus parfaites & des plus riches de l'Espagne. Cette vision m'empêcha de m'opposer plus

long-temps à ce qu'elle vouloit. Je luy dis qu'elle étoit la Maîtresse de me bander les yeux, & même de me les crever, si elle y trouvoit quelque plaisir. Elle m'attacha un Meuchoir autour de la tête, si serré, qu'elle me fit d'abord une douleur effroyable : je me mis ensuite auprès d'elle ; il étoit déjà nuit, je ne sçavois point où nous allions, & je m'abandonnay absolument à sa conduite.

Ines avoit avec elle deux autres Filles ; le Carosse fit tant de tours, que nous courûmes la plus grande partie des Ruës de Madrid. Ines m'entretenoit avec trop d'Esprit, pour que je m'apperçeusse de la longueur du chemin ; & j'étois charmé de l'entendre, lorsque nôtre malheureux Carosse, qui étoit assez

mal attelé, fut accroché par un autre, & renversé tout d'un coup. Ainsi nous nous trouvâmes dans ce que l'on appelle la Marée, c'est à dire dans un des plus grands, & des plus vilains Ruisseaux de la Ville. Je n'ay jamais été si chagrin que je le fus; les trois Seigneros étoient tombées sur moy, elles m'étouffoient par leur pesanteur, & me rendoient sourd par leurs cris. Mes yeux étoient toujours bandez, & mon visage se trouvoit tourné d'une certaine maniere que je ne pouvois crier à mon tour, sans avaler de cette eau puante. C'est-là que je fis quelques reflexions sur les contre-tems de la vie; & quoique j'aimasse beaucoup Inès, je sentoie que je m'aimois encore davantage, & que j'aurois souhaité de ne l'avoir jamais vûe.

Sans que j'aye positivement scû ce qui se passa, je me sentis delivré du fardeau qui m'accabloit; & lorsque je me fus relevé à l'aide de quelques Gens qui me tirèrent de là, je ne trouvay plus Inés, ni ses Compagnes. Ceux qui étoient autour de moy, rioient comme des Fous, de me voir les yeux bandez, & si mouillé de cette Eau noire, qu'il sembloit que l'on m'eût trempé dans de l'ancre. Je demanday au Cocher où étoit sa Maîtresse: Il me dit que la Dame avec qui j'étois n'étoit point sa Maîtresse, & qu'elle s'en étoit allée en me maudissant; qu'elle étoit fort crotée; qu'il ne la connoissoit point, & qu'elle luy avoit seulement dit en partant, que c'estoit moy qui le payeroit. Et où l'as-tu donc

prise, luy dis-je ? A la Porte de las Delcalças Reales, me dit-il ; une vieille Femme m'est venu querir, & ma mené prendre celle-là. Je l'obligeay pour mon Argent de me conduire chez moy. J'attendis Belleville avec une impatience mêlée de chagrin ; il revint fort tard, & fort content d'Isabelle, à laquelle il trouvoit assez de bonté, & bien de l'esprit.

Je luyracontay mon avanture, il ne put s'empêcher d'en rire de tout son cœur ; & comme il avoit un fond de joye extraordinaire, il me fit cent plaisanteries, qui acheverent de me mettre de tres-mauvaise humeur ; nous ne nous couchâmes qu'au jour, & je me levay seulement pour aller faire un tour au Prado avec lui ; comme

nous passions sous des Fenêtres assez basses, j'entendis Ines qui me dit, Cavalier, n'allez pas si vite, il est bien juste de vous demander comment vous vous trouvez de la chute d'hier au soir. Mais vous même, belle Ines, lui dis-je en approchant de la fenêtre, que devintés-vous? & n'étois-je pas déjà assez à plaindre sans avoir le malheur de vous perdre: Vous ne m'auriez pas perduë, continua-t'elle, sans qu'une Dame de mes parentes qui passa dans ce moment, reconnut le son de ma voix; je fus obligée malgré moi de monter avec elle dans son Carosse, car je ne voulois pas qu'elle vit que nous étions ensemble; bien que le Cocher m'en eût parlé d'une autre maniere, je n'osay pas

entrer dans un plus grand éclaircissement, crainte de lui faire quelque peine, & je lui demanday avec beaucoup de tendresse, quand je pourrois lui dire sans obstacles jusqu'où alloit ma passion & mon respect pour elle. Ce sera bien-tôt, me dit-elle; car je commence à croire que vous m'aimez, mais il faut que le tems me confirme cette opinion. Ah! cruelle, luy dis-je, vous ne m'aimez guere, de differer toujours ce que je vous demande avec tant d'instance. Avouëz la verité, continua-t-elle, & dites-moy si vous me voulez épouser. Je veux vous épouser si vous le voulez, luy dis je, cependant je ne vous ay encore jamais bien vüe, & jen'ay point l'avantage de vous connoître. Je suis riche, ajoû-

ta-t-elle; j'ay de la naissance, & l'on me flatte d'avoir quelque mérite personnel; vous avez tout ce qu'il faut avoir, luy dis-je, pour me plaire plus que personne du monde: vôtre esprit m'a enchanté, mais vous me mettez quelquefois au désespoir, & j'aimerois mieux mourir tout d'un coup que de tant souffrir. Elle se prit à rire, & depuis ce soir là il ne s'en passa point que je ne l'entre-tinsse au Prado, au Mansanarez, ou dans des Maisons qui m'étoient inconnuës, & où elle prenoit soin de me faire conduire. A la verité je n'entrois point dans la chambre avec elle, & je luy parlois seulement au travers des jalousies, où je faisois pendant quatre heures durant le plus impertinent per-

sonnage du monde : J'avoie qu'il faut être en Espagne pour s'accommoder de ces manieres, mais effectivement j'aimois Ines ; je luy trouvois quelque chose de vif & d'engageant, qui m'avois surpris & touché.

Je l'avois été trouver dans un Jardin, où elle m'avoit mandé de venir, & où elle m'avoit fait plus d'amitez qu'à son ordinaire. Comme elle vit qu'il étoit tard, elle m'ordonna de me retirer ; Je lui obeis avec peine, & je passois dans une rue fort étroite, lors que j'apperçeus trois hommes, qui l'épee à la main en attaquoient un tout seul, & qui se defendoit vaillamment : Je ne pûs souffrir une partie si inegale : Je courus pour le seconder ; mais dans le moment que je l'abordois, on luy porta

un coup qui le fit tomber sur moy comme un homme mort. Ces assassins prirent la fuite avec une grande diligence; & le bruit ayant attiré beaucoup de gens qui me virent encore l'épée à la main, on ne douta point que je ne fusse du nombre des coupables. Ils se disposoient à me prendre; mais m'étant apperçu de leurs mauvaises intentions, je cherchai plutôt mon salut dans ma fuite que dans mon innocence. J'étois poursuivi de près; & de quelque côté que je pusse aller, l'on me coupoit chemin. Dans cette extrémité, j'entrevis une porte entr'ouverte je me glissay dedans sans que l'on m'eût vu entrer, & tout à tâton je montay jusques dans une Salle fort obscure: j'apperçus de la lumie-

re au travers d'une porte ; j'étois bien en peine si je devois l'ouvrir, & au cas qu'il y eût du monde ce que j'avois à dire. J'ay l'air effrayé, disois-je en moy-mesme, & l'on me prendra peut-estre pour un homme qui vient de faire un mauvais coup, & qui cherche les moyens d'en faire encore un autre ; je consultay long-tems ; j'écoutay avec grande attention si l'on ne parloit point ; & n'ayant rien entendu, enfin je m'hazarday, j'ouvris doucement la porte, je ne vis personne ; je regarday promptement où je pourrois me cacher ; il me sembla que la Tapifferie avançoit en quelques endroits, & en effet je me mis derriere dans un petit coin : Il y avoit peu que j'y étois, lors que je vis entrer

Inès & Isabelle. Je ne puis vous représenter, Madame, combien je fus agréablement surpris, de connoître que j'étois dans la Maison de ma Maîtresse: Je ne doutay point que la fortune ne se fut mise dans mes intérêts; je n'apprehendois plus rien de ceux qui pouvoient encore me chercher, & j'étois prest à m'aller jeter à ses pieds, lorsque j'entendis Isabelle commencer la conversation. Qu'as-tu fait aujourd'huy? dit-elle, ma chere Ines? As-tu vû Daucour? Oüy, dit Ines, je l'ay vû, & j'ay lieu de croire qu'il m'aime éperduëment, ou toutes mes regles seroient bien fausses; il parle tres-serieusement de m'épouser; ce qui m'embarasse, c'est qu'il veut me voir & me connoître. Et comment pourras-tu te deffen-

dre de l'un & de l'autre, poursuivit Isabelle. Je ne pretends pas aussi m'en deffendre, reprit Ines : mais je ménageray mes avantages autant que je le pourray ; je n'iray pas m'aviser de me mettre au grand jour avec tous les rideaux ouverts ; je pretends qu'ils soient bien fermez, & que les fenestres ne laissent passer que de foibles rayons du Soleil, qui servent à embellir : à l'égard de ma Naissance : j'ay fait dresser une Genealogie autentique, il n'en coûte qu'un peu de Parehemin demi usé & rongé des souris ; & pour l'argent content, tu sçais que mon Amant le fidele Don Diego m'en doit prester : Lors que Daurcour l'aura compté & receu, il ne s'avisera pas de soupçonner que des voleurs doivent luy en-

lever la mesme nuit de nôtre Mariage : J'ay loué aujourd'huy un bel Apartement tout meublé ; ainsi tu conviendras que je n'ay rien negligé de tout ce qui peut faire reüssir une affaire qui m'est si avantageuse, & que je souhaite tant. Tes précautions paroissent justes, dit Isabelle ; néanmoins je crains le dénoüement de la piece. Mais toy-mesme, ma chere, interrompit Ines , que fais-tu ? Bien moins de progrès du côté de Chimenc, dit Isabelle ; mais à la verité, ce n'est point mon but : Je trouve que Belleville est un honneste homme ; je sens que je l'aime ; je ne souhaite que la possession de son cœur ; & je crois que je serois fâchée qu'il voulut m'épouser. Ton goût est bisarre, dit Ines, tu l'ai-

me, ta fortune n'est pas des meilleures, tu serois heureuse avec luy; & cependant tu ne serois pas bien aise d'estre sa femme. Et qui t'a dit que je serois heureuse avec lui? interrompit Isabelle; l'amour est si capricieux, qu'à peine les premiers momens de l'Himen en sont agreables; l'Amour, dis-je, veut quelque chose qui le reveille & qui le pique. Il se fait un ragoût de la nouveauté, & quel moyen qu'une Femme soit toujours nouvelle: Et quel moyen aussi, s'écria Ines, qu'une Maîtresse le soit toujours: va, mon Isabelle, tes maximes à la mode ne sont pas raisonnable. Ce que tu pretend, reprit Isabelle, l'est bien moins à mon gré; & si tu m'en veux croire, tu feras de serieuses reflexions

sur ton âge ; car pour te parler naturellement, tu est vieille, & fort vieille ; est-il permis à soixante ans de vouloir tromper un homme de trente ; il sera enragé contre toy ; il te quittera tres-assurement, ou bien il te rouëra de coups ; il arrivera même qu'il ne te laissera qu'après t'avoir assommée. Ines étoit vive & prompte, elle prit pour un reproche sanglant ce qu'Isabelle luy disoit sur son âge ; & elle luy donna le plus furieux soufflet qui s'étoit peut-être jamais donné ; l'autre peu patiente de son naturel, luy en rendit deux. Ines risposta d'une douzaine de coups de poings, qui ne luy furent pas dus long-tems : Ainsi mes deux championnes entrèrent dans le champ de bataille ; elles com-

mencerent un si plaisant combat entre-elles , que j'en étouffois de rire dans mon coin , & que j'avois beaucoup de peine à m'empêcher d'éclater ; car je n'y prenois plus d'intérêt, comme vous le pouvez bié penser, Madame, après ce que j'avois entédu de la piece que l'on me preparoit avec tant de malice, & il m'étoit bien naturel de ne regarder plus Ines que comme une insigne friponne. Isabelle qui sçavoit les endroits foibles de son ennemie , s'en prevalut si à propos, qu'étant plus jeune & plus forte, elle luy arracha sa coëffure, & la laissa toute pelée. Je n'ay de ma vie été plus surpris, que de voir tomber ainsi des cheveux qui m'avoient parû si beaux, & que je croyois à elle. Mais ce ne
fût

fût qu'un prelude , car d'un coup de poing elle luy fit sauter quelques dents de la bouche, & deux petites boules de liege, qui aidoient à soutenir ses jouës creuses. La noise finit là , parce que leurs Femmes de chambre qui avoient entendu ce vacarme accoururent , & les separerent avec beaucoup de peine ; elles se dirent les dernieres duretez, jusqu'à se menacer de reveler à l'Inquisition des crimes affreux qu'elles se reprochoient. Ines se trouvant seule avec celle qui la servoit, se regarda long-tems dans un grand Miroir , & elle protesta qu'il n'y avoit point d'outrages qu'elle ne fit à Isabelle pour se vanger de ceux qu'elle venoit d'en recevoir : Ensuite elle s'assit & prit un peu de repos : On ap-

porta une petite Table devant elle, sur laquelle elle mit un œil d'émail qui remplissoit la place de celui qui luy manquoit; elle s'ôta aussi-tôt tant de blanc, & tant de rouge, que sans exageration on en eut bien fait un masque. Il seroit difficile Madame, de vous exprimer la laideur extraordinaire de cette femme, qui m'avoit semblé fort belle jusqu'à ce moment. Je me frotois les yeux; je faisois comme un homme qui croit rêver, & faire un mauvais songe. Enfin elle se deshabilla, & se mit presque nue: C'est ici que je ne vous représenteray rien de cette affreuse carcasse: Mais assurément il n'a jamais été un meilleur remède d'Amour; elle avoit des concavitez par tout où les autres

ont des elevations: Il sembloit que c'etoit un Squelet qui couroit dans la chambre par le moyen de quelque ressort: Elle étoit en juppe avec une mantille blanche sur ses épaules, la tête chauve, & ses petits bras maigres tous decouverts; elle se souvint que pendant le combat ses Bracelets de Perles s'étoient défilés, elle voulut les ramasser, & elle eut beaucoup de peine à les retrouver; la Femme de chambre luy aidoit à les chercher; elles les connoient ensemble, & elles les avoient toutes à la reserve de deux qui furent bien maudites pour moy: Ines jura par Saint Jacques Patron d'Espagne, qu'elle ne se coucheroit point qu'elle ne les eût retrou-

vées : la Femme de chambre & elles regarderent par tout tirant les tables, renversant les chaises, & jettant deçà & delà tout ce qu'elles rencontroient sous leurs mains, car Ines étoit de fort mauvaise humeur : comme je la vis venir devers mon coin ; la crainte d'être trouvé par une telle furie, m'obligea de me reculer tout le plus loin que je pûs ; mais par malheur en reculant je fis tomber plusieurs bouteilles qui étoient là sur des planches, & qui firent beaucoup de bruit : Ines qui crût que son Chat venoit de faire ce desordre, cria de toute sa force *gato gato* ; & levant aussi-tôt la Tapissierie pour punir le Chat, elle m'aperçut avec un étonnement & une rage qui faillit à la faire mourir sur le

champ : Elle se jetta à mes
 cheveux, & elle me les arra-
 cha ; elle me dit mille injures ;
 elle croit comme forcenée ; les
 veines de son col avoient telle-
 ment enflées, & ces rides étoient
 si affreuses, qu'il me sembloit
 voir la tête de Méduse ; & dans
 ma juste frayeur je meditois
 ma retraite, lors qu'un grand
 bruit que j'entendis dans l'es-
 calier me causa une nouvelle
 alarme : Ines me laissa, & cou-
 rût pour sçavoir ce qui se pas-
 soit ; en même tems toute la
 maison fût remplie de cris &
 de pleurs : La Justice qui avoit
 trouvé ce jeune homme dont
 je vous ay parlé, Madame,
 étendu sur le carreau, & qui
 avoit été cause que l'on m'a-
 voit poursuivi avec tant de cha-
 leur, sçût après quelque perqui-

sition, que c'étoit le Fils d'une
 Dame qui demouroit dans ce
 même lieu ; on le luy rappor-
 toit percé de coups, & tout
 sanglant ; elle se desespéroit à
 cette tritte vüe ; & comme j'a-
 vois dit quelque chose de mon
 aventure à Ines, pour luy ren-
 dre raison de ce qui m'avoit
 fait venir dans sa chambre, cer-
 te Mégere ne voulut pas me
 garder le secret ; & pour se van-
 ger & me punir de ce que j'a-
 vois découvert ses artifices, el-
 le s'avisa de me dénoncer. J'ay
 le Meurtrier en mon pouvoir,
 s'écria-t-elle, venez venez avec
 moy, je vais le remettre entre
 vos mains. Aussi-tôt elle ou-
 vre la porte de sa chambre, &
 suivie d'une troupe d'Alguazils,
 ce sont ceux qui servent de
 Sergent en ce Pays ici, elle

me livra avec tous les témoignages nécessaires pour me faire faire diligemment mon procez: j'ay vu ce miserable, disoit-elle, qui tenoit encore son epee nue toute sanglante du coup qu'il venoit de faire; il est entré dans ma chambre pour se sauver, & il m'a menacé de la mort si je le decelois. Tout ce que je pûs dire pour ma justification ne servit de rien, l'on ne voulut pas m'entendre; on me lia les mains avec des cordes, & l'on me traînoit en Prison comme un malheureux criminel, pendant que la charitable Ines, avec la Mere & la Sœur du blessé, me chargeoient de maledictions & de coups; Elles me firent mettre dans un cachot, où je demuray plusieurs jours sans avoir la liber-

ré d'avertir mon Frere & mes Amis de ce qui ce passoit ; ils étoient de leur côté dans une peine inconcevable, ne doutant plus que l'on ne m'eût assassiné dans quelque coin de rue, ou à quelques-uns de mes rendez-vous nocturnes.

Enfin Belleville, qui continuoit de voir Isabelle, luy fit part de son déplaisir, & l'a pria de luy aider à découvrir tout au moins ce que l'on auroit fait de mon corps : elle fût si soigneuse de s'en informer, que la Femme de chambre. D'Ines qui avoit reçu d'assez mauvais traitemens de sa Maîtresse, luy apprit le secret de l'Histoire, bien que cette bonne Dame luy eût fort défendu. A cette nouvelle, mon Frere alla supplier le Roy d'avoir pitié de

moy , & d'ordonner que l'on me retirât de ce cachot , qui ressembloit plutôt à l'Enfer qu'à une Prison : Je m'évanoüis aussi-tôt que je vis le jour ; j'étois si foible & si extenué , que je faisois peur ; cependant je ne pûs sortir de prison de quelque tems , à cause des formalitez ; & je vous laisse à penser, Madame , ce que je meditois contre la perfide Ines : Mais j'ignorois encore si je serois en état d'exécuter tous les projets de ma juste vengeance , à cause que le Gentil-homme que l'on avoit blessé étoit toujours fort mal , & que l'on désespéroit de sa vie : la mienne en dépendoit à tel point , que je faisois des vœux ardans pour luy ; & je passois bien des mauvais quart-d'heures dans une si fâ-

cheuse incertitude : mais mon Frere qui étoit persuadé de mon innocence, n'omettoit rien pour découvrir ceux qui avoient fait cet assassinat.

Il apprit enfin, que ce jeune Cavalier blessé avoit un Rival, & il suivit la chose avec tant de soin, qu'il sçeut de certitude que c'étoit de cette part que le coup avoit été fait ; il fut assez heureux pour le faire prendre ; & cet homme avoua son crime ; ce qui me tira d'affaire. Je sortis donc, & j'en eût une si grande joye, qu'elle me rendit malade pendant plusieurs jours, ou pour mieux dire, ce fût l'effet du méchant air que j'avois pris dans la prison.

La méchante Ines, qui n'étoit pas de son côté trop en re-

pos sur ce qui pouvoit luy arriver d'un tour aussi gaillard que celui qu'elle m'avoit fait, ayant appris que j'étois en liberté, & en état de luy faire perdre la sienne, plia bagage, & partit une nuit sans qu'on sçût quel chemin elle avoit pris; de sorte que lors qu'il fût question de la trouver pour en faire tout au moins un exemple parmi les friponnes, cela me fut impossible. Je m'en consolay, parce que naturellement je n'aime point à faire du mal aux femmes: Mais la crainte qu'elles ne m'en fissent davantage m'a fait partir de Madrid, afin d'éviter tout au moins celles d'Espagne: Je retourne en France, Madame, continuait-il, ou je porteray vos Ordres, si vous me faites l'honneur de m'en charger.

Bien que j'aye eu du chagrin de ce qui est arrivé à ce Gentil-homme, je n'ay pû m'empêcher de rire des circonltances de son Avanture, & j'ay crû, ma chere Cousine, que vous ne seriez point fâchée que je vous en fis part; je ne vous écriray plus que je ne sois arrivée à Madrid; j'espere y voir des choses plus dignes de vôtre curiosité, que celles que je vous ay mandées iusques ici.

De Saint-Augustin, ce 15. Mars.





HUITIÈME

LETTRE.

NE grondez point, s'il vous plaît, ma chere Cousine, de n'avoir pas eu de mes nouvelles aussi-tôt que j'ay été arrivée à Madrid: J'ay crû qu'il valoit mieux attendre que je fusse en état de vous dire des choses plus particulieres: Je sçavois que ma Parente devoit venir au devant de moy iusqu'à Alcoüendas, qui n'est éloigné de Madrid que de six lieuës. Comme elle n'y étoit pas encore, ie voulus l'attendre, & Don Frederic de Cardonne me proposa d'aller dîner dans une fort

jolie Maison, dont il connoissoit particulièrement le Maître: Ainsi au lieu de descendre dans cette petite Ville, nous la traversâmes & par une assez belle avenue; ie me rendis chez Don Augustin Pacheco. Ce Gentil homme est vieux: Il a épousé depuis peu en troisième Noces Dona Theresa de Figueroa, qui n'a que dix-sept ans; si agreable & si spirituelle. que nous demeurâmes charmez de son esprit, & de sa personne: Il n'étoit que dix heures quand nous arrivâmes: Les Espagnoles sont naturellement paresseuses; elles aiment à se lever tard, & cellecy étoit encore au lit. Son Mary nous reçut avec tant de franchise & de civilité, qu'il marquoit assez le plaisir que nous

luy avions fait d'aller chez luy. Il se promenoit dans les Jardins, dont la propriété ne cede en rien aux nôtres. J'y entray d'abord, car le tems étoit tres-beau, & les Arbres sont aussi avancez en ce Pays au mois de Mars, qu'ils le sont en France à la fin de Juin: C'est même la saison la plus charmante pour jouir de ce qu'ils appellent *la Primavera*; c'est à dire le commencement du Printems; car lors que le Soleil devient plus fort & plus chaud, il brûle & seiche les feuilles, comme si le feu y passoit: Les Jardins dont ie parle, étoient ornez de Boulingrins, de Fontaines & de Statuës; Don Augustin ne negligea pas de nous en faire voir toutes les beautez. Il s'y attache beaucoup, &

il y fait aisement de la depen-
 se, parce qu'il est fort riche.
 Il nous fit entrer dans une Ga-
 lerie où il y avoit des Table-
 tes de bois de Cedre pleines de
 Livres. Il me conduisit d'abord
 près de la plus grande, & nous
 dit qu'elle contenoit des tre-
 sors d'un prix inestimable, &
 qu'il y avoit ramassé toutes les
 Comedies des meilleurs Au-
 teurs : Autrefois, continua-t-il,
 les personnes vertueuses ne se
 pouvoient refoudre d'aller à la
 Comedie; on n'y voyoit que
 des actions opposées à la mo-
 destie; on y entendoit des dis-
 cours qui bleissoient la liberté;
 les Acteurs faisoient honte
 aux gens de bien; on y fla-
 toit le vice; on y condamnoit
 la Vertu; les combats ensen-
 glandoient la Scene; le plus
 foible

foible étoit toujours opprimé par le plus fort, & l'usage autorisoit le crime : Mais depuis que Lopes de Vega a travaillé avec succès à reformer le Théâtre Espagnol, il ne s'y passe plus rien de contraire aux bonnes mœurs ; & le Confident, le Valet, ou le Villageois, gardans leur simplicité naturelle, & la rendant agreable par un enjouement naïf, trouvent le secret de guerir nos Princes, & même nos Roys, de la maladie de ne point entendre les veritez où leurs défauts peuvent avoir part. C'est luy qui prescrivit des regles à ces élevez, & qui leur enseigna de faire des Comedies en trois Jornadas, qui veut dire en trois Aêtes. Nous avons vû depuis briller les Montalvanes, Mendozas, Rojas

Alarcones , Velez , Mira
 de Mescuas, Coellos , Villai-
 zanes: mais enfin Don Pedro
 Calderon excella dans le se-
 rieux, & dans le comique, &
 il passa tous ceux qui l'avoient
 precedez. Je ne pûs m'empê-
 cher de luy dire que j'avois
 vû à Victoria une Comedie,
 qui m'avoit semblé assez mau-
 vaise, & que s'il m'étoit permis
 de dire mon sentiment, je ne
 voudrois point que l'on mêlât
 dans des Tragedies Saintes,
 qui demandent du respect, &
 qui par rapport au sujet doivent
 être traitées dignement, des
 plaisanteries fades & inutiles.
 Il repliqua qu'il connoissoit
 à ce que je luy disois, le
 genie de mon Pays; qu'il
 n'avoit guere vû de François
 approuver ce que les Espa-

gnols faisoient ; & comme cette pensée le fit passer à des reflexions chagrinantes, je l'assûray que naturellement nous n'avions point d'antipatie pour aucune Nation : Que nous nous picquions même de rendre justice à nos ennemis ; & qu'à l'égard de la Comedie , que je n'avois point trouvée à mon gré, ce n'étoit pas une consequence pour les autres qui pouvoient être beaucoup meilleures. La maniere dont je luy parlay le remit un peu ; de sorte qu'il me pria de passer dans l'Appartement de sa Femme au bout de la Galerie.

Don Fernand de Toleda, & les trois Chevaliers demourerent là ; parce que ce n'est pas la coûtume en Espagne d'entrer dans la Chambre des Da-

mes pendant qu'elles sont au lit. Un Frere n'a ce privilege que lors que la Sœur est malade. Dona Theresa me reçût avec un accueil aussi obligeant, que si nous avions été amies depuis long-tems. Mais il faut dire à la louïange des Espagnolles, qu'il n'entre point dans leurs caresses un certain air de familiarité qui vient du manque d'éducation ; car avec beaucoup de civilité, & même d'empressement, elles sçavent fort bien observer ce qu'elles doivent aux autres, & ce qu'elles se doivent à elles-mêmes ; elle étoit couchée sans bonnet, & sans cornette, ses cheveux separez sur le milieu de la tête, nouëz par derriere d'un ruban, & mis dans du Tafetas incar-

nat qui les envelopoient. Sa chemise étoit fort fine, & d'une si grande largeur, qu'il sembloit d'un Surplis ; les manches en étoient aussi larges que celles des hommes, boutonnées au poignet avec des boutons de Diamants ; au lieu d'arrière points de fil au col & aux manches, il y en avoit de soye bleüe & couleur de chair, travaillées en fleurs ; elle avoit des manchettes de Tafetas blanc découpé, & plusieurs petits Orillers assez de Ruban, & garnis de Dantelles haute & fine ; un couvre pied à fleurs de Point d'Espagne d'Or & de Soye, qui me sembla fort beau. Son lit étoit tout de Cuivre doré avec des pommettes d'Yvoire & d'Ebeine ; le chevet garny de quatre rangs de pe-

190 RELAT. DU VOYAGE
tits Balustres de Cuiyre tres-
bien travaillez.

Elle me demanda permission de se lever ; mais quand il fut question de se chauffer , elle fit ôter la clef de sa chambre & tirer les verrouïls ; Je m'informay de quoy il s'agissoit pour se baricader ainsi ; elle me dit qu'elle sçavoit qu'il y avoit des Gentils - hommes Espagnols avec moy , & qu'elle aimeroit mieux avoir perdu la vie qu'ils eussent vû ses pieds. Je m'éclatzy de rire , & je la priay de me les montrer , puis que j'étois sans consequence. Il est vray que c'est quelque chose de rare pour la petiteffe , & j'ay bien vû des Enfans de six ans qui lesavoient aussi grands. Dès qu'elle fut levée , elle prit une Tasse pleine de Rouge avec un

gros Pinceau, & elle s'en mit non seulement aux jouës, au menton, sous le nez, au dessus des sourcils, & au bout des oreilles; mais elle s'en barboüilla aussi le dedans des mains, les doigts, & les epaules. Elle me dit que l'on en mettoit tous les soirs en se couchant, & le matin en se levant; qu'elle ne se fardoit point, & qu'elle auroit assez voulu laisser l'usage du Rouge, sans qu'il étoit si commun, que l'on ne pouvoit se dispenser d'en avoir; & que quelque belle couleur que l'on eût, on paroïssoit toujours pâle & malade auprès des autres, quand on ne mettoit pas du Rouge. Une de ses Femmes la parfuma depuis la tête jusqu'aux pieds, avec d'excellente Pastille, dont elle faisoit aller

la fumée sur elle ; un autre la *roussa*, c'est le terme ; & cela veut dire, qu'elle prit de l'eau de Fleur d'Orange dans sa bouche, & qu'en serrant les dents, elle la jettoit sur elle comme une pluye ; elle me dit que rien au monde ne gâtoit tant les dents que cette maniere d'arroser, mais que l'eau en sentoit bien meilleur ; c'est de quoy je doute, & je trouverois bien désagréable qu'une vieille telle qu'étoit celle que je vis là, vint me jeter au nez l'eau qu'elle auroit dans la bouche.

Don Augustin ayant scû par une des *Criadas* de la Femme qu'elle étoit habillée, il voulut bien passer par dessus la coutume, & il amena Don Fernand de Toledé, & les Chevaliers dans la Chambre. La

conversacion ne fût pas long-tems generale , chacun se cantôna ; pour moy j'entretins Donna Theresa , & elle m'aprit qu'elle étoit née à Madrid , mais qu'elle avoit été élevée à Lisbonne pres de sa grande Mere , qui étoit Sœur de Don Augustin Pacheco ; de sorte qu'elle étoit petite Nièce de son Mary , & ces alliances se font souvent en Espagne. Elle me parla fort de la jeune Infante de Portugal , dont elle vanta fort l'esprit ; elle ajouta que si je voulois entrer dans son Cabinet , je jugerois de sa beaute , parce qu'elle avoit son Portrait. J'y passay aussi-tôt , & je demeuray surprise des charmes que je remarquay à cette Princesse. Elle avoit ses cheveux coupez & frisez comme

une Perruque d'Abbé, & un Guard-Infant si grand, qu'il y avoit dessus deux Corbeilles avec des Fleurs, & des petits Vases de Terre cigelée, dont on mange beaucoup en Portugal & en Espagne, bien que ce soit une Terre qui n'a que tres-peu de goût. Dona Theresà me montra la Peau d'un Serpent, qu'elle me dit que son Mary avoit tué dans les Indes; & tout mort qu'il étoit, il ne laissoit pas de me faire peur. Ceux de cette espeece sont extrêmement dangereux; mais il semble que la Providence a voulu en garantir les Hommes; car ces Serpens ont à la tête une espeece de clochette qui sonne quand ils marchent; & c'est un avertissement qui fait retirer les Voyageurs.

Cette jeune Dame qui aime fort le Portugal, m'en parla tres-avantageusement. Elle me dit que la Mer qui remonte dans le Tage, rend cette Riviere capable de porter les plus gros Gallions, & les plus beaux Vaisseaux de l'Ocean; que la Ville de Lisbonne est sur le penchant d'une coline, & qu'elle descend imperceptiblement jusqu'au bord du Tage; qu'ainsi les Maisons étant elevees les unes au dessus des autres, on les voit toutes du premier coup d'œil, & que c'est un objet tres-agreable. Les anciens Murs, dont les Mores l'avoient entourée, subsistent encore: il y en a quatre enceintes, faites en divers tems; la derniere peut avoir six lieues de tour. Le Château qui est

sur une Montagne a ses beautez particulieres ; l'on y trouve des Palais , des Eglises , des Fortifications, des Jardins, des Places d'Armes, & des Ruës; il y a toujours bonne Garnison avec un Gouverneur; cette Forteresse commande à la Ville , & de ce lieu on pourroit la foudroyer , si elle ne demeueroit pas dans le devoir. Le Palais où demeure le Roy, est plus considerable, si ce n'est pas dans la force, c'est dans la régularité de ses bâtimens; tout y est grand & magnifique; les veuës qui donnent sur la Mer ajoutent beaucoup aux soins que l'on a pris de l'embellir. Elle me parla ensuite des Places publiques qui sont ornées d'Arcades, avec de grandes Maisons autour du

Convent des Dominiquains, où est l'Inquisition ; & devant le Portail il y a une Fontaine, où l'on voit des Figures de Marbre blanc qui jettent l'eau de tous les côtez. Il ajouta que la Foire du Roucio se tient les Mardis de chaque semaine dans une Place que l'on pourroit prendre pour un Amphiteâtre, parce qu'elle est environnée de petites montagnes sur lesquelles on a bâti plusieurs grands Palais. Il y a un autre endroit au bord du Tage, où l'on tient le marché, & l'on y trouve tout ce que le goût scauroit desirer de plus exquis, tant en Gibier & en Poisson, qu'en fruits & en legumes. La Douïanne est un peu plus haut, où sont des Richesses & des Raretez infinies ; on a fait quelques Fortifications pour

les garder. L'Eglise Metropolitana n'est recommandable que par son ancienneté ; elle est dédiée à Saint Vincent ; l'on prétend qu'après luy avoir fait souffrir le martire, on luy dénia la sepulture, & que les Corbeaux le garderent jusqu'à ce que quelques Personnes pieuses l'enleverent, & le porterent à Valence en Espagne pour le faire réverer ; de sorte que l'on nourrit des Corbeaux dans cette Eglise, & qu'il y a un Tronc pour eux, où l'on met des Aumônes pour leur avoir de la mangeaille.

Bien que Lisbonne soit un beau séjour, continua-t-elle, nous demeurions à Alcantara ; ce Bourg n'est éloigné de la Ville que d'un quart de lieuës ; il y a une Maison Royale,

moins belle par ses Bâtimens, que par sa situation ; la Riviere luy sert de canal ; on y voit des Jardins admirables tous remplis de Grottes, de Cascades & de jets d'eau. Belem en est proche, c'est le lieu destiné pour la sepulture des Rois de Portugal dans l'Eglise des Hieronimites. Elle est toute incrustee de Marbre blanc, les Colonnes & les Figures en sont aussi ; les Tombeaux se trouvent rangez dans trois Chapelles differentes, entre lesquels il y en a de fort bien travaillez. Belem, Feriera, Sacavin, & quelques autres endroits autour de la Ville sont remarquables par le grand nombre d'Orangers & de Citroniers dont ils sont remplis ; l'air qu'on y respire est tout parfume ; l'on

est à peine assis au pied des Arbres, que l'on se trouve couvert de leurs Fleurs : l'on voit couler près de soy mille petits Ruisseaux; & l'on peut dire que rien n'est plus agreable pendant la nuit, que d'entendre les Concerts qui s'y font tres souvent. Il y a de grands Magasins à Belem remplis d'Oranges douces & aigres, de Citrons, de Poncirs, & de Limes. On les charge dans des Barques, pour les transporter dans la plus grande partie de l'Europe.

Elle me parla des Chevaliers *del habito de Christo*, dont la quantite rendoit l'Ordre moins considerable, & des Comtes du Royaume, qui ont les mêmes Privileges que les Grands d'Espagne. Ils possèdent *las Comar-*

643, ce sont des Terres qui appartiennent à la Couronne, divisées en Comtez d'un revenu considerable. Elle me dit que lors que le Roy devoit sortir du Palais, pour aller en quelque lieu, le Peuple en étoit averti par un Trompette qui sonnoit dès le matin dans tous les endroits, où sa Majeste devoit passer. Pour la Reine, c'étoit un Fifre & un Tambour; & pour l'Infante, un Hautbois. Quand ils sortoient tous ensemble, le Trompette, le Tambour, le Fifre, & le Hautbois, marchoit de compagnie; & par ce moyen si quelqu'un ne pouvoit entrer au Palais pour presenter son Placet, il n'avoit qu'à attendre le Roy sur son passage. L'on trouve à 8 lieuës de Coïmbre, une Fontaine dans

un lieu appellé Cedima, laquelle attire & engloutit tout ce qui touche son Eau ; l'on en fait souvent l'expérience sur de gros troncs d'Arbres, & quelquefois sur des Chevaux que l'on en fait approcher, & que l'on n'en retire qu'avec beaucoup de difficulté.

Mais ce qui cause plus d'étonnement, ajoûta-t-elle, c'est le Lac de la Montagne de Strela, où l'on trouve quelquefois des débris de Navires, de Mâts rompus, d'Ancre, & de Voiles, bien que la Mer en soit à plus de douze lieues, & qu'il soit sur le sommet d'une haute Montagne ; on ne comprend point par où toutes ces choses peuvent y entrer. J'écoutois avec un grand plaisir Doña Theresa, lors que son Mary &

le reste de la Compagnie vinrent nous interrompre. Don Augustin avoit de l'esprit, & malgré sa vieillesse, il l'avoit fort agreable. Si ma curiosité n'est point indiscrete, me dit-il, aprenez moy, Madame, de quoy cet Enfant vous a entretenüe: *Mi Tio*, reprit elle (*Tio* veut dire Oncle) vous pouvez bien croire que c'est du Portugal: Oh je m'en doutois déjà, s'écria-t-il; c'est toujours là qu'elle prend son Champ de Bataille. Mon Dieu, dit-elle, nous avons chacun le nôtre; & quand vous êtes une fois à votre Mexique, l'on ne sçauroit vous en arracher. Vous avez été aux Indes, repris-je, & Doña Theresia m'a montré un Serpent qu'elle m'a dit que vous y avez tué. Il est vray, Madame, con-

tinua-t-il, & je vous entretiendrois avec plaisir de ce que j'y ay vû, sans qu'il est tems de vous faire dîner: mais, ajouta-t-il, je dois aller à Madrid; & si vous me le permettez, je vous meneray Dona Theresa. C'est là que je prendray en effet mon Champ de Bataille, & que je vous apprendray des choses que vous ne serez peut-être pas fâchée de sçavoir. Je l'assuray qu'il me feroit un sensible plaisir, de me donner un témoignage de son souvenir si obligeant; que je serois ravie de voir la belle Dona Theresa, & de l'entendre parler des Indes. Luy qui parloit si bien de toutes choses, il me prit par la main, & il me fit descendre dans un Salon pavé de marbre, où il n'y avoit que des Tableaux

au lieu de Tapifferie , & des Carreaux rangez autour. Le couvert étoit mis sur une Table pour les Hommes , & il y avoit à terre sur le tapis une nape étendue avec trois Couverts, pour Doña Theresa, moy, & ma Fille.

Je demeuray surprise de cette mode, car je ne suis pas accoutumée à dîner ainsi : Cependant je n'en temoignay rien , & je voulus y essayer, mais je n'ay jamais été plus incommodée, les jambes me faisoient un mal horrible; tantôt je m'appuyois sur le coude, tantôt sur la main; enfin je renonçois à dîner, & mon Hôteesse ne s'en appercevoit point, parce qu'elle croyoit que les Dames mangeoient par terre en France comme en Espagne. Mais Don Fernand de Toledo, qui remarqua ma peine, se leva

avec Don Frederic de Cardonne, & ils me dirent l'un & l'autre, qu'absolument je me mettrois à table. Je le voulois assez, pourvû que Dona Theresâ s'y mit; elle ne l'osoit, à cause qu'il y avoit des Hommes, & elle ne devoit les yeux sur eux qu'à la dérobée. Don Augustin luy dit de venir sans façon, & qu'il falloit me témoigner qu'ils estoient bien aise de me voir chez eux: mais ce fut quelque chose de plaisant, quand cette petite Dame fut assise sur un siege; elle n'y étoit pas moins embarrassée que je l'avois été sur le tapis; elle nous avoüa avec une ingénuité tresagreable, qu'elle ne s'étoit jamais mise dans une chaise & que la pensée ne luy en étoit pas même venue. Le dîné se passa fort gayement, & je trouvay

qu'il ne se pouvoit rien ajoûter à la maniere obligeante dont j'avois été receüe dans cette Maison. Je donnay à Dona Theresâ des Rubans, des Epingles, & un Evantail: Elle étoit ravie, & elle me fit plus de remerciemens qu'elle n'auroit dû m'en faire pour un gros present. Ses remerciemens n'étoient point communs, & l'on n'y remarquoit rien de bas, ni d'interessé. En verité l'on a bien del'esprit en ce Pays, il paroît jusques dans les moindres bagatelles.

Il n'y avoit pas une heure que j'étois partie de cette Maison, lorsque je vis venir deux Carosses attelés chacun de six Mules, qui alloient au grand galop, & plus vîte que les meilleurs Chevaux ne pourroient faire. J'aurois eu peine à croire que des Mules eussent couru

de cette force : mais ce qui me surprit davantage , c'étoit la maniere dont elles étoient attelées. Ces deux Carosses & leur attirail tenoient presque un quart de lieuë de Pays. Il y en avoit un avec six Glaces assez grandes , & fait comme les nôtres , excepté que l'Imperiale est fort basse , & par conséquent incommode. Il y a dedans une Corniche de bois doré, si grosse, qu'il semble que ce soit celle d'une Chambre. Il étoit doré par le dehors , ce qui n'est permis qu'aux Ambassadeurs & aux Etrangers. Leurs Rideaux sont de Damas, & de Drap cousu ensemble. Le Cocher est monté sur une des Mules de devant. Ils ne se mettent point sur le Siege, quoy qu'il y en ait un ; & comme j'en deman-

day

day la raison à Don Frederic de Cardone, il me répondit qu'on l'avoit assuré que cette coutume étoit venue depuis que le Cocher du Comte Duc d'Olivarés menant son Maître, entendit un secret important qu'il disoit à un de ses Amis; que ce Cocher le revela; & que la chose ayant fait grand bruit à la Cour, parce que le Comte recevoit son Amy d'indiscretion, bien qu'il fût innocent, l'on a toujours pris la précaution de les faire monter sur la première Mule. Leurs Traits sont de Soye ou de Cordes, si extraordinairement longs, que d'une Mule à l'autre, il y a plus de trois aunes. Je ne comprends pas comme tout ne se rompt point en courant comme ils font. Il est vray que s'ils vont

bien vîte par la Compagne, ils vont bien doucement par la Ville : c'est la chose du monde la plus ennuyante, que d'aller ainsi à pas comptez. Quoy que l'on n'ait que quatre Mules dans Madrid, l'on se sert toujours d'un Postillon. Ma Parente étoit dans ce premier Carrosse avec trois Dames Espagnoles ; les Ecuyers & les Pages étoient dans l'autre, qui n'étoit pas fait de même. Il avoit des Portieres comme à nos anciens Carosses ; elles se défont, & le Cuir en est ouvert par en bas ; de telle sorte que quand les Dames veulent descendre (elles qui ne veulent pas montrer leurs pieds) on baisse cette Portiere jusqu'à terre pour tacher le Soulier. Il y avoit des glaces deux fois grandes

comme la Main, attachées aux Mantelets, avec une autre devant & une autre derriere, pour appeller par là les Laquais, Rien ne ressemble mieux à nos petites lucarnes de Grenier. L'Imperiale du Carosse est couverte d'une housse de Bouracan gris, avec de grands Rideaux de même qui pendent en dehors sur le cuir, tirez tout autour, fort longs, & rattachez par de gros Boutons à houpe; cela fait un tres-vilain effet, & l'on est enfermè là dedans comme dans un coffre.

Ma Parente étoit habillée, moitié à la Françoisse, & moitié à l'Espagnole; elle parut ravie de me voir, & ma joye ne cedit en rien à la sienne. Je ne la trouvoy point changée quant à

sa personne ; mais je ne puis m'empêcher de rire de sa manière de parler ; elle ne sçait plus guère le François, quoy qu'elle le parle toujours, & qu'elle l'aime tant, qu'il luy a été impossible d'apprendre parfaitement aucune autre Langue: De sorte qu'elle mêle l'Italien, l'Anglois, & l'Espagnol avec la sienne naturelle, & cela fait un langage qui surprend ceux qui sçavent comme moy, qu'elle a possédé la Langue Françoisse dans toute sa pureté, & qu'elle pouvoit en faire des Leçons aux plus habiles. Elle ne veut pas qu'on luy dise qu'elle l'a oubliée, & en effet elle ne le peut croire, parce qu'elle n'a pas discontinué de la parler chez elle avec quelques unes de ses Femmes, ou avec les Ambassadeurs & les Etrangers qui la

ſçavent preſque tous. Cependant elle parle fort mal ; car ſi l'on n'eſt pas à la Source, l'on ne ſçauroit guère bien parler une Langue qui change tous les jours, & dans laquelle il ſe fait ſans ceſſe de nouveaux progres.

Je trouuay les Dames qui étoient avec elle, extrêmement jolies : Je vous aſſûre qu'il y en a icy de fort belles, & de fort aimables. Nous nous embrâſâmes beaucoup, & nous revinſmes à Madrid. Avant que d'y arriver, nous paſſâmes par une Plaine ſablonneuſe d'environ quatre lieuës, ſi peu unie, que l'on ſe trouve à tous momens dans de grands creux qui font cahoter le Caroffe, & qui l'empêchent de pouvoir aller vîte. Ce chemin inégal continuë juſqu'à un petit Village nommé Man-

des, qui n'est éloigné de Madrid que d'une demie lieuë; tout le Pays est sec & fort découvert. Vous voyez à peine un Arbre de quelque côté que la vuë puisse s'étendre. La Ville est située au milieu de l'Espagne dans la nouvelle Castille: Il y a plus d'un Siècle que les Rois d'Espagne l'a choisirent pour y tenir leur Cour, à cause de la pureté de l'Air, & de la bonté des Eaux, qui en effet sont si bonnes & si legeres, que le Cardinal Infant étant en Flandres, n'en vouloit point boire d'autres, & il en faisoit apporter par Mer dans des Cru-ches de Grez bien bouchées. Les Espagnols pretendent que le Fondateur de Madrid étoit un Prince nommé Ogno Bianor, Fils de Tiberinq Roy des

Latins, & de Manto, qui étoit une Reine plus celebre par la Science de l'Astrologie qu'elle possédoit merveilleusement, que par son rang. L'on remarque que Madrid doit être au cœur de l'Europe, parce que la petite Ville de Pinto, qui n'en est éloignée que de trois lieues, s'appelloit en Latin *Punctum*, & qu'elle est au centre de l'Europe.

La premiere chose que je remarquay, c'est que la Ville n'est pas entourée de Muraille, ni de Fosse; les Portes, pour ainsi dire, se ferment au loquet: J'en ay déjà vû plusieurs toutes rompues; il n'y a aucun endroit qui paroisse de défense, ni Château, ni rien enfin que l'on ne puisse forcer à coups d'Oranges & de Citrons: Mais aussi il seroit assez inutile de fortifier cette

Ville; les Montagnes qui l'environnent luy servent de défense, & j'ay passé dans des endroits dans les Montagnes, que l'on peut fermer avec un quartier de Roche, & empêcher avec cent Hommes le passage à toute une Armée. Les Ruës sont longues & droites, d'une fort belle largeur, mais il ne se peut rien de plus mal pavé; quelque doucement que l'on aille, l'on est roüé des cahots, & il y a des Ruisseaux & des Bouës plus qu'en Ville du Monde; les Chevaux en ont toujours jusqu'aux Sangles, les Carosses vont au milieu; de sorte qu'il en rejallit par tout sur vous, & l'on en est perdu, à moins que de hauffer les Glasses, ou de tirer ces grands Rideaux dont je vous ay parlé: l'eau entre bien souvent.

souvent dans les Carosses par le bas des Portieres, qui ne sont point fermées.

Il n'y a aucunes Portes Cocheres, du moins sont-elles bien rares, & les Maisons où il y en a, ne laissent pas d'être sans court. Les Portes sont assez grandes; & pour ce qui est des Maisons elles sont fort belles, spacieuses & commodes, quoy qu'elles ne soient bâties que de Terre & de Brique. Je les trouve pour le moins aussi cheres qu'à Paris. Le premier Etage que l'on eleve appartient au Roy, & il peut le louer ou le vendre, à moins que le Proprietaire de la Maison ne l'achette; ce qu'il fait presque toujours, & c'est un revenu tres-considerable pour le Roy.

L'on a ordinairement dans

toutes les Maisons dix ou douze grandes pieces de plein-pied. Il y en a dans quelques unes jusqu'à vingt, & même davantage; l'on a son Appartement d'Esté & d'Hiver, & souvent celuy de l'Automne & du Printems : de sorte qu'ayant une prodigieuse quantité de Domestiques, il faut necessairement qu'on les loge dans des Maisons voisines qu'on louë exprés pour eux.

Il ne faut pas que vous soyez surprise, ma chere Cousine, qu'ils ayent un si grand nombre de Domestiques, deux raisons y contribuent. La premiere est, que pour la nourriture & les gages, les Espagnols ne leur donnent que deux Reaux par jour, qui ne valent pas plus de sept sols & demy les deux. Je dis que ce sont les Espagnols;

car les Etrangers les payent sur le pied de quatre Reaux, qui font quinze sols de nôtre Monnoye ; & les Espagnols ne donnent à leurs Gentilshommes que quinze Ecus par Mois, surquoy il faut qu'ils s'entretiennent & s'habillent de Velours en Hiver, & de Taffetas en Esté : aussi ne vivent-ils que d'Oignons, de Pois, & d'autres viles denrées ; ce qui rend les Pages plus larrons que des Chouettes. Mais je ne dois pas parler plutôt des Pages, que des autres Domestiques ; car là dessus ils ont tous la même inclination, quelques gages qu'on leur donne. La chose va si loin, qu'en apportant les Plats sur la Table, ils mangent plus de la moitié de ce qui est dedans ; ils avalent les morceaux si brù-

lans, qu'ils en ont les dents toutes gâtées. Je conseillay à ma Parente de faire faire une Marmite d'argent fermée à Cadenat, comme celle que j'avois vûë à l'Archevêque de Burgos, & elle n'y manqua pas ; de maniere qu'après que le Cuisinier l'a remplie, il regarde par une petite grille si la Soupe se fait bien ; les Pages à présent n'en ont plus que la fumée. Avant cet expedient, il arrivoit cent fois, que lorsque l'on vouloit tremper le Potage, l'on ne trouvoit ny Viande, ny Bouillon ; car il faut que vous sçachiez, que si les Espagnols sont sobres quand ils font leur dépense, ils ne le sont point quand ils vivent chez autrui. J'ay vû des personnes de la premiere Qualité manger avec nous comme des

Loups, tant ils étoient affamez. Ils y faisoient reflexion eux-mêmes, & nous prioient de n'en être point surprises, & que cela venoit de ce qu'ils trouvoient les Ragouts à la mode de France, excellens.

Il y a des Cuisines publiques presque à tous les coins des Ruës ; ce sont de grands Chaudrons qui bouillent sur des Trépiers. L'on y va acheter toutes sortes de méchantes choses, des Fèves, de l'Ail, de la Ciboule, & un peu de Bouillon, dans lequel ils trempent leur Pain. Les Gentilshommes d'une Maison, & les Demoiselles, y vont comme les autres ; car on ne fait point d'ordinaire que pour le Maître, la Maîtresse, & les Enfans. Ils sont d'une retenue surprenante sur le Vin ;

les Femmes n'en boivent jamais, & les Hommes en usent si peu, que la moitié d'un demy-septier leur suffit pour un jour. L'on ne scauroit leur faire un plus sensible outrage, que de les accuser d'être yvres. En voila beaucoup pour une des raisons qui engage d'avoir tant de Domestiques. Voicy l'autre.

Lorsqu'un grand Seigneur meurt, s'il a cent Domestiques, son Fils les garde sans diminuer le nombre de ceux qu'il avoit déjà dans sa Maison : Si la Mere vient à mourir, ses Femmes tout de même entrent au service de sa Fille, ou de sa Brû, & cela s'étend jusqu'à la quatrième generation ; car on ne les renvoye jamais. On les met dans ces Maisons voisines, dont je vous ay parlé, &

on leur paye *Ration*. Ils viennent de tems en tems se montrer plutôt pour faire voir qu'ils ne sont pas morts, que pour rendre aucun service. J'ay été chez la Duchesse d'Osone (c'est une tres-grande Dame) je demeuray surprise de la quantité de Filles & de *Ducñas*, dont toutes les Salles & les Chambres étoient pleines. Je luy demanday combien elle en avoit. Je n'en ay plus que trois cens, me dit-elle; mais il y peu que j'en avois encore cinq cens. Si les Particuliers ont la coutume de garder ainsi tant de monde, le Roy qui en use de même, en a infiniment davantage, & cela luy coûte extrêmement, & même incommode fort ses affaires. L'on m'a dit que dans Madrid seulement, il

donnoit *Ration* à plus de dix mille personnes, en comptant les pensions qu'il paye.

Il y a chez le Roy des Dépenses, où l'on va querir chaque jour une certaine provision, qui est réglée selon la qualité des personnes. L'on distribuë là de la Viande, de la Volaille, du Gibier, du Poisson, du Chocolat, des Fruits, de la Glace, du Charbon, de la Bougie, de l'Huile, du Pain; en un mot, de tout ce qui est nécessaire pour la vie.

Les Ambassadeurs ont des Dépenses, & quelques Grands d'Espagne aussi. Ils ont de certaines personnes qui vendent chez eux tout ce que je viens de vous nommer, sans payer aucun droit. Cela leur rapporte un revenu considerable; car les Droits d'entrée sont excessifs.

Il n'y a que les Ambassadeurs & les Etrangers qui puissent avoir un grand nombre de Pages & de Laquais à leur suite; car par la Pragmatique (c'est ainsi qu'ils appellent les Edits de reformation) il est défendu de mener plus de deux Laquais, & ainsi ils nourrissent quatre & cinq cens personnes chez eux pour n'être accompagnez que de trois. Ce troisieme est un Palfrenier, qui va à pied, & qui se tient auprès des Chevaux, pour empêcher qu'ils ne s'embarassent les pieds dans leurs longs traits, & il ne porte point d'Epée comme les Laquais; mais il faut avoïer que ces trois Hommes là sont assez vieux pour se rendre au moins recommandables pour leur âge. J'ay vû des Laquais de cin-

quanteans, & je n'en ay point vû qui en eussent moins de trente. Ils sont désagréables, la couleur jaune, l'air mal propre: ils se coupent les cheveux sur le haut de la tête, & n'en gardent qu'un petit tour un peu longs, bien gras, & rarement peignez. Les cheveux qu'ils coupent leur font une espece de Hure de Sanglier sur le haut de la tête. Ils portent de grandes Epées avec des Baudriers, & un Manteau par dessus. Ils sont tous vêtus de Bleu, ou de Vert, & souvent leurs Manteaux de Drap vert sont doublez de Velours bleu cizelé; leurs Manches sont de Velours, de Satin, ou de Damas. Il semble que cela devoit faire de beaux Habits, & cependant rien n'est plus mal entendu, &

leur mauvaise mine deshonore la Livrée qu'ils portent. Ils mettent des Rabats sans colet de Pourpoint; ce qui est ridicule. Ils ne portent sur leurs Habits, ny Galons ny Boutonnieres houpées; ils n'ont aucunes chamarures.

Les Gentils-hommes & les Pages vont toujours dans un Carosse de suite; ceux-cy sont habillez de Noir en toutes saisons: ils ont en Hiver du Velours avec des Manteaux de drap assez long, mais qui traînent à terre lors qu'ils sont en deuil. Ils ne portent point d'épée tant qu'ils sont Pages, la plupart ont un petit Poignard caché sous leur Vestes. Ils sont vêtus de Damas, ou de Tafetas pour l'Eté, avec des Manteaux d'une étoffe de laine noire fort legere.

Il n'y a que les grands Seigneurs , & les Titulados qui puissent aller dans la Ville avec quatre Mules attelées de ces longs traits de soye, ou de corde. Si une personne qui ne seroit point distinguée vouloit aller de même , quelque riche qu'elle fût , on luy feroit l'insulte en pleine rue de luy couper ces traits , & de luy faire payer une grosse amende. Il ne suffit pas ici d'être riche, il faut aussi être de qualité. Le Roy seul peut avoir six Mules à son Carosse , & six à ses Carosses de suite. Ils ne sont pas semblables aux autres , & on les distingue, parce qu'ils sont couverts d'une toille cirée verte, & ronds par dessus comme nos grands Coches de voiture, excepté qu'ils ne sont pas d'osier;

mais la sculpture en est fort grossiere & mal faite; ils ont des portieres qui s'abaissent, & tout cela est extrêmement laid; je ne sçay comment un si grand Roy s'en peut servir. On m'a dit que cette maniere de faire des Carosses étoit en usage en Espagne avant Charlequint; que les siens étoient pareils; & qu'à l'imitation d'un si grand Empereur, tous les Rois qui ont regné depuis n'en veulent pas avoir d'autres. Il faut bien qu'il y ait quelques raisons tres-fortes; car il ne laisse pas d'avoir des Carosses les plus beaux du Monde; les uns faits en France, les autres en Italie & ailleurs. Les grands Seigneurs en ont aussi de magnifiques; mais à l'exemple du Roy ils ne les font pas sortir quatre fois

l'année. Tous les Carosses se mettent dans de grandes Cours, où il y a des remises fermées. L'on en voit ainsi jusqu'à deux cens dans un seul endroit ; il y a plusieurs de ces Cours en chaque Quartier. Ce qui fait que l'on envoie les Carosses hors de chez soy, c'est qu'il n'y a pas où les mettre, & que les Maisons, comme je viens de vous le dire, n'ont ni Cours, ni Portes Cochères. La mode est venue depuis quelque tems de se servir de Chevaux, au lieu de Mules. On peut dire qu'ils sont d'une beauté admirable ; rien ne leur manque, & il semble, que les meilleurs Peintres n'en sçauroient peindre de plus parfaits. C'est un meurtre de les atteler à ces grands Carosses, qui sont lourds comme des

Maisons ; & le pavé est si méchant, qu'ils s'usent les pieds en moins de deux ans. Ils coûtent tres cher, & ne sont pas assez forts pour le Carosse : mais j'en ay vû à des petites Calêches tres jolies, toutes peintes & dorées, & à des Soufflets, comme on les fait en Hollande. Rien n'est plus agreable à voir, l'on diroit de Cerfs, tant ils vont vîte & portent bien leur tête. Dès que l'on est sorty de la Ville, on peut mettre six Chevaux à son Carosse. Leurs Harnois sont fort propres, & l'on attache leurs crins qui traînent à terre, avec des Rubans de diferentes couleurs ; & quelquefois ils leur font tomber de dessus le col plusieurs bouillons de gase d'argent ; ce qui fait un tres bon effet. Pour

les Harnois des Mules, ce sont des bandes de cuir toutes plates, fort larges, & dont elles sont presque couvertes.

Il y a deux jours que j'allay avec ma Parente me promener hors la porte sainte Bernardine (c'est où l'on va l'Hiver) Don Anthoine de Toleda, Fils du Duc d'Alve y étoit avec le Duc d'Uzeda, & le Comte d'Altamire. Il avoit un Attelage Isabelle, qui me parût si beau, que je ne pûs m'empêcher de luy en parler, lors que son Carrosse approcha du nôtre. Il me dit, selon la coûtume, qu'ils les mettoit à mes pieds; & le soir quand nous fûmes revenues, l'on me vint dire qu'un Gentil-homme me demandoit de sa part. Il me fit un compliment, & me dit que les six
Che-

Chevaux de son Maître étoient dans mon Écurie. Ma Parente se prit à rire, & luy répondit pour moy, que j'étois si nouvelle débarquée à Madrid, que je ne sçavois pas encore qu'il ne falloit rien louer de ce qui étoit à un Cavalier aussi galand que Don Antoine ; mais que ce n'étoit pas la mode de recevoir des presens de cette conséquence, & qu'elle le prioit de les remener. C'est ce qu'il ne voulut point faire, on les renvoya sur le champ ; il les renvoya ; on les luy renvoya encore : enfin, je vis l'heure que l'on passeroit la nuit en allées & en venues. Après tout cela, il fallut luy écrire, & mesme le fâcher pour luy faire trouver bon qu'on ne les acceptât point.

L'on m'a dit que lors que le

Roy s'est servy d'un Cheval, personne par respect ne le monte jamais. Il arriva que le Duc de Medinade las-Torres avoit acheté un Cheval vingt-cinq mille écus, qui étoit le plus beau & le plus noble que l'on eût jamais vû. Il le fit peindre; le Roy Philippe IV. vit le Tableau, & voulut voir le Cheval. Le Duc le supplia de l'agréer; mais il le refusa, parce, dit-il, qu'il l'exerceroit peu, & que comme personne ne s'en serviroit après luy, ce Cheval perdrait toute sa vigueur.

L'on met de jeunes Filles de bonne Maison, & fort jolies auprès des Dames; elles s'occupent d'ordinaire à faire de la Broderie d'Or & d'Argent, ou de Soye de diferentes couleurs, au bord du col, & des Man-

ches de leurs Chemises : mais si on leur laissent suivre leur inclination naturelle, elles travaillent fort peu, & parlent beaucoup. L'on a aussi des Nains & des Naines qui sont tres desagrecables ; les Naines particulierement sont d'une laideur affreuse ; leur tête est plus grosse que tout leur corps ; elles ont toujours leurs cheveux épars, qui tombent jusqu'à terre ; l'on ne sçait d'abord ce que l'on voit, quand ces petites figures se presentent aux yeux. Elles portent des Habits magnifiques ; elles sont les confidentes de leurs Maîtresses, & par cette raison là, elles en obtiennent tout ce qu'elles veulent.

Dans chaque Maison, à certaines heures marquées, toutes

les Femmes se rendent avec la Dame du logis dans la Chapelle, pour y reciter le Rosaire tout haut ; elles ne se servent point de Livres pour prier Dieu, ou si elles en ont, cela est fort rare. Le Comte de Charny, qui est François, bien fait, homme de merite, & General de la Cavalerie en Catalogne pour le Roy d'Espagne, m'a conté qu'étant l'autre jour à la Messe, il lisoit dans ses Heures, lors qu'une vieille Espagnolle les luy arracha ; & les jettant par terre avec beaucoup d'indignation ; *laissez cela*, luy dit-elle, *& prenez votre Chapelle*. C'est une chose à voir, que l'usage continuel qu'elles font de ce Chapelet ; toutes les Dames en ont un attaché à leur ceinture, si long qu'il ne s'en

faut guere qu'il ne traîne à terre. Elles le disent sans fin dans les ruës, en jouiant à l'Ombre, en parlant, & même en faisant l'Amour, des mensonges, ou des médifances : car elles marmotent toujourns sur ce Chapelet ; & quand elles sont en grande compagnie, cela n'empêche point qu'il n'aille son train. Je vous laisse à penser comment il est dévotement dit ; mais l'habitude a beaucoup de force en ce Pays.

Les Femmes portoient il ya quelques années des Guard-Infands d'une grandeur prodigieuse ; cela les incommodoit, & incommodoit les autres. Il n'y avoit point de portes assez grandes par où elles pussent passer ; elles les ont quittez, & elles ne les portent plus que

lors qu'elles vont chez la Reine, ou chez le Roy ; mais ordinairement dans la Ville, elles mettent des Sacristains, qui sont à proprement parler, les Enfans des Vertugadins. Ils sont faits de gros Fil d'Archal, qui forme un rond autour de la ceinture ; il y a des Rubans qui y tiennent, & qui attachent un autre rond de même, qui tombe plus bas, & qui est plus large ; l'on a ainsi cinq ou six Cerceaux qui descendent jusqu'à terre, & qui soutiennent les Jupes. L'on en porte une quantité surprenante ; & l'on auroit peine à croire que des creatures aussi petites que sont les Espagnolles, peussent être si chargées. La Juppe de dessus est toujours de gros Tafetas noir, ou de Poil de Chevre gris

tout uny, avec un grand troussi un peu plus haut que le genouil, autour de la Juppe; & quand on leur demande à quoy cela sert, elles disent que c'est pour la ralonger à mesure qu'elle s'use. La Reine Mere en a comme les autres à toutes ses Juppes; & les Carmelites même en portent aussi bien en France qu'en Espagne. Mais à l'égard des Dames, c'est plutôt une mode qu'elles suivent, qu'une épargne qu'elles veulent faire; car elles ne sont ny avares, ny ménageres, & telles en font faire deux ou trois fois la semaine de neuves. Ces Juppes sont si longues par devant, & par les côtez, qu'elles traînent beaucoup, & elles ne traînent jamais par derriere. Elles les portent à fleur de terre; mais

elles veulent marcher dessus, afin qu'on ne puisse voir leurs pieds, qui est la partie de leur corps qu'elles cachent le plus soigneusement. J'ay entendu dire, qu'après qu'une Dame a eu toutes les complaisances possibles pour un Cavalier, c'est en luy montrant son pied, qu'elle luy confirme sa tendresse; & c'est ce qu'on appelle ici la dernière faveur. Il faut convenir aussi, que rien n'est plus joly en son espee; & je vous l'ay déjà dit; elles ont les pieds si petits, que leurs Souliers sont comme ceux de nos Poupées: Elles les portent de Maroquin noir, découpé sur du Tafetas de couleur, sans talon, & aussi justes qu'un Gand. Quand elles marchent, il semble qu'elles volent; en cent ans nous n'a-

pren-

prendrions pas cette maniere d'aller ; elles serrent leurs coudes contre leurs corps , & vont sans lever les pieds comme lors que l'on glisse. Mais pour en revenir à leur habillement ; dessous cette Juppe unie , elles en ont une douzaine plus belles les unes que les autres , d'etoffes fort riche , & chamarees de Galons & de Dentelles d'Or & d'Argent jusqu'à la ceinture. Quand je vous dis une douzaine , ne croyez pas au moins que j'exagere ; pendant les excessives chaleurs de l'Eté , elles n'en mettent que sept ou huit , dont il y en a de Velours , & de gros Satin. Elles ont en tout tems une Juppe blanche dessous toutes les autres , qu'elles nomment Sabenagua ; elle est de ces belles Dentelles d'Angleterre , ou

de Mouffeline , brodée d'Or
passé, & si amples, qu'elles ont
quatre aînes de tour ; J'en ay
vû de cinq & six cens Ecus.
Elles ne portent point le Sacri-
tain chez elles, ny les Chapins:
Ce sont des especes de petites
Sandales de Brocard ou de Ve-
lours, garny de plaques d'Or,
qui les haussent d'un demy
pied ; & quand elles les ont,
elles marchent fort mal, & sont
toujours prêtes à tomber. Il n'y
a guere de Baleine dans leurs
corps ; les plus larges sont d'un
tiers. On ne voit point ail-
leurs de Femmes si menuës. Le
corps est assez haut par devant ;
mais par derriere, on leur voit
jusqu'à la moitié du dos, tant
il est découvert ; & ce n'est pas
une chose trop charmante ; car
elles sont toutes d'une maigreur

effroyable, & elles seroient bien fâchées d'être grasses, c'est un défaut essentiel parmy elles. Avec cela elles sont fort brunes; de sorte que cette petite peau noire colée sur des os, déplaît naturellement à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Elles mettent du Rouge à leurs épaules, comme à leurs jouës, qui en sont toutes couvertes. Le blanc n'y manque pas; & quoy qu'il soit fort beau, il y en a peu qui le sçachent bien mettre; on le découvre du premier coup d'œil. J'en ay vû quelques unes, dont le teint est tres vif & tres naturel. Elles ont presque toutes les traits delicats & réguliers; leur air & toutes leurs manieres ont une petite affectation de coquetterie, que leur humeur ne dément pas. C'est

une beauté parmy elles de n'avoir point de gorge, & elles prennent des précautions de bonne heure pour l'empêcher de venir. Lors que le Sein commence à paroître, elles mettent dessus de petites plaques de plomb, & se bandent comme les Enfans que l'on emmaillore. Il est vray qu'il s'en faut peu qu'elles n'ayent la gorge aussi unie qu'une feuille de papier, à la réserve des trous que la maigreur y cause, & ils sont toujours en grand nombre. Leurs mains n'ont point de défaut, elles sont petites, blanches, & bien faites. Leurs grandes Manches qu'elles attachent juste au poignet, contribuent encore à les faire paroître plus petites. Ces Manches sont de Tafetas de tou-

tes couleurs, comme celles des Egyptiennes, avec des Manchettes d'une Dantelle fort haute. Le corps est d'ordinaire d'étoffe d'Or & d'Argent, mêlée de couleurs vives; les Manches en sont étroites, & celles de Tafetas paroissent au lieu de la Chemise. Les personnes de qualité ont cependant de fort beau linge; mais toutes les autres n'en ont presque point; il est cher & rare; avec cela les Espagnols ont la fotte gloire de le vouloir fin; & tel qui pourroit avoir six Chemises un peu grosses, aime mieux n'en acheter qu'une fort belle, & rester au lit pendant qu'on la blanchit, ou s'habiller quelquefois à crû, ce qui arrive assez souvent. Ce linge fin est bien maltraité, quand on

le blanchit ; les Femmes le mettent sur des pierres pointuës & le battent à grands coups de bâton , de sorte que les pierres le coupent en cent morceaux. Il n'y a point de choix à faire entre la plus habille Blanchisseuse, & celle qui l'est le moins ; toutes ces creatures sont également mal adroites.

Je reviens à l'Habillement des Dames, que j'ay quitté plusieurs fois, pour faire des Digressions sur diverses choses dont je me suis souvenuë. Je vous diray qu'elles ont autour de la gorge une Dentelle de Fil rebrodé de Soye rouge ou verte, d'Or ou d'Argent. Elles portent des Ceintures entieres de Medailles & de Reliquaires. Il y a bien des Eglises où il n'y

en a pas tant ; elles ont auffi le Cordon de quelque Ordre, soit de Saint François, des Carmelites, ou d'autres. C'est un petit Cordon de Laine noire, blanche, ou brune, qui est pardessus leurs Corps, & tombe devant jusqu'au bord de la Juppe. Il y a plusieurs nœuds, & d'ordinaire ces nœuds sont marquez par des Boutons de Pierreries. Ce sont des Vœux qu'elles font aux Saints de porter leur Cordon ; mais bien souvent quel est le sujet de ces Vœux ?

Elles ont beaucoup de Pierreries des plus belles que l'on puisse voir. Ce n'est pas pour une Garniture comme en ont la plûpart de nos Dames de France, celles-ey vont jusqu'à huit ou dix ; les unes de Diamans ; les autres des Rubis,

d'Emeraudes , de Perles , de Turquoises , enfin de toutes les manieres. On les met tres-mal en œuvre : l'on couvre presque tous les Diamans, l'on n'en voit qu'une petite partie. Je leur en ay demandé la raison, & elles m'ont dit, qu'il leur sembloit que l'Or étoit aussi beau que les Pierreries. Mais pour moy, je pense que c'est que leurs Lapidaires ne les sçavent pas mieux mettre en œuvre. J'en excepte Verbec, qui le feroit fort bien, s'il vouloit s'en donner la peine.

Les Dames portent de grandes Enseignes de Pierreries au haut de leurs corps, d'où il tombe une chaîne de Perle, ou dix ou douze nœuds de Diamans, qui se rattachent sur un des côtez du corps. Elles ne met-

tent jamais de Colier ; mais elles portent des Bracelets , des Bagues , & des Pendans d'Oreilles , qui sont bien plus longs que la main , & si pesans , que je ne comprens point comment elles peuvent les porter sans s'arracher le bout de l'Oreille. Elles y attachent tout ce qui leur semble de joly. J'en ay vû qui y mettoient des Montres assez grandes ; d'autres des Cadens de Pierres precieuses , & jusqu'à des Clefs d'Angleterre fort bien travaillée , ou des Sonnettes. Elles mettent des Agnus & des petites Images sur leurs manches , sur leurs épaules , & par tout. Elles ont la tête toute chargée de Poinçons ; les uns faits en petites Mouches de Diamans , & les autres en Papillons , dont les Pierreries

marquent les couleurs. Elles se coëffent de différentes manières, mais c'est toujours la tête nuë; elles séparent leurs cheveux sur le côté de la tête, & les couchent de travers sur le front; ils sont si luisans, que sans exageration l'on s'y pourroit mirer. D'autrefois elles mettent une tresse de faux cheveux, la plus mal-faite que l'on sçauroit voir, ils tombent épars sur leurs épaules, & c'est de peur de mêler les leurs qui sont admirablement beaux. Elles se font d'ordinaire cinq nattes, auxquelles elles attachent des nœuds de Ruban, ou qu'elles cordonnent de Perles; elles les noient toutes ensemble à la ceinture, & l'Esté lorsqu'elles sont chez elles, elles les enveloppent dans un morceau de Taf-

fetas de couleur, garny de Dentelles de fil. Elles ne portent point de Bonnet, ni le jour, ni la nuit. J'en ay vû qui avoient des Plumes couchées sur la tête comme les petits Enfans. Ces Plumes sont fort fines, & mouchetées de différentes couleurs, ce qui les rend beaucoup plus belles. Je ne sçay pourquoy l'on n'en fait pas de même en France.

Les jeunes Filles, ou les nouvelles mariées, ont des Habits tres-magnifiques, & leurs Jupes de dessus sont de couleur brodées d'or. J'ay été voir la Princesse de Monteleon: C'est une petite personne, qui n'a pas treize ans; on vient de la marier à son Cousin germain nommé Don Nicolo Pignatelli; sa Mere est Fille de la Duchesse de

Terranova, nommée pour être la Camarera Major de la nouvelle Reine. Elles demeurent toutes ensemble ; c'est à dire les Duchesses de Terranova, d'Hijar, & de Monteleon, avec la jeune Princesse de ce nom, & ses petites Sœurs. La Duchesse de Terranova peut avoir soixante ans. Ma Parente est fort de ses Amies, & elle nous reçût avec une honnêteté qui ne luy est pas ordinaire ; car elle est la plus fiere personne du Monde, & elle en a bien l'air. Le son de sa voix est rude, elle parle peu, elle affecte quelque bonté : mais si ce que l'on dit est vray, elle n'en a point du tout dans le cœur : On ne peut avoir plus d'esprit, & plus de pénétration qu'elle en a ; elle

nous parla fort de la Charge qu'elle alloit remplir dans la Maison de la Reine. Je n'oublieray rien, j disoit-elle, pour luy être agreable, j'entreray dans tout ce qui pourra luy faire quelque plaisir; je sçay qu'une jeune Princesse, qui est née Françoise, doit avoir un peu plus de liberté que n'en auroit une Infante d'Espagne, élevée à Madrid. Ainsi il ne tiendra pas à moy qu'elle ne trouve aucune difference entre son Pays & celui-cy. Elle me donna un Chapelet de Palo d'Aguila; c'est un bois rare qui vient des Indes. En verité quand je le tiens, il tombe jusqu'à terre. Il y a deux touffes de petits Rubans de Taffetas vert, & à chacune environ trois cens aînes. Elle me donna aussi des Puoaros de Portu-

gal ; ce font des Vases de terre figelée, garnis de Filigrane, & elle me regala encore de plusieurs petits Bijoux fort jolis.

Il seroit difficile de rien voir de plus somptueux que leur Maison ; elles occupent de Appartemens hauts, qui sont tendus de Tapisseries toutes relevées d'Or. L'on voit dans une grande Chambre plus longue que larges, des Portes vitrées qui entrent dans des Cabinets ou Cellules. Il y a d'abord celle de la Duchesse de Terranova, tapissée de gris, avec un Lit de même, & le reste fort uny. A côté étoit couchée sa Fille la Duchesse de Monteleon, laquelle est Veuve, & meublée comme sa Mere. Ensuite on trouve la Chambre de la Priu-

celle de Monteleon, qui n'est pas plus grande que les autres ; mais dont le Lit est de Damas, Or & Vert, doublé de Brocard d'argent, avec du Point d'Espagne. Il y avoit autour des Draps un Passement d'Angleterre de demie aune de hauteur. Vis à vis étoient les Chambres des petites de Monteleon & d'Hijar, toutes meublées de Damas blanc. Elles sont nommées pour être Menines de la Reine. Ensuite étoit la petite Chambre de la Duchesse d'Hijar, meublée de Velours cramoisy à fond d'Or. Elles n'étoient toutes séparées les unes des autres, que par des Cloisons de bois de fenestre ; & elles me dirent que six de leurs Femmes couchoient dans la Chambre sur des Lits qu'elles y mettoient le soir.

Les Dames étoient dans une grande Gallerie, couverte de Tapis de pied tres-riches; il y a tout autour des Carreaux de Velours cramoisy en broderie d'Or. Ils sont plus longs que larges, & de grands Cabinets de Pieces de rapport, enrichis de Pierreries, lesquels ne sont pas faits en Espagne; des Tables d'argent entre deux; & des Mirrors admirables tant pour leur grandeur, que pour leurs riches Bordures, dont les moins belles sont d'argent. Ce que j'ay trouvé de plus beau, ce sont des Escaparates; c'est une espece de petit Cabinet ferme d'une grande Glass, & remply de tout ce qu'on se peut figurer de plus rare, soit en Ambre gris, Porcelaines, Cristal de Roche, Pierre de Bezoard, Branches de Corail,

rail, Nacre de Perles, Filigrane d'Or, & mille autres choses de prix. J'y vis la tête d'un Poisson, sur laquelle il y avoit un petit Arbre; il n'est ni de bois, ni de moufle; il tient au crane du Poisson, qui est assez petit. Cela me parut fort curieux.

Nous étions plus de soixante Dames dans cette Galerie, & pas un pauvre Chapeau. Elles étoient toutes assises par terre, les jambes en croix sous elles: C'est une ancienne habitude qu'elles ont gardée des Mores. Il n'y avoit qu'un Fauteuil de Maroquin, piqué de Soye, & fort mal fait. Je demanday pour qui il étoit destiné. On me dit que c'étoit pour le Prince de Monteleon, qui n'y entroit qu'après que toutes les Dames étoient retirées. Je ne

pouvois demeurer assise à leur mode, & je me mis sur les Carreaux. Elles étoient cinq ou six ensemble, ayant au milieu d'elles un petit Brasier d'argent plein de noyaux d'Olives, pour ne pas entêter. Quand il arrivoit quelque Dame, la Naine ou le Nain le venoit dire, mettant un genoux en terre. Aussitôt elles se levoient toutes, & la petite Princesse alloit la première jusqu'à la porte recevoit celle qui venoit la voir sur son Mariage. Elle ne se baisent point en se salüant, je croy que c'est pour ne se pas emporter le plâtre qu'elles ont sur le visage; mais elles se presentent la main dégantée, & en se parlant elles se disent *Tu & Toy*, & elles ne s'appellent ni Madame, ni Mademoiselle, ni Altesse, ni

Excellence ; mais seulement *Dona Maria*, *Dona Clara*, *Dona Teresa*. Je me suis informée d'où vient qu'elles en usent si familièrement, & j'ay appris que c'est pour n'avoir aucun sujet de se fâcher entr'elles ; & que comme il y a beaucoup de maniere de se parler, qui marquent quand elles veulent une entiere difference de qualité & de rang, & que toutes ces differences ne sont pas aisées à faire sans se chagriner quelquefois, pour l'éviter, elles ont pris le party de se parler sans ceremonie. Il faut ajouter à cela, qu'elles ne se mesalient point, & qu'ainsi ce sont toujours des personnes de condition. Les Femmes de la Robe ne vont pas même chez les Femmes de la Cour, & un Homme de Naissance épouse

toujours une Fille de Naissance. On ne voit point là de Rorture entée sur la Noblesse comme en France ; ainsi elles ne risquent guère quand elles se familiarisent ensemble. S'il vient cent Dames de suite, on se lève autant de fois, & l'on marche comme à une Procension, pour les aller recevoir jusques dans l'Antichambre. J'en fus si fatiguée ce jour-là, que j'en étois d'assez méchante humeur.

Elles étoient toutes fort parées ; & comme je vous l'ay déjà dit, elles ont des Habits magnifiques, & des Pierreries d'une grande beauté. Il y avoit deux Tables d'Ombre, où l'on jouoit gros jeu sans bruit. Je ne connois rien à leurs Cartes ; elles sont aussi minces que du Pa-

pier, & peintes tout autrement
 que les nôtres ; il semble que
 l'on ne tient qu'une Lettre pliee.
 Quand on a un Jeu dans la
 main, il seroit bien aisé à un Fi-
 lou descamotter plusieurs Car-
 tes, ou un Jeu tout entier.

L'on parloit-là de toutes les
 nouvelles de la Cour & de la
 Ville: Leur conversation est li-
 bre, & agreable, & il faut con-
 venir qu'elles ont une vivacité
 dont nous ne pouvons appro-
 cher. Elles sont caressantes, el-
 les aiment à louer, elles loient
 d'une maniere noble, pleine
 d'esprit, & de discernement. Je
 suis surprise qu'elles aient tant
 de memoire avec un si grand
 feu d'esprit. Leur cœur est ten-
 dre, & même beaucoup plus
 qu'il ne le faudroit. Elles lisent
 peu, elles n'écrivent guère ;

cependant le peu qu'elles lisent leur profite, & le peu qu'elles écrivent est juste & conçu.

Leurs traits sont fort réguliers & délicats; mais leur grande maigreur choque ceux qui n'y sont pas accoutumés. Elles sont brunes, leur teint est fort uny; il faut que la petite Verole ne les gâtent pas tant icy qu'elle gâte ailleurs; car je n'en ay guère vû qui en soient marquées.

Leurs cheveux sont plus noirs que de l'Ebeine, & fort lustrez, bien qu'il y ait quelque apparence qu'elles se peignent long-temps avec le même Peigne; en effet je vis l'autre jour chez la Marquise d'Alcañzas (c'est la Sœur du Connétable de Castille, qui avoit épousé en premières nocés le Comte Duc

d'Olivarès) sa Toilette mise ; & bien que cette Dame soit une des plus propres & des plus riches, cette Toilette étoit sur une petite Table d'argent, & consistoit en un morceau de Toile des Indes, un Miroir de la grandeur de la main, deux Peignes avec une Pelote, & dans une Tasse de Porcelaine, du Blanc d'œuf battu avec du Sucre Candy. Je demanday à une de ses Femmes ce qu'elle en faisoit : Elle me dit que c'étoit pour se dégrasser, & se rendre le visage luisant. J'en ay vû qui avoient le front si lustré, que cela surprenoit. L'on diroit qu'elles ont un Vernis passé sur le visage, & la peau en est tenduë & tirée d'une telle maniere, que je ne doute pas qu'elle ne leur fasse mal. L2.

plûpart des Femmes se font les sourcils, elles n'en laissent qu'un filet; rien n'est plus vilain à mon gré; mais ce qui l'est bien davantage, c'est qu'elles se peignent le milieu du front, afin que leurs sourcils paroissent joints; c'est à leur gré une beauté incomparable.

Il y en a beaucoup cependant qui n'ont pas cette inclination, & j'ay trouve des Espagnoles plus regulierement belles que nos Françoises, malgré leur coëffure de travers, & le peu d'accompagnement qu'elles donnent à leur visage. L'on peut dire qu'il est comme hors d'œuvre, sans aucuns cheveux dessus, ni Cornette, ni Rubans; mais aussi en quel Pays y a-t-il des yeux semblables aux leurs? Ils sont si vifs, si spirituels, ils parlent.

parlent un langage si tendre & si intelligible, que quand elles n'auroient que cette seule beauté, elles pourroient passer pour belles, & dérober les cœurs. Leurs dents sont bien rangées, & seroient assez blanches, si elles en prenoient soin; mais elles les negligent; outre que le Sucre & le Chocolat les leur gâtent: elles ont la mauvaise habitude, & les Hommes aussi, de se les nettoyer avec un curre dent, en quelque compagnie qu'ils soient: c'est une de leurs contenance ordinaires. On ne sçait ce que c'est ici que de les faire accommoder par les gens du Metier, il n'y en a point; & quand il en faut arracher, les Chirurgiens le font comme ils peuvent.

Je demeuray surprise en en-

trant chez la Princesse de Monteleon, de voir plusieurs Dames fort jeunes avec une grande paire de lunettes sur le nez, attachée aux oreilles ; & ce qui m'étonnoit encore davantage, c'est qu'elles ne faisoient rien où des lunettes leur fussent nécessaires ; elles causoient & ne les ôtoient point ; l'inquiétude m'en prit, & j'en demanday la raison à la Marquise de la Rosa, avec qui j'ay lié une grande amitié ; c'est une jolie personne, qui sçait vivre, & dont l'esprit est bien tourné, elle est Napolitaine. Elle se prit à rire de ma question, & elle me dit que c'étoit pour la gravité, & que l'on ne les mettoit pas par besoin, mais seulement pour s'attirer du respect. Voyez-vous cette Dame, me dit-elle,

en m'en montrant une qui étoit assez proche de nous, je ne croy pas que depuis dix ans elle les ait quittées que pour se coucher. Sans exagération, elles mangent avec, & vous rencontrerez dans les ruës & dans les Compagnies beaucoup de Femmes & d'Hommes qui ont toujours leurs lunettes. Il faut à ce propos, continua-t-elle, que je vous dise qu'il y a quelque tems que les Jacobins avoient un Procez de la dernière consequence, ils en craignoient assez l'évenement pour n'y rien négliger. Un jeune Pere de leur Convent avoit des Parents de la première qualité, qui sollicitèrent à sa priere très fortement : Le Prieur l'avoit assuré qu'il n'y avoit rien qu'il ne deût se promettre de sa re-

connoissance, si par son credit le Procez se gaignoit; enfin le Procez se gagna, le jeune Pere transporté de joye courut luy en dire la nouvelle, & se preparoit à luy demander en même tems une grace qu'il avoit fort envie d'obtenir: mais le Prieur après l'avoir embrassé, luy dit d'un ton grave, *Hermano, ponga las ojaldas*; cela veut dire, mon Frere, mettez des lunettes. Cette permission combla le jeune Moine d'honneur & de joye; il se trouva trop bien payé de ses soins, & il ne demanda rien davantage. Le Marquis d'Altorgas, ajouta-t-elle, étant Vice-Roy de Naples, fit tirer son Buste en Marbre, & il ne manqua pas d'y faire mettre ses belles Lunettes. Il est si commun d'en porter,

que j'ay entendu dire qu'il y a des differences dans les Lunettes, comme dans les rangs ; à proportion que l'on eleve sa fortune , l'on fait grandir le Verre de sa Lunette, & on la hausse sur son nez. Les Grands d'Espagne en portent de larges comme la main, quel'on appelle Ocales pour les distinguer. Ils se les font attacher derriere les Oreilles , & les quittent aussi peu que leur Golille. Ils en faisoient autrefois venir les Verres de Venise : mais depuis que le Marquis de la Cueva fit cette entreprise , qui fut nommée le Triumvirat , parce qu'ils étoient trois qui vouloient mettre le feu dans l'Arсенal de Venise avec des Mirrors ardens , afin de rendre par ce moyen le Roy d'Espa-

gne Maître de cette Ville; les Venitiens à leur tour firent faire un grand nombre d'Ocales, qu'ils envoyèrent à leur Ambassadeur à Madrid. Il en regala toute la Cour; & tous ceux qui les mirent, en penserent devenir aveugles; car c'étoit des Miroirs ardents, tres bien travaillez, & enchassez dans une Matière si combustible, que les moindres Rayons du Soleil mettoient tout en feu. Il arriva qu'un jour de Conseil, on avoit laissé une Fenestre ouverte dans le lieu où ils étoient assemblez; de maniere que le Soleil frappant à plomb sur les Lunettes, il se fit tout d'un coup un espece de feu d'artifice fort dangereux, pour les Sourcils & les Cheveux; tout fut brûlé, & l'on ne peut s'imaginer jusqu'où

alla l'épouvante de ces venerables Vieillards. Je voudrois bien, dis-je à la Marquise, pouvoir croire cette Avanture; car elle me paroît fort plaisante. Comme je ne l'ay pas vûe, reprit-elle en souïrant, je ne veux pas vous assurer positivement qu'elle soit vraie: mais ce que j'ay d'Original, c'est l'Affaire des Jacobins que je vous ay racontée. J'ay remarqué depuis des personnes de Qualité dans leurs Carosses, quelquefois seules, & quelquefois plusieurs ensemble, le nez chargé de ces Lunettes, qui font peur à mon gré.

Nous fîmes colation chez la Princesse; ces Femmes vinrent au nombre de dix-huit, tenant chacune de grands Bassins d'Argent remplis de Confitu-

res feiches, toutes enveloppées de Papier coupé exprès & doré. Il y a une Prune dans l'un, une Cerise ou un Abricot dans l'autre, & ainsi du reste. Cela me parût fort propre; car au moins on peut en prendre & en emporter, sans salir ses mains ny sa Poche. Il y a de vieilles Dames, qui après s'être crevées d'en manger, ont cinq ou six Mouchoirs qu'elles apportent exprès, & elles les emplissent de Confitures; bien qu'on le voye, on n'en fait pas semblant; l'on a l'honnêteté de leur en laisser prendre tant qu'elles veulent, & même d'en aller encore querir: Elles attachent ces Mouchoirs avec des Cordons tout autour de leur Sacristain: Cela ressemble au crochet d'un garde manger, où l'on

pend du Gibier. L'on presenta en suite le Chocolat , chaque Tasse de Porcelaine sur une petite Soucoupe d'Agate, garnie d'Or , avec du Sucre dans une Boëte de même. Il y avoit du Chocolat à la glace , d'autre chaud , & d'autre avec du Lait & des Oeufs : On le prend avec du Biscuit , ou du petit Pain aussi sec que s'il étoit rôty , & que l'on fait exprés. Il y a des Femmes qui en prennent jusqu'à six Tasses de suite ; & c'est souvent deux & trois fois par jour. Il ne faut pas s'étonner si elles sont si seiches , puisque rien n'est plus chaud ; & outre cela , elles mangent tout si poivré & si épiceé , qu'il est impossible qu'elles n'en soient brûlées : Il y en avoit plusieurs qui mangeoient des

morceaux de Terre figée. Je vous ay déjà dit qu'elles ont une grande passion pour cette Terre, qui leur causent ordinairement une opilation; l'Estomach & le Ventre leur enflent & deviennent durs comme une pierre, & elles sont jaunes comme des Coins. J'ay voulu tâter de ce ragoût tant estimé & si peu estimable; j'aime-rois mieux manger du Gres.

Si l'on veut leur plaire, il faut leur donner de ces Bucaros, qu'elles nomment Barros; & souvent leur Confesseur ne leur imposent point d'autre Penitence, que d'être un jour sans en manger. L'on dit qu'elle a beaucoup de proprieté; elle ne souffre point le Poison, & elle guerit de plusieurs mala-

dies. J'en ay une grande Tasse qui tient une Pinte; le Vin n'y vaut rien, l'Eau y est excellente; il semble qu'elle bouille quand elle est dedans, au moins on l'a voit agitée & qui frissonne (je ne sçay si cela se peut dire) mais quand on l'y laisse un peu de tems, la Tasse se vuide toute, tant cette Terre est poreuse; elle sent fort bon. L'on nous donna des Eaux tres bien faites; l'on peut dire qu'il n'y a point de lieu où l'on boive plus frais; ils ne se servent que de la Neige, & tiennent qu'elle rafraîchit bien mieux que la Glace; c'est la coûtume ici avant que de prendre du Chocolat, de boire de l'eau fort fraîche; on tient qu'il est mal sain autrement.

Après que la colation fut finie, l'on apporta des Flambeaux ; il entra un petit bonhomme tout blanc, qui étoit le Gouverneur des Pages ; il avoit une grande Chaîne d'Or au col avec une Medaille ; c'étoit le present qu'il eût aux Nôces du Prince de Monteleon : Il mit un genoüil en Terre au milieu de la Galerie, & dit tout haut, LOÛE' SOIT LE TRES-SAINTE SACREMENT : à quoy tout le monde répondit ; A JAMAIS ; on a cette coûtume quand on apporte de la lumiere. En suite vingt-quatre Pages entrèrent deux à deux, qui vinrent les uns après les autres mettre de même un genoüil en terre ; ils portoient chacun deux grands Flam-

beaux ou un Belon; & quand ils les eurent posez sur les Tables & sur les Escaparates, ils se retirerent avec la même ceremonie. Alors toutes les Dames se firent les unes aux autres une grande reverence, l'accompagnant d'un souhait comme quand on étrenuë. Il faut vous dire que ces Belons sont des Lampes élevées sur une Colonne d'Argent, qui a son pied fort large; il y a huit ou douze canaux à la Lampe, & quelquefois moins, par lesquels la Meche passe, de sorte que cela fait une clarte surprenante. Et pour qu'elle soit encore plus grande, on y attache une plaque d'Argent, sur laquelle elle réfléchit: On n'est point incommodé de la fumée, & l'huile

qu'on y brûle vaut l'huile de Provence que l'on mange en Salade. J'ay trouvé cette mode fort jolie : Lors que tous les Flambeaux eurent été posez dans la Gallerie où ils devoient être, la jeune Princesse de Monteleon dit à ses Femmes d'apporter ses habits de Nôces, pour que je les viffe. Elles allerent querir trente Corbeilles d'Argent, aussi grandes & profondes que celles que nous appellons des Mannes, dans lesquelles on porte le Couvert, Elles estoient si lourdes, qu'elles se mirent quatre à chacune : Il y avoit dedans tout ce qui se peut voir de plus beau & de plus riche, selon la Mode du Pays; entre-autres six Juste-au-corps de Brocard d'Or &

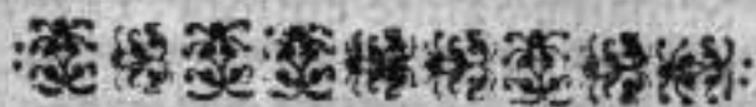
d'Argent, faits en petites Veltes pour s'habiller le matin, avec des Boutons, les uns de Diamants, les autres d'Emeraudes, & ainsi chacun en avoit six douzaines. Le Linge & les Dentelles n'étoient pas moins propres que tout le reste. Elle me montra ses Pierreries, qui sont admirables, mais si mal mises en œuvre, que les plus gros Diamants ne paroissent pas tant, qu'un de trente Louïs que l'on auroit mis en œuvre à Paris.

Je ne vous écriray pas souvent, parce que je veux toujours avoir une provision de nouvelles à vous mander; c'est une recolte qu'on ne fait pas ici tout d'un coup: Pardonnez-moy la longueur de cette Let-

tre, & le peu d'ordre que j'y ay gardé; je vous dis les choses à mesure qu'elles me viennent dans l'esprit, & je les dis toutes fort mal; mais comme vous m'aimez, ma chere Cousine, cela me rassure contre mes fautes.

De Madrid, ce 29. Mars 1679.





NEUVIÈME

LETTRE.

J'Apprehende que vous ne soyez fâchée de ce que j'ay laissé passer un Ordinaire sans vous écrire ; mais, ma chere Cousine, je voulois être informée de plusieurs choses, dont je vais vous rendre compte.

Je vous parleray d'abord des Eglises de Madrid. Je les trouve fort belles, & tres-propres. Les Femmes de qualité n'y vont guere, parce qu'elles ont toutes des Chapelles dans leurs Maisons; mais il y a de certains jours de l'année, où elles ne manquent pas d'y aller. Ceux de la

Semaine Sainte en font, elles y font leurs Stations, & quelquefois elles vont s'y confesser.

L'Eglise de Nôtre-Dame d'Atocha ; c'est à dire Nôtre-Dame du Buisson, est fort belle. Elle est dans l'enceinte d'un vaste Convent, où il y a un grand nombre de Religieux qui ne sortent presque jamais ; c'est une de leurs Observances. Leur vie est fort austere ; l'on y vient en devotion de toutes parts ; & lorsque les Rois d'Espagne ont eu quelque heureux événement, c'est le lieu où ils font chanter le *Te Deum*. Il y a une Vierge qui tient le petit Jesus, que l'on dit être miraculeuse. Elle est noire ; on l'habille fort souvent en Veuve ; mais aux grandes Fêtes, elle est richement vêtue, & si couverte de

Pierreries, qu'il ne se peut rien voir de plus magnifique. Elle a particulièrement un Soleil autour de la tête, dont les rayons jettent un éclat admirable. Elle a toujours un grand Chapelet dans sa main, ou à sa ceinture. Cette Chapelle est à côté de la Nef de l'Eglise, dans un lieu qui sembleroit fort sombre, s'il n'y avoit plus de cent grosses Lampes d'Or & d'Argent toujours allumées. Le Roy y a son Balcon avec une Jalousie devant. L'on se sert dans toutes les Eglises de certains ronds de Jonc tres-propre, que l'on met sous ses genoux; & lorsqu'il arrive une Personne de qualité, ou une Dame étrangere, le Sacristain apporte un grand Tapis devant elle, sur lequel il met un Prié-Dieu, & des Carreaux, ou

bien il la fait entrer dans de petits Cabinets tous peints & dorés, avec des Vitres autour, où l'on est fort commodement. Il n'est point de Dimanches, que l'Autel ne soit éclairé de plus de cent Cierges; Il est paré d'une prodigieuse quantité d'Argenterie, & cela est ainsi dans toutes les Eglises de Madrid. L'on y fait des Parterres de Gazon ornez de Fleurs; on les embellit de quantité de Fontaines, dont l'eau retombe dans des Bassins, les uns d'Argent, les autres de Marbre ou de Porphire. L'on met autour un grand nombre de gros Orangers, aussi hauts que des Hommes, qui sont dans de fort belles Caisses; & l'on y laisse aller des Oiseaux, qui font des manières de petits Concerts. Cela

est presque toute l'Année, comme je viens de vous le représenter, & les Eglises ne sont jamais sans Orangers & sans Jasmins, qui les parfument bien plus agreablement que l'Encens.

L'on voit dans la Chapelle de Nuestra Senora de Almunda une Vierge, que l'on dit que Saint Jacques apporta de Jerusalem, & qu'il cacha dans une Tour, laquelle étoit dans l'enceinte de Madrid. Les Mores ayant assiéged la Ville, les Habitans se trouverent reduits dans une grande famine: De sorte qu'ils deliberoient de se rendre, lorsque l'on trouva cette Tour pleine de Bled; & une telle abondance ne pouvant qu'être l'effet d'un Miracle, le Peuple rayy prit courage, & se

défendit si bien, que les Morres fatiguez de la longueur du Siege, se retirerent. On trouva ensuite l'Image de la Vierge, & en reconnoissance on luy bâtit une Chapelle, où l'on peignit cette Histoire à Fresque sur les Murs. L'Autel, le Balustre, & toutes les Lampes sont d'Argent massif.

Les Minimes ont une Eglise proche de là, dans laquelle est la Chapelle de Nuestra Señora de la Soledad, où l'on dit le Salut tous les soirs, & c'est un lieu de grande devotion ; j'entens pour les veritables, Devots ; car il y a bien des personnes qui s'y donnent rendez-vous.

La Chapelle de Saint Isidore passe toutes les autres en beauté. C'est le Patron de Madrid, qui n'étoit qu'un pauvre La-

botteur. Les Murailles de la Chapelle sont toutes incrustées de Marbre de plusieurs couleurs, avec des Colonnes de même, & des Figures de quelques Saints. Son Tombeau est au milieu, & quatre Colonnes de Porphyre soutiennent au dessus une Couronne de Marbre, qui represente des Fleurs avec les couleurs qui leur sont naturelles; rien ne peut être mieux travaillé, & l'on peut dire que l'Art a surpassé la Nature. Les Figures des douze Apôtres ornent au dehors le Dôme de la Chapelle.

J'ay vû à Saint Sebastien (qui est à présent ma Paroisse) une Chaire que la Reine Mere a fait faire, pour porter le Saint Sacrement aux Malades quand il fait mauvais tems; Elle est

de Velours cramoisy en broderie d'Or, couverte de Chagrin, & garnie de Clous d'Or. Le tour est orné de grandes Glaces, & du milieu de son Imperiale, il s'eleve une maniere de petit Clocher remply de plusieurs Clochettes d'Or. Quatre Prestres la portent, lorsque quelque Personne de qualité est malade, & demande à recevoir Nôtre Seigneur. Il est suivy de tous les Gens de la Cour. Plus de mille Flambeaux de Cire blanche éclairent, avec divers Instrumens, & l'on s'arrête dans les grandes Places qui sont sur le chemin, pendant que le Peuple à genoux reçoit la Benediction, & que les Musiciens chantent & jouënt de la Harpe & de la Guitarre. C'est ordinairement le soir qu'on le porte :

porte ainsi avec beaucoup de ceremonie & de respect.

Lorsque l'on doit celebrer quelque Fête dans une Eglise, dès la veille l'on fiche de grandes Perches en terre, au haut desquelles sont des especes de Rêchaux assez profonds, que l'on emplit de Coipeaux de Bois avec du Souffre & de l'Huile. Cela brûle tres long-tems, & rend une fort grand clarté; l'on forme des Allées avec ces Perches; c'est une sorte d'illumination tres-agreable. L'on s'en sert aussi dans toutes les Réjouïssances publiques.

Les Femmes qui vont à la Messe hors de chez elles, entendent une douzaine, & marquent tant de distraction, que l'on voit bien qu'elles sont occupées d'autre chose

que de leurs Prieres. Elles portent des Manchons qui ont plus d'une grande demie aune de long, ils font de la plus belle Marthe Zibeline que l'on puisse voir, & valent jusqu'à quatre & cinq cens Ecus. Il faut qu'elles étendent leurs bras tant qu'elles peuvent, pour mettre seulement le bout de leurs doigts à l'entrée de leurs Manchons. Il me semble que je vous ay déjà dit qu'elles sont extrêmement petites ; & ces Manchons ne sont guère moins grands qu'elles. Elles portent toujours un Eventail, & soit l'Hiver ou l'Esté, tant que la Messe dure, elles s'éventent sans cesse. Elles sont assises dans l'Eglise sur leurs jambes, & prennent du Tabac à tous momens, sans se barbouiller comme l'on fait

d'ordinaire ; car elles ont pour cela, aussi bien qu'en toute autre chose, des petites manieres propres & adroites. Lorsqu'on leve Nôtre Seigneur, les Femmes & les Hommes se donnent chacun une vingtaine de coups de poing dans la poitrine ; ce qui fait un tel bruit, que la premiere fois que je l'entendis, j'us une grande frayeur, & je crus que l'on se battoit.

Quant aux Cavaliers (je veux parler de ceux qui sont galants de profession, & qui portent un Crespe autour de leur Chapeau) lorsque la Messe étoit finie, ils alloient se ranger autour du Benitier ; toutes les Dames s'y rendoient, ils leurs presentoient de l'Eau-benite, ils leur disoient en même tems des

douceurs : elles y répondoient fort juste en peu de mots : car il faut convenir qu'elles disent précisément ce qu'il faut, & elles n'ont pas la peine de le chercher, leur esprit y fournit sur le champ. Mais Monsieur le Nonce a défendu, sous peine d'excommunication, que les Hommes présentent de l'Eau-benite aux Femmes : L'on dit que cette défense est intervenüe à la priere de quelques Marys jaloux. Quoy qu'il en soit, on l'observe ; & même elle porte, que les Cavaliers ne se donneront point d'Eau-benite entr'eux.

De quelque qualité que soient les Espagnolles, elles n'ont jamais de Carreau dans l'Eglise, & l'on ne leur porte point la Robe. Pour nous, quand nous y entrons avec nos

Habits à la Françoisse, tout le Monde s'assemble, & nous environne ; mais ce qui m'incommode fort, ce sont les Femmes grosses, qui sont beaucoup plus curieuses que les autres, & pour lesquelles on a icy les dernières complaisances ; parce que l'on pretend que lorsqu'elles veulent quelque chose, & qu'on la leur refuse, il leur prend aussitôt un certain mal, qui les fait accoucher d'un Enfant mort : De sorte qu'elles sont en droit de tirailler, de déganter, & de faire tourner les gens comme il leur plaît.

Les premiers jours que cela m'arriva, je n'y entendois point raillerie, & je leur parlay si seichement, qu'il y en eut qui se prirent à pleurer, & qui n'osèrent y revenir : Mais il y en

avoit d'autres, qui ne se rebu-
toient point ; elles vouloient
voir mes Souliers, mes Jarretie-
res, ce que j'avois dans mes Po-
ches ; & sur ce que je ne le
souffrois pas, ma Parente me dit,
que si le Peuple voyoit cela, il
nous jetteroit des pierres, &
qu'il falloit que je les laissassent
faire. Les Filles qui me servent
en sont encore plus tourmen-
tées que moy ; je n'oserois vous
dire jusqu'où va la curiosité de
ces Femmes grosses.

L'on m'a conté qu'un jeune
Homme de la Cour étant eper-
duëment amoureux d'une fort
belle Dame, que son Mary gar-
doit à vuë, & ne pouvant trou-
ver moyen de luy parler, il se
déguisa en Femme grosse, &
fut chez elle ; il s'adressa au Ja-
loux, il luy dit, qu'il avoit

Lantojo (c'est le terme) d'entretenir sa Femme en particulier. Le Mary deçû par la figure, ne mit point en doute que ce ne fût une jeune Femme grosse, & aussitôt il luy fit donner par son Epouse une longue & tres-agreable audience.

Quand il prend envie à ces Femmes grosses de voir le Roy, elles le luy font dire, & il a la bonté de venir dans un grand Balcon, qui donne sur la cour du Palais, il s'y tient autant qu'elles veulent.

Il y a quelque tems qu'une Espagnolle nouvellement arrivée de Naples, fit prier le Roy qu'elle le pût voir; & quand elle l'eût assez regardé, transportée de son zele, elle luy dit en joignant les mains: *Je prie Dieu, Sire, qu'il vous fasse la gra-*

ce de devenir un jour Viceroy de Naples. L'on pretend que l'on fit jouer cette piece, pour informer le Roy que la magnificence du Viceroy d'alors, qui n'estoit pas aimé, passoit de beaucoup la sienne. Il vient tres-souvent des Dames au Logis que nous ne connoissons point, & auxquelles ma Parente fait beaucoup d'honnêtetez, parce qu'elles sont grosses, & qu'il ne faut pas les fâcher.

Graces au Ciel, le Carême est passé, & bien que je n'aye fait maigre que la Semaine Sainte, ce tems là m'a paru plus long, que tout le Carême n'auroit fait à Paris, parce qu'il n'y a point de Beure icy; celui que l'on y trouve vient de plus de trente lieues, envelopé comme de petites Saucisses dans des

Vessies de Cochon. Il est plein de Vers, & plus cher que le Beurre de Vanvre. L'on peut se retrancher sur l'Huile, car elle est excellente, mais tout le monde ne l'aime pas; & moy, par exemple, je n'en mange point, sans m'en trouver fort mal.

Ajoutez à cela que le Poisson est tres-rare, il est impossible d'en avoir de frais qui vienne de la Mer; car elle est éloignée de Madrid de plus de quatre-vingts lieuës. Quelquefois l'on y apporte des Saumons, dont on fait des Pâtez, qui se mangent à la faveur de l'Epice & du Safran. Il y a peu de Poisson d'Eau douce, & l'on ne s'embarasse guère de tout cela, puisque perlonne ne fait Carême, ni Maîtres, ni Valets, à cause de la difficulté qu'il y a de

trouver dequoy le faire. On prend la Bulle chez Monsieur le Nonce, qui coûte quinze sols de nôtre Monnoye. Elle permet de manger du Beure & du Fromage pendant le Carême, & les Issuës les Samedis de toute l'Année. Je trouve assez singulier que l'on mange ce jour-là les pieds, la tête, les gesiers, & que l'on n'ose pas manger autre chose du même animal.

La Boucherie est ouverte le Carême comme le Carnaval. C'est quelque chose de bien incommode, que la manière dont on y vend la Viande; elle est enfermée chez le Boucher; on luy parle au travers d'une petite Fenêtre; on luy demande la moitié d'un Veau, & le reste à proportion;

il ne daigne pas, ni vous répondre, ni vous donner quoique ce soit ; vous vous retranchez à une Longe de Veau; il vous fait payer d'avance , & puis vous donne par sa Lucarne un Gigot de Mouton; vous la luy rendez, en disant que ce n'est point cela que vous voulez; il le reprend, & vous donne en la place un Aloyau de Bœuf : L'on crie encore plus fort pour avoir la Longe, il ne s'en emeut pas davantage, jette vôtre Argent, & vous ferme la Fenêtre au nez. L'on s'impatiente, l'on va chez un autre qui en fait tout autant, & quelquefois pis; de sorte que le meilleur, c'est de leur demander la quantite de Viande que l'on veut, & de les laisser faire à leur tête. Cette Viande fait mal au cœur, tant elle est mai-

gre, seiche, & noire; mais telle qu'elle est, il en faut moins qu'en France pour faire une bonne Soupe. Tout est si nourrissant icy, qu'un Oeuf vous profite plus qu'un Pigeon ailleurs; je croy que c'est un effet du Climat.

Quant au Vin, il ne me semble point bon; ce n'est pas de ce Pays cy que l'on boit l'excellent Vin d'Espagne, il vient de l'Andalousie & des Isles Canaries, encore faut-il qu'il passe la Mer pour prendre cette force & cette douceur qui le rend bon. A Madrid il est assez fort, & même un peu trop; mais il n'a point le goût agreable. Ajoutez à cela qu'on le met dans des Peaux de Bouc, qui sont apprêtées, & il sent toujours la Poix, ou le brûlé. Je ne

fuis pas surprise que les Hommes fassent si peu de débauches avec une telle Liqueur. On en vend pour si peu d'Argent que l'on en veut, pour un Double ou pour deux ; mais celui qui se debite ainsi aux pauvres gens, devient encore plus mauvais, parce qu'on le laisse dans de grandes Terrines de Terre tout le jour à l'air, & l'on en prend là pour ceux qui en veulent. Il s'aigrit & sent si fort, qu'en passant devant ces sortes de Cabarets, l'odeur en fait mal à la tête.

Le Carême ne change rien aux plaisirs ; ils sont toujours si moderez, ou du moins ceux que l'on prend font si peu de bruit, qu'ils font de toutes les saisons.

Personne ne se dispense pen-

dant la Semaine Sainte d'aller en Station, particulièrement depuis le Mercredi jusqu'au Vendredy. Il se passe ces trois jours là des choses bien différentes entre les véritables Penitens, les Amants, & les Hypocrites. Il y a des Dames, qui ne manquent point d'aller sous le pretexte de devotion, en de certaines Eglises où elles sçavent depuis un an entier, que celuy qu'elles aiment se trouvera ; & bien qu'elles soient accompagnées d'un grand nombre de Dueñas, comme la presse est toujours grande, l'Amour leur donne tant d'adresse, qu'elles se derobent en dépit des Argus, & vont dans une Maison prochaine, qu'elles connoissent à quelque enseigne, & qui est louée exprés sans servir à

personne, que dans ce seul moment. Elles retournent ensuite à la même Eglise, ou elles trouvent leurs Femmes occupées à les chercher ; elles les querellent de leur peu de soin pour les suivre ; & le Mary qui a gardé pendant toute l'année sa chère Epouse, la perd dans le tems où elle luy devoit être le plus fidelle : La grande contrainte où elles vivent leur inspire le desir de s'en affranchir ; & leur esprit soutenu de beaucoup de tendresse, leur donne le moyen de l'exécuter.

C'est une chose bien desagréable, de voir les Disciplinans. Le premier que je rencontray, pensa me faire evanouir : Je ne m'attendois point à ce beau spectacle, qui n'est capable que d'effrayer ; car en-

fin , figurez-vous un homme qui s'approche si près qu'il vous couvre toute de son sang ; c'est là un de leurs tours de galanterie ; il y a des Regles pour se donner la Discipline de bonne grace , & des Maîtres en enseignent l'Art comme l'on montre à Danser , & à faire des Armes. Ils ont une espece de Jupe de Toile de Bariste fort fine, qui descend jusques sur le Soulier ; elle est plieéc à petits plis , & si prodigieusement ample, qu'ils y employent jusqu'à cinquante aunes de Toile. Ils portent sur la tête un bonnet trois fois plus haut qu'un pain de Sucre, & fait de même ; il est couvert de Toile de Hollande ; il tombe de ce Bonnet un grand morceau de Toile qui couvre tout le visage & le
 devant

dévant du corps ; il y a deux petits trous par lesquels ils voyent ; ils ont derrière leur Camifolle deux grands trous sur leurs épaules ; ils portent des Gands & des Souliers blancs, & beaucoup de Rubans qui attachent les Manches de la Camifolle, & qui pendent sans être noïez. Ils en mettent aussi un à leur Discipline ; c'est d'ordinaire leur Maîtresse qui les honorent de cette faveur. Il faut pour s'attirer l'admiration publique, ne point gesticuler du bras, mais seulement que ce soit du poignet & de la main, que les coups se donnent sans précipitation, & le sang qui sort ne doit point gêner leur Habit ; ils se font des écorchures effroyables sur les épaules, d'où coulent deux Ruisseaux.

de Sang ; ils marchent à pas comptez dans les rues ; ils vont devant les Fenêtres de leurs Maîtresses , où ils se fustigent avec une merveilleuse patience. La Dame regarde cette jolie Scene au travers des jaloufies de sa Chambre , & par quelque signe elle l'encourage à s'écarter tout vif , & elle luy fait comprendre le gré qu'elle luy sçait de cette sottise galanterie. Quand ils rencontrent une Femme bien faite , ils se frappent d'une certaine maniere qui fait ruisseler le Sang sur elle ; c'est là une fort grande honnêteté , & la Dame reconnoissante les en remercie. Lors qu'ils ont commencé de se donner la Discipline , ils sont obligez pour la conservation de leur santé , de la prendre tous les

ans; & s'ils y manquent, ils tombent malades. Ils ont aussi de petites éguilles dans des éponges, & ils s'en piquent les épaules & les côtes avec autant d'acharnement, que s'ils ne se faisoient point de mal. Mais voicy bien autre chose; c'est que le soir les personnes de la Cour vont aussi faire cette promenade; ce sont d'ordinaire de jeunes fous, qui font avertir tous leurs Amis du dessein qu'ils ont: Aussi-tôt on va les trouver fort bien armez, le Marquis de Villahermosa en a été un cette année, & le Duc de Vexar a été l'autre. Ce Duc sortit de sa Maison sur les neuf heures du soir; il avoit cent Flambeaux de cire blanche, que l'on portoit deux à deux devant luy: Il étoit précédé

de soixante de ses Amis, & suivi de cent autres, qui avoient tous leurs Pages & leurs Laquais ; cela faisoit une fort longue procession. L'on sçait quand il doit y avoir des Gens de cette qualité : Toutes les Dames sont aux Fenêtres avec des Tapis sur les Balcons, & des Flambeaux attachez aux côtes, pour mieux voir, & pour être mieux vûes. Le Chevalier de la Discipline passe avec son escorte, & saluë la bonne Compagnie ; mais ce qui fait souvent le fracas, c'est que l'autre Disciplinant qui se pique de bravoure & de bon air, passe par la même rue avec grand monde. Cela est arrivé de cette maniere à ceux que je viens de vous nommer ; chacun d'eux voulut avoir le haut du pavé.

& aucun ne le voulut ceder. Les Valets qui tenoient les Flambeaux se les porterent au visage, & se grillèrent la barbe & les cheveux ; les Amis de l'un tirèrent l'épée contre les Amis de l'autre ; nos deux Heros qui n'avoient point d'autres armes que cet instrument de Penitence, se chercherent ; & s'étant trouvez, ils commencerent entre-eux un combat singulier : Après avoir usé leur Discipline sur les Oreilles l'un de l'autre, & couvert la Terre des petits bouts de corde, dont elles étoient faites, ils s'entredonnerent des coups de poings, comme auroient pû faire deux Crocheteurs ; cependant, il n'y a pas toujours de quoy rire à cette mommerie-là, car l'on s'y bat fort bien ;

l'on s'y blesse, l'on s'y tuë, & les anciennes inimitiez trouvent lieu de se renouveler & de se satisfaire. Enfin, le Duc de Vejar ceda au Marquis de Villahermosa; l'on ramassa les Disciplines rompuës, que l'on racomma comme on pût; le grand Bonnet qui étoit tombé dans le ruisseau, fut décroché & remis sur la tête du Penitent; l'on emporta les blessez chez eux. La Procession recommença de marcher plus gravement que jamais, & parcourut la moitié de la Ville.

Le Duc avoit bien envie le lendemain de prendre sa revanche; mais le Roy luy envoya défendre, & au Marquis, de sortir de leurs Maisons. Pour revenir à ce que l'on fait dans ces occasions; vous sçauvez que

lors que ces grands Serviteurs de Dieu sont de retour chez eux, il y a un repas magnifique préparé, de toutes sortes de Viandes, & vous remarquerez que c'est un des derniers jours de la Semaine Sainte: mais après une si bonne œuvre, ils croient qu'il leur est permis de faire un peu de mal; d'abord le Penitent se fait froter fort long-tems les épaules avec des éponges trempées dans du Sel & du Vinaigre, de peur qu'il n'y reste du sang meurtry; ensuite il se met à Table avec ses amis, & reçoit d'eux les louanges & les applaudissemens qu'il croit avoir bien mérités: Chacun luy dit à son tour, que de memoire d'homme, on n'a pas vû prendre la Discipline de si bonne grace.

On exagere toutes les actions qu'il a faites , & sur tout le bonheur de la Dame pour laquelle il a fait cette galanterie. La nuit entiere s'écoule en ces fortes de contes ; & quelquefois celuy qui s'est si bien étrillé en est tellement malade , que le jour de Pâques il ne peut aller à la Messe. Ne croyez pas au moins que je m'avise d'embellir l'Histoire pour vous réjouir, tout cela est vray à la lettre, & je ne vous mande rien que vous ne puissiez vérifier par toutes les personnes qui ont été à Madrid.

Mais il y a de véritables Penitens , qui font une extrême peine à voir : Ils sont vêtus tout de même que ceux qui se disciplinent , excepté qu'ils sont nus depuis les epaules jusqu'à
la.

la ceinture, & qu'une natte étroite les enmaillotte & les serre à tel point, que ce qu'on voit de leur Peau est tout bleu & tout meurtri ; leurs Bras sont entortillez de la même natte, & tout étendus. Ils portent jusqu'à sept épées passées dans leur dos & dans leurs bras, qui leur font des blessures dès qu'ils se remüent trop fort ou qu'ils viennent à tomber ; ce qui leur arrive souvent ; car ils vont nuds pieds, & le pavé est si pointu que l'on ne peut se soutenir dessus sans se couper les pieds. Il y en a d'autres, qui au lieu de ces épées portent des Croix si pesantes qu'ils en sont accablez ; & ne pensez pas que ce soient des personnes du commun, il y en a de la première qualité.

Ils font obligez de se faire accompagner par plusieurs de leurs Domestiques qui sont deguisez, & le visage est couvert de peur qu'on ne les connoissent. Ces Gens portent du Vin, du Vinaigre, & d'autres choses, pour en donner de tems en tems à leur Maître, qui tombe bien souvent comme mort, de la peine & de la fatigue qu'ils souffrent. Ce sont d'ordinaire les Confesseurs qui enjoignent ces Penitences, & l'on tient qu'elles sont si rudes, que celuy qui les fait ne passe point l'année. Monsieur le Nonce m'a dit qu'il avoit fait défense à tous les Confesseurs de les ordonner; cependant j'en ay vû plusieurs, & apparemment cela venoit de leur propre devotion.

Depuis les premiers jours de la Semaine Sainte jusqu'à la Quasimodo, l'on ne peut sortir sans trouver un nombre infini de Penitens de toutes les sortes, & le Vendredy Saint ils se rendent tous à la Procession. Il n'y en a qu'une generale dans la Ville, composée de toutes les Paroisses, & de tous les Religieux. Ce jour là, les Dames sont plus parées qu'à celui de leurs Nôces; elles se mettent sur leurs Balcons, qui sont ornez de riches Tapis, & de beaux Careaux, elles sont quelquefois cent dans une seule Maison. La Procession se fait sur les quatre heures du soir, & à huit elle n'est pas finie; car je ne vous puis dire le nombre innombrable de monde que j'y ay vû à compter depuis le

Roy , Don Juan , les Cardinaux , les Ambassadeurs , les Grands , les Courtisans , & toutes les personnes de la Cour & de la Ville ; chacun tient un Cierge , & chacun a ses Domestiques en tres grand nombre , qui portent des Torches ou des Flambeaux. L'on voit à cette Proceffion toutes les Bannieres & les Croix couvertes de Crespe ; il y a un tres grand nombre de Tambours , qui en sont couverts de même , & qui battent comme à la mort d'un General : les Trompettes sonnent des airs tristes : la Garde du Roy composee de quatre Compagnies de differentes Nations , sçavoir , de Bourguignons , d'Espagnols , d'Allemands , & de la Lancille , porte ses Armes couvertes de Deuil , & les

traîne par terre. Il y a de certaines Machines qui sont élevées sur des Theatres, qui représentent les Misteres de la Vie & de la Mort de Nôtre-Seigneur ; les Figures sont de grandeur naturelle, tres mal faites & tres mal habillées ; il y en a de si pesantes, qu'il faut cent Hommes pour les porter, & il en passe un nombre surprenant ; car chaque Paroisse a les siennes. Je remarquay la Sainte Vierge, qui fuyoit en Egypte ; elle étoit montée sur un Asne tres bien caparassonné ; sa Houffe étoit toute brodée de belles Perles ; la Machine étoit grande & fort lourde.

L'on apprehende ici que l'on ne manque quelquefois à faire ses devotions à Pâques ; c'est pourquoy un Prêtre de chaque

Paroisse va dans les Maisons sçavoir du Maître combien il y a de Communians chez luy: Lors qu'il en est informé, il l'écrit sur son Registre; quand on a communié, l'on donne un petit Billet imprimé qui en fait foy. A la Quasimodo l'on va dans toutes les Maisons querir les Billets que l'on doit avoir, suivant le premier Memoire; & si l'on ne peut les fournir, l'on fait une exacte perquisition de celuy ou de celle qui n'a pas communié. En ce tems-là, les Pauvres qui sont malades mettent un Tapis à leurs Portes, & on leur porte la Communion avec une Procession fort belle & fort devote.

Depuis que je suis à Madrid, je n'ay guère vû d'Enterremens magnifiques, excepté ce-

Juy d'une Fille du Duc de Medina-Celi. Son Cercueil étoit d'un Bois rare des Indes, mis dans un Sac de Velours bleu, croisé de bandes de Moire d'Argent, des Cordons de Fil d'Argent, & les Glans de même attachoient le Sac par les deux bouts, comme une Valise faite d'Etoffe. Le Cercueil étoit dans un Chariot couvert de Velours blanc, avec des Festons & des Couronnes de Fleurs artificielles tout autour. On la portoit ainsi à Medina-Celi, Ville capitale du Duché de ce nom.

Ordinairement on habille les Morts des Habits de quelque Ordre Religieux, & on les porte le visage découvert jufques dans l'Eglise où ils doivent être inhumez. Si ce font des Femmes, on leur met l'Habit de

Carmelite. Cet Ordre est en grande veneration icy, les Princesses du Sang s'y retirent. Les Reines même, lorsqu'elles deviennent Veuves, sont obligées d'y passer le reste de leur vie, à moins que le Roy n'en ait ordonné autrement avant sa mort, comme fit Philippe V. en faveur de la Reine Marie Anne d'Autriche sa femme. Et à l'égard d'une Reine repudiée, il faut aussi qu'elle se mette en Religion; car repudiées, ou Veuves, elles n'ont point la liberté de se remarier.

Les Rois d'Espagne se tiennent si fort au dessus des autres Rois, qu'ils ne veulent pas qu'une Princesse qui a été leur Epouse, le devienne jamais d'un autre, en eût-elle la plus grande passion du Monde.

Don Juan a une Fille naturelle Religieuse Carmelite de Madrid. Elle est d'une beauté admirable, & l'on dit qu'elle n'avoit aucune envie de prendre le Voile; mais ç'a été sa destinée, & c'est celle de bien d'autres de sa qualité, qui n'en sont guère plus contentes qu'elles.

On les nomme les Descalças Reales, qui veut dire les Déchauffées Royales. Cela s'étend même jusqu'aux Maîtresses du Roy, soit qu'elles soient Filles ou Veuves; quand il cesse de les aimer, il faut qu'elles se fassent Religieuses.

J'ay vû quelques-unes des Oeuvres de Sainte Terefe, écrites de sa propre Main; son caractère est lisible, grand, & médiocrement beau. Doña Beatrix Carillo, qui est sa petite Nièce,

les garde fort precieusement. C'est elle qui me les a montrees. Ce sont des Lettres dont on a fait un Recueil ; je ne croy pas qu'on les ait jamais imprimées ; elles sont parfaitement belles , & l'on voit dans toutes un certain air de gayete & de douceur , qui marque beaucoup le caractere de cette grande Sainte.

Pendant le Carême , & même dans les autres tems, l'on trouve des Predicateurs à chaque coin de Ruë, qui font là des Sermons fort mal étudiez , & qui font aussi fort peu de fruit ; mais du moins ils contentent & leur zele & leur desir de prêcher. Leurs plus fideles Auditeurs sont les Aveugles, qui tiennent lieu icy de nos Chanteurs du Pont-neuf. Chacun d'eux con-

duit par un petit Chien, qui les meine fort bien, va chantant des Romances & des Cacara (ce sont des vieilles Histoires ou des Evenemens modernes que le Peuple est bien-aïse de sçavoir) ils ont un petit Tambour & une Flûte dont ils jouent. Ils disent souvent la Chançon du Roy François Premier. *Quand le Roy partit de France, A la malheur il en partit, &c.* Vous la sçavez assurément, ma chere Cousine ; car qui ne l'a sçait pas ? Cette Chançon est chantée en fort mauvais François par des Gens qui n'en entendent pas un seul mot ; tout ce qu'ils en sçavent, c'est que le Roy fut pris par les Espagnols ; & comme cette prise est fort à leur gloire, ils en veulent faire passer le souvenir à leurs Enfans.

Il y a une Fleur de Lys toute dorée sur le haut de la Chambre où ce Roy étoit prisonnier; & je ne dois pas oublier de vous dire, que la Prison est un des plus beaux Bâtimens de Madrid; les Fenêtres en sont aussi larges que celles des autres Maisons. A la vérité il y a des Barreaux de Fer, mais ils sont tous dorez, & d'une distance assez éloignée, pour ne pas faire soupçonner qu'on les a mis là pour empêcher qu'on ne se sauve. Je demeuray surpris de la propreté apparente d'un lieu si desagréable en effet, & je pensay que l'on vouloit démentir en Espagne le Proverbe François, qui dit, *Qu'il n'y a point de belles Prisons, ni de laides Amours.* Pardonnez-moy ce Proverbe, je ne les aime pas as-

sez pour vous en étourdir souvent.

Tous les Meubles que l'on voit icy sont extrêmement beaux, mais ils ne sont pas faits si proprement que les nôtres, & il s'en faut tout qu'ils ne soient si bien entendus. Ils consistent en Tapisseries, Cabinets, Peintures, Miroirs, & Argenteries. Les Vicerois de Naples, & les Gouverneurs de Milan ont rapporté d'Italie de tres-excellens Tableaux; les Gouverneurs des Pays-bas ont eû des Tapisseries admirables; les Vicerois de Sicile & de Sardaigne, des Broderies & des Statuës; ceux des Indes, des Pierreries & de la Vaiselle d'Or & d'Argent. Ainsi chacun revenant de tems en tems charge des Richesses d'un Royaume, ils ne peuvent

pas manquer d'avoir enrichy cette Ville de quantité de choses precieuses.

L'on change de Meubles plusieurs fois l'Année ; les Lits d'Hiver sont de Velours, chamarez de gros Galons d'Or ; mais ils sont si bas, & les Panttes si hautes, que l'on est comme ensevely dedans ; & lorsque l'on y est couche, les Crepines de la l'ente descendent presque sur la Courte pointe ; de maniere que l'on a de la peine à vous voir dedans. L'on n'a l'Esté ni Rideaux, ni quoi que ce soit autour de son Lit ; cela est de fort mechante grace. L'on y met quelquefois de la Gaze de couleur, pour garentir des Moucherons.

L'on passe l'Hiver dans les Appartemens hauts, & l'on

monte quelquefois jusqu'au quatrième Etage, selon le froid qu'il fait, pour s'en garentir. L'on occupe à present les Appartemens d'Este, qui sont bas & fort commodes. Toutes les Maisons ont beaucoup de plein-pied; l'on passe douze ou quinze Sales ou Chambres tout de suite. Ceux qui sont les moins bien logez en ont six ou sept; les pieces sont d'ordinaire plus longues que larges; les Plafonds ne sont ni peints, ni dorez, ils sont de Plâtre & tout unis, mais d'une blancheur à ebloüir: car tous les ans on les gratte, & on les reblanchit aussi bien que les Murailles, qui semblent être de Marbre tant elles sont polies. Le Carreau des Appartemens d'Este est fait d'une certaine matiere, qui après que

l'on a jetté dessus dix seaux d'eau, seiche au bout d'une demie heure, & laisse une fraîcheur agréable ; de sorte que le matin l'on arrose tout, & peu après l'on étend des Tapis d'un Jonc fort fin, mêlé de différentes couleurs, qui couvre le Pavé. L'Appartement est tapissé de ce même Jonc de la hauteur d'une aune, pour empêcher que la fraîcheur des Murailles n'incômode ceux qui s'y appuient. Il y a audessus de ce Jonc, des Tableaux & des Miroirs. Les Carreaux de Brocart Or & Argent sont placez sur les Tapis, avec des Tables & des Cabinets tres-beaux ; & d'espace en espace, des Caisles d'Argent remplies d'Orangers & de Jasmins. L'on met des Paillassons aux Fenêtres, qui garantissent du Soleil,

&

& l'on se promene sur le soir dans les Jardins. Il y a plusieurs Maisons qui en ont de fort beaux, où l'on trouve des Grottes & des Fontaines en grande quantité; car les Eaux sont icy en abondance, & fort bonnes. L'on compte dans le nombre de ces belles Maisons, celles du Duc d'Osborne, de l'Amirante de Castille, de la Comtesse d'Ognate, & du Connétable de Castille: mais j'ay tort de vouloir vous les spécifier, car il est constant qu'il y en a une quantité tres-considerable.

Au reste, il me semble qu'après toutes les précautions que je voy qu'on prend, la chaleur, quelque excessive qu'elle soit, ne peut incommoder; nous le verrons. Ne pensez pas, s'il vous plaît, qu'il n'y ait que les grands

Seigneurs qui occupent des Appartemens bas, chacun veut avoir le sien, à la verité selon son pouvoir ; mais ne fut-ce qu'une petite Cave, ils y demeurent de bon cœur.

Il y a peu de menu Peuple dans Madrid, & l'on n'y voit guere que des Personnes de qualité, si l'on en excepte sept ou huit Ruës pleines de Marchands. Vous ne trouvez aucunes Boutiques dans cette Ville, si ce ne sont celles où se vendent les Confitures & les Liqueurs, les Eaux glacées & la Pâtisserie.

Je ne veux pas ômettre de vous dire, que mille Gens ont des Dais icy ; car sans compter les Princes & les Ducs, les Titres (dont il y a grand nombre) en ont aussi. Les Titres sont

ce qu'on appelle les Grands d'Espagne, les vrais Marquis, & les vrais Comtes. S'il y a trente Chambres de plein-pied chez eux, vous y verrez trente Dais. Ma Parente en a vingt chez elle. Le Roy l'a faite Marquise de Castille. Vous ne sçauriez croire comme je tiens bien ma gravité sous un Dais, particulièrement quand on m'apporte mon Chocolat; car trois ou quatre Pages vêtus de Noir comme de vrais Notaires me servent à genoux. C'est une Coutume à laquelle j'ay eu peine à m'accoutumer, parce qu'il me semble que ce respect ne devrait être rendu qu'à Dieu; mais cela est tellement d'usage icy, que si un Apprentif Savattier presentoit une Savatte à son Maître, il mettroit le ge-

noüil en terre. Cette qualité de Titulos donne beaucoup de Privileges, dont je vous ay déjà parlé, & particulièrement ce-
 luy d'avoir un Dais. L'on ne met point de Balustres autour du Lit.

Je vous l'ay déjà dit, ma chere Cousine, il s'en faut beaucoup que nous ne soyons si bien meublez en France, que les Personnes de qualité le sont ici, principalement en Vaisselle d'Argent: C'est une difference si notable, qu'on ne la croiroit pas si on ne l'a voyoit. L'on ne se sert point de Vaisselle d'Estain, celle d'Argent ou de Terre, sont les seules qui soient en usage; & vous sçauvez que les Assiettes ici ne sont guere moins pesantes que les Plats en France; car tout est d'une pesan-

teur surprenante.

Le Duc d'Albuquerque est mort il y a déjà quelque tems: l'on m'a dit que l'on avoit employé six Semaines à écrire sa Vaisielle d'Or & d'Argent, & à la peser; pendant ce tems l'on y passoit chaque jour deux heures entieres; cela ne se faisoit qu'à gros frais. Il y avoit entre-autres choses quatorze cens douzaines d'Assiettes, cinq cens grands Plats, & sept cens petits; tout le reste à proportion; & quarante Echelles d'Argent pour monter jusqu'au haut de son Buffer, qui étoit par Gradians comme un Autel placé dans une grande Salle. Quand on me dit cette opulence d'un particulier, je crûs que l'on se mocquoit de moy; j'en demanday la confirmation à Don An-

toine de Toledé, Fils du Duc d'Albè, qui estoit au Logis: Il m'assura que c'estoit une verité, & que son Pere, qui ne s'estimoit pas riche en Vaiselle d'Argent, avoit six cens douzaines d'Assiettes d'Argent, & huit cens Plats: C'est une chose qui ne leur est guere necessaire pour les grands repas qu'ils font, à moins que ce ne soit aux Mariages, où tout est fort magnifique. Mais ce qui cause cette abondance de Vaiselle; c'est qu'on l'apporte toute faite des Indes, & qu'elle ne paye point de droits au Roy. Il est vray qu'elle n'est guere mieux faite que les Pieces de quatre Pistolles, que l'on frappe dans les Galions en revenant de ce Pays-là.

C'est une chose digne de com-

passion que le mauvais ménage des grands Seigneurs : Il y en a beaucoup qui ne veulent point aller dans leurs Etats (c'est ainsi qu'ils nomment leurs Terres, leurs Villes, & leurs Châteaux) ils passent leur vie à Madrid, & se rapportent de tout à un Intendant, qui leur fait croire ce qu'il juge le plus à propos pour son profit. Ils ne daignent pas seulement s'informer s'il dit vrai, ou s'il ment; cela seroit trop exact, & par conséquent au dessous d'eux. Voilà déjà une faute bien considérable ; cette profusion de Vaisselle pour mettre deux œufs & un Pigeon, en est une autre.

Mais ce n'est pas seulement sur ces choses là qu'ils manquent, c'est aussi sur la Depen-

se journaliere de leur Maison; l'on ne sçait ce que c'est que de faire des Provisions de quoy que ce puisse être; l'on va querir chaque jour ce qu'il faut, & le tout à credit, chez le Boulanger, le Rotisseur, le Boucher, & ainsi des autres: L'on ignore même ce qu'ils écrivent sur leurs Livres, & ce qu'ils donnent ils le mettent au prix qu'ils veulent; cela n'est ny examiné ny contrarié. Il y a souvent cinquante Chevaux dans une Ecurie, qui n'ont ny Paille, ny Avoine; ils perissent de faim: Et lors que le Maître est couché, s'il se trouvoit mal la nuit, l'on y seroit bien empêché; car il ne reste chez luy ni Vin, ni Eau, ni Pain, ni Viande, ni Charbon, ni Bougie; en un mot, rien du tout; parce

parce qu'encore que l'on ne prenne pas les choses si justes qu'il n'en demeure, les Domestiques ont la coûtume d'emporter ce surplus chez eux, & le lendemain on recommence la même provision.

L'on ne tient pas une meilleure conduite avec les Marchands un Homme, ou une Femme de qualité, aimeroit mieux mourir, que de marchander une Etoffe, des Dentelles, ou des Bijoux, ny de reprendre le reste d'une Piece d'Or; ils le donnent encore au Marchand pour sa peine de leur avoir vendu dix Pistolles ce qui n'en vaut pas cinq. S'ils ont un prix raisonnable, c'est que celuy qui leur vend à la conscience assez bon pour ne se prevaloir pas.

de leur facilité à donner tout ce qu'on leur demande ; & comme ils ont credit des dix années de suite sans penser à payer, ils se trouvent à la fin accablez de leurs dettes.

Il est fort rare qu'ils s'embarquent dans de longs Procez, & qu'ils laissent decreter leur Biens ; ils s'executent eux-même ; ils assemblent leurs Creanciers, & ils leur donnent une certaine quantité de Terres, dont ils jouissent pendant un tems : Quelquefois ils cedent tout, & gardent une pension viagere, qui ne peut être arrêtée par les Creanciers qui pourroient dans la suite leur prêter quelque chose ; mais afin qu'ils n'y soient pas trompez, l'on affiche les conventions du

Seigneur & de ses Creanciers.

Tout le papier de chicanne est marqué, & coûte plus que le commun. Il y a un certain tems où l'on fait la distribution des Procez ; on les instruit à Madrid, & l'on n'y en juge guere ; l'on met toutes les Pieces d'une Partie dans un Sac ; celles de l'autre dans une autre, l'instruction dans un troisieme ; & quand le tems de distribuer les Procez est venu, on les envoie aux Parlemens éloignez ; de maniere que l'on est bien souvent jugé sans en sçavoir rien ; l'on écrit sur un Registre, où le Procez a été envoyé, & on le tient fort secret. Quand l'Arrest est prononcé, on le renvoie à Madrid, & on le signifie aux Parties. Cela

épargne bien des peines & des sollicitations, qui devroient ce me semble être toujours défendues. Quant aux affaires que l'on a ici, elles font d'une longueur mortelle, soit à la Cour, soit à la Ville, & ruinent en peu de tems. Les Praticiens Espagnols sont grands Fripons de leur Métier.

Il y a plusieurs Conseils differens, tous composez de Personnes de qualite, & la plupart sont Conseillers d'Epee. Le premier est le Conseil d'Etat, les autres s'appellent Conseil Suprême de Guerre, Conseil Royal de Castille, Alcaldes de Cour, Conseil de la Sainte Inquisition, Conseil des Ordres, Conseil Sacré Suprême & Royal d'Arragon, Conseil

Royal des Indes, Conseil de la
Chambre de Castille, Conseil
d'Italie, Conseil des Finances,
Conseil de la Croisade, Con-
seil de Flandres, Chambre pour
le Droit des Maisons, Cham-
bre pour les Bois de Sa Maje-
sté, Chambre des Millions.

L'on a si peu d'Economie icy,
que lors qu'un Pere meurt, &
qu'il laisse de l'Argent comp-
tant, & des Pupilles, l'on enfer-
me l'Argent dans un bon Cof-
fre, sans le faire profiter : Par
exemple, le Duc de Frias, dont
la Veuve est remariée au Con-
nétable de Castille, a laissé trois
Filles, & six cens mille Ecus
comptant ; on les a mis dans
trois Coffres, avec le Nom de
chacune des petites Filles. L'aî-
née n'avoit pas sept ans ; elle

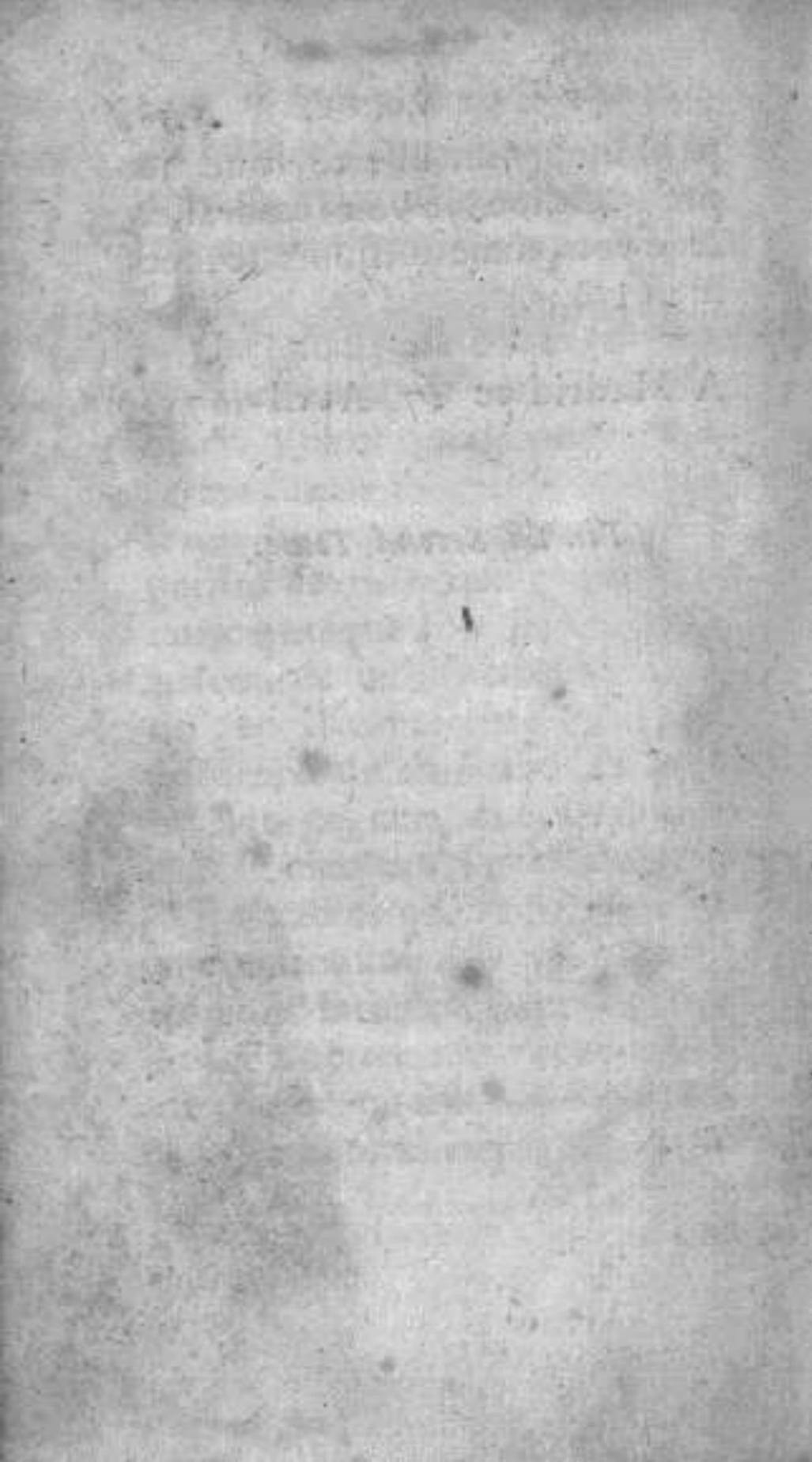
est mariée à présent en Flandres au Prince de Ligne. Les Tuteurs ont toujours gardé les Clefs de ces Coffres, & n'ont ouvert celuy de l'aînée que pour en compter l'argent à son mary. Voyez quelle perte d'intérêts; mais ils disent que ce seroit bien pis s'ils venoient à perdre le principal, que l'on croit quelque fois l'avoir bien placé, & qu'il l'est fort mal; qu'une Banqueroute fait tout perdre, & qu'ainsi il vaut mieux ne rien gagner, que de hazarder le bien des Pupilles.

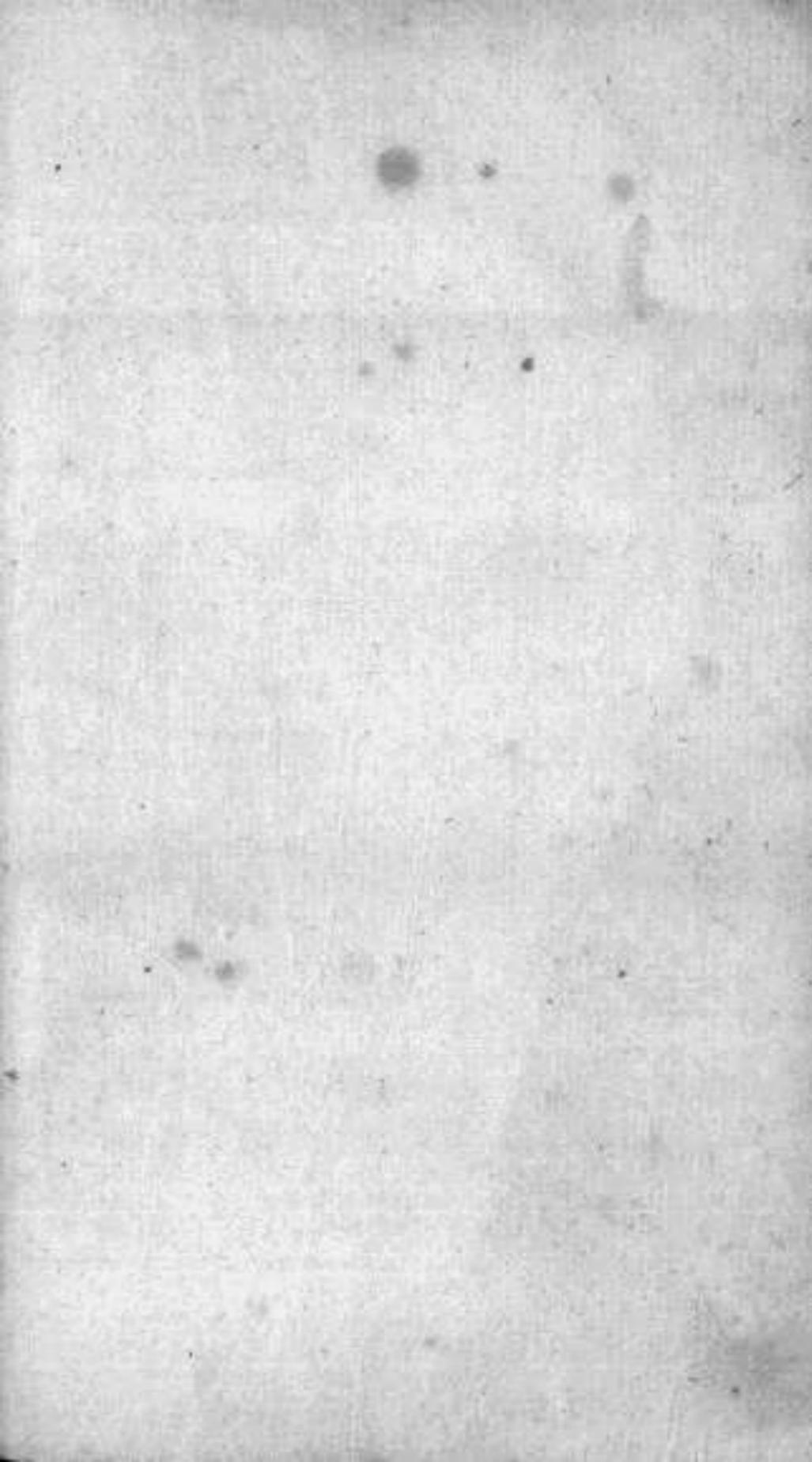
Il est tems que je finisse, ma chere Cousine, je craindrois de vous fatiguer par une plus longue Lettre; je vous supplie de faire rendre toutes celles que je vous envoie, & de me

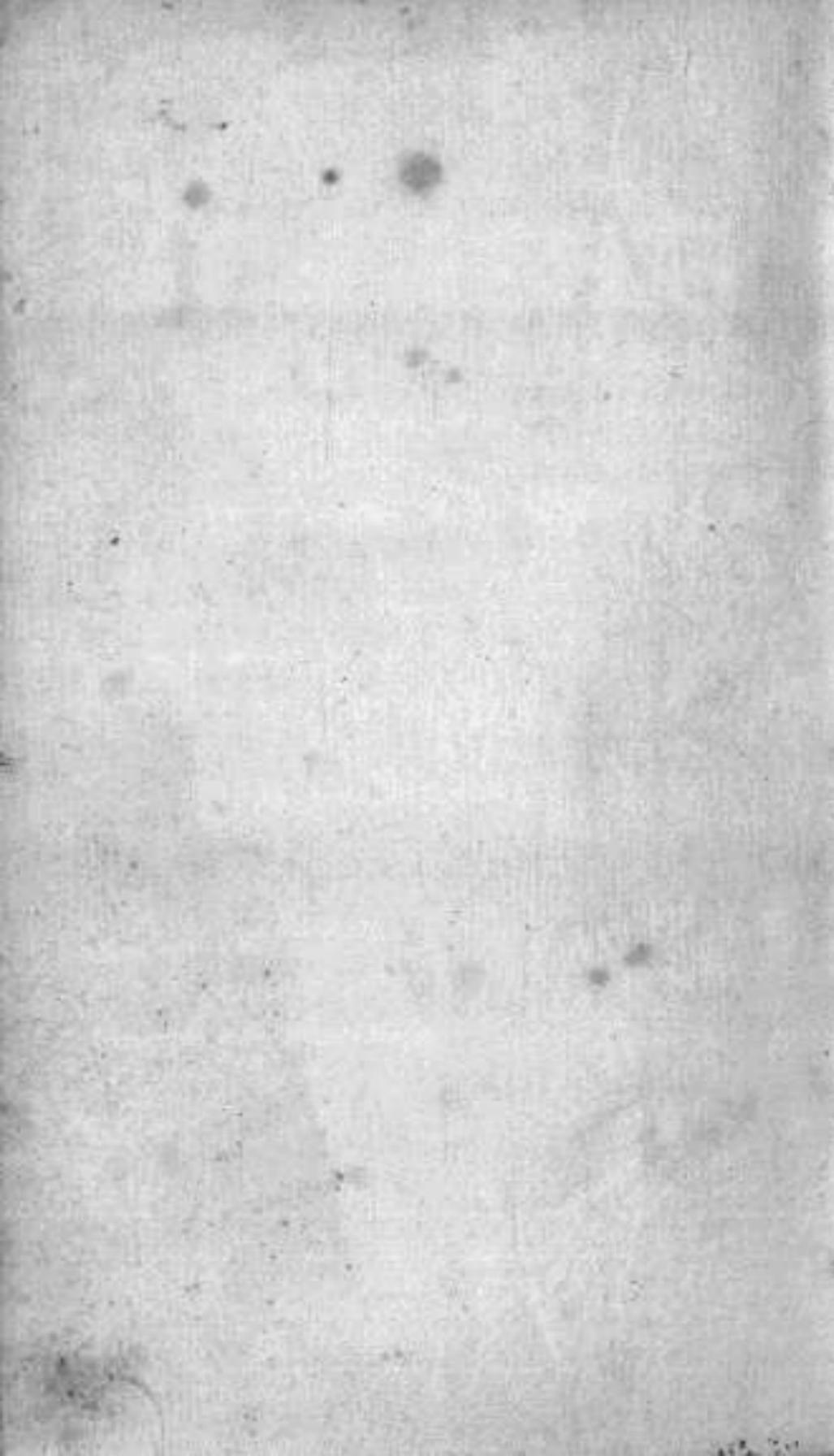
pardonner la liberté que je
prends. Adieu; je vous embrasse.
& je vous aime toujours de tout
mon cœur.

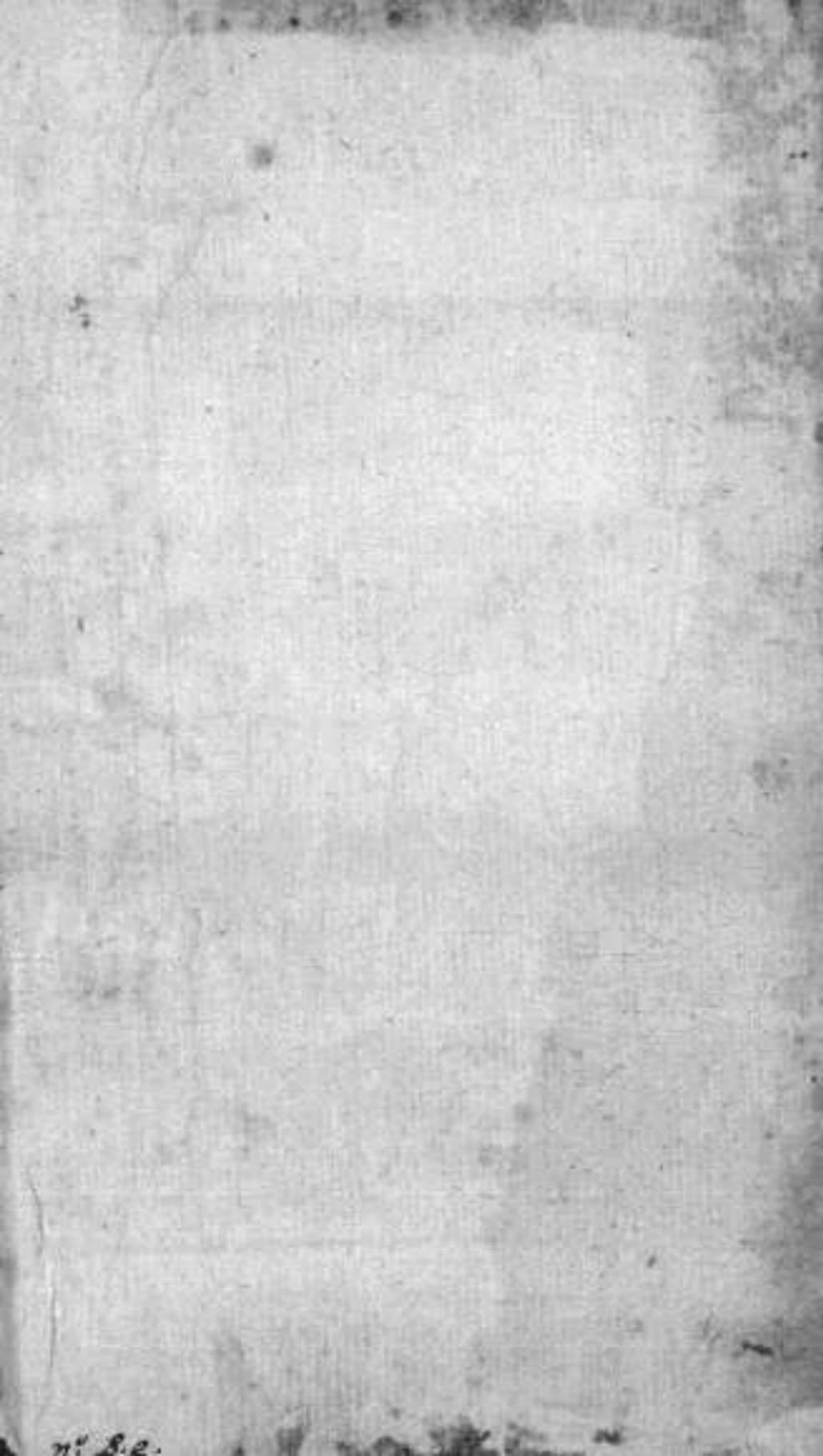
A Madrid ce 27. Avril 1679.

Fin du Second Tome.











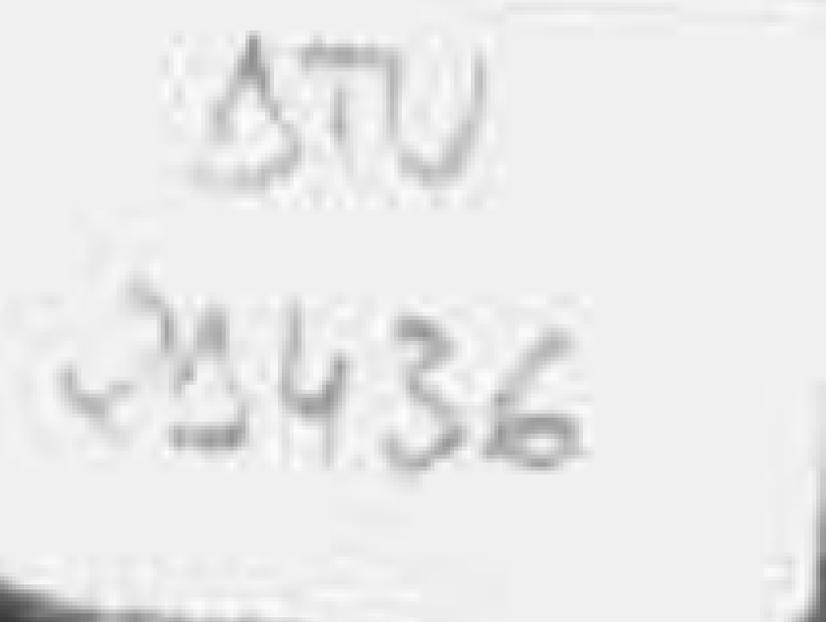


3417.

3.



VOYAGE
DE SPAN



150
2436

Ad.

3513

98



N- 37562 / R-42812

ATV
25436

RELATION

DU VOYAGE

D'ESPAGNE.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais
sur le second Perron de la
sainte Chapelle.

M. DC. XCI.

Avec Privilège du Roy.

RELATION

DU VOYAGE

D'ESPAGNE

EN 1763

A PARIS

chez la Citoyenne Lesclapart
au Palais National
dans le Salon de Peinture

chez la Citoyenne Lesclapart
au Palais National



RELATION
DU VOYAGE
D'ESPAGNE.

TROISIEME PARTIE.

DIXIEME LETTRE.



Vous m'avez fait un grand plaisir de m'apprendre que vous recevez toutes mes Lettres ; car j'estois en peine des deux dernieres : Et puisque vous le voulez, ma chere Cousine, je continuerai de vous informer de tout ce qui se passe ici , & de tout ce que j'y vois.

Le Palais Royal est situé sur
Tome III. A

une éminence, dont la pente va insensiblement jusqu'aux bords de la riviere nommée Mançanares. Ses veües s'étendent sur la campagne, qui en ce lieu là est assez agreable. L'on y va par la *calle mayor*, c'est-à-dire par la grande rue. En effet, elle est fort longue & fort large. Plusieurs maisons considerables en augmentent la beauté. Une place spacieuse est devant le Palais. Les personnes de quelque qualité qu'elles soient n'entrent point en carrosse dans la court: l'on arrête sous la grande voûte de la porte, à moins que l'on n'y fasse des feux de joye, ou quelques courses de Masques; car alors les carrosses y entrent. Un fort petit nombre de Halbardiers se tiennent à la porte. Lorsque je demandai pourquoi un si grand Roi avoit si peu de

monde à le garder, Comment, Madame, me dit un Espagnol, ne sommes-nous pas tous les gardes? Il regne trop bien dans le cœur de ses sujets pour en devoir rien craindre, & pour pour s'en défier. Le Palais est à l'extrémité de la Ville vers le Midi. Il est bâti de pierres fort blanches. Deux Pavillons de brique terminent la façade: le reste n'est point regulier. Il y a derriere deux cours quarrées, bâties chacune des quatre côtez. La premiere est ornée de deux grandes Terrasses qui re- gnent tout du long. Elles sont élevées sur de hautes Arcades: des Balustres de marbre bordent ces Terrasses; & des Buf- res de la même matiere ornent la Balustrade. Ce que j'y ai trou- vé d'assez singulier c'est que les Statuës des femmes ont du rou-

4 RELAT. DU VOYAGE

ge aux jouës & aux épaules. L'on entre par de beaux Portiques, qui conduisent au degré, lequel est extrêmement large. On trouve des Appartemens remplis d'excellens Tableaux, de Tapisseries admirables, de Statuës tres-rares, de meubles magnifiques, en un mot, de toutes les choses qui conviennent à un Palais Royal. Mais il y a plusieurs chambres qui sont obscures. J'en ai vû qui ne reçoivent du jour que par la porte, & auxquelles l'on n'a point fait de fenestres. Celles qui en ont ne sont guere plus claires, parceque les ouvertures sont fort petites. Ils disent que les chaleurs sont si grandes, qu'il faut éviter tant que l'on peut de laisser entrer le Soleil. Il est encore vrai que le verre est rare, & fort cher ; desorte

qu'à l'égard des autres maisons il y a beaucoup de fenestres sans vitres; & lorsque l'on veut parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit en un mot, elle est vitrée. Ce défaut de vitres ne paroît point en dehors à cause des jaloufies. Le Palais est orné de plusieurs Balcons dorez, qui font un tres-bel effet. Tous les Conseils s'y tiennent; & lorsque le Roi y veut aller, il passe par des galleries & des corridors, sans estre aperçû. Il y a bien du monde persuadé que le Château de Madrid, que François premier fit bâtir proche du bois de Boulogne, a esté pris sur le modèle du Palais du Roi d'Espagne: mais c'est une erreur, & rien n'est moins ressemblant. Les jardins ne répondent pas à la dignité de ce lieu. Ils ne sont

ni aussi étendus, ni aussi bien cultivés qu'ils devroient estre. Le terrain, comme je l'ai marqué, s'étend jusqu'au bord du Mançanares. Tout est enclos de murailles; & si ces jardins ont quelque beauté, elle vient toute de la nature. On travaille avec application à mettre l'appartement de la jeune Reine en état de la recevoir. Tous ses Officiers ont esté nommez, & le Roi l'attend avec la dernière impatience.

Le Buen Retiro est une maison Royale à l'une des portes de la Ville. Le Comte-Duc y fit faire d'abord une petite maison qu'il nomma *Galinera*, pour mettre des poules fort rares qu'on lui avoit données; & comme il alloit les voir assez souvent, la situation de ce lieu qui est sur le penchant d'une

coline, & dont la veüe est tres-agreable, l'engagea d'entreprendre un bâtiment considerable. Quatre grands corps de logis & quatre gros Pavillons font un quarré parfait. On trouve au milieu un parterre rempli de fleurs, & une fontaine, dont la Statuë, qui jette beaucoup d'eau, arrose quand on veut les fleurs & les contrallées par lesquelles on passe d'un corps de logis à l'autre. Ce bâtiment a le defaut d'estre trop bas. Les Appartemens en sont vastes, magnifiques, & embellis de bonne peinture. Tout y brille d'or & de couleurs vives, dont les plafonds & les lambris sont ornez. Je remarquai dans une grande Gallerie l'entrée de la Reine Elisabet Mere de la feuë Reine. Elle est à cheval, vêtue de blanc, avec une fraise au

§ RELAT. DU VOYAGE

cou, & un gardinfant. Elle a un petit chapeau garni de pierrieres, avec des plumes & une aigrette. Elle estoit grasse, blanche & tres-agreable : les yeux beaux, l'air doux & spirituel. La Salle pour les Comedies est d'un beau dessein, fort grande, toute ornée de sculpture & de dorure. L'on peut estre quinze dans chaque loge sans s'incommoder. Elles ont toutes des jalousies, & celle où se met le Roi est fort dorée. Il n'y a ni Orguestre ni Amphitheatre. On s'assit dans le parterre sur des bancs. On voit au bord de la Terrasse la Statuë de Philippe second sur un cheval de bronze. Cette piece est d'un prix considerable. Les curieux se font un plaisir de dessiner le cheval. Le Parc a plus d'une grande lieue de tour. On y

trouve plusieurs Pavillons détachés, fort jolis, & dans lesquels il y a assez de logement. Ce n'a pas esté sans beaucoup de frais que l'on a fait venir des sources d'eau vive dans un canal, & dans un quarré d'eau sur lequel le Roi a de petites Gondoles peintes & dorées. Il y va pendant les grandes chaleurs de l'Esté, parce que les fontaines, les arbres & les prairies rendent cet endroit plus frais & plus agreable que les autres. Il y a des Grottes, des Cascades, des Etangs, du couvert, & même quelque chose de champestre en certains endroits, qui conserve la simplicité de la campagne, & qui plaît infiniment.

La Casa del campo sert de Menagerie. Elle n'est pas grande, mais sa situation est belle,

estant au bord du Mançanarez. Les arbres y sont hauts, & fournissent de l'ombre en tout tems. Je parle des arbres de ce païs-ci, parceque l'on n'y en trouve que tres-peu. Il ya de l'eau en divers endroits, particuliere-ment un Etang, qui est entouré de grands chesnes. La Statuë de Philippe IV. est dans le jardin. Ce lieu est un peu negligé. J'y ai vû des lions, des ours, des tigres, & d'autres animaux feroces, lesquels vivent long-tems en Espagne, parceque le climat n'est guere different de celui d'où ils viennent. Bien des gens y vont rêver, & les Dames choisissent ordinairement cet endroit pour s'y promener, parcequ'il est moins fréquenté que les autres. Mais j'en reviens au Mançanarez. C'est une riviere qui n'entre point

dans la Ville. En de certains tems ce n'est ni une riviere, ni même un ruisseau, quoiqu'elle devienne quelquefois si grosse & si rapide, qu'elle entraîne tout ce qu'elle trouve à son passage. Pendant l'Esté on s'y promene en carrosse. Les eaux en sont tellement basses dans cette saison, qu'à peine pourroit-on s'y mouiller le pied; & cependant en Hiver elle inonde tout d'un coup les campagnes voisines. Cela vient de ce que les neiges qui couvrent les montagnes, venant à se fondre, les torrens d'eau entrent avec abondance dans le Mançanarés. Philippe II. fit bâtir un Pont dessus, que l'on nomme le Pont de Ségovie. Il est superbe, & pour le moins aussi beau que le Pont-neuf, qui traverse la Seine à Paris. Quand les étrangers

11 RELAT. DU VOYAGE

le voyent, ils s'éclatent de rire. Ils trouvent qu'il est ridicule d'avoir fait un tel Pont dans un lieu où il n'y a point d'eau. Il y en eut un qui dit plaisamment là-dessus, qu'il conseilleroit de vendre le Pont pour acheter de l'eau.

La Floride est une maison tres-agreable, & dont les jardins plaisent infiniment. Des Statuës d'Italie, & de la main des meilleurs Maitres, y sont en grand nombre. Les eaux y font un doux murmure, qui charme avec l'odeur des fleurs, dont on a pris soin de rassembler les plus rares & les plus odoriferentes. On descend de là au Prado Nuevo, où il y a des fontaines jaillissantes; & les arbres y sont extrêmement hauts. C'est une promenade qui pour n'estre pas unie n'en est guere moins agrea-

ble, sa pente estant si douce, que l'on ne s'apperçoit guère de l'inégalité de ce lieu.

Il y a encore la Carzuela, qui n'a que des beautez champestres, & quelques salles assez fraîches, où le Roi passe & se repose au retour de la chasse. Mais la veüe en fait le plaisir, & l'on auroit pû y menager de grandes beautez,

Pour vous parler d'autre chose que des Maisons du Roi, je vous dirai, ma chere Cousine, que le premier jour de Mai l'on fait le cours hors la porte de Toledé. Cela se nomme *el sortillo*, & personne ne se dispense d'y aller, J'y ai donc esté, bien plus pour y voir, que pour y estre veüe, quoique mes habits à la Françoisé me rendent assez remarquable, & m'attirent bien des regards. Les femmes

de grande qualité ne se vont promener en toute leur vie que la première année de leur mariage, j'entens aux promenades publiques; & encore c'est teste à teste avec leur époux, la Dame au fond, le mari au devant, les rideaux tout ouverts, & elle fort parée. Mais c'est une sote chose à voir que ces deux figures droites comme des cierges, qui se regardent sans se dire en une heure un seul mot. Il y a de certains jours destinez à la promenade, tout Madrid y va, le Roi s'y trouve rarement: mais excepté sa Majesté, & un petit nombre de gens qui font leur cour, tout le reste du monde n'y manque jamais. Ce qui incommode fort ce sont ces longs traits qui tiennent un si grand espace de país, que tous les chevaux s'y embarassent. Il

ya beaucoup de Dames qui ne sont pas de celles du premier rang, qui vont à ces promenades leurs rideaux tout fermez. Elles ne voyent que par des petites vitres qui sont attachées aux mantelets du carrosse. Et le soir il y vient aussi des grandes Dames *incognito*. Elles se font même un plaisir d'aller au Prado à pied, quand la nuit est venuë. Elles mettent des mantilles blanches sur leur teste: ce sont des especes de capes d'une étoffe de laine, qui les couvrent. Elles les brodent de soye noire. Il n'y a que les femmes du commun & celles qui cherchent des aventures qui en portent; mais quelquefois, comme je vous le dis, il y a des Dames de la Cour qui vont en cet équipage. Les Cavaliers de leur côté mettent pied à terre,

& leur disent mots nouveaux : mais à bien attaqué , bien défendu.

Le Comte de Berka Envoyé d'Allemagne, m'a conté que comme il soupoit l'autre jour les fenêtrés fermées à cause du froid , l'on frapa assez fort contre les jalousies de la salle. Il envoya voir qui c'estoit , l'on trouva trois femmes en mantille blanche , qui prièrent qu'on leur ouvrist les fenestres afin qu'elles pussent le voir. Il leur manda qu'elles seroient plus commodément dans la salle. Elles entrerent toutes cachées , & se mirent dans un coin, se tenant debout tant qu'il fut à table. Il les pria inutilement de s'asscoir & de manger des confitures , elles ne voulurent faire ni l'un ni l'autre ; & après lui avoir dit beaucoup de plaisanteries où la vivacité de leur

leur esprit parut toute entiere, elles sortirent. Il avoit reconnu que c'estoient les Duchesses de Medina-Celi , d'Ossone & Ducedá (il les avoit veües chez elles ; car les Ambassadeurs ont la liberté d'aller quelquefois chez les grandes Dames en visite d'Audience) mais il en voulut encore avoir une plus forte certitude, & il les fit suivre. On les vit rentrer chez elles par une fausse porte où quelques-unes de leurs femmes les attendoient. Ces petits déguisemens ne se passent pas toujours avec tant d'innocence.

Pour les hommes , lorsqu'il est nuit ils se promènent à pied dans le Prado. Ils abordent les carrosses où ils voyent des Dames , s'appuyant sur la portiere, & jettant des fleurs & des eaux parfumées sur elles. Quand on

le leur permet ils entrent dans le carrosses avec elles.

A l'égard de la promenade du premier de Mai, c'est un vrai plaisir de voir les Bourgeois & le peuple assis; les uns dans les bleds naissans; les autres sur le bord du Manzanarez; quelques-uns à l'ombre; quelques autres au Soleil avec leurs femmes, leurs enfans, leurs amis ou leurs maîtresses. Les uns mangent une salade d'ail & d'oignon; les autres des œufs durs; quelques-uns du jambon, & même des *galinas de leche* (ce sont des poulardes excellentes) Tous buvant de l'eau comme des cannes, & jouant de la Guitarre ou de la Harpe. Le Roi y vint avec Don Juan, le Duc de Medina-Celi, le Comte de Castille, & le Duc de Pastrane. Je vis seulement

son carrosse de toille cirée verte, tiré par six chevaux pies les plus beaux de l'univers, tout chargez de petites papillottes d'or, & de nœuds de rubans couleur de rose. Les rideaux du carrosse estoient de damas vert, avec une frange d'or : mais si bien fermez, que l'on ne pouvoit rien remarquer que par les petites glaces des mantelets. C'est la coutume que lorsque le Roi passe on s'arrête, & par respect on tire les rideaux : mais nous en usâmes à la mode Françoisé, & nous laissâmes les nôtres ouverts, nous contentant de faire une profonde reverence. Le Roi remarqua que j'avois sur moi une Espagnole, que la Marquise d'Alui, qui est une fort aimable Dame, m'avoit priée de porter à la Connétable Colonne; & com-

me je l'aimois fort, elle me l'envoyoit de tems en tems. Le Roi me la fit demander par le Comte de los Arcos Capitaine de la Garde Espagnole, lequel marchoit à cheval à côté de la portiere. Je la donnai aussi-tôt, & elle eut l'honneur d'estre carressée de sa Majesté, qui trouva les petites sonnettes qu'elle avoit au cou, & les boucles de ses oreilles fort à son gré. Il a une chienne qu'il aime fort, & il envoya sçavoir si je voulois bien qu'il les prît pour Daraxa, c'est ainsi qu'elle s'appelle.

Vous jugez bien, ma chere Cousine, ce que je répondis. Il me renvoya l'épagueule sans collier & sans boucles, & il chargea le Comte de los Arcos de me donner une boîte d'or toute unie pleine de pastilles, qu'il avoit sur lui, souhaitant que je

la gardasse. Elle est d'un prix fort médiocre, mais je l'estime infiniment venant d'une telle main.

Ce fut Dom Juan, qui est des amis de ma parente, qui m'attira cette marque de la bonté du Roi; car il sçavoit que j'estois à Madrid, bien que je n'eusse pas encore eu l'honneur de le voir.

Deux jours après, comme j'estois seule dans mon appartement, occupée à peindre un petit ouvrage, je vis entrer un homme que je ne connoissois point, mais qui me parut d'assez bonne mine pour juger à sa physionomie qu'il estoit de qualité. Il me dit, que n'ayant point trouvé ma parente, il avoit résolu de l'attendre, parce qu'il avoit une Lettre à lui donner. Après quelques momens de conversation, il la fit tomber

sur Dom Juan, & il me dit qu'il ne doutoit pas que je ne le visse souvent. Je repliquai, qu'il étoit bien vrai que depuis que j'étois arrivée ce Prince estoit venu voir ma parente, mais qu'il ne m'avoit pas demandée. C'est peut-estre, ajouta-t-il, que vous estiez malade ce jour-là. Je n'ai point esté malade, repliquai-je, & j'aurois esté bien aise de le voir & de l'entendre, parce qu'on m'en a dit du bien & du mal, & que je voudrois démêler si on lui fait tort ou justice. Ma parente, à qui je l'ai témoigné, m'a dit qu'il n'y avoit pas moyen, & qu'il est si devout qu'il ne veut parler à aucune Dame. Seroit-il possible, dit-il en souriant, que sa devotion lui eût si fort renversé l'esprit? Pour moi, je me persuade qu'il vous a demandée, & qu'on l'a assuré

que vous aviez la fièvre. La fièvre, repris-je, voila qui me paroist bien positif. Hé de grace, comment le sçavez-vous ? Ma parente arriva dans ce moment. Elle demeura fort surprise de trouver Dom Juan avec moi, & je ne le fus pas moins qu'elle, car je ne sçavois point que ce fût lui. Il lui dit plusieurs fois, qu'il ne lui pouvoit pardonner l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui : qu'il n'estoit point un bigot, & qu'il estoit persuadé que la veritable devotion ne rendoit personne sauvage.

Je le trouvai fort bienfait, l'air galant, les manieres polies & civiles, extrêmement d'esprit & de vivacité. Comme ma parente en a beaucoup, elle se défendit fort bien du reproche qu'il lui faisoit ; mais lorsqu'il

fut parti, elle me pensa manger de lui avoir dit que je n'avois pas la fièvre. Je voulus m'excuser sur ce que j'ignorois qu'elle lui eût dit elle-même, & que je ne sçavois point deviner. Elle me repliqua qu'il falloit deviner à la Cour, & qu'à moins de cela l'on y faisoit le personnage d'une beste.

Elle demanda au Prince, s'il estoit vrai que la Reine-Mere eût écrit au Roi pour le prier qu'elle pût le voir, & qu'il l'eût refusé. Il en convint, & que c'estoit aussi la seule raison qui empêchoit sa Majesté d'aller à Aranjus, de peur qu'elle ne vînt l'y trouver malgré la deffense qui lui estoit faite de sortir de Toledé. Quoi, Seigneur, m'écriai-je, le Roi ne veut pas voir la Reine sa Mere? Dites plutôt, reprit-il, que c'est la politique de

de l'Etat, qui deffend aux Souverains de suivre leurs inclinations, quand elles ne s'accordent pas avec le bien public. Nous avons pour maxime dans le Conseil d'Etat, de consulter toujours l'esprit du Grand Charle-Quint dans toutes les affaires difficiles; nous examinons ce qu'il auroit fait dans telle & telle rencontre, & nous tâchons de le faire à nostre tour. Pour moi, j'ai trouvé avec bien d'autres, qu'il n'auroit pas vû sa mere, après avoir eu lieu de l'exiler: & le Roi en est si persuadé, qu'il lui a répondu que cela ne se pouvoit. Il ne me fut pas mal aisé de connoistre que Dom Juan accomodoit le genie de Charle-Quint au sien propre.

Le Roi est allé au BuenRetiro, où j'ai eu l'honneur de le voir

pour la premiere fois à la Comedie, car il ouvrit les jaloufies de fa loge pour nous regarder dans la noftre, parceque nous eftions vêtües à la Françoife. L'Ambaffadrice de Danemarck y étoit habillée de même, & fi belle qu'il dit au Prince de Monteleon, que nous eftions toutes à fon gré, mais que c'étoit dommage que nous ne fuflions coëffées & mifes à l'Efpagnole; que plus il regardoit l'habit des Dames Françoifes, plus il lui sembloit choquant; que celui des hommes ne l'étoit pas tant. On jouïoit devant lui l'Opera d'Alcine, j'y eus peu d'attention, parceque je regardois toujous le Roi pour vous le dépeindre. Je vous dirai qu'il a le teint délicat & blanc, le front grand, les yeux beaux & doux, le vilage fort long &

étroit, les lèvres très-grosses comme tous ceux de la Maison d'Autriche, & la bouche grande, le nez extrêmement aquilin, le menton pointu & relevé, les cheveux blonds en quantité, tout plats & passez derrière les oreilles; la taille assez haute, droite & déliée, les jambes menues & presque tout unies. Il a naturellement beaucoup de bonté, il est enclin à la clemence, & de plusieurs conseils qu'on luy donne, il prend celui qu'il croit le plus utile pour ses peuples; car il les aime fort. Il n'est point vindicatif, il est sobre, il aime à donner, il est pieux, ses inclinations sont portées au bien, son humeur égale & d'un accès facile. Il n'a pas eu toute l'éducation qui sert à former l'esprit. Il n'en manque pourtant point. Je vais vous en

marquer quelques traits que l'on m'a racontez, & encore qu'ils ne soient pas importans, cela fait toujourns plaisir à sçavoir.

Il n'y a pas longtems que Madame la Connestable Colonne, qui estoit en Religion à san Domingo, estant sortie de cette Abbaye où elle estoit rentrée & sortie plusieurs fois, les Religieuses fatiguées de son procédé, resolurent de ne la plus recevoir; & en effet, la dernière fois qu'elle y voulut rentrer, elles luy dirent nettement qu'elle pouvoit rester dans le monde, ou choisir une autre retraite que leur Maison. Elle se sentit fort offensée de ce refus, qui ne convenoit point à une personne de sa qualité & de son merite. Elle fit agir ses amis auprès du Roi, & il envoya di-

re à l'Abbesse qu'elle eust à ouvrir sa porte à la Connestable. L'Abbesse & toutes les Religieuses s'obstinant dans leur refus, dirent qu'elles vouloient représenter leurs raisons à sa Majesté, & qu'elles l'iroient trouver. Lorsque l'on rapporta au Roi la réponse de ces Religieuses, il s'éclata de rire, & dit, J'aurai bien du plaisir de voir cette Procession de Nonnes qui viendront en chantant,

Libera nos, Domine, de la Connestable.

Elles n'y allerent pourtant pas, & elles prirent le parti de l'obéissance, qui est toujours le meilleur.

Il pleuvoit il y a quelques jours, le tonnerre estoit effroyable; le Roi qui se divertit quelquefois à faire des petites malices à ses courtisans, commanda au Mar-

quis d'Astorgas d'aller l'attendre sur la terrasse du Palais. Le bon vieillard lui dit en riant, Sire, serez-vous longtemps à venir: Pourquoi, dit le Roy? C'est, repliqua-t-il, que vostre Majesté n'aura qu'à faire apporter un cercueil pour me mettre dedans, car il n'y a pas d'apparence que je résiste à un temps comme celui-ci. Allez, allez, Marquis, dit le Roi, j'irai vous trouver. Le Marquis sortit, & sans balancer, il monta dans son Carrosse & s'en alla chez lui. Au bout de deux heures le Roi dit, Assurement le bon homme est pénétré jusqu'aux os, qu'on le fasse descendre, je veux le voir en cet estat. On dit au Roi, qu'il ne s'y estoit pas exposé; surquoy il dit, qu'il n'estoit pas seulement vieux, mais qu'il étoit fort sage.

L'on prit il y a peu, une des plus belles Courtifannes de Madrid, déguisée en homme auprès du Palais, & elle avoit attaqué son Amant, duquel elle croyoit avoir sujet de se plaindre. Celui-ci l'ayant reconnuë au son de sa voix, & à la maniere dont elle se servoit de son épée, ne voulut point employer la sienne pour se deffendre, bien loin de là, il ouvrit son jubon, qui est une veste, & lui laissa l'entiere liberté de le fraper. Il croyoit peut-estre qu'elle n'auroit pas assez de colere ou de courage pour le faire : mais il se trompa, & elle lui porta un coup de toute sa force qui le fit tomber très-bleffé. A peine eût-elle vû couler son sang, qu'elle se jetta par terre, & fit des cris effroyables ; elle se déchira le visage avec ses ongles, & s'ar-

racha les cheveux. Le peuple
 s'estant amassé autour d'elle,
 vit bien à son air & à ses longs
 cheveux que c'estoit une fem-
 me. Ainsi la Justice l'arresta, &
 quelques Seigneurs qui passoient
 dans ce même moment l'ayant
 vûë, conterent au Roy ce qui
 venoit d'arriver. Il voulut lui
 parler, on l'amena devant lui :
 Est-ce toi, lui dit-il, qui a blessé
 un homme proche du Palais.
 Oüy, Sire, répondit-elle, j'ai
 voulu me venger d'un ingrat,
 il m'avoit promis de me garder
 son cœur, j'ai sçeu qu'il l'a don-
 né à une autre. Et pourquoi
 donc, reprit-il, es-tu si affligée
 puisque tu t'es vengée? Ah !
 Sire, continua-t-elle, je me suis
 punie en cherchant à me ven-
 ger; je suis au desespoir, je sup-
 plie vostre Majesté d'ordonner
 qu'on me fasse mourir, car je

mérite le dernier chastiment. Le Roi en eut compassion, & se tournant vers ceux qui l'environnoient: En verité, dit-il, j'ai peine à croire qu'il y ait au monde un estat plus malheureux que celui d'aimer, sans estre aimé. Va, continua-t-il, tu as trop d'amour pour avoir de la raison; tâche d'estre plus sage que tu ne l'as esté, & n'abuse point de la liberté que je te fais rendre. Ainsi elle se retira sans estre menée dans le lieu où l'on enferme les misérables qui ont une mauvaise conduite.

Tout ce que je vous ai dit du Roi m'a éloignée de l'Opera d'Alcine. Je le vis le premier jour avec tant de distraction, que lorsque j'y retournai il me parut tout nouveau. Il n'a jamais esté de si pitoyables ma-

chines; on faisoit descendre les Dieux à cheval sur une poutre qui tenoit d'un bout du Théâtre à l'autre; le Soleil estoit brillant par le moyen d'une douzaine de lanternes de papier huilé, dans chacune desquelles il y avoit une lampe: lorsqu'Alcine faisoit des enchantemens, & qu'elle invoquoit les Démons, ils sortoient commodément de l'Enfer avec des échelles: le *Gracioso*, c'est à dire le bouffon, dit cent impertinences. Les Musiciens ont la voix assez belle, mais ils chantent trop de la gorge. On avoit autrefois l'indulgence de laisser entrer bien des sortes de gens dans la salle, quoique le Roi y fût; cette coûtume est changée; il n'y entre plus que de grands Seigneurs, & tout au moins des titrez ou des Chevaliers des trois

Ordres Militaires. Cette Salle est assurément fort belle, elle est toute peinte & dorée, les loges, ainsi que je vous l'ai marqué, sont toujours grillées de jalousies comme celles que nous avons à l'Opera; mais elles tiennent depuis le haut jusqu'en bas, & il semble que ce soit des Chambres. Le costé où le Roi se met est magnifique. Au reste la plus belle Comedie du monde, j'entens de celles que l'on jouë dans la Ville, est bien souvent aprouvée ou blâmée selon le caprice de quelque miserable. Il y a entr'autres un Cordonnier qui en décide, & qui s'est aquis un pouvoir si absolu de le faire, que lorsque les Auteurs les ont achevées, ils vont chez lui pour briguer son suffrage; ils lui lisent leurs pieces. Le Cordonnier prend son air grave, dit

cent impertinences qu'il faut pourtant effuyer. Au bout de tout cela, quand il se trouve à la premiere representation, tout le monde a les yeux attachez sur le geste & les actions de ce faquin. Les jeunes gens l'imitent de quelque qualité qu'ils soient; s'il bâille, ils bâillent; s'il rit, ils rient: Enfin l'impatience lui prend quelquefois, il a un petit sifflet, il se met à siffler. A même temps cent autres sifflets font retentir la Salle d'un ton si aigu, qu'il rompt la teste aux spectateurs. Voila mon pauvre Auteur au desespoir, & toutes ses veilles & ses peines à la merci de la bonne ou de la méchante humeur d'un maraut.

Il y a dans la Salle de ces Comédiens un certain endroit que l'on nomme *la Casuela* (c'est comme l'Amphithéâtre) Toutes

les Dames d'une médiocre vertu s'y mettent, & tous les grands Seigneurs y vont pour causer avec elles. Il s'y fait quelquefois tant de bruit que l'on n'entendrait pas le tonnerre; & elles disent des choses si plaisantes, qu'elles font mourir de rire: car leur vivacité n'est arrêtée par aucune bien-séance. Elles savent de plus les aventures de tout le monde; & s'il y avoit un bon mot à dire sur leurs Majestez, elles aimeroient mieux estre penduës un quart d'heure après, que d'avoir manqué à le dire.

On peut dire que les Comediennes sont adorées dans cette Cour. Il n'y en a aucune qui ne soit la maîtresse d'un fort grand Seigneur, & pour laquelle il ne se soit fait plusieurs combats, où il y a eu bien des gens

tuez. Je ne sçai pas ce qu'elles disent de si joli, mais en verité ce sont les plus vilaines carcases du monde. Elles font une dépense effroïable, & l'on laisseroit plustôt périr toute sa maison de faim & de soif, que de souffrir qu'une gueuse de Comedienne manquât des choses les plus superflües.

Nous sommes dans une saison assez incommode, parce que c'est l'usage de faire prendre le vert aux Mules, & presque tout le monde est à pied. L'on ne voit dans ce tems que de l'herbe qu'on porte de tous les côtez, & les plus grands Seigneurs gardent à peine deux Mules pour les mener; ils prennent à cause de cela le parti d'aller souvent à cheval.

Les chevaux qui ont paru aux courses de taureaux, & qui sont

adroits pour ces sortes de festes, augmentent beaucoup de prix, & sont fort recherchez. Le Roi se voulant divertir, en ordonna une pour le vingt-deux de ce mois: j'en eus de la joye, parce qu'encore que j'en eusse entendu parler, je n'en avois point vû jusqu'à present, & le jeune Comte de Conismark, qui est Suedois, voulut *Tauriser* pour une fille de mes amies; de sorte que je fus encore plus empresseé à me rendre à la *Plaza mayor*, où ma parente, en qualité de Titulada de Castille, avoit son Balcon marqué & paré d'un daix, avec des tapis & des carreaux du Garde-meuble de la Couronne. Pour vous informer bien de tout ce qui se passe à ces sortes de festes, je dois vous dire, que lorsque le Roi ordonne que l'on en fasse, l'on mene dans les monta-

gnes & dans les forests de l'Andaloufie , des vaches que l'on nomme des Mandarines. L'on sçait que les plus furieux taureaux sont dans ces endroits-là. Et comme elles sont faites au badinage (s'il m'est permis de parler ainsi) elles s'enfoncent dans la Montagne ; les taureaux les voyent , & s'empresent de leur faire la cour. Elles fuyent, ils les suivent , & elles les engagent dans de certaines palissades que l'on met exprés le long des chemins, qui sont quelquefois de trente & quarante lieues. Plusieurs hommes armez de demie piques & bien montez, chassent ces taureaux , & les empêchent de retourner sur leurs pas ; mais quelquefois ils sont obligez de les combattre dans ces barrières , & souvent l'on y est tué ou blessé.

Des gens qui sont postez exprés sur les chemins, viennent donner avis du jour que les taureaux arrivent à Madrid; & l'on met de même des palissades dans la Ville, afin qu'ils ne puissent faire de mal à personne.

Les Mandarines, qui sont de vraies traîtresses, marchent toujours devant, & ces pauvres taureaux les suivent bonnement jusques à la place destinée pour la course, où l'on dresse exprés une grande écurie avec des ais propres à les enfermer. Il y en a quelquefois trente, quarante & jusques à cinquante. Cette écurie a deux portes, les Mandarines entrent par l'une & se sauvent par l'autre; & quand les taureaux veulent continuer de les suivre, l'on baisse une trape, & ils se trouvent pris.

Après qu'ils se sont reposez

quelques heures, ont les fait sortir de l'écurie, les uns après les autres, dans la grande place, où il vient quantité de jeunes Païsans, forts & robustes, dont les uns prennent le taureau par les cornes, les autres l'arrestent par la queue, & parce qu'ils le marquent à la cuisse d'un fer chaud, & qu'ils lui fendent les oreilles, on les nomme *Heradores*. Ceci ne se passe pas si paisiblement, qu'il n'y ait quelquefois plusieurs personnes tuées, & c'est un prélude de la feste, qui fait toujours beaucoup de plaisir au peuple, soit qu'il aime à voir répandre du sang, ou qu'il aime seulement les choses extraordinaires, qui le surprennent d'abord, & qui luy donnent lieu de faire ensuite de longues reflexions. Mais s'il en fait sur ce qui arrive de fâ-

cheux dans cette feste, il ne paroist pas qu'il en profite; car il est toujours prest à s'exposer dans toutes les courses que l'on fait.

On donne à manger aux taureaux, on choisit les meilleurs pour la course, & même on les connoist pour les fils ou les freres de ceux qui ont bien fait du carnage aux festes precedentes. On attache à leurs cornes un long ruban; à la couleur du ruban tout le monde les reconnoist, & cite l'histoire de leurs ancestres; que l'ayeul ou le tri-fayeul de ces taureaux tuerent courageusement tels & tels; & l'on ne se promet pas moins de ceux qui patoisent.

Quand ils sont suffisamment reposez, on sable la plaça mayor, & l'on met tout autour des barrieres de la hauteur d'un hom-

me, qui sont peintes des armés du Roi, & de celles de ses Royaumes. Cette place est, comme semble, plus grande que la Place Royale. Elle est plus longue que large, avec des portiques, sur lesquels les maisons sont bâties, & sont toutes semblables, faites en maniere de pavillons, à cinq étages, & à chacun un rang de balcons, sur lesquels on entre par de grandes portes vitrées. Celui du Roi est plus avancé que les autres, plus spacieux, & tout doré. Il est au milieu d'un des côtez, avec un daix au dessus. Vis-à-vis sont les balcons des Ambassadeurs qui ont seance quand il tient Chapelle, c'est-à-dire M^r le Nonce, l'Ambassadeur de l'Empereur, l'Ambassadeur de France, & ceux de Pologne, de Venise, & de Savoye: ceux

d'Angleterre, de Hollande, de Suede, de Dannemark, & des autres Princes Protestans, ne tiennent point de rang là. Les Conseils de Castille, d'Arragon, de l'Inquisition, d'Italie, de Flandres, des Indes, des Ordres, de Guerre, de la Croisade & des Finances, sont à la droite du Roi. On les reconnoist aux armes qui sont sur leurs tapis de velours cramoisi tout brodez d'or. Ensuite le Corps de Ville, les Juges, les Grands & les Titulados sont placez chacun selon son rang, & aux dépens du Roi, ou de la Ville, qui louë les balcons de divers particuliers qui demeurent là.

On donne de la part du Roi, à tous ceux que je viens de marquer, une collation dans des corbeilles fort propres, & l'on

apporte aux Dames avec cette collation, qui consiste en fruits, confitures seches, & des eaux glacées, des gands, des rubans, des éventails, des pastilles, des bas de soye, & des jarretieres. Desorte que ces festes là coûtent toujourns plus de cent mil écus; & cette dépense se prend sur les amandes qui sont adjudgées au Roi, ou à la Ville. C'est un fonds auquel on ne toucheroit pas pour tirer le Royaume du plus grand peril; & si on le faisoit, il en pourroit arriver une sedition: tant le peuple est enchanté de cette sorte de plaisir.

Depuis le niveau du pavé jusqu'au premier balcon, l'on fait des échaffauts pour placer tout le monde. On loüe un balcon jusqu'à 15 & 20 pistoles, & il n'y en a aucun qui ne soit

occupé & paré de riches tapis, & de beaux daix. Le peuple ne se met point sous le balcon du Roi, cet endroit est rempli par ses Gardes. Il y a seulement trois portes ouvertes, par lesquelles les personnes de qualité viennent dans leurs plus beaux carrosses, particulièrement les Ambassadeurs; & l'on y fait plusieurs tours quelque tems avant que le Roi arrive. Les Cavaliers saluent les Dames qui sont sur les balcons, sans estre couvertes de leurs mantes. Elles sont parées de toutes leurs pierreries, & de ce qu'elles ont de plus beau. On ne voit que des étoffes magnifiques, des tapisseries, des carreaux & des tapis tout relevez d'or. Je n'ai jamais rien vû de plus ébloüissant. Le balcon du Roi est entouré de rideaux verts & or,

qu'il tire quand il ne veut pas qu'on le voye.

Le Roi vint sur les quatre heures, & aussi-tôt tous les carrosses sortirent de la place. C'est ordinairement l'Ambassadeur de France que l'on y remarque le plus, parceque lui & tout son train sont habillez à la Française; & c'est le seul Ambassadeur qui ait ici ce privilege: car les autres se mettent à l'Espagnole. Mais le Marquis de Villars n'est pas encore arrivé. Le carrosse du Roi est precedé de cinq ou six autres, où sont les Officiers, les Menins & les Pages de la Chambre, & le carrosse de respect, où il n'y a personne dedans, marche immediatement devant celui de sa Majesté, dont le Cocher & le Postillon vont toujours teste nuë, & un Valet de pied porte leur chapeau. Le
carrosse

carrosse est entouré de Gardes à pied. Ceux que l'on nomme Gardes du corps ont des pertuisances, & marchent fort près du carrosse, & aux portieres un grand nombre de Pages du Roi, habillez de noir, & sans épée, qui est la seule marque qui les fait connoître pour estre des Pages. Comme les Dames destinées pour estre auprès de la jeune Reine ont déjà esté nommées, elles venoient toutes sous la conduite de la Duchesse de Terranova, dans les carrosses du Roi; & il marchoit à la portiere des hommes de la premiere qualité, les uns à pied pour en estre plus proches, & les autres montez sur les plus beaux chevaux du monde, qui sont dressez exprés, & que l'on appelle chevaux de mouvement. Pour faire cette galanterie, il

faut en avoir obtenu permission de sa Maîtresse, autrement on s'en attireroit de grands reproches, & même une affaire avec les parens de la Dame, qui prendroient cette liberté au point d'honneur. Lorsqu'elle le trouve bon, on peut faire toutes les galanteries dont ces sortes de festes fournissent l'occasion. Mais bien qu'ils n'ayent rien à craindre de la part des Dames qu'ils servent, ni de leurs familles, toutes les difficultez ne sont pas levées pour cela : car les duegnas de honor, dont il y a une provision incommode dans chaque carrosse, & les Guardadamas qui vont à cheval, sont de fâcheux surveillans. A peine a-t-on commencé un peu de conversation que les vieilles tirent le rideau, & les Guardadamas vous disent

que l'amour le plus respectueux est le plus discret. Ainsi il faut bien souvent se contenter de se parler avec les yeux, & de faire des soupirs si hauts qu'ils s'entendent de fort loin.

Toutes les choses estant ainsi disposées, les Capitaines des Gardes & les autres Officiers, entrent dans la place montez sur de tres-beaux chevaux, & suivis des Gardes Espagnole, Allemande & Bourguignone. Ils sont vêtus de velours ou de satin jaune, qui sont les livrées du Roi, avec des galons veloutez cramoisy, or & argent. Les Archers de la Garde, que je nomme Gardes du corps, ont seulement un petit manteau de la même livrée sur des habits noirs. Les Espagnols ont des chausses retroussées à l'antique, Les Allemans, appelez Tudesc-

ques, en ont comme les Suisses. Ils se rangent l'un auprès de l'autre, du côté du balcon du Roi, pendant que les deux Capitaines & les deux Lieutenans, ayant chacun un bâton de commandement à la main, & suivis d'une nombreuse livrée, marchent tous quatre de front à la teste des Gardes, & font plusieurs tours dans la place pour donner les ordres nécessaires, & pour saluer les Dames de leur connoissance. Leurs chevaux font cent courbettes & cent bons. Ils sont couverts de nœuds de rubans, & de houffes en broderie. On les nomme *Pissadores* pour les distinguer. Chacun de ces Seigneurs affecte de porter ce jour là les couleurs que leurs Maîtresses aiment davantage.

Après que le peuple est sorti

des barrières, & s'est rangé sur les échaffauts, on arrose la place avec 40 ou 50 tonneaux d'eau qui sont tirez chacun par une petite charette. Les Capitaines des Gardes reviennent alors prendre leur poste sous le balcon du Roi, où tous les Gardes se mettent aussi, & font une espece de haye, se tenans fort serrez; & quoique les taureaux soient quelquefois prests à les tuer, il ne leur est pas permis de reculer, ni de sortir de leur place. Ils leur presentent seulement la pointe de leurs halbardes, & se défendent avec beaucoup de peril de leur part. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, il est à eux.

Je vous assure que ce nombre innombrable de peuple (car tout en est plein, & les toits des maisons comme tout le re-

ste) ces balcons si bien parez, avec tant de belles Dames, cette grande Cour, ces Gardes, & enfin toute cette place, donnent un des plus beaux spectacles que j'aye jamais vûs.

Aussi-tôt que les Gardes occupent le quartier du Roi, il entre dans la place six Alguazils, ou Huiffiers de Ville, tenant chacun une grande baguette blanche. Leurs chevaux sont excellens, harnachez à la Morisque, chargez de petites sonnettes. L'habit des Alguazils est noir. Ils ont des plumes, & tiennent la meilleure contenance qu'ils peuvent dans l'extrême crainte dont ils sont saisis, à cause qu'il ne leur est pas permis de sortir de la lice. Et ce sont eux qui vont querir les Cavaliers qui doivent combattre.

Je dois vous dire, avant que de continuer cette petite description, qu'il y a des loix établies pour cette sorte de course, que l'on nomme *Duelo*, c'est à dire *Düel*, parcequ'un Cavalier attaque le taureau & le combat en combat singulier. Voici quelques-unes des choses que l'on y observe. Il faut estre né Gentilhomme, & connu pour tel pour combattre à cheval. Il n'est point permis de tirer l'épée contre le taureau, qu'il ne vous ait fait insulte. On appelle insulte, quand il vous arrache de la main le garrochon, c'est à dire la lance; ou qu'il a fait tomber votre chapeau, ou votre manteau; ou qu'il vous a blessé vous ou votre cheval, ou quelqu'un de ceux qui vous accompagnent. En ce cas, le Cavalier est obli-

gé de pousser son cheval droit au taureau; car c'est un *empeño*, cela veut dire un affront qui engage à se venger ou à mourir; & il faut lui donner *una cachillada*, c'est à dire un coup du revers de son épée à la teste ou au cou. Mais si le cheval sur lequel le Cavalier est monté, résiste à avancer, l'on met aussitôt pied à terre, & l'on marche courageusement contre ce fier animal. On est armé d'un épieu fort court, & large de trois doigts. Il faut que les autres Cavaliers qui sont là pour combattre, descendent aussi de cheval, & accompagnent celui qui est dans l'*empeño*: mais ils ne le secondent point pour lui procurer aucun avantage contre son ennemi. Lorsqu'ils vont tous de cette manière vers le taureau, s'il s'enfuit à l'autre

bout de la place, au lieu de les attendre, ou de venir à eux, après l'avoir poursuivi quelque temps, ils ont fatisfait aux loix du duel.

Lorsqu'il y a dans la Ville des chevaux qui ont servy à *tauriser*, & qui sont adroits, bien que l'on ne connoisse pas celui à qui ils sont, on les lui emprunte, soit qu'il ne souhaite pas les vendre, ou que l'on ne soit point en estat de les acheter; & l'on n'en est jamais refusé. Si par malheur le cheval est tué, & qu'on le veuille paier, on ne le souffre pas, & ce seroit manquer à la generosité Espagnole que de recevoir de l'argent en tel rencontre. Il est cependant assez desagrecable d'avoir un cheval que l'on a bien pris de la peine à dresser, & que le premier inconnu vous fait tuer, sans

qu'il en soit autre chose. Cette sorte de combat est jugée si périlleuse qu'il y a des Indulgences ouvertes en beaucoup d'Eglises pour ces jours-là, à cause du massacre qui s'y fait. Plusieurs Papes ont voulu abolir tout à fait des spectacles si barbares, mais les Espagnols ont fait de si grandes instances envers la Cour de Rome pour qu'on les laissât, qu'elle s'est accommodée à leur humeur ; & jusques ici elle les a tolérés.

Le premier jour que j'y fus, les Alguazils vinrent à la porte qui est au bout de la lice, querir les six Chevaliers (dont le Comte de Conismark estoit un) qui se presentoient pour combattre. Leurs chevaux estoient admirablement beaux & magnifiquement harnachez. Sans compter ceux qu'ils montoient,

ils en avoient chacun douze que des Palfreniers menotent en main, & chacun six Mulets chargez de *rejones ou garochons*, qui sont, comme je vous l'ai déjà dit, des lances de bois de sapin fort sec, longues de quatre ou cinq pieds, toutes peintes & dorées avec le fer très poli, & par dessus les mulets avoient des couvertures de velours, des couleurs de ceux qui devoient combattre. Leurs armes y estoient en broderie d'or. Cela ne se pratique pas à toutes les festes, quand c'est la Ville qui les donne il y a bien moins de magnificence; mais comme c'estoit le Roi qui l'avoit ordonnée, & qu'elle se faisoit à cause de son mariage, rien n'y estoit oublié.

Les Cavaliers estoient vêtus de noir brodé d'or & d'argent, de soye ou de jays. Ils avoient

des plumes blanches mouche-
tées de différentes couleurs, qui
s'élevoient toutes sur le costé
du chapeau, avec une riche en-
seigne de diamans & un cordon
de même. Ils portoient des é-
charpes, les unes blanches, les
autres cramoisi, bleü & jaune
brodées d'or passé : quelques-
uns les avoient autour d'eux,
d'autres mises comme un bau-
drier & d'autres au bras. Celles-
là estoient étroites & courtes.
C'estoit sans doute des presens
de leurs Maîtresses; car d'ordi-
naire ils courent pour leur plaisir
& pour leur témoigner qu'il
n'y a point de peril auquel ils
ne s'exposassent pour contri-
buer à leur divertissement. Ils
avoient par dessus un manteau
noir qui les envelopoit, & dont
les bouts estant jettez par der-
riere, leurs bras n'en estoient

point embarrassés. Ils portoient de petites botines blanches avec de longs éperons dorez, qui n'ont qu'une pointe à la mode des Mores. Ils sont aussi à cheval comme eux, les jambes raccourcies, ce qui s'appelle *Cavalgar à la gineta*.

Ces Cavaliers estoient fort bien à cheval, & mis de bon air pour le País: Leur naissance estoit illustre, chacun d'eux avoit quarante Laquais, les uns vêtus de moire d'or garnie de dentelles; les autres de brocart incarnat, rayé d'or & d'argent; & les autres d'une autre façon. Chacun estoit habillé à l'étrangere, soit en Turcs, Hongrois, Mores, Indiens ou Sauvages. Plusieurs Laquais portoient des faisceaux de ces garochons dont je vous ai parlé, & cela avoit beaucoup de grace autour

d'eux. Ils traverserent la *plaza mayor* avec tout leur cortège, conduits par les six Alguazils, & aux fanfares des trompettes. Ils vinrent devant le balcon du Roi, auquel ils firent une profonde reverence, & lui demanderent permission de combattre les Taureaux : ce qu'il leur accorda en leur en souhaitant la victoire. En même-tems les trompettes recommencerent à sonner de toutes parts, & c'est comme le défi que l'on fait aux taureaux. Il s'éleva de grands cris de tout le peuple qui repetoit *viva, viva, los bravos cavalleros*. Il se separerent ensuite & furent salüer les Dames de leur connoissance. Les Laquais sortirent de la lice, & il n'en resta que deux à chacun, chargez de *Rejones*. Ils se tenoient aux costez de leurs Maistres, &

ne quittoient guere la croupe de leurs chevaux.

Il eut dans la place beaucoup de jeunes hommes qui viennent exprés de bien loin pour combattre ces jours-là. Ceux dont je vous parle sont à pied; & comme ils ne sont pas nobles, on ne leur fait aucune ceremonie. Pendant qu'un Cavalier combat, les autres se retirent sans pourtant sortir des barrières, & ils n'attaquent point le taureau qu'un autre a commencé de combattre, à moins qu'il ne vienne à eux. Le premier auquel il s'adresse, quand ils sont tous ensemble, c'est celui qui le combat. Lorsqu'il a blessé le Cavalier, l'on crie *fuleno es empeño*, comme qui diroit c'est un engagement à un tel de vanger l'insulte qu'il a reçue du taureau: En effet il

est engagé d'honneur d'aller à cheval ou de mettre pied à terre pour attaquer le taureau, & lui donner un coup d'épée, comme je viens de dire, à la teste ou à la gorge, sans le fraper ailleurs. Il peut ensuite le combattre de telle manière qu'il veut, & le fraper où il peut, mais c'est une chose qui ne se fait pas sans hazarder mille fois de perdre la vie. Lorsque ce premier coup est donné, si les Cavaliers sont à pied, ils peuvent remonter à cheval.

Quand le Roi jugea qu'il étoit tems de commencer la fête, deux Alguazils vinrent sous son balcon, & il donna à Dom Juan la clef de l'écurie où les taureaux sont enfermez ; car le Roi la garde, & quand il faut la jeter il la remet entre les mains du *Privado*, ou premier Ministre, comme

comme une faveur. Aussi-tôt les trompettes sonnerent, les timbales & les tambours, les fifres, les hauts-bois, les flutes & les musettes se firent entendre tour à tour ; & les Alguazils qui sont naturellement de grands poltrons, allerent tout tremblans ouvrir la porte où les taureaux estoient enfermez. Il y avoit un homme qui étoit caché derriere, qui la referma vite, & grimpa par une échelle sur l'écurie : car c'est l'ordinaire que le taureau en sortant cherche derriere la porte, & commence son expedition par tuer, s'il peut, l'homme qui est là. Ensuite il se met à courir de toute sa force après les Alguazils, qui pressent leurs chevaux pour se sauver, parcequ'il ne leur est point permis de se mettre en deffense, & toute leur

ressource est dans la fuite. Ces hommes qui sont à pied, lui lancent des flèches & de petits dards plus pointus que des alaines, & tous garnis de papier découpé. Ces dards s'attachent sur lui de telle sorte, que la douleur l'obligeant de s'agiter, le fer entre encore plus avant; & le papier qui fait du bruit lorsqu'il court, & auquel on met le feu, l'irrite extrêmement. Son haleine forme un broüillard épais autour de lui, le feu lui sort par les yeux & par les narines, il court plus vite qu'un cheval léger à la course, & il se tient même beaucoup plus ferme. En vérité cela donne de la terreur. Le Cavalier qui le doit combattre s'approche, prend un *Rejon*, le tient comme un poignard, le taureau vient à lui, li gauchit & lui apuie le fer du

garochon, il le repousse ainsi, & le bois qui est foible se casse; Aussi-tôt les Laquais qui en tiennent dix ou douze douzaines, en presentent un autre, & le Cavalier le lui lance encore dans le corps; de sorte que le taureau mugit, s'anime, court, bondit, & malheur à celui qui se trouve à son passage. Lorsqu'il est sur le point de joindre un homme, on lui jette un chapeau ou un manteau, ce qui l'arrête; ou bien on se couche par terre, & le taureau en courant, passe sur lui. L'on a des bilboquets (ce sont des figures assez grandes faites de carton) avec quoi on l'amuse pour avoir le tems de se sauver. Ce qui garantit encore, c'est que le taureau ferme toujours les yeux avant de fraper de ses cornes, & dans cet instant ils ont l'adresse

d'esquiver le coup; mais ce n'est pas une chose si sûre qu'il n'y en perisse plusieurs.

Je vis un More, qui tenant un poignard fort court, alla droit au taureau dans le tems qu'il estoit au plus fort de sa furie, & lui enfonça son poignard entre les deux cornes, dans la future des os, en un endroit très-délicat aisé à percer, mais moins grand qu'une piece de quinze sols. Ce fut le coup le plus téméraire & le plus adroit que l'on puisse imaginer. Le taureau tomba mort sur le champ. Aussi-tôt les trompettes sonnerent, & plusieurs Espagnols accoururent l'épée à la main pour mettre en pieces la bête qui ne pouvoit plus leur faire de mal. Quand un taureau est tué, quatre Alguazils sortent & vont querir quatre mules que

des palfreniers vêtus de satin jaune mêlé d'incarnat, conduisent. Elles sont couvertes de plumes & de sonnettes d'argent; elles ont des traits de soie avec quoi l'on attache le taureau qu'elles entraînent. Dans ce moment-là les trompettes & le peuple font un grand bruit. L'on en courut vingt le premier jour; il en sortit un furieux qui blessa très-dangereusement à la jambe le Comte de Conismark, encore ne reçût-il pas tout le coup, son cheval en fut crevé: il sauta promptement à terre; & bienqu'il ne soit pas Espagnol, il ne voulut pas se dispenser d'aucune des loix. C'étoit une chose digne de pitié de voir le plus beau cheval du monde en cet estat: il couroit de toute sa force autour de la lice, faisant feu avec ses pieds,

& il tua un homme en le frappant de la teste & du poitrail. On lui ouvrit la grande barriere & il sortit. Pour le Comte, aussitôt qu'il fut blessé, une fort belle Dame Espagnole, qui croïoit qu'il combattoit pour elle, s'avança sur son balcon, & lui fit signe plusieurs fois avec son mouchoir, apparamment pour lui donner du courage : mais il ne parut pas avoir besoin de ce secours-là. Il s'avança fierement l'épée à la main, quoiqu'il perdit un ruisseau de sang, & qu'il fût obligé de s'appuier sur un de ses Laquais qui le soutenoit, il ne laissa pas de faire une grande blessure à la teste du taureau ; & aussi-tost s'estant tourné du côté où estoit cette belle fille pour laquelle il combattoit, il baisa son épée, & se laissa aller sur ses gens qui l'empor-

terent demi-mort.

Mais il ne faut pas penser que ces fortes d'accidens interrompent la feste, il est dit qu'elle ne cessera point que par l'ordre du Roi; de maniere que lorsqu'il y a un des Cavaliers blessé, les autres l'accompagnent jusqu'à la barriere, & sur le champ ils reviennent combattre. Il y eut un Biscaien si hardi, qu'il se jetta à cheval sur le dos d'un taureau, le prit par les cornes, & quelques éforts que pût faire l'animal pour le renverser par terre, le Biscaien y resta plus d'un quart d'heure, & rompit une des cornes du taureau. Quand ils se deffendent trop longtems, & que le Roi en veut faire sortir d'autres; (car les nouveaux sont agréables, parceque chacun a sa maniere particuliere de combattre)

l'on amene les dogues d'Angleterre. Ils ne sont pas si grands que ceux que l'on voit d'ordinaire, c'en est une race semblable à ceux que les Espagnols menotent aux Indes lorsqu'ils en firent la conquête : ils sont petits & bassets, mais si forts, que quand une fois ils tiennent une goulée, ils ne la lâchent point; & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux. Il y en a toujours quelques-uns de tuez. Le taureau les met sur ses cornes, & les fait sauter en l'air comme si c'estoit des ballons. Quelquefois on lui coupe les jarrets avec de certains fers faits en croissans, on les met au bout d'une grande perche, & cela s'appelle des *jarretar al toro*.

Un autre Cavalier fut empeño, parce qu'en combatant son chapeau tomba. Il ne mit pas pied

piéd à terre, il tira son épieu, & pouffant son cheval droit au taureau qui l'attendoit, il lui donna un coup dans le cou dont il ne demeura que legerement bleffé; de maniere que la douleur ne serroit qu'à l'animer davantage. Il gratoit la terre de ses pieds, il mugiffoit, il sautoit comme un cerf. Je ne fçauois vous bien décrire ce combat non plus que les acclamations de tout le monde, les battemens de mains, la quantité de mouchoirs que l'on élevoit en l'air, & que l'on montroit en figne d'admiratation, les uns criant *victor, victor*, & les autres, *ha toro, ha toro*, pour exciter encore sa furie. Je ne fçauois non plus vous dire mes alarmes particulieres, & comme le cœur me palpitoit lorsque je voïois ces terribles animaux prests à

tuer ces braves Cavaliers : tout cela m'est également impossible.

Un Tolédan jeune & bien fait, ne pût éviter le coup de corne d'un taureau, il fut élevé bien haut & mourut sur le champ. Il y en eut deux autres mortellement blesez & quatre chevaux tuez ou blesez à mort. Cependant ils disoient tous que la course n'avoit pas esté fort belle, parcequ'il n'y avoit guere eu de sang répandu ; que pour une telle feste il y auroit dû avoir au moins dix hommes tuez sur la place. L'on ne peut bien exprimer l'adresse des Cavaliers à combattre, & celle des chevaux pour éviter le coup. Ils tournent quelquefois une heure autour du taureau sans en estre plus loin que d'un pied, & sans qu'il puisse les approcher ; mais

lorsqu'il les touche il les blesse cruellement. Le Roi jetta quinze pistoles au More qui avoit tué le taureau avec son poignard ; il en donna autant à celui qui en avoit dompté un autre, & dit qu'il se souviendroit des Cavaliers qui avoient combattu.

Je remarquai un Castillan, qui ne sçachant comment se garantir, sauta par dessus le taureau aussi legerement qu'auroit fait un oiseau. Ces festes sont belles, grandes & magnifiques ; c'est un spectacle fort noble, & qui coûte beaucoup : l'on ne peut en faire une peinture juste, il faut les voir pour se les bien représenter. Mais je vous avoie que tout cela ne me plaist point, quand je pense qu'un homme dont la conservation vous est chere, a la te-

merité de s'aller exposer contre un taureau furieux, & que pour l'amour de vous (car s'en est d'ordinaire le motif) vous le voyez revenir tout sanglant & demi-mort. Peut-on seulement approuver aucune de ces coutumes ? Et supposé même que l'on n'y eût pas un intérêt particulier, peut-on souhaiter de se trouver à des festes qui presque toujours coûtent la vie à plusieurs personnes ? Pour moi, je suis surprise que dans un Royaume où les Rois portent le nom de Catholiques, l'on souffre un divertissement si barbare. Je sçai bien qu'il est fort ancien, puisqu'il vient des Mores : mais il me semble qu'il devrait estre tout-à-fait aboli, aussi-bien que plusieurs autres coutumes qu'ils tiennent de ces Infidelles.

Dom Fernand de Toledc me voyant fort émeuë & fort inquiète pendant la course, & remarquant que je devenois quelquefois aussi pâle qu'un mort, tant je craignois de voir tuër quelques-uns de ceux qui combattoient, me dit en soupirant, Qu'auriez-vous fait, Madame, si vous aviez vû ce qui se passa ici il y a quelques années ? Un Cavalier de merite aimoit passionnément une jeune fille, qui n'estoit que la fille d'un Lapidaire ; mais elle estoit parfaitement belle, & devoit avoir de fort grands biens. Ce Cavalier ayant appris que les plus fiers taureaux des montagnes avoient esté pris, & croyant qu'il y auroit beaucoup de gloire de les vaincre, il resolut de *tauriser*, & il en demanda la permission à sa Maîtresse. Elle fut si saisie

de la simple proposition qu'il lui en fit, qu'elle s'en évanouït, & elle lui deffendit par tout le pouvoir qu'il lui avoit donné sur son esprit, d'y penser de sa vie. Mais malgré cette deffense, il crut ne pouvoir lui donner une plus grande preuve de son amour, & il fit travailler secrettement à toutes les choses qui lui estoient nécessaires. Quelque soin qu'il apportât à cacher son deffsein à sa Maîtresse, elle en fut avertie, & elle n'obmit rien pour l'en détourner. Enfin le jour de cette feste étant venu, il la conjura de s'y trouver; il lui dit que sa presence suffiroit pour le faire vaincre, & pour lui acquerir une gloire qui le rendroit encore plus digne d'elle. Vostre amour, lui dit-elle, est plus ambitieux qu'il n'est tendre, & le mien est plus

tendre qu'ambitieux. Allez où la gloire vous appelle, vous voulez que j'y sois, vous voulez combattre devant moi, oùi j'y feray je vous le promets, & peut-estre que ma presence vous troublera plus qu'elle ne vous donnera d'émulation. Il la quitta enfin & fut à la *plaza mayor*, où tout le monde estoit déjà assemblé : mais à peine commençoit-il de se deffendre contre un fier taureau qui l'avoit attaqué, qu'un jeune villageois jette un dard à ce redoutable animal, qui le perce, & lui fait sentir beaucoup de douleur. Il quitte aussi-tôt le Cavalier qui le combattoit, & en mugissant il prend sa course contre celui qui venoit de le fraper. Ce jeune homme interdit voulut se sauver : alors le bonnet dont sa teste estoit couverte vint à tom-

ber, & en même-temps les plus beaux cheveux du monde & les plus longs se déploierent sur ses épaules, & firent connoître que c'estoit une fille de quinze à seize ans. La peur lui avoit causé un tel tremblement, qu'elle ne pouvoit ni courir ni éviter le taureau. Il lui porta un coup effroiable dans le costé, au même moment que son Amant qui estoit le *toreador*, & qui l'avoit reconnüe, estoit couru à elle pour la secourir. O Dieu ! quelle douleur fut la sienne lorsqu'il vit sa chere Maîtresse dans ce funeste estat ! Il devint transporté, il ne ménagea plus sa vie, & plus furieux que le taureau, il fit des choses presque incroyables. Il fut mortellement blessé en plusieurs endroits. Ce fut bien ce jour-là que l'on trouva la feste bel-

le. L'on porta ces deux infortunez Amans chez le malheureux pere de la fille. Ils voulurent estre en même chambre, & demanderent en grace que pour le peu d'heures qui leur restoit à vivre, on les mariât, & que puisqu'ils ne pouvoient vivre ensemble, ils n'eussent au moins qu'un même tombeau après leur mort. Cette histoire a beaucoup ajoûté à l'aversion que j'avois déjà pour ces sortes de festes. Je le dis à Dom Fernand après l'avoir remercié de la peine qu'il avoit prise de me la raconter.

Je ne vous ai rien dit jusqu'ici de la Langue Espagnole, dans laquelle je tâche de faire quelque progrès. Je la trouve tout à fait à mon gré, elle est expressive, noble & grave. L'amour ne laisse pas d'y trouver

son langage, & d'y badiner agréablement. Les personnes de la Cour parlent plus concis que les autres : elles ont de certaines comparaisons & des métaphores si abstraites, qu'à moins d'estre accoutumé à les entendre, l'on perd la moitié de leurs conceptions. J'ai appris plusieurs Langues, du moins j'en ai eu les premiers principes; mais de toutes il n'y a que la nostre qui me paroisse plus belle que l'Espagnole.

Je viens de voir arriver dix galères, cela est assez surprenant dans une Ville qui est à 80 lieües de la mer; mais ce sont des galeres de terre; car s'il y a bien des chevaux & des chiens marins, pourquoi n'y aura-t-il pas des galeres terrestres? Elles ont la forme d'un chariot, elles sont quatre fois plus

longues; chacune a six rouës, trois de chaque costé; cela ne va guere plus doucement qu'une charrette. Le dessous en est rond & assez semblable à celui des galeres. On les couvre de toile; on y peut tenir quarante personnes; l'on s'y couche, l'on y fait sa cuisine; enfin c'est une maison roulante. L'on met 18 ou 20 chevaux pour la traîner. La machine est si longue qu'elle ne peut tourner que dans un grand champ. Elles viennent ordinairement de Galice & de la Manche, país du brave Don Quixote. Il en part huit, dix ou douze ensemble pour s'entrescourir au besoin; car lorsqu'une galere verse, c'est un grand fracas, & le mieux qu'il puisse arriver c'est de vous rompre un bras ou une jambe. Il faut estre plus de cent à la

relever. L'on porte là-dedans toute sorte de provisions, parceque le país par lequel on passe est si ingrat, que sur des montagnes de quatre-vingt lieues de long, le plus grand arbre que l'on trouve, c'est un peu de serpoulet & de thim sauvage. Il n'y a là ni hôte ni hôtellerie, l'on couche dans la galero, & c'est un miserable país pour les voyageurs.

Monsieur Mellini, Nonce Apostolique, sacra le Patriarche des Indes le jour de la Trinité, & le Roi y vint. Je le vis entrer. Il estoit habillé de noir avec une broderie de soie aurore, & de petites perles autour des fleurs. Son chapeau estoit si grand que les bords qu'on ne releve jamais ici, tomboient des deux costez, & ne faisoient pas un bon effet. Je remarquai pen-

dant la ceremonie qu'il mangeoit quelque chose qu'on lui tenoit sur un papier; je demandai ce que c'estoit: on me dit que ce devoit estre de l'ail ou de petites échalottes, parcequ'il en mange assez souvent. J'étois trop éloignée pour le bien voir. Il ne retourna point au *buen retiro*, à cause de la feste du S. Sacrement, à laquelle il vouloit assister. Lorsque je sortis de l'Eglise je reconnus un Gentilhomme François, nommé du Juncas, qui est de Bordeaux, & que j'y avois vû. Je lui demandai depuis quand il estoit en cette Ville: il me dit qu'il y avoit peu, & que son premier soin auroit esté de me venir voir, sans qu'il s'estoit engagé à Bayonne de ne perdre pas un moment à la recherche d'un scelerat que l'on croïoit

caché à Madrid ; que ce n'estoit pas la curiosité de voir sacrer le Patriarche des Indes, qui l'avoit obligé de venir aux Jeronimites (autrement les filles de la Conception) mais qu'ayant demandé à parler à une Religieuse, on luy avoit répondu qu'on ne pouvoit la voir que le Roi ne fût parti. C'est, ajouta-t-il, une des plus belles filles du monde, & elle a causé un grand malheur à Bayonne dans la famille de Monsieur de la Lande. Je me souvins de l'avoir vû en passant, & je le priai de m'apprendre ce que c'estoit. C'est une trop longue & trop funeste aventure, me dit-il, pour vous la raconter en un moment ; mais si vous vouliez voir la jeune Religieuse dont je vous parle, je suis persuadé qu'elle ne vous déplairoit pas. Je pris volon-

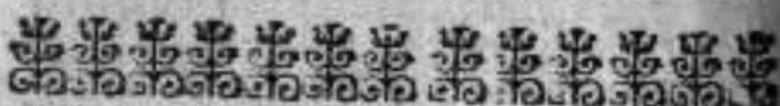
tiers le parti qu'il me propoſoit, parceque j'ai touſjours entendu dire qu'elles ont encore plus d'eſprit dans les Monafteres que dans le monde. Nous montâmes au parloir, dont trois afreufes grilles, les unes ſur les autres, toutes heriffées de pointes de fer, me ſurprirent. Comment, dis-je, on m'avoit aſſuré que les Religieufes eſtoient en ce païs fort galantes, mais je ſuis perſuadé que l'amour n'eſt pas aſſez hardi pour hazarder d'entrer au travers de ces longues pointes & de ces petits trous, où il periroit indubitablement. Vous eſtes la duppe des apparences, Madame, ſ'écria du Juncas, & ſi la Dame qui va venir pouvoit m'en laiffer le tems, vous ſçauriez dès aujourd'hui ce que j'ay pris d'un Eſpagnol de mes amis, au premier voïage que je fis ici.

Dona Isidore entra dans ce moment au parloir. Je la trouvai encore plus belle que je ne me l'estois figuré. Monsieur du Juncas lui dit que j'estois une Dame Françoisé qui avoit eu envie de la connoître sur le récit qu'il m'avoit fait de son mérite. Elle me remercia avec beaucoup de modestie, & elle nous dit ensuite qu'il estoit bien vrai que ce miserable dont on vouloit sçavoir des nouvelles, avoit esté à Madrid depuis peu; mais qu'elle estoit certaine qu'il n'y estoit plus, & qu'il avoit même eu la hardiesse de lui écrire par un homme chez lequel il logeoit; qu'on lui avoit apporté la lettre après son départ, & qu'elle n'avoit pas voulu la recevoir. Il me semble, dis-je en l'interrompant, que l'on ne pourroit pas le prendre, supposé

qu'il fût encore ici. L'on en obtient quelquefois la permission du Roi, dit Dona Isidore; il est de certains crimes qui ne doivent point trouver d'azile, & celui-là en est un. Elle se prit à pleurer, quelque violence qu'elle se fit pour retenir ses larmes; & elle ajouta que graces au Ciel elle n'avoit rien à se reprocher sur ce qui s'estoit passé; mais que cela n'empeschoit pas qu'elle ne s'affligeât extrêmement d'en avoir esté la cause. Nous parlâmes encore quelque tems ensemble, je demurai aussi charmée de son esprit que de sa beauté, & je me retirai ensuite. Je suis absolument à vous, ma très-chere Cousine, soiez-en bien persuadée.

*A Madrid ce 29. de
May 1679.*

H



ONZIEME LETTRE.

IL faut vous aimer autant
 que je vous aime, ma chere
 Cousine, pour me pouvoir re-
 foudre de vous écrire dans un
 tems où la chaleur est excessive.
 Tout ce que l'on m'en avoit dit,
 & tout ce que je m'en estois
 pû imaginer, n'est rien en com-
 paraison de ce que je trouve.
 Pour m'en garantir, je laisse mes
 fenestres ouvertes tant que la
 nuit dure, sans appréhender le
 vent de galicque qui est tropie.
 Je couche nuë teste, je mets mes
 mains & mes pieds dans de la
 nége, une autre en mouroit,
 mais je tiens qu'il vandroit au-
 tant mourir que d'étouffer com-
 me on fait ici. Minuit sonne

fans que l'on ait senti le plus petit air du Zephire. Pour moi je pense qu'il ne fait pas plus chaud sous la ligne.

Quand on va à la promenade l'on est assez embarassé ; car si l'on baisse les glaces du carrosse, l'on est suffoqué de la poudre, dont les ruës sont si remplies, qu'à peine se peut-on voir. Et bien que les fenestres des maisons soient fermées, elle passe au travers & gaste tous les meubles ; de sorte que les méchantes odeurs l'hiver, & la poudre l'été, noircissent l'argenterie, & toutes choses à tel point, que rien ne peut se conserver longtems beau. Quelque soin que l'on prenne à present, l'on a toujours le visage couvert de sueur & de poudre, semblable à ces Athletes qu'on nous represente dans la lice.

Je dois vous dire que j'ai vu la Feste du S. Sacrement, qui est fort solemnelle ici. L'on y fait une Procension generale, composée de toutes les Paroisses & de tous les Religieux, qui sont en très-grand nombre. L'on tapisse les ruës par où elle doit passer, des plus belles tapisseries de l'univers : car je ne vous parle pas seulement de celles de la Couronne que l'on y voit ; il y a mille particuliers, & même davantage qui en ont d'admirables. Tous les balcons sont sans jaloufies, couverts de tapis remplis de riches carreaux avec des dais. Il y a du coutil tendu qui passe d'un costé de la ruë à l'autre, qui empêche que le Soleil n'incommode. L'on jette de l'eau sur ce coutil afin qu'il en soit plus frais ; les ruës sont toutes sablées, fort arrosées & rem-

plies d'une si grande quantité de fleurs, que l'on ne sçauroit marcher sur autre chose. Les Reposoirs sont extraordinairement grands, & parcz de la dernière magnificence.

Il ne va point de femmes à la Procession. Le Roi y estoit avec un habit de taffetas noir lustré; une broderie de soye bleüe & blanche marquoit les tailles; ses manches estoient de taffetas blanc, brodées de soye bleüe & de jais; elles estoient fort longues & ouvertes par devant. Il avoit de petites manches pendantes qui tomboient jusques à la ceinture, son manteau autour de son bras, son grand collier d'or & de pierreries, d'où pendoit un petit mouton de diamant. Il avoit aussi des boucles de diamans à ses foulliers & à ses jarretieres, un gros cordon

à son chapeau, qui brilloit presque autant que le Soleil, avec une enseigne qui retrouffoit son chapeau, & au bas de cette enseigne une perle que l'on nomme la *peregrine*, elle est aussi grosse qu'une poire de roufflet, & de la même forme. L'on prétend que c'est la plus belle qui soit en Europe, & que l'eau & la qualité en sont parfaites. Toute la Cour sans exception estoit à la suite du S. Sacrement. Les Conseils y marchotent sans ordre de preséance comme ils se trouvoient, tenans des cierges de cire blanche. Le Roi en portoit un, & alloit le premier après le Tabernacle où estoit le Corpus. C'est assurément une des plus belles Ceremonies que l'on puisse voir. J'y remarquai que tous les Gentilshommes de la Chambre avoient chacun une

grande clef d'or à leur costé, c'est celle de la Chambre du Roi, où ils peuvent entrer quand ils veulent. Elle est aussi grande que la clef d'une cave. J'y vis plusieurs Chevaliers de Malte, qui portent tous une Croix de Malte, de toille d'Hollande, brodée sur leur manteau. Il estoit près de deux heures après midi que la Procession n'estoit pas encore rentrée. Lorsqu'elle passa devant le Palais, l'on tira des boëtes & beaucoup de fusées.

Le Roi estoit allé trouver la Procession à Sancta Maria, c'est une Eglise qui est proche du Palais. Toutes les Dames prennent ce jour-là leurs habits d'Esté: elles sont très-parées sur leurs balcons, elles y tiennent des corbeilles pleines de fleurs, ou des bouteilles remplies d'eau

de senteur, & elles en jettent lorsque la Procession passe. Pour l'ordinaire les trois Compagnies qui gardent le Roi, sont vêtues de neuf. Quand le S. Sacrement est rentré dans l'Eglise, chacun va manger chez soi pour se trouver aux Autos. Ce sont des Tragedies dont les sujets sont pieux, & l'exécution assez bizarre. On les représente dans la cour ou dans la rue du President de chaque Conseil, à qui cela est dû. Le Roi y vient, & toutes les personnes de qualité reçoivent des billets dès la veille pour s'y trouver. Ainsi nous y fûmes conviées, & je demurai surprise que l'on allumât un nombre extraordinaire de flambeaux pendant que le Soleil donnoit à plomb sur les Comédiens, & qu'il faisoit fondre les bougies comme du beurre.

re. Ils jouïrent la plus impertinente piece que j'aye vûe de mes jours. En voici le sujet.

Les Chevaliers de S. Jacques font assemblez, & Nostre-Seigneur les vient prier de le recevoir dans leur Ordre. Il y en a plusieurs qui le veulent bien, mais les anciens representent aux autres le tort qu'ils se feroient d'admettre parmi eux une personne née dans la roture; que S. Joseph son pere est un pauvre Menuisier, & que la Sainte Vierge travaille en couture. Nostre-Seigneur attend avec beaucoup d'inquiétude la resolution que l'on prendra: l'on détermine avec quelque peine de le refuser; mais là-dessus l'on ouvre un avis qui est d'insituer exprés pour lui l'Ordre de Christo, & par cét expédient tout le monde est satisfait. Cét

Ordre est celui de Portugal. Cependant ils ne font pas ces choses dans un esprit de malice, & ils aimeroient mieux mourir que de manquer au respect qu'ils doivent à la Religion. Les autos durent un mois. Je suis si lassé d'y aller, que je m'en dispense tout autant que je le puis. On y sert beaucoup de confitures & d'eaux glacées, dont on a bien besoin, car l'on y meurt de chaud, & l'on y estouffe de la poudre. Je fus ravi de trouver à l'hostel du President de Hazienda, Dom Augustin Pacheco & sa femme, dont je vous ai déjà parlé. Ils s'y estoient rendus parcequ'ils sont alliez du President. Nous estions placez proche les uns des autres, & après que la feste fut finie, nous allâmes nous promener au *Prado* à la Françoisse, c'est à dire des

hommes & des femmes dans un même carrosse. Dom Frederic de Cardone en estoit; nos rideaux demeurerent fermez tant qu'il y eut grand monde, à cause de la belle petite Espagnole; mais comme nous restâmes plus tard que les autres, Monsieur le Nonce & Frederic Cornaro, Ambassadeur de Venise, ayant fait approcher leurs carrosses du nôtre, causoient avec nous lorsque nous vîmes tout d'un coup une grande illumination le long de l'allée, & en même tems il parut 60 Cardinaux montez sur des mules, avec leurs habits & leurs chapeaux rouges. Le Pape vint ensuite, on le portoit sur une machine entourée de grands tapis de pied; il estoit sous un dais assis dans un fauteuil, la Thiarre & les Clefs de S. Pierre sur un carreau, avec un benê-

tier plein d'eau de fleurs d'orange qu'il jettoit à tout le monde. La cavaleade marchoit gravement ; quand ils furent arrivés au bout du *Prado*, Messieurs les Cardinaux commencerent à faire mil tours de souplesse pour réjouir sa Sainteté : les uns jetoient leurs chapeaux par dessus les arbres, & chacun se trouvoit assez juste dessous pour que son chapeau lui retombât sur la teste ; les autres se mettoient debout sur la selle de leurs mules, & les faisoient courir tant qu'elles pouvoient. Il y avoit un grand concours de peuple qui faisoit le cortège. Nous demandâmes à Monsieur le Nonce ce que cela vouloit dire, il nous assura qu'il ne le sçavoit point, & qu'il ne trouvoit rien de bon dans cette plaisanterie. Il envoya s'infor-

mer d'ou venoit ainsi le sacré College. Nous aprîmes que c'étoit la feste des Boulangers, & que tous les ans ils avoient accoutumé de faire cette belle ceremonie. Le Nonce avoit grande envie de la troubler par une salve de coups de baston : il avoit déjà commandé à ses Estafiers de commencer la noise, mais nous intercedâmes pour ces pauvres gens qui n'avoient d'autre intention que de fester leur saint. Cependant quelqu'un qui avoit entendu donner les ordres, perturbateur du repos public, en avertit le Pape & les Cardinaux. Il n'en falut pas davantage pour mettre la feste en desordre. Chacun se sauva comme il put, & leur crainte fut cause que nostre plaisir finit bien-tôt. L'on ne souffriroit pas en France de telles mascarades,

mais il y a bien des choses qui font innocentes dans un país, qui ne le seroient peut-estre pas dans un autre.

Ma parente scachant la maniere honneste dont j'avois été receüe par Dom Augustin Pacheco, le convia à souper chez elle. Je le priai de se souvenir qu'il m'avoit promis un entretien sur ce qu'il scavoit des Indes. Je vais, me dit-il aussi tôt, vous parler de celles que l'on distingue par Indes Occidentales, dans lesquelles une partie de l'Amérique est comprise.

Sous le Regne de Ferdinand Roi de Castille & d'Arragon, Christophe Colomb, Genoïs, découvrit cette partie du monde en 1492. Comme les Espagnols furent les premiers qui trouverent cette heureuse terre

inconnuë aux Européens, le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle en eurent la propriété par une Bulle d'Alexandre VI. Il establit eux & leurs successeurs, Vicaires perpetuels du S. Siege dans tout ce vaste pais.

De sorte que les Rois d'Espagne en sont Seigneurs spirituels & temporels, qu'ils nomment aux Evêchez & aux autres Benefices, & qu'ils reçoivent les Dixmes. Leur pouvoir est plus étendu là qu'en Espagne; car il faut remarquer que l'Amérique seule forme une des quatre parties du monde, & que nous y possédons beaucoup plus de pais que toutes les autres Nations ensemble. Le Conseil des Indes qui est establi à Madrid, est un des plus considerables du Royaume; & dans la necessité où l'on est d'entretenir une cor-

respondance très-frequence entre l'Espagne & les Indes, d'envoier des ordres & de maintenir toute l'autorité du côté de la Cour, l'on a esté obligé d'établir encore une Chambre particuliere composée de quatre des plus anciens Conseillers du Conseil des Indes, lesquels prennent connoissance des affaires de Finances, & font faire les expéditions par les Secretaires du Conseil.

Outre cette Chambre qui est à Madrid, il y en a une à Seville appelée la Maison de *Contratacion*. Elle est composée d'un President & de plusieurs Conseillers de robbe & d'épée, avec les autres Officiers necessaires, Les Conseillers d'épée prennent connoissance des choses qui concernent la Flotte & les Gallions. Les autres Conseillers

rendent la Justice. Les appellations de ce Tribunal vont au Conseil des Indes de Madrid. L'on tient des Registres dans la Maison de Contratación de Seville, où l'on écrit toutes les marchandises que l'on envoie aux Indes, & toutes celles que l'on en rapporte, pour empêcher que le Roi ne soit fraudé de ses droits; mais cela sert de peu; les Marchands sont si adroits, & ceux qui leur font rendre compte prennent si volontiers le parti de partager avec eux, que le Roi n'en est assurément pas mieux servi; & son droit qui n'est qu'un cinquième est si mal payé, qu'il ne reçoit pas la quatrième partie de ce qui lui appartient.

C'est le Conseil de Madrid qui propose au Roi des sujets pour remplir les Vice-Royau-

rez de la nouvelle Espagne & du Perou : on les donne pour cinq ans, & tous les autres emplois aussi, dont les plus considerables sont ceux-ci, Gouverneur, Capitaine general & President de la Chancellerie Royale de San Domingo dans les Isles Espagnoles.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Cristophe de la Havana.

Gouverneur & Capitaine de guerre de la Ville de S. Jacques de Cuba.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Jean de Puerto Rico.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Augustin Province de la Floride

Gouverneur de la Ville de l'Ascension de l'Isle de la Marguerite.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Cumana, capitale de la nouvelle Andaloufie.

Viceroi, Gouverneur & Capitaine general de la nouvelle Espagne, un President de l'Audiance Royale qui reside dans la Ville de Mexique.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Merida, capitale de la Province de Yucatan.

President & Gouverneur de l'Audiance & Chancellerie Royale qui reside dans la Ville de Guadalaxara, capitale du Royaume de la nouvelle Galice.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Guadiana, capitale du Royaume de la nouvelle Biscaye.

Gouverneur, Capitaine gene-

ral & President de la Chancel-
lerie qui reside dans la Ville de
Santiago , de la Province de
Guatemala.

Gouverneur de la Province
de Locnuseo dans le détroit de
Guatemala.

Gouverneur & Capitaine ge-
neral de la Ville de Corna-
gua, de la Province de Hondu-
ras.

Gouverneur de la Ville de S.
Jacques de Leon, capitale de la
Province de Nicaragua.

Gouverneur & Capitaine ge-
neral de la Ville de Cartagene,
capitale de la Province de Costa
Rica.

Gouverneur, Capitaine gene-
ral & President de la Chancel-
lerie Royale qui reside dans la
Ville de Manila aux Isles Filipi-
nes.

Gouverneur & Lieutenant des

Fortereſſes de Terenate & Gouverneur & General de la Milice du même Pays.

Viceroy, Gouverneur, Capitaine general & Prefident de l'Audiance dans la Ville de Lima.

Plus, huit Conſeillers, quatre Alcades, deux Accuſateurs, un Protecteur des Indiens, quatre Rapporteurs, trois Portiers & un Chapelain dans la même Ville.

Gouverneur de Chucuito.

Gouverneur de Zico.

Gouverneur d'Ica.

Gouverneur de los Collaguas,

Gouverneur de Guamanga.

Gouverneur de Santiago de Misaflores de Zana.

Gouverneur de San Marco,

Gouverneur de Arequipa.

Gouverneur de Truxillo,

Viceroy de Caſtra,

Viceroi de Saint Michel y
puerto de Plata.

Mestre de Camp dans le détroit
de Puerto del Callao.

Le President de la Plata a sous
lui six Conseillers, un Accusa-
teur, deux Rapporteurs & deux
Portiers.

Gouverneur de la Province de
Tucumanan.

Gouverneur de la Province de
Sainte Croix.

Gouverneur & Capitaine ge-
neral de la Province de la Plata.

Gouverneur de la Province de
Parraguay.

Gouverneur de la Citadelle de
la Ville de la Plata & de la Ville
Imperiale de Potosy.

Gouverneur de Saint Philippe
d'Autriche & des mines d'or.

Gouverneur de la Ville de la
Paix.

Gouverneur principal des mi-

nes du Potosy.

Gouverneur, Capitaine general & President de la Ville de Sainte Foy.

Le Gouverneur & Capitaine general de la Province de Cartagene, a sous lui un Lieutenant, un Capitaine & un Marechal de Camp.

Gouverneur & Lieutenant du Chasteau S. Mathias.

Gouverneur & Capitaine general de la Province de Sainte Marthe.

Gouverneur de la Citadelle de Sainte Marthe.

Gouverneur de la Province de Antoja.

Gouverneur de la Province de Popayan.

Gouverneur de los Musos y Colimos.

Gouverneur de la Province de Merida.

Gouverneur de la Ville de Tunja.

Gouverneur de la Ville de Toca Emalbague & des peuples de la Terre brûlante.

Gouverneur de Quixos Zumoco Ecanela.

Gouverneur de la Ville de Jaen.

Gouverneur de la Ville de Luenca.

Gouverneur de la Ville de Santiago de Quagaquil.

Gouverneur de la Ville de Loja Zonnora & des Mines de Comura.

President, Gouverneur & Capitaine General de la Ville de Panama.

Gouverneur de Veragua, lequel a sous lui un Capitaine General, un Lieutenant General, un Capitaine des Compagnies d'In-

d'Infanterie & un Capitaine d'Artillerie.

Gouverneur & Capitaine du Château de saint Philippes, dans la Ville de Puerto Velo.

Gouverneur Principal de Puerto Velo.

Gouverneur & Capitaine General de la Province de sainte Marthe & de la riviere de la Hacha.

Gouverneur de la grande Caxamarca.

Je ne mets point ici les Charges de Judicature, ni les Benefices qui sont en très-grand nombre; mais il faut remarquer que tous les emplois, dont j'ai parlé, se donnent de trois en trois ans, ou de cinq en cinq ans, afin qu'un seul homme ne puisse point s'enrichir pendant qu'il y en a tant d'autres qui ont

besoin d'avoir part aux bienfaits du Prince.

Dans les endroits des Indes où il n'y a point de Viceroy, celui qui est President est aussi Gouverneur; & lors qu'un Viceroy meurt, le President en Charge dans la Viceroyauté, prend le Gouvernement en main jusqu'à ce qu'on ait renvoyé d'Espagne un autre Viceroy. C'est sa Majesté Catholique qui donne ces grands postes là, & les Gouvernemens les plus considerables. Les Viceroy pourvoient aux petits Gouvernemens, & ces Viceroy rapportent sans peine, en cinq ans, deux millions d'écus toute leur dépense payée. Les Gouverneurs des Places importantes gagnent dans le même espace de tems, cinq & six cens mille écus: l'on n'y va point sans s'y enrichir; & cela est si vrai, que

jusques aux Religieux qu'on y envoie pour prêcher la Foy & convertir les Indiens, ils rapportent chacun de leur Mission trente ou quarante mille écus. Le Roi dispose de plusieurs pensions qui sont sur les Villages des Indes; l'on en tire depuis deux jusques à six mil écus de rente, & c'est encore un moyen de gratifier ses Sujets.

Les Isles Philippines qui sont proches du Royaume de la Chine, dépendent du Roi d'Espagne. Le commerce qui s'y fait, consiste en soye : elles lui coûtent plus à garder qu'elles ne lui rapportent.

Les Castillans ont eu leurs raisons pour ne vouloir pas qu'il y eût aucune sorte de Manufacture aux Indes, ny que l'on y fist des Etoffes, ny pas une des autres choses qui sont indispensables.

ment nécessaires. Cette politique est cause que tout vient d'Europe, & que les Indiens qui aiment passionnement leurs commoditez & ce qui les pare, sacrifient volontiers leur argent à leur satisfaction : de cette manière, on les met hors d'état de rien amasser, parce qu'ils sont obligez d'acheter bien cher les moindres bagatelles qu'on leur porte, & dont on les amuse.

La Flotte consiste en plusieurs Vaisseaux chargez de riches marchandises que l'on envoie aux Indes, & il y a d'autres grands Navires de guerre qu'ils appellent Galions, par lesquels le Roi les fait escorter. Ces Navires ne devroient porter aucunes marchandises, mais l'avidité du gain l'emporte sur les défenses expressees du Roi; & ils sont quelquefois si chargez, que si

l'on venoit à les attaquer, ils ne pourroient se deffendre. Lors que les Navires partent, l'expédition que les Marchands obtiennent au Conseil des Indes de Madrid, afin de les envoyer, couste pour chacun depuis trois jusques à six mil écus, selon que les Vaisseaux sont grands. Il est aisé de juger, que puisque l'on donne tant, l'on est assuré de gagner bien davantage.

Les Galions ne vont que jusques à Porto Velo, où l'on apporte tout l'argent du Perou. La Flotte les quitte en cét endroit, & continuë le voyage jusques à la nouvelle Espagne. Pour les Galions, ils vont de Sanlucar à Cartagene des Indes en six semaines ou deux mois au plus. Ils y demeurent peu, & en cinq ou six jours ils se rendent à Porto Velo; c'est un Bourg situé sur la

côte de l'Amérique ; l'air en est très-mal sain , & il y fait des chaleurs excessives. De l'autre côté de l'istme, à dix-huit lieues seulement de distance, on trouve la Ville de Panama, où l'on apporte du Pérou une grande quantité d'argent en barre, & des marchandises que l'on voiture toutes par terre jusques à Porto Velo, où sont les Galions, & où il se tient une des plus grandes Foires de l'Univers ; car en moins de quarante ou cinquante jours il s'y debite au moins pour vingt millions d'écus de toutes sortes de marchandises d'Europe, que l'on paye comptant. Après que la Foire est finie, les Galions retournent à Cartagene, où il se fait un assez gros commerce des marchandises des Indes, & de celles du Royaume de Sainte-Foy,

aussi bien que de la *Morigenta* : ensuite, ils vont à la Hanava prendre les choses nécessaires pour leur voyage, & de ce lieu à Cadix ils reviennent d'ordinaire en deux mois.

Mais à l'égard de la Flotte, elle s'arrête à Porto Rico pour se rafraichir, elle se rend à la Vera Cruz en cinq semaines; elle y décharge ses marchandises, que l'on porte par terre à quatre-vingts lieues de là dans la grande Ville de Mexique. La vente en est bien-tôt faite, & la Flotte part ensuite pour venir à la Hanava : mais il faut que ce passage ne se fasse que dans les mois d'Avril ou de Septembre, à cause des vents du Nort. Le voyage des Galions au Perou est ordinairement de neuf mois; celui de la Flotte est de treize ou de quatorze; quelques particuliers

y vont aussi à leurs frais, après en avoir obtenu une permission du Roi, & s'être fait enregistrer à la Contratación de Séville. Ceux-là vont aux côtes de San-Domingo, Honduras, Caraca & Buenos-Ayres.

Il faut toujours que l'argent qui vient des Indes, directement pour le Roi, soit apporté par un Galion. On donne cet argent à un Maître de la Monnoye, lequel paye au Roi six mil écus toutes les fois qu'il fait le voyage, & il retient un pour cent de l'argent qui luy passe par les mains : ce qui va fort loin. A l'égard de l'argent des particuliers, il vient dans les Vaisseaux qu'ils veulent choisir ; c'est le Capitaine qui doit en rendre compte.

Il y a un certain droit appelé Avarie, c'est-à-dire, qu'on le prend sur les marchandises enregistrées,

registrées, & sur l'argent que l'on rapporte des Indes. Ce droit est si considerable, qu'il fournit ce qu'il faut pour mettre les Galions & la Flotte en état de faire le voyage, bien que la dépense monte à neuf cens mil écus: celle de la Flotte n'est pas si grande.

Celui que le Roi choisit pour estre General des Galions, lui avance quatre vingts ou cent mil écus, qu'on lui rend aux Indes, avec un gros interêt. Chaque Capitaine avance aussi de l'argent au Roi, à proportion de la grandeur du Vaisseau qu'il commande. Il y a de plus une Patache qui va avec les Galions, & qui s'en sépare au Golfe de las Yeguas: elle va aux Isles de la Margueritte prendre les Perles que l'on paye au Roi pour le droit du cinquième, c'est-à-dire,

le cinquième de tout ce que l'on pêche de perle, & ensuite elle se rend à Cartagene.

L'on a découvert il y a peu d'années, à soixante-dix lieues de Lima, des mines qui font d'un grand revenu. Celles du Perou & de tout le reste des Indes occidentales, rendent le cinquième au Roi, tant de l'or que de l'argent, & des émeraudes. Il y a au Potosi des mines plus abondantes que par tout ailleurs. On porte l'argent que l'on en tire au Port d'Arica, on l'envoie de-là à Callao. C'est un des Ports de Lima, où les Galions viennent le recevoir. Le Royaume du Perou rend chaque année en or & en argent, la valeur de onze millions d'écus. L'on tire de la nouvelle Espagne cinq millions d'écus, & des marchandises qui sont ordinaires.

rement, des émeraudes, de l'or, de l'argent, de la cochenille, du tabac, des laines de vigogne, du bois de campeche, du bejoïar & des cuirs.

On a esté longtems dans la nouvelle Espagne sans y vouloir souffrir des ouvriers qui travaillaient en soye & en laine; il y en a presentement, & cela pourra faire tort aux Etoffes que l'on apporte d'Europe. On ne permet point que l'on y plante des Oliviers ny des vignes, afin que le vin & l'huile que l'on y apporte se vendent aisément. Le Roi a dans les Indes, aussi bien qu'en Espagne, le droit de vendre la Bulle de la Cruzada, pour manger de la viande tous les Samedis, & pour jouïr du benefice des Indulgences.

Les Indiens Idolâtres ne sont point soumis à l'Inquisition des

Indes ; elle n'est établie que contre les Heretiques & les Juifs. L'on ne souffre point que les Etrangers aillent aux Indes, & s'il y en va quelqu'un, il faut qu'il ait une permission expresse, que l'on n'accorde que très-rarement.

Comment vous exprimeraï-je, continua Dom Augustin, les beautez de la ville de Mexique, les Eglises, les Palais, les places publiques, les richesses, la profusion, la magnificence & les délices, une Ville si heureusement située, qu'elle jouit dans toutes les saisons d'un printemps continuel, où les chaleurs n'ont rien d'excessif, & où l'on ne ressent jamais la rigueur de l'hiver. La campagne n'est pas moins charmante, les fleurs & les fruits en toute saison, chargent également les arbres. La recolte se

renouvelle plus d'une fois pendant le cours de l'année, les lacs sont pleins de poisson, les prairies chargées de bétail, les forêts d'excellent gibier & de bêtes fauves, la Terre ne semble s'ouvrir que pour donner l'or qu'elle renferme : l'on y découvre des mines de pierres, & l'on y pèche les perles. Ah ! m'écriai-je, allons vivre dans ce pais-là, & quittons celui-ci. Une telle description m'enchantait ; mais comme le voyage est long, il faut, s'il vous plaît, Madame, dis-je à Dona Tereza, en riant, que vous soupiez avant de partir. Je la pris aussi-tôt par la main, & nous entrâmes dans la salle où j'avois pris soin de faire venir les meilleurs Musiciens, qui sont assez mauvais, & qui, à mon avis, ne se peuvent rendre recommandables que par

leur cherté. Mon cuisinier nous fit quelques ragoûts à la Françoisé, que Dona Tereza trouva si excellens, qu'elle me pria qu'on lui fist un memoire de la maniere dont on les aprétoit, & Dom Augustin me pria aussi de lui faire donner des lardoires : en effet on chercheroit par toute l'Espagne sans en trouver une seule. Nous demeurâmes fort tard ensemble ; car en cette saison l'on veille jusques à quatre ou cinq heures du matin, à cause des chaleurs, & que le meilleur temps est celui de la nuit.

Il y a de certains jours dans l'année où tout le monde se promene sur les ponts qui traversent le Mançanares ; mais à present les carrosses entrent dans son lit. Le gravier & quelques petits ruisseaux contri-

buent à le rendre fort frais. Les chevaux souffrent beaucoup de ces promenades-là : rien ne leur use davantage les pieds que les cailloux sur lesquels ils marchent toujours. L'on s'arrête en quelques endroits dans cette riviere, & l'on y demeure jusques à deux ou trois heures après minuit. Il y a souvent plus de mil carrosses ; quelques particuliers y portent à manger, les autres y chantent & jouent des Instrumens. Tout cela est fort agréable pendant une belle nuit. Il y a des personnes qui s'y baignent ; mais en verité, c'est d'une maniere bien désagréable. L'Ambassadrice de Dannemark le fait depuis quelques jours. Ces gens vont un peu avant qu'elle arrive, creuser un grand trou dans le gravier, qui s'emplit d'eau. L'Ambassadrice se vient fouer

dedans. Voilà un bain, comme vous le pouvez juger, fort plaisant; cependant c'est le seul dont on puisse user dans la rivière.

Vous ne ferez peut-estre pas fâchée de sçavoir qu'il faut, en faisant ici les preuves de Noblesse, prouver que l'on descend du côté de pere & de mere de *Vijos Christianos*, c'est-à-dire, d'anciens Chrétiens. La tache que l'on doit craindre, est qu'il ne soit entré dans une famille des Juifs ou des Maures.

Comme les peuples de Biscaye & de Navarre ont esté deffendus de l'irruption des Barbares, par la hauteur & l'âpreté de leurs montagnes, ils s'estiment tous Cavaliers, jusqu'aux porteurs d'eau. Pour en Espagne, les enfans prennent quelquefois le nom de leur mere, lors qu'il est plus illustre que celui du pere.

Il est certain qu'il y a peu de familles qui n'ayent esté interrompuës, & dont le nom & la Noblesse n'ayent esté portez par une fille unique dans une autre famille. Celle de Velasco n'est pas comprise dans ce rang; car ils comptent dans leur Maison dix Connêtables de Castille, de pere en fils. Une chose assez singuliere, & qui, je pense, n'est établie en aucun autre país, c'est que les enfans trouvez sont Nobles, & qu'ils jouissent du titre d'*Hidalgos*, & de tous les privileges attachez à la Noblesse; mais il faut pour cela qu'ils prouvent qu'on les a trouvez, & qu'ils ont esté nourris & élevez dans l'Hôpital où l'on met ces sortes d'enfans.

Il se trouve de grandes Maisons en Espagne, lesquelles possèdent presque tout leur bien à

titre de *Mayorazgo*, & lors qu'il arrive que tous ceux du nom sont morts, & les plus proches parens mâles, s'il y a des fils naturels ils heritent; s'il n'y en a point, c'est le plus ancien Domestique qui prend le nom & les armes de son Maître, & qui devient heritier de ses biens. C'est ce qui fait que des cadets d'autres Maisons aussi nobles & aussi illustres, ne dédaignent point de servir dans celles-là, & leurs esperances sont assez bien fondées; car il arrive souvent que les familles s'éteignent à cause que les Espagnoles ont moins d'enfans que les femmes d'aucun autre país.

Il est arrivé depuis peu une aventure bien funeste à une fille de qualité nommée Dona Clara. Son cœur n'avoit pû se défendre contre le mérite du Comte

de Castrillo, homme de la Cour très-spirituel & très-bien fait. Ce Cavalier avoit sçû lui plaire sans en former le dessein; il ignoroit les dispositions qu'elle avoit pour lui, & ne cultivoit point son bonheur. Bienque le pere de cette aimable fille fût absent, elle n'en avoit pas une plus grande liberté, parce que son frere, nommé Dom Henriquez, à qui son pere l'avoit recommandée, veilloit incessamment sur sa conduite. Elle ne pouvoit parler à ce qu'elle aimoit, & c'estoit pour elle un nouveau martire, de souffrir sans se plaindre, & sans partager au moins sa peine avec celui qui la causoit. Elle resolut enfin de lui écrire, & de chercher quelque moyen pour lui faire rendre sa Lettre: mais comme cette affaire lui estoit de la der-

niere consequence, elle hesitoit à faire le choix d'une confidente, & elle resta ainsi quelque temps, jusques à ce qu'ayant jetté les yeux sur une de ses amies, qui lui avoit toujourns témoigné beaucoup de tendresse, sans balancer davantage, elle écrivit une Lettre fort touchante au Comte de Castrillo; & elle alloit chez son amie pour la prier de la faire rendre à ce Cavalier, lorsqu'elle le vit passer proche de sa chaise. Cette vûe augmenta le desir qu'elle avoit de l'informer de ses sentimens, & prenant tout d'un coup son parti, elle lui jetta le Billet qu'elle tenoit, feignant dans ce moment, que c'en estoit un qu'il venoit lui-même de lui donner en passant. Apprenez, Seigneur, dit-elle, tout haut & d'un air plein de colere, que ce n'est

point à moi qu'il se faut adresser pour des desseins tels que sont les vôtres. Voila vôtre Billet que je ne veux seulement pas ouvrir. Le Comte avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre l'intention favorable de cette belle personne, & ramassant ce papier avec soin : Vous ne vous plaindrez point, Madame, lui dit-il, que je n'aye pas profité de vos avis. Il se retira aussitôt pour lire une Lettre qui ne pouvoit lui donner que beaucoup de plaisir. Il fut informé, par ce moyen, des intentions de Dona Clara, & de ce qu'il falloit faire pour la voir. Il ne manqua à rien ; il en devint éperdûment amoureux, & il se crut, avec raison, un des Cavaliers d'Espagne qui avoit la meilleure fortune. Ils attendoient, avec impatience, le retour du pere

de Dona Clara, pour lui proposer le mariage, qui apparemment ne pouvoit que lui estre fort agréable.

Mais quelques précautions que ces jeunes Amans eussent prises pour bien établir, & pour faire durer un commerce qui faisoit la félicité de leur vie, le soupçonneux & trop vigilant Henriquez découvrit leur intrigue. Il la crut criminelle, & dans l'excès de sa rage, sans en rien témoigner ny faire aucun éclat, il entra une nuit dans la chambre de l'infortunée Dona Clara, & comme elle dormoit profondement, il l'étrangla avec toute la barbarie imaginable.

Cependant, bienque l'on connust qu'il estoit l'auteur d'une si méchante action, elle ne fut point poursuivie par la Jus-

rice, parce que Dom Henriquez avoit trop de credit, & que cette pauvre fille n'ayant point de parens qui ne fussent ceux de son frere, sa famille ne voulut pas augmenter des malheurs qui estoient déjà assez grands.

Après ce mauvais coup, Henriquez feignit de se mettre dans une grande devotion. Il ne paroissoit plus en public; il entendoit la Messe chez lui, & voyoit très-peu le monde. C'est qu'il apprehendoit que le Comte de Castrillo, qui n'avoit point caché son desespoir, & qui l'avoit laissé paroître dans toute sa force, ne vangeast enfin sa maîtresse. Il en cherchoit aussi les occasions avec les derniers soins, mais après avoir tenté inutilement tous les moyens qu'il pût s'imaginer, il en trouva un qui lui réussit.

Il se travestit en *Aguador*, c'est-à-dire, en porteur d'eau. Ces sortes de gens chargent un âne de plusieurs grandes cruches, & les portent par la Ville. Ils sont vêtus d'une grosse bure, leurs jambes sont nuës, avec des souliers découpez, ou bien ils ont des simples semelles attachées avec des cordes. Nôtre Aman ainsi déguisé, se tenoit tout le long du jour appuyé sur le bord d'une fontaine, dont il grossissoit les eaux par l'abondance de ses larmes; car cette fontaine estoit devant la maison où il avoit vû si souvent sa chere & belle Clara; & c'estoit là que demouroit l'inhumain Henriquez. Comme le Comte avoit toujours les yeux attachez sur cette maison, il en apperçut une des fenestres entr'ouverte, & il vit en même tems que son ennemi

ennemi s'en approchoit. Il tenoit un miroir dans sa main & s'y regardoit. Aussi-tôt le fin *Aguador* lui jetta des noyaux de cerize, comme en riant, & quelques-uns l'ayant frappé au visage, Dom Henriquez offensé de l'insolence d'un homme qui ne lui paroïssoit qu'un miserable *Aguador*, emporté du premier mouvement de sa colere, descendit seul pour le châtier. Mais à peine fut-il dans la rue, que le Comte se faisant connoître, & tirant une épée qu'il tenoit cachée pour son dessein: Traître, lui cria-t-il, songe à deffendre ta vie. La surprise & l'effroi surprirent à tel point Dom Henriquez, qu'il ne se trouva en état que de lui demander quartier; mais il n'en pût obtenir de cét Amant irrité, qui vengea la mort de sa maîtresse sur celui qui l'avoit

si cruellement fait périr. Ce Comte auroit eu bien de la peine à se sauver, venant de faire un tel coup devant la maison d'un homme de nom, & qui avoit un grand nombre de Domestiques. Mais dans le moment que tous les gens de Dom Henriquez sortoient sur le Comte, il fut si heureux, que le Duc Dezeda passa avec trois de ses amis. Ils sortirent aussi-tôt de leur carrosse, & le secoururent si à propos, qu'il s'est sauvé, sans que nous scachions encore où il est. Je m'y interesse, parce que je le connois, & que c'est un très-honnête homme.

Il est assez ordinaire en ce pais-ci, d'assassiner pour plusieurs sujets qui sont même autorisez de la coûtume, & l'on n'en a point d'affaire fâcheuse. Par exemple, lorsque l'on prou-

ye qu'un homme a donné un soufflet à un autre, ou un coup de chapeau dans le visage, ou du mouchoir, ou du gant, ou qu'il l'a injurié, soit en l'appellant yvrogne, ou en certains termes qui interessent la vertu de son épouse; ces choses-là ne se vangent que par l'assassinat. Ils disent pour raison, qu'après de telles insultes, il n'y auroit pas de justice de hasarder sa vie dans un combat singulier avec des armes égales, où l'offensé pourroit périr de la main de l'agresseur; & ils vous garderoient vingt ans une vengeance, s'ils ne peuvent trouver, avant ce tems-là, l'occasion de l'exécuter: s'ils viennent à mourir avant que de s'estre vangez, ils laissent leurs enfans héritiers de leurs ressentimens comme de leurs biens; & le plus court,

pour un homme qui a fait affront à un autre, c'est de quitter le pais pour le reste de sa vie. L'on m'a raconté il y a peu, qu'un homme de condition, après avoir esté vingt-cinq ans aux Indes, pour éviter le mauvais tour qu'un autre, qu'il avoit offensé, lui vouloit faire, ayant appris sa mort, & même celle de son fils, crut estre en sûreté. Il revint à Madrid, après avoir pris la précaution de changer son nom pour n'estre pas reconnu; mais tout cela ne le put garantir, & le petit-fils de celui qui avoit esté maltraité le fit assassiner peu après son retour, bien qu'il n'eust encore douze ans.

Pour faire ces mauvaises actions, l'on fait d'ordinaire venir des hommes de Valence. C'est une Ville d'Espagne, dont

le peuple est de la dernière méchanceté. Il n'y a point de crimes dans lesquels ils ne s'engagent déterminément pour de l'argent. Ils portent des Stilets & des armes qui tirent sans faire aucun bruit. Il y a de deux sortes de Stilets, les uns de la longueur d'un petit poignard, qui sont moins gros qu'une grosse éguille, & d'un acier très-fin, quarré & tranchant par les quarrés : avec cela ils font des blessures mortelles, parce qu'allant fort avant, & ne faisant qu'une ouverture aussi petite que pourroit faire une piquure d'éguille, il ne sort point de sang, à peine peut-on voir l'endroit où vous avez esté frappé ; il est impossible de se faire panser, & l'on en meurt presque toujours. Les autres Stilets sont plus longs, & de la grosseur du

petit doigt, si fermes, que j'en ai vû du premier coup percer une grosse table de noyer. Il est deffendu de porter de ces sortes d'armes en Espagne, comme il l'est en France de porter des Bayonnettes. Il n'est pas permis non plus d'avoir de ces petits pistolets qui tirent sans bruit; mais malgré la deffense beaucoup de personnes s'en servent.

On m'a dit qu'un homme de qualité croyant avoir sujet de faire périr un de ses ennemis, s'adressa à un Bandolero de Valence, & lui donna de l'argent pour l'assassiner; mais ensuite il s'accommoda avec son ennemi, & voulant en user de bonne foi, le premier de ses soins fut d'avertir le Bandolero de ce qui se passoit, afin qu'il se gardast bien de tuer cét homme. Le Bando-

lero voyant que l'on n'avoit plus besoin de lui, offrit de rendre la somme qu'il avoit reçûe, & celui qui la lui avoit donnée, le pria de la garder. Hé bien, dit-il, j'ai de l'honneur, je garderai l'argent & je tuërai vôtre homme. L'autre le pria instamment de n'en rien faire, attendu leur reconciliation. Tout ce que je puis faire, lui dit-il, c'est de vous donner le choix que ce soit ou vous ou lui; car il faut necessairement, que pour gagner en conscience l'argent que vous m'avez donné, je tuë quelqu'un. Quelques prieres que l'autre lui put faire, il persista dans son dessein & l'exécuta. On auroit bien pû le faire prendre; mais il y a trop de danger, car ils sont tant de Bando-leros ensemble, que la mort de celui qu'on executeroit seroit

bien-tôt vangée. Ces misérables ont toujours une liste des meurtres & des méchantes actions qu'ils ont commis, dont ils se font honneur, & lors qu'on les employe, ils vous la montrent, & demandent si l'on veut qu'ils portent des coups qui fassent languir, ou qu'ils tuent tout d'un coup. Ce sont les plus pernicieuses gens de l'Univers. En vérité, si je voulois vous dire tous les événemens tragiques que j'apprens chaque jour, vous conviendriez que ce país-ci est le théâtre des plus terribles scènes du monde. L'amour en donne souvent le sujet, pour le satisfaire ou pour le punir. Il n'y a rien que les Espagnols ne puissent entreprendre, rien n'est au-dessus de leur courage & de leur tendresse.

On

On dit que la jalousie est leur passion dominante ; on prétend qu'il y entre moins d'amour, que de ressentiment & de gloire ; qu'ils ne peuvent supporter de voir donner la préférence à un autre, & que tout ce qui va à leur faire un affront, les desespere : quoiqu'il en soit, & de quelques sentimens qu'ils soient animez, il est constant que c'est une Nation furieuse & barbare sur ce chapitre. Les femmes ne voyent point d'hommes ; il est vrai qu'elles sçavent fort bien écrire pour les rendez-vous qu'elles veulent donner, quoique le péril soit grand pour elles, pour leur amant & pour le messager ; mais malgré le péril, par leur esprit & par leur argent, elles viennent à bout de tromper les plus fins Argus.

Il est difficile de comprendre

Tome III. N

que des hommes qui mettent tout en usage , pour satisfaire leur vengeance , & qui commettent les plus mauvaises actions , soient superstitieux jusques à la foiblesse , dans le temps qu'ils vont poignarder leur ennemi. Ils font faire des neufvaines aux ames du Purgatoire , & portent des Reliques sur eux qu'ils baisent souvent , & auxquelles ils se recommandent pour ne pas succomber dans leur entreprise. Je ne prétens pas attribuer ce caractère à toute la Nation ; l'on peut dire qu'il y a d'aussi honnêtes gens qu'en lieu du monde , & qu'ils ont beaucoup de grandeur d'ame. Je vais vous en citer quelques exemples , que vous regarderez , peut-estre , comme des folies ; car chaque chose a un bon & mauvais côté.

Le Connétable de Castille est, à la verité, un des plus riches Seigneurs de la Cour, en fonds de terre ; mais comme il a la même négligence que tous ses semblables, qui est de ne prendre connoissance d'aucun de ses interêts, cela est cause qu'il ne l'est pas en argent comptant. Les pensions que le Roi lui fait, pour estre Doyen du Conseil d'Etat, Connétable de Castille & Grand Fauconnier, sont si considerables, qu'elles pourroient suppléer à ce qui lui manque ; mais il est si fier, qu'il n'en veut rien recevoir. Il dit pour ses raisons, que lors qu'un Sujet a suffisamment de quoi vivre, il ne doit pas estre à charge à son Prince ; qu'il doit le servir, & s'en estimer heureux ; que de se faire payer comme un mercenaire, c'est devenir esclave.

Le Duc d'Arcos, autrement d'Avero, a bien une autre opiniâtreté. Il prétend que le Roi de Portugal a usurpé la Couronne sur ceux de sa Maison, & par cette raison, lors qu'il en parle, il ne le nomme que le Duc de Bragance: il a cependant quarante mil écus de rente en Portugal, dont il ne jouit pas, parce qu'il ne veut point se soumettre à baiser la main de ce Roi, ni lui faire hommage.

Le Roi de Portugal lui a fait dire, qu'il le dispensoit d'y venir lui-même, pourvu qu'il envoyast à sa place un de ses fils, soit l'aîné ou le cadet, à son choix, qu'il lui laisseroit recevoir son revenu, & lui en payeroit les arrages qui montent à des sommes immenses. Le Duc d'Avero n'en veut pas seulement entendre parler. Il dit

qu'après avoir perdu la Couronne, il seroit honteux de se soumettre à l'usurpateur pour quarante mil écus de rente, que les grands maux empêchent de ressentir les petits, & que le Roi tireroit plus de gloire de son hommage qu'il ne tire de profit de son revenu; qu'il auroit à se reprocher de lui avoir fait un honneur qu'il ne lui doit pas.

Celui que je vous garde pour le dernier, c'est le Prince Destilano. Il a des Charges & des Commissions à donner à la Contratacion de Seville, pour quatre-vingt mil livres de rente. Il aime mieux les perdre que de signer de sa main les Expéditions nécessaires, disant qu'il n'est pas de la générosité d'un Cavalier comme lui, de se donner la peine de signer son nom.

pour si peu de chose : car ces quatre-vingt mil livres de rente ne sont pas en un seul article, il y en a plus de trente, & lorsque son Secrétaire lui présente une Expedition de Charge à signer de 4 ou 5000 l. il le refuse, & allegue sa qualité, disant toujours, *esto es una nimia* : C'est une bagatelle. Le Roi n'est pas là-dessus si difficile : car c'est lui qui y pourvoit à la place du Prince, & qui en tire le profit. Vous m'allez dire que les Espagnols sont fous avec leur chimerique grandeur. Peut-être que vous direz vrai ; mais pour moi qui crois les connoître assez, je n'en juge pas de cette manière. Je demeure d'accord néanmoins que la différence que l'on peut mettre entre les Espagnols & les François, est toute à nostre avantage. Il sem-

ble que je ne devrois pas me
mêler de décider là-dessus, &
que j'y suis trop intéressée pour
en parler sans passion; mais je
suis persuadée qu'il n'y a guère
de personnes raisonnables qui
n'en jugent ainsi.

Les Etrangers viennent moins
à Madrid qu'en lieu du monde,
& ils ont raison: car s'ils ne
trouvent quelqu'un qui leur
procurent un appartement chez
des particuliers, ils courent ris-
que d'estre fort mal logez, & les
Espagnols ne se pressent pas
trop d'offrir leur maison à per-
sonne à cause de leurs femmes,
dont ils sont extrêmement ja-
loux. Je ne sçai dans toute cet-
te Ville que deux Auberges,
dont il y en a une où l'on man-
ge à laFrançoise; mais dés qu'el-
les sont pleines (& elles le sont
bien-tôt, car elles sont fort pe-

rites) l'on ne sçait que devenir, ajoutez à cela que l'on ne trouve pas des voitures commodément. Les carrosses de loüage y sont assez rares, pour des chaises l'on en a autant que l'on veut; mais ce n'est guère la coûtume ici que les hommes se fassent porter en chaise, à moins qu'ils ne soient fort vieux ou fort incommodez. Enfin, pourquoi les Etrangers viendroient-ils à Madrid; ce qui est de plus beau & de plus aimable est toujours caché, je veux parler des Dames; ils ne sçauroient avoir de commerce avec elles, & celles que l'on peut voir sont des femmes si dangereuses pour la santé, qu'il faut avoir une grande curiosité pour se résoudre de la satisfaire avec de pareils risques. Malgré cela, le seul plaisir & l'unique occupation

des Espagnols, c'est d'avoir un attachement; & de jeunes enfans de qualité qui ont de l'argent, commencent dès l'âge de douze ou treize ans, à prendre une *Amancebade*, c'est à dire une Maistresse concubine, pour laquelle ils negligent leurs estudes, & prennent dans la maison paternelle, tout ce qu'ils peuvent attraper. Ils ne voyent pas longtems ces creatures sans se trouver en estat de se repentir de leur mauvaise conduite.

Ce qui est effroïable, c'est qu'il y a peu de personnes en ce pais, soit de l'un ou de l'autre sexe, & même des plus distinguées, qui soient exemptes de cette maligne influence. Les enfans apportent le mal du ventre de leurs meres, ou le prennent en tetant leur nourrice. Une vierge en peut estre soub-

connée, & à peine veulent-ils se faire guerir, tant ils ont de certitude de retomber dans les mêmes accidens; mais il faut qu'ils ne soient pas si dangereux en Espagne qu'ailleurs, car ils y conservent de beaux cheveux & de fort bonnes dents. L'on s'entretient de cette maladie chez le Roi, & parmi les femmes de la premiere qualité, comme de la fièvre ou de la migraine, & tous prennent leur mal en patience sans s'en embarasser un moment. Dans le doute où l'on est que la femme la plus vertueuse, ou le petit enfant n'en ayent leur part, l'on ne saigne jamais au bras, c'est toujours au pied: Un enfant de trois semaines sera saigné au pied, & c'est même une coutume si bien establie que les Chirurgiens qui ne sont pas fort

habiles, ne ſçavent point ſaigner au bras. J'ai eſté incommodé, il a fallu me ſervir du Valet de Chambre de Monſieur l'Ambaſſadeur de France, pour me ſaigner au bras. Il eſt aisé de juger par tout ce que je vous ai dit, que c'eſt le preſent de nôces qu'un Eſpagnol fait à ſa femme, & bien que l'on ſe marie, l'on ne quitte point ſa Maĩſtreſſe, quelque dangereuſe qu'elle puiſſe eſtre. Toutes les fois que ces Maĩſtreſſes ſe font ſaigner, leur Amant eſt obligé de leur donner un habit neuf complet, & il faut remarquer qu'elles portent juſques à neuf ou dix jupes à la fois: de maniere que ce n'eſt pas une mediocre dépense. Le Marquis de Liche ayant ſceu que ſa Maĩſtreſſe venoit d'eſtre ſaignée, & ne pouvant attendre que le Tail-

leur eust fait l'habit qu'il vouloit lui donner, il lui en envoïa un que l'on venoit d'apporter à la Marquise de Lieht qui est extrêmement belle. Il dit ordinairement que pour être le plus heureux de tous les hommes, il ne fouhaiteroit qu'une Maïstresse aussi aimable qu'est sa femme.

Les grands Seigneurs qui reviennent fort riches de leurs Gouvernemens, où ils vont la plûpart fort pauvres, & où ils pillent le plus qu'ils peuvent, parcequ'ils n'y demeurent au plus que cinq ans, n'emploient point à leur retour leur argent à acheter des Terres. Ils le gardent dans leurs coffres, & tant qu'il dure ils font belle dépense, car ils tiennent au dessous d'eux de faire profiter cet argent. Il est difficile de cette ma-

niere que les plus grands tresors ne s'épuisent ; mais l'avenir ne les inquiete pas trop , car chacun d'eux espere quelque Vice-royauté ou quelqu'autre poste qui rétablit tout d'un coup les affaires les plus negligées : L'on doit convenir que le Roi d'Espagne est bien en estat de satisfaire l'ambition de ses sujets , & de recompenser leurs services : & beaucoup de ses sujets en effet , remplissent la place de plusieurs Souverains qui ont esté les premiers hommes de leur siecle.

La difference est notable entre ces Souverains des temps jadis , & les Espagnols du tems present. Elle est moindre du costé de la naissance que de celui du merite ; car les Maisons des grands Seigneurs sont très-illustres. L'on en voit beaucoup

qui descendent des Rois de Castille, de Navarre, d'Arragon & de Portugal. Cela n'empêche pas que plusieurs (car j'y mets une exception) ne démentent la vertu de leurs Ancêtres. Mais aussi de quelle maniere les éleve-t-on? Ils n'étudient point; on néglige de leur donner d'habiles precepteurs: dès qu'on les destine à l'épée, on ne se soucie plus qu'ils apprennent le latin ny l'histoire. On devroit au moins leur enseigner ce qui est de leur mestier, les Mathématiques, à faire des Armes & à monter à cheval. Ils n'y pensent seulement pas. Il n'y a point ici d'Academie ni de Maîtres qui montrent ces sortes de choses. Les jeunes hommes passent le tems qu'ils devroient employer à s'instruire, dans une oisiveté pitoïable, soit à la pro-

menade ou à faire leur cour aux Dames. Et malgré tout cela ils sont persuadez qu'il n'y a point de gens au monde plus dignes qu'eux de l'admiration publique. Ils croient que Madrid est le centre de la gloire, des sciences & des plaisirs; ils souhaitent en mourant à leurs enfans, le Paradis & puis Madrid. Et par-là ils mettent cette Ville au dessus même du Paradis, tant ils y vivent satisfaits; c'est ce qui les empêchent aussi d'aller chercher dans les autres Cours, une politesse qu'ils n'ont pas parmi eux, & qu'ils ne connoissent point. C'est ce qui les oblige encore de presser leur retour à Madrid, en quelque lieu que le Roi les envoie, quelque rang qu'ils y tiennent, quelques honneurs qu'ils y reçoivent, quelques richesses qu'ils

y amassent, l'amour de la patrie & la prévention pour elle, a un tel empire sur eux, qu'ils renoncent à tout, & ils aiment mieux mener une vie fort commune, & que personne ne remarque, sans train, sans faste & sans distinction, pourvû que ce soit à Madrid.

Il est très-rare qu'un pere fasse voyager son fils, il le garde auprès de lui, & lui laisse prendre les habitudes qu'il veut: vous pouvez croire que ce ne sont pas d'ordinaire les meilleures; car il y a un certain âge où l'on n'a point d'autre but que de goûter les plaisirs. Ils s'y entraînent les uns les autres, & ce qui devoit estre severement repris, est toleré par l'exemple de ceux de qui ils dépendent. Ajoutez à cela qu'on les marie pour ainsi dire, au for-

rit du berceau. L'on establit à seize & dix-sept ans un petit homme dans son ménage avec une petite femme qui n'est qu'un enfant, & cela fait que ce jeune homme apprend encore moins ce qu'il devroit sçavoir, & qu'il devient plus débauché, parce qu'il est le maître de sa conduite: de sorte qu'il passe sa vie au coin de son feu, comme un vieillard dans sa caducité; & parceque ce noble faineant est d'une illustre Maison, il sera choisi pour aller gouverner des peuples, qui pâtissent de son ignorance. Ce qui est encore plus pitoïable, c'est qu'un tel homme se croit un grand personnage, & ne se gouverne que par sa propre suffisance & sans prendre conseil de personne; aussi fait-il tout de travers. Sa femme n'aura guere

plus de genie & d'habileté, une gloire insupportable dont elle s'aplaudit, fera son plus grand merite, & souvent des gens d'une capacité consommée, seront fournis à ces deux animaux qu'on leur donne pour Supérieurs.

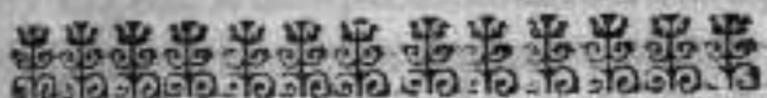
Mais d'un autre côté, rendons à Cézar ce qui appartient à Cézar; il faut convenir que quand un Espagnol a esté assez favorablement regardé du Ciel pour avoir eu une bonne éducation, qu'il voiage & qu'il voit le monde, il en profite mieux que personne. La nature leur a esté moins avare qu'ils ne le sont à eux-mêmes; ils sont nais avec plus d'esprit que les autres; ils ont une grande vivacité avec un grand flegme; ils parlent & s'énoncent facilement; ils ont beaucoup de memoire, écrivent d'a-

ne maniere nette & concise ; ils comprennent fort vite. Il leur est aisé d'apprendre tout ce qu'ils veulent ; ils entendent parfaitement la politique ; ils sont sobres & laborieux lorsqu'il le faut. L'on peut sans doute trouver de grandes qualitez parmi eux, de la generosité, du secret, de l'amitié, de la bravoure, en un mot, ces beaux sentimens de l'ame qui font le parfait honneste homme. Il me semble que voici un endroit assez propre pour finir ma lettre, & pour vous inspirer de l'estime pour eux. Je ne serois point fâchée de leur procurer cet avantage ; car je ne m'acomode point si mal de leurs manieres, que beaucoup d'autres qui crient contre eux, & qui les condamnent d'abord sans les examiner & sans les

164 RELAT. DU VOYAGE
connoistre à fonds. Pour moi
je dis qu'il y a du bon & du
mauvais ici comme dans tous
les autres endroits du monde.

*De Madrid ce 27.
Juin 1679.*





DOUZIE'ME LETTRE.

TOut est ici dans la joye depuis l'arrivée du Secretaire du Marquis de Losbalbacés qui apporta le 13. de ce mois les assurances que le Roi très-Chrestien a accordé Mademoiselle au Roi d'Espagne. Il attendoit cette nouvelle si impatientement, qu'il demandoit à toute heure si l'on ne voyoit point arriver le Courier, & aussitôt qu'il l'eut receüe, il alla entendre le *Te-Deum* à Nostre-Dame d'Atocha. Comme les Dames ne vont point là, elles se contentent de se parer beaucoup & de se mettre aux fenêtres. J'avois pris ce parti, & je

pensai étouffer & perdre les yeux tant la poudre estoit grande. Je vis le Roi dans son carrosse de toile cirée verte à portiere, comme nous en avions autrefois en France. Il avoit peu de suite, une vingtaine de Halebardiers vêtus de jaune avec des chausses retroussées, semblables à celles des Pages, marchaient devant & derriere, & les carrosses de suite estoient en tel nombre à cause des personnes de la Cour qui l'accompagnoient, que l'on ne les pouvoit compter. Le peuple épars de tous costez jusques sur les toits des maisons, crioit, *viva el Rey, Dios le Bendiga*; & plusieurs ajoutoient, *viva al Reina nuestra Señora*. Il n'y avoit point de maison particuliere ni de rues, où il n'y eût des tables pour manger; chacun avoit un oi-

gnon, de l'ail & des siboules à la main, dont l'air qu'on respiroit estoit tout parfumé, & l'on faisoit débauche d'eau pour boire à la santé de leurs Majestez. Car je vous l'ai déjà mandé, ma chere Cousine, & il me semble que je puis encore vous le repeter. Il n'y a jamais eu des gens si sobres que ceux-ci, particulièrement sur le vin, & ils ont une si grande horreur pour ceux qui rompent cette tempérance, qu'il est porté par les Loix, que lorsqu'on produit en Justice un homme pour rendre témoignage, il est refusé pour témoin si l'on prouve qu'il se soit enivré seulement une fois, & il est renvoyé après avoir esté reprimandé en pleine Chambre. Quand il arrive aussi que l'on appelle un homme *boracho*, qui veut dire yvrogne, cette injure

se vange par l'assassinat.

Le même soir que le Roi fut à Atocha, nous éclairâmes toutes nos maisons avec de gros flambeaux de cire blanche, que l'on nomme *bachas*. Ils sont plus longs que ceux dont on se sert à Paris, pour éclairer le soir devant les carrosses; mais ils sont aussi bien plus chers, parcequ'on apporte la cire à grands frais de hors du Roiaume, & que l'on en fait une consommation prodigieuse en Espagne. On ne se contente pas lorsque l'on fait des illuminations, de mettre quatre ou six flambeaux, on en attache deux à chaque balcon & deux à chaque fenestre jusqu'aux étages les plus élevez. Il y a telles maisons auxquelles il en faut quatre & cinq cens. On fit des feux par tout, & nous allâmes au Palais pour voir la
 mascarade

mascarade de cent cinquante Seigneurs qui devoient y venir. Je ne sçai pourquoi on nomme ainsi ce divertissement, car ils ne sont point masquez. On choisit d'ordinaire la nuit la plus obscure. Tous les hommes de la Cour monterent sur leurs plus beaux chevaux. Ces chevaux estoient tout couverts de gaze d'argent, & de housses en broderie d'or & de perles. Les Cavaliers estoient vêtus de noir, avec des manches de tabis de couleur, brodées de foye & de jais: Ils avoient des petits chapeaux noirs retrouffez avec des diamans, des plumes sur le côté du chapeau, des écharpes magnifiques, & beaucoup de pierrieres; avec cela pourtant le manteau noir & la laide gulille qui les défigure toujours. Ils vont à cheval comme les Turcs

& les Mores, c'est à dire à la *gineta*, les étriers sont si courts, que leurs jambes sont levées & appuyées sur les épaules de leurs chevaux. Je ne sçaurois accoutumer mes yeux à cette mode. Ils disent que quand ils sont ainsi, ils en ont plus de force pour donner un coup, & qu'ils peuvent s'élever & s'avancer contre celui qu'ils attaquent. Mais pour revenir à la mascarade, ils s'assemblerent tous dans un lieu marqué (c'est ordinairement à quelqu'une des portes de la Ville.) Les rues par où ils devoient passer estoient sablées, & des deux côtez il y avoit des perches avec des réchaux qui faisoient une illumination, sans compter les flambeaux de cire blanche. On mit des lanternes transparentes & toutes peintes aux fenestres des maisons, &c.

qui faisoit un très-bon effet. Chaque Cavalier avoit un grand nombre de Laquais, qui estoient vêtus de toille d'or & d'argent. Ils marchoiēt à costé de leur Maistres avec des flambeaux. Les Maistres alloient quatre à quatre au petit pas, tenant aussi chacun un flambeau. Ils traverserent toute la Ville avec des trompettes, des timbales, des musettes & des fifres; & quand ils furent arrivez au Palais, qui estoit tout illuminé, & dont la court estoit sablée, ils firent plusieurs tous, coururent les uns contre les autres, & s'entrepousserent pour tâcher de se faire choir. Le Prince Alexandre de Parme, qui est prodigieusement gros, tomba de cette maniere, il fit autant de bruit qu'une petite montagne qui tomberoit d'un lieu élevé. L'on eut beau-

coup de peine à l'emporter, car il estoit tout froissé de sa chute. Il y en avoit plusieurs avec leurs grandes lunettes, mais particulièrement le Marquis d'Astorgas, qui ne les porte pas seulement pour la gravité; il est vieux & il en a besoin, malgré cela il est toujours galant. Il sera *mayor domo mayor* de la jeune Reine. Il est Grand d'Espagne.

A propos de Grand d'Espagne, Dom Fernand de Toleda me disoit l'autre jour une chose assez plaisante. Son beau-pere, qui se nomme le Marquis de Palacios, fait une dépense effroyable: car il est un des galands de profession des Dames du Palais; & pour y parvenir, il faut avoir de l'esprit & beaucoup de magnificence. Je dis une certaine sorte d'esprit toute particuliere, une délicatesse, des

termes choisis, des modes singulieres ; il faut sçavoir écrire en prose & en vers, & le sçavoir mieux qu'un autre. Enfin l'on parle & l'on agit dans cette galanterie du Palais autrement qu'à la Ville. Pour en revenir au Marquis de Palacios, il y avoit une feste ordonnée dont le Roi l'avoit mis ; il n'avoit pas le sou pour y paroistre. Il a plusieurs Villes à lui ; il s'avisâ d'y aller en poste, & dès qu'il fut arrivé dans la premiere, il fit afficher que tous ceux de la Ville qui voudroient estre faits grands, vinsent le trouver. Il n'y eut ni Juges ni Bourgeois ni Marchands, qui ne se sentissent pressez d'un desir d'ambition pour le grandat. Sa maison se trouva remplie de toute sorte de gens : il fit marché avec chacun en particuliere ; il en

tira le plus qu'il pût, & ensuite il les fit tous couvrir devant lui, comme fait le Roi quand il accorde le grandat, & leur en donna des patentes en forme. Cela lui réussit trop bien dans la première Ville, pour manquer de faire la même tentative dans les autres: il y trouva de semblables dispositions pour lui donner de l'argent, & pour obtenir par son moyen le grandat. Il amassa ainsi une somme considérable, & vint faire une grosse dépense à la Cour. Mais comme l'on a toujours des ennemis il y eut quelques personnes qui voulurent lui faire une affaire auprès du Roi, de cette platfanterie. Il en fut averti, & il se justifia aisément en disant que tous ceux à qui il avoit accordé la permission de se couvrir devant lui, estans nez

ses vassaux, lui devoient trop de respect pour prendre cette liberté sans son consentement; qu'ainsi il les avoit fait grands à son égard. Après cela on tourna la chose en raillerie.

Ce Marquis vient souvent nous voir, & comme il estoit de la vieille Cour, il me disoit hier, qu'un fameux Astrologue estant un jour avec le feu Roi sur la terrasse du Palais, le Roi lui demanda la hauteur de cet endroit. Il regarda le Ciel, & dit une hauteur fixe. Le Roi donna ordre secrettement que l'on haussât le pavé de la terrasse de trois ou quatre doigts, & l'on y travailla toute la nuit. Le lendemain matin il fit appeler l'Astrologue, & l'ayant mené sur la terrasse il lui dit: Je parlois hier au soir de ce que vous m'avez dit sur la hauteur

de ce lieu, mais l'on m'a soutenu que vous vous trompez. Sire, dit-il, j'ose croire que je ne me suis point trompé. Considérez, dit le Roi, & puis nous en ferons la honte à ceux qui se vantent d'estre plus habiles que vous. Il recommença aussitôt de faire ses speculations. Le Roi le voyoit changer de couleur, & il paroïssoit fort embarrassé. Enfin il s'aprocha, & dit : Ce que j'avançai hier à votre Majesté estoit veritable ; mais je trouve aujourd'hui que la terrasse est un peu haussée, ou que le Ciel est un peu baissé. Le Roi sourit, & lui dit la piece qu'il lui avoit faite.

Pour vous parler d'autre chose, je vous dirai que le Roi a trois personnes dans sa maison, que l'on nôme particulièrement les grands Officiers. C'est le *Mayar*

domo mayor, le *Sumiller* du Corps & le grand Escuyer. Ces trois Charges sont distinguées en ce que le *Mayordomo* commande dans le Palais ; que le *Sumiller* du Corps a le pas dans la Chambre du Roi ; & que le grand Escuyer ordonne lorsque le Roi est ailleurs qu'au Palais.

Les Charges de Gentilshommes de la Chambre du Roi, sont après celles-là. Ils portent pour marque de leur dignité une clef dorée pendue à leur ceinture. Il y a de ces clefs de trois sortes : La première donne l'exercice de Gentilhomme de la Chambre ; la seconde, l'entrée sans l'exercice ; & la troisième est appelée la *llave Capona*, qui ne donne l'entrée que dans l'antichambre. Le nombre de ces Gentilshommes est grand : il y en a quarante d'exercice qui ser-

vent tour à tour chacun un jour, & ils sont pour la plûpart Grands d'Espagne. Les *Majorsdomies* qui veulent dire Maître d'Hotel ordinaire, ont les mêmes entrées que les Gentilshommes de la Chambre. Les personnes de la premiere qualité remplissent ces Charges. Ce sont pour la plûpart les seconds fils des Grands. Ils servent par semaines, & lorsque le Grand Maître est absent, ils sont revêtus de son pouvoir. Ils servent aussi d'introducteurs aux Ministres étrangers quand ils vont à l'Audience. Il y en a huit, quelquefois le nombre en augmente, mais il ne diminuë pas.

Le Roi a trois Compagnies pour sa garde, qui n'ont rien de commun les unes avec les autres. Le Marquis de Falces commande la Garde Flamande ou

Bourguignonne : elle est de cent Halebardiers ; & quoiqu'on les nomme ici Archers de la garde, on peut les appeller Gardes du Corps. La Garde Allemande est de pareil nombre : Dom Pedro d'Arragon en est Capitaine. La Garde Espagnole est aussi de cent Halebardiers, sous le commandement du Comte de Los Arcos. Il est encore Capitaine d'une autre Compagnie de cent Espagnols appelez Gardes de la *Lancilla*, & celle-là ne paroist qu'aux grandes Ceremonies & aux Enterremens des Rois.

Les affaires de l'Etat sont gouvernées par un premier Ministre que l'on nomme *Privado*. Il a sous lui un Secretaire d'Etat, dont le Bureau est dans le Palais. Les affaires qui viennent au Roi & au Ministre, doivent d'abord passer par ses mains ; &

comme il expedie aussi tout ce que le Roi a ordonné, on l'appelle *Secretairio del despacho universal*.

Le Conseil d'Etat & plusieurs autres Conseils examinent les affaires, & le Roi ou le premier Ministre en décident ensuite. Il y a un grand nombre de Conseils : Voici le nom de ceux qui entrent à présent dans le Conseil d'Etat.

Le Connétable de Castille de la Maison de Velasco, en est le Doyen.

Le Duc d'Albe.

Le Duc de Medina-Celi.

Dom Pedro d'Arragon.

L'Amirauté de Castille.

Le Marquis d'Astorgas.

Le Prince de Stillano.

Le Duc d'Ossone.

Le Comte de Chinchon.

Dom Vincente Gonzaga, Prince de Guastalla.

Dom Louis Portocarrero, Cardinal Archevêque de Tolède.

Le Marquis de Liches.

Le Marquis de Los Balbazes.

Dom Diego Sarmiento.

Dom Melchior Navarra.

Le Marquis de Losvelez.

Le Marquis de Mansera.

Le Duc d'Albuquerque.

Outre ce Conseil qui est le principal, il y a ceux de l'Inquisition de guerre, des Ordres d'Arragon, des Indes, d'Italie, de Hazienda, de la Croisade & de Flandres. Il y a aussi la Chambre de Castille, des Alcaldes de Corte, de la Contaduria, d'Aposento, de los Bosques Reales, de Milliones & de Competencias. Mais ne pensez pas, ma chere parente, que les appoin-

temens & les profits soient médiocres. Par exemple, les Conseillers du Conseil des Indes retirent dix-huit à vingt mil écus de rente de leur Charge. A propos de Charges, on croit qu'elles ne se vendent point ici, & cela est au moins en apparence; il semble que l'on accorde tout au mérite ou à la naissance; cependant on fait sous main des presens si considérables, que pour avoir de certaines Vice-royautez, l'on donne jusqu'à cinq mil pistoles, & quelquefois davantage. Ce qui s'appelle acheter ailleurs s'appelle à Madrid faire un *regalo*, c'est à dire un present, & l'un vaut l'autre, avec cette difference, qu'une Charge qu'on achete, ou un Gouvernement, est à vous tant que vous vivez, & passe quelquefois en heritage à vos en-

fans par le droit naturel ou par concession du Prince : mais en Espagne on ne jouit que trois ans ou cinq au plus, d'un poste que l'on a payé bien cher. Il est aisé de juger que ceux qui font de telles avances, sçavent bien où se rembourser de l'intérêt & du principal. Le peuple en souffre horriblement ; il se voit toujours sur les bras un nouveau Viceroy ou un nouveau Gouverneur, qui vient de s'épuiser pour donner à la Cour tout ce qu'il avoit d'argent comptant, & quelquefois celui de ses amis. Il arrive affamé, il faut l'enrichir en peu de temps, & ce pauvre peuple est pillé à toutes mains sans que les plaintes aient lieu. C'est bien autre chose dans les Indes, où l'or est si commun, & où l'on est encore plus éloigné du Roi & des

Ministres. Il est certain que l'on en rapporte des sommes immenses, comme je vous l'ai déjà mandé. Il n'est pas jusqu'aux Religieux qui vont y prêcher, qui n'en reviennent avec 40 & 50000 écus qu'ils amassent en trois ou quatre ans : de sorte que malgré leur vœu de pauvreté, ils trouvent le secret de s'enrichir ; & pendant leur vie on les laisse jouir du fruit de leur Mission.

Les Convens ont encore une autre adresse qui leur réussit ordinairement, c'est que lorsqu'un Religieux devient fils unique, si son pere a du bien, on lui persuade de le laisser au Monastere où son fils a pris l'habit, à condition qu'il en touchera le revenu pendant sa vie, & qu'après sa mort le Convent en héritera, & priera Dieu pour le pere

&

& pour le fils. De sorte qu'il y a de simples Religieux qui ont trente mil livres de rente à leur disposition. Cette abondance dans un país où la raison n'a guère d'empire sur le cœur, ne sert pas toujours à les sanctifier ; & s'il y en a quelques-uns qui en font un bon usage, il y en a beaucoup qui en abusent.

On remarque qu'il vient des Indes tous les deux ans, plus de cent millions de livres, sans que le quart entre dans les coffres du Roi d'Espagne. Ces trésors se répandent dans toute l'Europe, les François, les Anglois, les Hollandois & les Genoïis en tirent la meilleure partie. Il semble qu'il n'est pas d'une politique aussi raffinée qu'est celle des Espagnols, de consommer leurs propres Sujets à tirer l'or des mines, pour en laisser profiter des

Nations avec lesquelles ils sont bien souvent en guerre : mais la paresse naturelle qui les empêche de travailler & d'avoir chez eux des Manufactures, les obligent d'avoir recours à ceux qui peuvent fournir des marchandises pour ce pais-là.

Comme les Etrangers n'osent hasarder d'y aller, parce qu'il n'y va pas de moins que d'estre pendu, ils mettent leurs effets sous le nom des Marchands Espagnols, avec lesquels on trouve beaucoup de fidelité ; & quand le Roi le voudroit, il ne pourroit pas empêcher que les Etrangers ne receussent leurs lots, car les Espagnols, dans cette rencontre, aimeroient mieux perdre le leur, que de voir faire tort aux autres. Une chose singuliere, c'est que lors que la Flotte vient mouiller à

Cadis, il se trouve-là des gens qui font profession publique d'aider à frauder les droits du Roi, sur les entrées de l'argent & des marchandises. C'est leur négoce comme à un Banquier de tenir sa Banque. On les nomme *Metadors*, & quelques fripons qu'ils soient, à l'égard du Roi, il faut convenir qu'ils ne le font point avec les particuliers qui font un traité avec eux, par lequel, moyennant une certaine remise, ils leur garantissent tout leur argent dans la Ville où ils veulent. C'est un commerce si sûr, que l'on n'en voit point qui manquent de parole. On pourroit punir ces gens-là des friponneries qu'ils font au Roi, mais il en naîtroit des inconveniens pour le commerce, qui nuïroient, peut-être, plus que cette punition n'apporteroit de

profit : de maniere que le Gouverneur & les Juges n'entrent point en connoissance de ce qui se passe. Il y auroit un remede aisé pour empêcher que le Roi ne perdît tout en cette occasion ; ce seroit de diminuer une partie des droits qui sont fort hauts, & ce qui se donne à ces *Metadors* se payeroit à la Contratacion, & même davantage, parce que naturellement les Marchands n'aiment pas la fraude, & qu'ils craignent toujours de payer tout d'un coup, ce qu'ils évitent en dix voyages : mais les Espagnols veulent tout ou rien, & bien souvent ils n'ont rien. Quant à Madrid, il n'y faut point chercher de plus grands voleurs que les gens de Justice : ce sont ceux qui s'approprient impunément les droits du Roi, & qui le pillent d'une

telle maniere, qu'il ne faut pas s'étonner s'il manque si souvent d'argent. Ils ne se contentent pas de faire tort à leur Souverain, ils n'épargnent pas le peuple : & bien que les Loix du païs soient très-bonnes & même très-équitables, personne ne s'en ressent. Ceux qui les ont en main, & qui sont preposez pour les executer, sont les premiers qui les corrompent.

En donnant quelque argent à un Alcalde ou à un Alguazil, on fera arrêter la personne du monde la plus innocente, on la fera jetter dans un cachot & périr de faim, sans nulle procedure, sans ordre, sans decret : & quand on sort de prison, il ne faut pas seulement penser à prendre à partie cét indigne Officier de la Justice. Les gens de cette espee sont ordinairement

fort interessé par tout, mais ici c'est une chose outrée, & les bons Juges sont plus rares en ce païs, qu'ailleurs.

Les voleurs, les assassins, les empoisonneurs & les personnes capables des plus grands crimes, demeurent tranquillement à Madrid, pourvû qu'ils n'ayent pas du bien: car s'ils en ont, on les inquiète pour le tirer.

On ne fait justice que deux ou trois fois l'année: ils ont la dernière peine à se résoudre de faire mourir un criminel, qui est, disent-ils, un homme comme eux, leur compatriote & sujet du Roi. Ils les envoient presque tous aux mines, ou aux galeres, & quand ils font pendre quelque miserable, on le mene sur un asne, la teste tournée vers la queue. Il est habillé de noir, on lui tend un écha-

faut où il monte pour haranguer le peuple, qui est à genoux tout en larmes, & qui se donne de grands coups dans la poitrine. Après avoir employé le tems qu'il veut à parler, on l'expédie gravement : & comme ces exemples de Justice sont rares, ils font beaucoup d'impression sur ceux qui les voyent.

Quelques richesses qu'ayent les grands Seigneurs, quelque grande que soit leur fierté ou leur présomption, ils obéissent aux moindres ordres du Roi, avec une exactitude & un respect que l'on ne peut assez louer. Sur le premier Ordre ils partent, ils reviennent, ils vont en prison, ou en exil, sans se plaindre. Il ne se peut trouver une soumission & une obéissance plus parfaite, ni un amour plus sincere que celui des Espagnols

pour leur Roi. Ce nom leur est sacré, & pour réduire le peuple à tout ce que l'on souhaite, il suffit de dire, *le Roi le veut*. C'est sous son nom que l'on accable ces pauvres gens d'impoits dans les deux Castilles. A l'égard des autres Royaumes ou Provinces, ils n'en ont pas tant, ils se vantent, la plupart, d'estre libres, & de ne payer que ce qu'ils veulent.

Je vous ai déjà marqué, ma chere Cousine, que l'on suit exactement en toute chose la politique de Charles-Quint, sans se souvenir que la succession des tems change beaucoup aux événemens, quoiqu'ils paroissent semblables & dans les mêmes circonstances, & que ce qu'on pouvoit entreprendre il y a six vingts ans, sans témérité, sous un regne florissant, seroit une imprudence

imprudence sous un regne qui l'est beaucoup moins. Cependant, leur vanité naturelle les empêchent d'examiner, que la Providence permet quelquefois que les Empires, comme les Maisons particulieres, ayent à proportion leurs révolutions. Pour les Espagnols, ils se croient toujours les mêmes, mais sans avoir connu leurs ayeux, j'ose dire qu'ils se trompent.

Pour quitter des réflexions peut-estre trop serieuses & trop élevées pour moi, je vais vous dire que c'est une réjouissance generale à Madrid, dans le tems que la Flotte des Indes arrive. Comme on n'y est pas d'habitude à resautiser, cette abondance d'argent, qui vient tout d'un coup, se répand sur tout le monde. Il semble que ces

sommes immenses ne coûtent rien, & que c'est un argent que le hasard leur envoie : de sorte que les grands Seigneurs assignent là-dessus leurs créanciers, & qu'ils les payent avec une profusion qui, sans contredit, a quelque chose de noble & de fort généreux : car on trouve, en peu de pays, une libéralité aussi naturelle qu'en celui-ci ; & je dois y ajouter, qu'ils ont une patience digne d'admiration. On les a vus soutenir des Sièges très-longs & très-pénibles, où malgré les fatigues de la guerre, ils ne se nourrissoient que de pain fait avec du bled gâté, & ne buvoient que de l'eau corrompue, bien qu'il n'y ait pas d'hommes au monde plus délicats qu'eux sur la bonne eau : on les a vus, dis-je, exposés à l'injure des tems, demi-nuds,

couchez sur la dure; & malgré cela, plus braves & plus fiers que dans l'opulence & la prospérité. Il est vrai que la tempérance, qui leur est naturelle, leur est d'un grand secours pour endurer la faim, quand ils y sont réduits: ils mangent fort peu, & à peine veulent-ils boire du vin. La coutume qu'ils ont d'estre toujours seuls à table, contribuë à les entretenir dans leur frugalité. En effet, leurs femmes ni leurs filles ne mangent point avec eux. Le maître a sa table, & la maîtresse est par terre sur un tapis avec ses enfans, à la mode des Turcs & des Mores. Ils ne convient presque jamais leurs amis pour se régaler ensemble; de sorte qu'ils ne font aucun excès. Aussi, disent-ils, qu'ils ne mangent que pour vivre, au lieu qu'il y a des peu-

ples qui ne vivent que pour manger. Néanmoins, bien des personnes raisonnables trouvent cette affectation trop grande ; & comme il n'entre aucune familiarité dans leur commerce, ils sont toujours en cérémonie les uns avec les autres, sans jouir de cette liberté qui fait la véritable union, & qui produit l'ouverture de cœur.

Cette grande retraite les livre à mille visions, qu'ils appellent philosophie; ils sont particuliers, sombres, rêveurs, chagrins, jaloux : au lieu que s'ils tenoient une autre conduite, ils se rendroient capables de tout, puisqu'ils ont une vivacité d'esprit admirable, de la mémoire, du bon goût, du jugement & de la patience. Il n'en faut pas davantage pour se rendre sçavant, pour se perfectionner, pour être

agréable dans la conversation & pour se distinguer parmi les Nations les plus polies. Mais bien loin de vouloir estre ce qu'ils seroient naturellement, pour peu qu'ils le voulussent, ils affectent une indolence, qu'ils nomment grandeur d'ame : ils négligent leurs affaires les plus serieuses, & l'avancement de leur fortune. Le soin de l'avenir ne leur donne aucune inquietude : le seul point où ils ne sont pas indifferens, c'est sur la jalousie, ils la portent jusques où elle peut aller ; le simple soupçon suffit pour poignarder sa femme ou sa maîtresse. Leur amour est toujours un amour furieux, & cependant les femmes y trouvent des agrements. Elles disent, qu'au hasard de tout ce qui leur peut arriver de plus fâcheux, elles ne vou-

droient pas les voir moins sensibles à une infidélité ; que leur desespoir est une preuve certaine de leur passion ; & elles ne sont pas plus modérées qu'eux, quand elles aiment. Elles mettent tout en usage pour se venger de leurs amans , s'ils les quittent sans sujet : de sorte que les grands attachemens finissent d'ordinaire par quelque catastrophe funeste. Par exemple, il y a peu, qu'une femme de qualité ayant lieu de se plaindre de son amant , elle trouva le moyen de le faire venir dans une maison, dont elle estoit la maîtresse ; & après lui avoir fait de grands reproches , dont il se deffendit foiblement, parce qu'il les méritoit, elle lui presenta un poignard & une tasse de chocolat empoisonné , lui laissant seulement la liberté de

choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié : il vit bien qu'elle estoit la plus forte en ce lieu ; de sorte qu'il prit froidement le chocolat, & n'en laissa pas une goutte. Après l'avoir bû, il lui dit: Il auroit esté meilleur, si vous y aviez mis plus de sucre ; car le poison le rend fort amer : souvenez vous-en pour le premier que vous accommoderez. Les convulsions le prirent presque aussi-tôt ; c'étoit un poison très-violent, & il ne demeura pas une heure à mourir. Cette Dame qui l'aimoit encore passionnément, eut la barbarie de ne le pas quitter qu'il ne fut mort.

L'Ambassadeur de Venise, qui est fort poli, estant chez lui ces jours passez, on vint lui dire, qu'une Dame couverte d'une

mante vouloit lui parler, & qu'elle se cachoit si bien, que l'on n'avoit scû la voir. Elle avoit deux Ecuyers & assez de train. Il la fit entrer dans sa chambre d'Audience; elle le pria de faire sortir tout le monde. Quand elle fut seule, elle se dévoila, & elle lui parut parfaitement belle. Je suis d'une illustre Maison, lui dit-elle, je me nomme Dona Blanca de Gusman. J'ai passé par dessus tout ce que la bien-séance me prescrit, en faveur de la passion que j'ai pour vous: je viens vous la déclarer, Seigneur, & vous dire que je veux rester ici cette nuit. A des paroles si impudentes, l'Ambassadeur ne put douter que ce ne fust quelque friponne qui avoit emprunté un nom de qualité, pour le faire donner dans le panneau. Il lui dit cependant, avec beaucoup

d'honnêteté, qu'il ne s'estoit jamais crû malheureux de servir sa République que dans ce moment, qu'il auroit souhaité n'estre point Ambassadeur, pour profiter de la grace qu'elle vouloit lui faire; mais que l'estant, il n'y avoit point d'apparence qu'il fist demeurer chez lui une personne d'un rang si distingué; que cela lui attireroit des affaires, & qu'il la prioit de vouloir bien se retirer. Cette femme aussi-tôt devint comme une furieuse, & après l'avoir chargé d'injures & de reproches, elle tira un Stilet, & elle se jetta sur lui pour l'en fraper. Il l'en empêcha sans peine, & ayant appelé un de ses Gentilshommes, il lui dit de donner cinq ou six pistoles à cette femme. Elle méritoit si peu cette generosité, & elle en fut tellement appaisée, qu'elle lui

avoïa de bonne foi, qu'elle estoit une creature telle qu'il l'avoit soupçonnée, & que ce qui l'avoit fait entrer dans un si grand désespoir, c'est que les Ecuyers qui l'attendoient en bas estoient ses amans, qui l'auroient assommée de coups, si elle n'avoit rien rapporté de sa queste; qu'il auroit falu encore qu'elle eust payé à ses dépens l'équipage qui estoit loué pour cette unique ceremonie, & qu'elle auroit autant aimé mourir, que d'essuyer tous ces chagrins. L'Ambassadeur trouva qu'elle se confessoit si plaisamment, qu'il lui fit donner encore dix pistoles: car, lui dit-il, puisque vous avez à partager avec tant d'honnêtes gens, vôtre part seroit trop petite. Elle réussit si bien en ce lieu là, que du même pas elle fut chez l'Ambassadeur

de France ; mais on ne l'y reçut pas avec une pareille courtoisie. Peu s'en falut qu'au premier emportement qu'elle marqua, on ne la regalast des écrivieres elle & son cortége. Il ne lui donna pas un fol, trop heureuse d'en sortir comme elle y estoit entrée, parce que tout lui estoit fort contraire.

Nous estions arrestées ce matin dans la *plaza mayor*, pour attendre la réponse d'un Gentilhomme que ma parente avoit envoyé proche de-là. C'est en ce lieu que l'on vend du poisson, & il y avoit une femme qui vendoit quelques petits morceaux de saumon qu'elle disoit estre frais : elle faisoit un bruit desesperé avec son saumon, elle appelloit tous les passans pour que l'on vinst le lui acheter. Enfin il est venu un

Cordonnier, que j'ai connu tel, parce qu'elle l'a nommé *señor capalero*. Il lui a demandé une livre de faumon (vous remarquerez qu'ici l'on achete tout à la livre, jusques au bois & au charbon.) Vous n'hesitez point sur le marché, lui a-t elle dit, parce-que vous croyez qu'il est à bon prix, mais vous vous trompez, il vaut un écu la livre. Le Cordonnier indigné du doute où elle estoit, lui a dit d'un ton de colere : S'il avoit esté à bon marché, il ne m'en auroit falu qu'une livre, puisqu'il est cher, j'en veux trois. Aussi-tôt il lui a donné trois écus, & enfonçant son petit chapeau (car les gens de métier les portent aussi petits, que les personnes de qualité les portent grands) après avoir relevé sa moustache par rodo-

montade, il a levé aussi la pointe de sa formidable épée jusques à son épaule, & nous a regardé fierement, voyant bien que nous écoutions son colloque, & que nous estions estrangeres. La beauté de la chose, c'est que peut-estre cét homme si glorieux n'a rien au monde que ces trois écus-là; que c'est le gain de toute sa semaine, & que demain, lui, sa femme & ses petits enfans jeûneront plus rigoureusement qu'au pain & à l'eau: mais telle est l'humour de ces gens-ci; il y en a même plusieurs qui prennent les pieds d'un chapon, & les font pendre par dessous leur manteau, comme s'ils avoient effectivement un chapon: cependant ils n'en ont que les pieds.

On ne voit pas un Menuisier, un Sellier, ou quelqu'autre

homme de boutique, qui ne soit habillé de velours & de satin, comme le Roi, ayant la grande épée, le poignard & la guitarrre attachée dans sa boutique. Ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent, & je vous ai déjà dit plus d'une fois, qu'ils sont naturellement paresseux. En effet, il n'y a que l'extrême nécessité qui les oblige de faire quelque chose; alors ils travaillent les Dimanches & les Fêtes, sans façon, tout comme les autres jours; & puis ils vont porter leur marchandise. Si c'est un Cordonnier, & qu'il ait deux Apprentifs, il les mene tous deux avec lui, & donne à chacun un soulier à porter; s'il en a trois, il les mene tous trois, & ce n'est qu'avec peine qu'il se rabaisse à vous essayer sa besogne, quand elle est livrée. Il

va s'asseoir au Soleil (que l'on nomme le feu des Espagnols) avec une troupe d'autres faincans comme lui , & là d'une autorité souveraine , ils décident des affaires d'Etat , & réglent les interets des Princes. Souvent ils se querellent là-dessus : quelque grand politique , qui se croit plus habile que les autres , veut que l'on cede à son avis , & quelques autres aussi opiniâtres que lui , n'en veulent rien faire : de sorte qu'ils se battent sans quartier. J'étois , il y a deux jours , chez l'Ambassadrice de Dannemark , lors qu'on y apporta un malheureux qui venoit d'estre blessé dans sa rue. C'étoit un Fruitier , il avoit soutenu que le Grand Seigneur seroit un malhabile homme , s'il ne faisoit pas étrangler son frere. Un autre à qui ce jeune Prince

n'estoit pas si désagréable, voulut prendre son parti, & là-dessus ils s'estoient battus. Mais il faut remarquer, que tous ces gens-là parlent des affaires & de la politique avec assez de connoissance, pour appuyer ce qu'ils disent de bonnes raisons.

Il y a dans la Ville plusieurs maisons qui sont comme des Academies, où chacun s'assemble : les uns pour jouïr, & les autres pour la conversation. L'on y jouït fort fidelement, & quelque somme que l'on perde, sur sa parole, les vingt-quatre heures ne passent jamais que l'on ne paye : si l'on y manquoit, l'on seroit perdu d'honneur & de réputation. Il n'y a aucune raison qui puisse surmonter cette necessité de payer dans les vingt-quatre heures. L'on y jouït fort grand jeu, & très-honnêtement,

nestement, sans bruit & sans faite paroître aucun chagrin : quand on gagne, c'est la coutume de donner le *Barato*. Il me semble que cela se pratique aussi en Italie ; c'est-à-dire que vous donnez de l'argent à quelques-uns de ceux qui sont présents, aux uns plus, aux autres moins, soit que vous les connoissiez ou non. Celui à qui vous présenté le *Barato*, ne doit jamais le refuser, fut-il cent fois plus riche & plus de qualité que celui qui le lui donne. L'on peut aussi le demander à un joueur qui gagne, & il ne manque pas de le donner. Il y a des gens qui ne subsistent que par ce moyen-là. Cependant cette coutume est désagréable, parce que celui qui gagne n'emporte quelquefois rien de son gain, & s'il recommence à jouer

il perd bien souvent le sien.

Au reste, si l'on connoissoit qu'un homme eût filouté, il pourroit de bonne heure renoncer à la société civile, car il n'y auroit point d'honnêtes gens qui voulussent avoir commerce avec lui : & si on le surprenoit en filoutant, il seroit heurteur d'en estre quitte pour des *cuchillades*, c'est-à-dire, des coups du tranchant de l'épée, & non pas de la pointe.

A l'égard des conversations que l'on fait dans ces Academies, il y en a de fort spirituelles, & il s'y trouve bien des personnes sçavantes. Car enfin, il y en a ici tout comme ailleurs, & l'on y écrit de fort jolies choses. Ce qu'ils appellent des nouvelles, me semble d'un caractère charmant : ils y gardent toujours la vraye-semblance, & leur sujet

est si bien conduit, leur narration si concise & si simple, sans estre ni basse ni rempante, que l'on doit convenir qu'ils ont un génie supérieur pour ces sortes d'ouvrages. Je tâcherai d'en recouvrer quelqu'un de ce genre, je le traduirai & je vous l'enverrai, pour que vous en jugiez vous-même. Comme je ne suis pas capable de parler des choses qui traitent de matières plus relevées, je ne vous en dirai rien jusques à ce que je sçache là-dessus le sentiment des connoisseurs, & que tout au plus je puisse leur servir décho. Il est vrai, cependant, que je les trouve outrez dans leurs loüanges, & qu'ils n'y gardent pas assez de vrai-semblable. Leur imagination qui est fort vive, fait quelquefois trop de chemin. Je lisois l'autre jour dans un Li-

vre, qu'en parlant de Philippe IV. l'Auteur disoit que ses vertus & ses grandes qualitez étoient si étenduës, que pour les écrire, il n'y avoit pas suffisamment de papier dans l'univers, & qu'une plume ordinaire n'étoit pas digne de tracer des choses si divines; qu'ainsi, il falloit que le Soleil les écrivist avec ses rayons sur la surface des Cieux. Vous m'avouerez que c'est se perdre dans les nuës, & qu'à force de vouloir élever le Héros, le pauvre Auteur tombe & se casse le cou. Leurs Livres sont très-mal imprimez, le papier en est gris, ils sont fort mal reliez, couverts pour la plûpart d'un méchant parchemin ou de basanne.

Je ne veux pas obmettre de vous dire, comme une chose essentielle, que la politique des Espagnols les oblige d'hazarder

la recompense d'un cent de faux avis, plutôt que de négliger l'occasion d'en recevoir un bon : ni le país d'où l'on est, ni les gens qui agissent ne leur font point suspects ; ils veulent tout sçavoir, & payent liberalement ceux qui les servent. Ils n'attendent pas même que le service soit reçu, pour avancer la recompense. Vous ne sçauriez croire combien cette maxime leur a valu. Ils ont esté quelquefois pris pour duppes, cela ne les a point rebutez ; & dans la suite, ils y trouvent toujourns leur compte. Il est encore vrai, que pour peu de pretexte que l'on ait de demander une grace au Roi, pourvû que l'on ne se rebutte point, & que l'on suive son premier dessein avec persévérance, tôt ou tard vous obtenez une partie de ce que vous souhaitez.

Les Ministres sont persuadez qu'il ne seroit pas de la Grandeur d'un si Puissant Monarque, de refuser peu de chose : & bien qu'il n'y ait point de justice à prétendre une faveur que l'on n'a point meritée par ses services, cependant on l'obtient quand on la demande sans relâche. J'en voi des exemples tous les jours.

Je ne vous ai pas encore dit, ma chere Cousine, que lors que j'arrivai ici, toutes les Dames me firent l'honneur de me venir voir les premieres. C'est l'usage de prévenir les Etrangères, quand on est informé de leur qualité & de leur conduite. Elles regardent fort à l'un & à l'autre. Quand je fus leur rendre visite, chacune me fit un petit present, & dans une seule maison j'en recevois quelquefois une douzaine ; car jusques

à des enfans de quatre ans ils veulent vous régaler. L'on m'a donné de grandes corbeilles de vermeil doré, enrichies de corail qui forme des fleurs très-délicatement travaillées. Cela se fait à Naples & à Milan. J'ai eû des boëtes d'ambre, garnies d'or émaillé, pleines de pastilles : Plusieurs m'ont donné des gands, des bas de soye & des jarretieres en quantité ; mais ces gands ont cela de particulier, qu'ils sont aussi courts que ceux des hommes, parce que les femmes attachent leurs manches au poignet : il n'y a que les doigts qui sont d'une longueur ridicule. Pour les bas, ils sont de *pelo*, c'est de la soye écrite : on les fait si courts & si petits par le pied, que j'ai vû bien des poupées à qui ils ne pourroient estre propres. Les jarretieres sont d'un

ruban large, fort léger, & travaillé très-clair, semblable à celui dont les païsans se servent à leurs nôces. Ces jarretieres sont garnies aux deux bouts de dentelle d'Angleterre de fil. L'on m'a aussi donné de fort belles coupes de terre sigelée, & mille autres choses de cette maniere. Si jamais je pars d'ici, & que j'y fasse un second voyage, ce sera à moi à leur faire des présens; mais tout les contentes, des éguilles, des épingles, quelques rubans, & sur tout des pierreries du Temple les ravissent: elles qui en ont tant de fines & qui sont si belles, ne laissent pas d'en porter d'effroyables: ce sont proprement des morceaux de verre que l'on a mis en œuvre, tout semblables à ceux que les Ramoneurs vendent à nos Provinciales qui
 n'ont

n'ont jamais vû que leur Curé & leurs brebis. Les plus grandes Dames sont chargées de ces vermes qu'elles achètent fort cher, & lors que je leur ai demandé pourquoi elles aiment tant les diamans faux, elles m'ont dit, que c'est à cause que l'on en trouve d'aussi gros que l'on en veut. En effet, elles en portent à leurs pendans d'oreilles de la grosseur d'un œuf, & tout cela leur vient de France ou d'Italie; car comme je vous ai dit, on ne fait guère de choses à Madrid, l'on y est trop paresseux.

Il n'y a point de bons Peintres dans cette Ville; la plûpart de ceux qui y travaillent ne sont pas du pais, ce sont des Flamans, des Italiens, ou des François qui viennent s'y établir, & qui n'y font pas pourtant grande fortune.

ne ; car l'argent ne roule pas & n'entre point dans le commerce. Pour moi je vous avouë, que je n'en ai jamais moins vû : ma parente reçoit d'assez grosses sommes tout en *quartos*, c'est de la monnoye de cuivre aussi sale que des doubles, & toute vilaine qu'elle est, elle sort du tresor Royal. On les donne au poids (car quel moyen de compter cette gueuserie là.) Des hommes les apportent dans de grandes corbeilles de natte qu'ils attachent sur leur dos, & quand ces payemens arrivent, toute la maison passe huit jours à compter les *quartos*. Sur dix mille francs il n'y a pas cent pistoles en or ou en argent.

L'on a ici un grand nombre d'Esclaves qui s'achètent & se vendent fort cher. Ce sont des Maures & des Turcs : il y en a

qui valent jusques à quatre & cinq cens écus. Autrefois l'on avoit droit de vie & de mort sur eux. Un Patron pouvoit tuër son Esclave, comme il auroit pû tuër un chien : mais l'on a trouvé que cette barbarie ne s'accordoit pas avec les maximes de la Religion Chrétienne, & c'est à present une chose défendue. Cependant ils les battent jusques à leur casser quelquefois les os, sans en estre recherché. Il est vrai qu'il n'y a guère de Maîtres qui se portent à ces sortes d'extrémitez ; & lors qu'un homme aime son Esclave, & qu'elle consent à ce qu'il veut, elle devient aussi-tôt libre. A l'égard des autres domestiques, il seroit dangereux de les maltraiter ; ils prétendent la plupart estre d'aussi bonne maison que le Maître qu'ils servent,

& s'ils en estoient outragez, ils feroient capables, pour se vanger, de le tuer en trahison ou de l'empoisonner. L'on en a vû plusieurs exemples. Ils disent qu'il ne faut pas insulter à leur mauvaise fortune; que pour être reduits à servir, ils ne renoncent pas à l'honneur, & qu'ils le perdroient s'ils souffroient des coups de qui que ce pût estre.

Les pauvres même ont de la gloire, & quand ils demandent l'aumône, c'est d'un air impérieux & dominant, Si on les refuse il faut que ce soit avec civilité, en leur disant *Cavallero perdome usted, no tenga moneda*, cela veut dire, Cavalier pardonnez-moi, je n'ai point de monnoye. Si on les rebute ils se fondent en raisons, & veulent vous prouver que vous ne méritez pas la grace que Dieu vous

fait de vous donner du bien, & ils ne vous laissent pas un moment en repos : mais aussi-tôt qu'on leur parle avec quelque honnêteté, ils semblent satisfaits & se retirent.

Les Espagnols sont naturellement assez doux : ils marient leurs esclaves, & quand c'est avec une autre esclave, les enfans qu'ils ont ne sont pas libres, & sont soumis au Patron comme leurs peres : mais si ces enfans se marient, leurs enfans ne sont plus esclaves. Il en est de même si une femme esclave épouse un homme libre, ses enfans suivent la condition de leur pere. L'on est fort bien servi de ces malheureux, ils ont une assiduité & une soumission que les autres n'ont pas. Il y en a peu qui veüillent changer de Religion. J'en ai une qui n'a que

neuf ans, elle est plus noire que de l'ébène, & ce devoit estre un miracle de beauté dans son pais, car son nez est tout plat, ses lèvres prodigieusement grosses, l'émail de ses yeux blanc melle de couleur de feu, & ses dents admirables aussi bien en Europe qu'en Afrique. Elle ne sçait pas un mot d'autre Langue que de la sienne. Elle se nomme Zayde. Nous l'avons fait baptiser. Cette petite Chrestienne avoit esté si bien accoutumée lorsqu'on la vouloit vendre, de quitter son manteau blanc, & de se dépouiller toute nuë, que j'ai eu beaucoup de peine à l'empêcher de le faire; & l'autre iour que nous avions grande compagnie, ma demoiselle Zayde que j'envoiois querir, prit la peine de paroître tout d'un coup avec son petit corps noir aussi nuë que

lorsqu'elle vint au monde. J'ai resolu de la faire foüeter pour lui faire comprendre que cette sorte d'habitude ne me plaist point. Je ne puis le lui faire entendre que par ce moyen. Ceux qui me l'ont venduë disent qu'elle est fille de condition, & la pauvre enfant bien souvent vient se mettre à genoux devant moi, joint les mains, pleure & me montre le costé de son país. Je l'y renverrois volontiers, & ie m'en ferois même un grand plaisir, si elle y pouvoit estre Chrestienne. Mais cette impossibilité m'oblige de la garder. Je voudrois bien l'entendre, car ie crois qu'elle a de l'esprit, & toutes ses actions en marquent. Elle danse à sa mode, & c'est d'une maniere si plaisante qu'elle nous réioüit beaucoup. Je lui mets

des mouches de taffetas blanc qui l'enchantent. Elle a un habit comme on les porte à Maroc. C'est une jupe courte & presque sans plis, de grandes manches de chemises de toile très-fine, rayée de différentes couleurs, semblables à celles de nos Boëmiennes; un corps qui n'est qu'une bande de velours cramoisi à fonds d'or, rattachée au côté par des boucles d'argent avec des boutons de même; & un manteau blanc d'étoffe de laine très-fine, fort ample & fort long, dont elle s'enveloppe & dont elle se couvre la teste d'un des bouts. Cet habit est assez beau. Ses petits cheveux qui ressemblent à de la laine, sont coupés en plusieurs endroits; ils forment des croissans aux costez, un rond au milieu, & comme un cœur au devant. Elle ma

coûté vingt pistoles. Ma fille lui a donné son sagoüin à gouverner; c'est ce petit singe dont Monsieur l'Archevêque de Burgos lui fit present. Je vous assure que Zayde & le sagoüin sont faits l'un pour l'autre, & qu'ils s'entendent fort bien.

Pour vous parler d'autres choses, il est arrivé ici un homme que l'on est allé chercher jusqu'au fonds de la Galice; c'est un Saint qui à ce que l'on prétend a fait des miracles. La Marquise de Losvelez, autrefois Gouvernante du Roi, a pensé mourir, & elle l'envoya querir promptement; mais l'on a esté si longtems à faire ce voyage, qu'elle a recouvré la santé sans lui. L'on sçavoit le jour qu'il devoit arriver, & elle l'attendoit lorsque Dom Fernand de Toledé qui est son neveu, & qui n'avoit pû la

voir depuis son retour de Flandre, à cause de la maladie qu'elle avoit eüe, sçachant qu'elle étoit beaucoup mieux, se rendit chez elle à l'heure à peu près que le Saint de Galice y devoit venir. Les gens de la Marquise le voiant & ne le connoissant point (car il estoit absent depuis plusieurs années) sans examiner qu'il n'y a guère d'hommes de son âge & de son air assez heureux pour faire des miracles, crurent dès qu'il parut, que c'estoit le Saint: ils ouvrirent la grande porte, sonnerent une cloche pour servir de signal, comme la Marquise le leur avoit ordonné: toutes les Dueñas & les filles vinrent le recevoir avec chacune un cierge à la main; il y en avoit plusieurs qui se jettoient à genoux, & qui ne vouloient pas le laisser passer qu'il ne leur eût

donné sa benediction. Il pensa devenir fou d'une telle reception, il ne sçavoit s'il estoit enchanté ou s'il dormoit, & quoi qu'il pût s'imaginer, il n'estoit point au fait; il avoit beau parler, on ne l'écouloit pas tant le bruit & la presse estoit grande; on lui faisoit toucher des chapellets, & celles qui estoient éloignées les lui jettoient à la teste avec des centaines de médailles. Les plus zelées commenserent à lui couper son manteau & son habit. Ce fut alors qu'il eut la peur entiere, que pour multiplier ses reliques on ne le taillast par morceaux. La Marquise de Losvelez, que l'on portoit à quatre dans un grand fauteuil, vint au devant du saint homme. Il est vrai que lorsqu'elle apperçût la méprise & qu'elle vit son neveu, elle fit

de si grands & de si longs éclats de rire, qu'ils passoient de beaucoup les forces qu'on lui croioit. En sortant de chez elle il vint nous voir encore tout déchiré par ces devotes personnes.

Je dois vous dire, ma chere Cousine, que tout est fort retiré dans cette Cour; & voici comme l'on vit chez les particuliers. Le matin on se levant on prend de l'eau glacée, & incontinent après le chocolat. Quand l'heure de dîner est venue le maistre se met à table, sa femme & ses enfans, comme je vous l'ai marqué, mangent par terre auprès de la table; ce n'est pas par respect, à ce que l'on m'a dit, mais c'est que la maistresse ne sçauroit estre assise sur une chaise, elle n'y est point accoûtumée, & il y a de

vieilles Espagnoles qui ne s'y font peut-estre jamais mises. Le repas est leger, car on mange peu de viande; ce qu'ils ont de meilleur ce sont des pigeons, des gelinottes, & leur oille qui est excellente; mais l'on ne servira au plus grand Seigneur que deux pigeons & quelque ragoût très-méchant plein d'ail & de poivre; ensuite du fenoüil & un peu de fruit. Quand ce petit dîner est fait, chacun se deshabille dans la maison, & se jette sur son lit où l'on étend des peaux de maroquin bien passées pour avoir plus frais. A cette heure-là vous ne trouvez pas une ame dans les ruës, les boutiques sont fermées, le commerce est cessé, & il semble que tout est mort. A deux heures l'hiver & à quatre l'esté, l'on commence à se r'habiller,

l'on mange des confitures, l'on prend du chocolat ou des eaües glacées, & chacun va où il juge à propos. Enfin l'on se retire à onze heures ou minuit. Je vous parle au moins des gens réglez. Alors le mary & la femme se couchent, l'on apporte une grande nappe qui couvre tout le lit, & chacun se l'attache au col. Les nains & les naines servent le souper, qui est aussi frugal que le dîner: car c'est une gelinotte en ragoût ou quelque pâtisserie qui brûle la bouche, tant elle est poivrée. Madame boit de l'eau tout son sou, Monsieur ne boit guère de vin, & le souper fini, chacun dort comme il peut.

Ceux qui ne sont pas mariez, ou qui ne gardent guère de mesures avec leurs femmes, après qu'ils ont esté à la promenade

du Prado, cù ils font l'esté à demi deshabillez dans leurs carrosses (j'entens lorsqu'il est fort tard) ils font un léger repas, montent à cheval, & prennent un Laquais en trouffe derriere eux. Ils en usent ainsi pour ne le pas perdre, car allant par la plus obscure nuit dans les ruës, & marchant vite, quel moyen qu'un Laquais puisse toujourns démesler & suivre son maistre? Ils craignent aussi qu'on ne les attaque par derriere. Le Laquais qui n'a que le soin de regarder autour de lui, fait la sentinelle & se tient prest pour deffendre son maistre. Il y en peut avoir quelques-uns qui le feroient, mais la plûpart prendroient la fuite en cas pareil, car ils ne sont pas braves. Cette cavalcade nocturne se fait en l'honneur des Dames, c'est pour les aller

voir, & ils ne manqueroient pas cette heure-là pour un Empire. Ils leur parlent au travers de la jalousie ; ils entrent quelquefois dans le jardin, & montent quand ils le peuvent à la chambre. Leur passion est si forte qu'il n'y a point de perils qu'ils n'affrontent ; ils vont jusques dans le lieu où l'époux dort ; & j'ai oûi dire qu'ils se voyent des années de suite sans oser prononcer une parole, de peur d'estre entendus. On n'a jamais scëu aimer en France comme on prétend que ces gens-ci aiment ; & sans compter les soins, les empressements, la délicatesse, le dévouement même à la mort (car le mari & les parens ne font point de quartier) ce que je trouve de charmant, c'est la fidelité & le secret. On ne verra point un Cavalier se vanter d'avoir
reçu

receu des faveurs d'une Dame. Ils parlent de leurs maistresses avec tant de respect & de consideration, qu'il semble que ce soit leurs Souveraines. Aussi ces Dames n'ont point envie de vouloir plaire à d'autres qu'à leurs amans ; elles en sont toutes occupées, & bien qu'elles ne le voyent pas le jour, elles trouvent le moïen d'employer plusieurs heures à son intention, soit en lui écrivant ou en parlant de lui avec une amie qui est du secret ; ou demeurant une journée entiere à regarder au travers d'une jalousie pour le voir passer. En un mot, sur toutes les choses que l'on m'en a dit, je croirois aisement que l'amour est nai en Espagne.

Pendant que les Cavaliers sont avec leurs maistresses, les

Laquais gardent leurs chevaux à quelque distance de la maison. Mais il leur arrive très-souvent une aventure fort defagréable ; c'est que les maisons n'ayant point de certains endroits commodes , on jette toute la nuit par les fenêtres , ce que je n'ose vous nommer. De sorte que l'amoureux Espagnol, qui passe à petit bruit dans la rue, est quelquefois inondé depuis la teste jusqu'aux pieds. Et bienqu'il se soit parfumé avant que de sortir de chez lui, il est contraint d'y retourner au plus vite pour changer d'habit. C'est une des plus grandes incommoditez de la Ville, & qui la rend si puante & si sale, que l'on n'y peut marcher le matin. Je dis le matin , parceque l'air est si vif & a tant de force, que toute cette vilenie est consumée avant midi. Quand il meurt

un cheval ou quelque autre animal, on le laisse dans la rue où il est, fust-ce devant la porte du Palais, & le lendemain il est en poudre. L'on est persuadé que si l'on ne jettoit pas ainsi ces ordures dans les rues, la peste ne seroit pas longtemps sans estre à Madrid, & elle n'y est jamais.

Sans compter que les amans voyent leurs maistresses par les moyens que je vous ai dit, ils en ont encore d'autres; car les Dames se visitent fort, & rien ne leur est plus aisé que de prendre une mante, d'entrer dans une chaise par la porte de derriere, & de se faire porter où elles veulent. Cela est d'autant plus facile que toutes les femmes se gardent un secret inviolable, quelques querelles qui puissent arriver entr'elles; &

quelque colere qu'elles ayent les unes contre les autres, elles n'ouvrent jamais la bouche pour se déceler. Leur discretion ne scauroit estre assez louée. Il est vrai que les consequences en seroient bien plus dangereuses qu'ailleurs, puisque l'on assassine ici sur de simples soupçons.

Voici comme se passent les visites que les Dames se rendent les unes aux autres. L'on ne va point chez son amie quand on en a envie, il faut attendre qu'elle vous envoie prier d'y venir, & la Dame qui veut recevoir compagnie chez elle écrit un billet le matin, par lequel elle vous invite. Vous sortez dans vostre chaise: on les fait extrêmement grandes & larges, & pour qu'elles soient moins lourdes, elles ne sont que de sim-

ple étoffe tenduë sur un chassis de bois. Ces étoffes sont toujours meflées d'or & d'argent, & fort magnifiques. Il y a trois grandes glaces, & le dessus est d'un cuir très-mince, couvert comme le reste; il se leve pour que la Dame entre & sorte plus commodement. L'on a quatre porteurs qui se relayent, un Laquais porte le chapeau du porteur de devant; car quelque mauvais tems qu'il fasse, il ne faut pas qu'il soit couvert devant sa maistresse. La Dame est enchassée dans sa chaise comme un diamant dans son chaton: Elle n'a point de mante, ou si elle en porte, c'est avec une grande dentelle noire d'Angleterre, de la hauteur d'une demie aune, faite à dents comme les raiscaux du tems passé, fort fine & fort chere. Cela sied bien.

Il y a un carrosse à quatre mules, avec ses longs traits, dont je vous ai parlé, qui suit la chaise au petit pas. Il est d'ordinaire rempli de deux vieux Escuyers & de cinq ou six pages; car elles en ont toutes, & la femme de mon Banquier en a deux. Les Dames ne menent jamais aucune de leurs femmes, & bien qu'elles se trouvent plusieurs ensemble qui vont au même endroit, elles montent chacune dans leur chaise sans se mettre les unes avec les autres dans leur carrosse. Je me trouvai l'autre jour dans un embaras, & je vis passer cinquante chaises & cinquante carrosses à la file. L'on sortoit de chez la Duchesse de Frias, & l'on alloit chez la Duchesse d'Uzeda. Je vous dirai pourquoi elles y alloient, quand je vous aurai dit que la

Dame étant arrivée chez celle qu'elle va voir, ses porteurs la porte jusques dans l'anti-chambre. Les degrez sont faits exprés fort larges & fort bas pour qu'on les puisse monter avec plus de facilité. Aussi-tôt qu'elles sont entrées elles renvoient tous leurs gens & leurs carrosses; elles marquent l'heure qu'on viendra les querir, c'est d'ordinaire entre dix & onze du soir; car leurs visites sont d'une longueur à faire perdre patience.

Il n'entre jamais d'hommes où elles sont; un mari jaloux auroit beau venir chercher sa femme, l'on s'en moqueroit & l'on ne le donneroit pas même la peine de lui répondre, elle y est ou elle n'y est pas. Elles sont fines les bonnes Dames, & cette liberté ne les sert pas mal; car

vous observerez qu'il n'y a pas une maison qui n'ait sa porte de derriere par où elles peuvent sortir sans estre vûes. Ajoutez à cela qu'un frere demeure chez sa sœur; un fils chez sa mere; un neveu chez sa tante; & c'est encore un moyen de se voir. L'amour est ingenieux en ce pais-ci, l'on n'épargne rien pour satisfaire sa passion, & l'on est fidelle à sa maistresse. Il y a des intrigues qui durent aussi long-tems que la vie, bien que l'on n'ait pas perdu une heure pour les conclure. L'on met tous les momens à profit, & dès qu'on se voit & qu'on se plaist, il n'en faut pas davantage.

J'estois il y a peu de jours chez la Marquise d'Alcañizas, c'est une des plus grandes & des plus vertueuses Dames de cette Cour. Elle nous disoit à tou-
ces

tes en parlant de cela : Je vous l'avoüe, si un Cavalier avoit esté teste à teste avec moi une demi-heure sans me demander tout ce que l'on peut demander, j'en aurois un ressentiment si vif que je le poignarderois si je pouvois. Et lui accorderiez-vous toutes les faveurs qu'il pourroit vous demander, interrompit la Marquise de Liche, qui est belle & jeune ? Ce n'est pas une consequence, dit Madame d'Alcañizas, j'ai même lieu de croire que je ne lui accorderois rien du tout, mais au moins je n'aurois aucuns reproches à lui faire ; au lieu que s'il me laissoit si fort en paix, je le prendrois pour un témoignage de son mépris. Il n'y en a guère qui n'ayent de pareils sentimens là-dessus.

Une chose que je trouve fort singuliere, & qui ne convient

point, ce me semble, dans un Royaume Catholique, c'est la tolerance que l'on a pour les hommes qui ont des Maîtresses si declarées, que c'est une chose absolument sans mystere. Il est bien vrai que les Loix le deffendent, mais ils négligent les Loix & ne suivent que leur inclination, & personne ne se mêle de les reprendre de leur faute. Ces Maîtresses se nomment *Amancebadas*. Bien que l'on soit marié, l'on ne laisse pas d'en avoir de cette maniere, & souvent les enfans naturels sont élevez avec les legitimes, au vû & scû d'une pauvre femme qui souffre tout cela, & qui n'en dit pas le mot. Il est même très-rare de voir des broüilleries entre le mari & la femme, & beaucoup plus rare qu'ils se séparent comme l'on fait en France. D'un nombre

infini de personnes que je connois ici, je n'ai vû que la Princeſſe della Rocca qui n'eſt pas avec ſon mari, & qui vit dans un Convent. La Juſtice n'eſt point étourdie des démêlez domeſtiques.

Il me paroît extraordinaire qu'une Dame, dont un Cavalier eſt amoureux & aimé, ne ſoit point jalouſe de ſon *Amancebada*. Elle la regarde comme une ſeconde femme, elle croit que cela ne peut entrer en comparaïſon avec elle. De ſorte qu'un homme a ſa femme, ſon *Amancebade* & ſa Maîtreſſe. Cette dernière eſt preſque toujours une perſonne de qualité; c'eſt elle que l'on va trouver la nuit, & pour qui l'on haſarde ſa vie.

Il arrive quelquefois qu'une Dame couverte de ſa grande mante unie, ne montrant de tout ſon viſage que la moitié

d'un œil, vêtue fort simplement pour n'être pas connue, & ne voulant point se servir d'une chaise, va à pied au lieu du rendez-vous. Le peu d'habitude qu'elle a à marcher, ou bien souvent son air la fait distinguer. Un Cavalier se met à la suivre & à lui parler; incommodée d'une telle escorte dont il ne lui est pas aisé de se défaire, elle s'adresse à quelqu'autre qui passe, & sans se faire autrement connoître: Je vous conjure, lui dit-elle, empêchez que cet importun ne me suive davantage, sa curiosité pourroit nuire à mes affaires. Cette priere tient lieu d'un commandement au galant Espagnol, il demande à celui dont on se plaint, pourquoi il veut fatiguer une Dame malgré elle; il lui conseille de la laisser en repos; & s'il trouve un opiniâtre,

il faut tirer l'épée, & quelquefois l'on s'entre-tuë sans sçavoir pour qui l'on s'est exposé. Cependant la belle gagne au pied, les laisse aux mains, & va où elle est attendue. Mais le meilleur, c'est que bien souvent c'est le mari ou le frere qui prend ainsi l'affirmative, qui deffend la Dame des poursuites du curieux, & qui lui donne lieu de se rendre entre les bras de son amant.

Il y a quelques jours qu'une jeune Dame qui aimoit chèrement son mari, estant informée qu'il étoit assez déreglé dans sa conduite, elle se déguisa, prit sa mante, & s'estant arrestée dans une rüe où il passoit souvent, elle lui donna lieu de lui parler. Après qu'il l'eust abordée elle le tutoya, & c'est d'ordinaire par cette maniere familiere que les femmes, en ce pais, font con-

noître leurs sentimens. Il lui proposa un parti qu'elle accepta, sous les conditions qu'il n'auroit point la curiosité de la voir, ni de la connoître. Il lui en donna sa parole, & il la mena chez un de ses amis. Lorsqu'ils se séparèrent, il l'assura qu'il s'estimoit le plus heureux de tous les hommes, & qu'il n'avoit jamais eu une si bonne fortune. Il lui donna une fort belle bague, & il la pria de la garder pour se souvenir de lui. Je la garderai chèrement, & je reviendrai ici quand tu voudras, lui dit-elle, car il vaut autant que j'aye tes pierres qu'une autre. En achevant ces paroles, elle ouvrit sa main, & le mari voyant sa femme, demeura dans la dernière confusion de son aventure : mais il pensa que puisqu'elle avoit bien trouvé le moyen de sortir de

chez elle pour l'attendre, elle trouveroit aisément celui de lui jouer quelque autre tour moins agréable; & pour s'en garentir, il mit deux dueñas auprès d'elle, qui ne la quitterent plus.

Il arrive aussi quelquefois, qu'un homme qui n'a pas sa maison proche du quartier où le hasard lui fait rencontrer sa Maîtresse, entre sans façon dans celle d'un autre, soit qu'il le connoisse ou non: il le prie civilement de vouloir bien sortir de sa chambre, parce qu'il trouve l'occasion d'entretenir une Dame, & que s'il la perd, il ne la recouvrera de longtems. Cela suffit pour que le maître de cette maison la laisse au pouvoir de l'Amant & de sa Maîtresse, & quelquefois je vous assure que c'est la femme du sot qui s'en va si bonnement. Enfin l'on est

d'une témérité surprenante, pour avoir le moyen de se voir seulement un quart-d'heure.

Il me souvient d'une Dame Françoisise, qui parlant d'un homme à une de ses amies, disoit : Rens-le moi amoureux, je te le rends ruiné. Cette maxime est établie ici plus qu'en lieu du monde. Un amant n'a rien à lui, il n'est point nécessaire de lui faire entrevoir, non pas de vrais besoins, mais seulement de légères envies d'avoir quelque chose. Ils n'obmettent jamais rien là-dessus : & la manière dont ils s'en acquittent, relève beaucoup le prix de leur libéralité. Je les trouve bien moins aimables que nos François, mais on dit qu'ils sçavent bien mieux aimer. Leur procédé est aussi mille fois plus respectueux : cela va même si loin, que lors qu'

un homme, de quelque qualité qu'il soit, presente un bijoux ou une lettre à une Dame, il met un genouil en terre, & il en fait de même quand il reçoit quelque chose de sa main.

Je vous ai dit que je vous apprendrois pourquoy tant de Dames alloient chez la Duchesse d'Uzeda : elle est fort aimable, & fille du Duc d'Osone. Son mari a eu querelle avec le Prince de Stillano, pour une Dame qu'ils aimoient : ils ont tiré l'épée, c'est une assez grande affaire. Le Roi les a fait mettre en arrest, ce n'est pas à dire qu'on les ait mis prisonniers : mais il leur est deffendu de sortir de leur maison, si ce n'est la nuit, qu'ils en sortent secretement pour aller à leurs galanteries ordinaires. Et ce qu'il y a de rare, c'est que la pauvre épouse ne

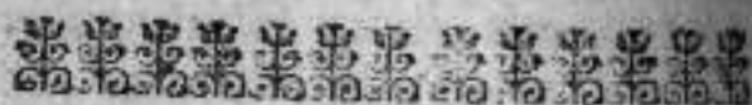
met pas les pieds dehors tant que son mari est en arrest, quoique ce soit presque toujours pour quelque infidelité qu'il lui a faite. Il en est de même, lors qu'ils sont exilez ou releguez dans quelques-unes de leurs Terres, ce qui arrive fort souvent; & dans le tems de leur absence, leurs femmes demeurent chez elles sans sortir une seule fois. L'on ra'a dit que la Duchesse d'Ossone a esté plus de deux ans prisonniere de cette sorte, c'est la coûtume, & cette coûtume est cause qu'elles s'ennuyent fort.

Ce ne sont pas seulement les Dames Espagnoles qui s'ennuyent ici, les Françoises s'y divertissent assez mal. Nous devons aller dans peu de jours à Arranjues & à Toledé baiser la main à la Reine-Mere. Je vous

écrivrai, ma chere Cousine, le
détail de mon petit Voyage, &
je voudrois de tout mon cœur
estre en estat de vous donner des
marques plus essentielles de ma
tendresse.

*De Madrid ce 25.
Juillet 1679.*





TREIZIÈME LETTRE.

JE vous mandai par ma dernière Lettre, ma chère Cousine, que nous irions saluer la Reine-Mère, j'ai eu cet honneur; mais avant de vous conduire chez elle, il faut vous parler d'autres choses. Je ne voulus pas partir de Madrid que je n'eusse vu l'entrée du Marquis de Villars. Il la fit à cheval: c'est la coutume en ce pays-ci, & quand un homme est bien fait, cela lui est avantageux. Lors que l'Ambassadeur de Venise fit la sienne, il fut heureux de n'être pas dans son carrosse. Il en avoit un qui valoit 12000 écus, qui versa en sortant de chez lui: mais comme c'estoit l'hiver, la

marée (c'est cette vilaine bouë noire qui fait des ruisseaux dans les ruës, où un cheval entre jusques aux fangles) la marée, dis-je, gâta si fort le velours à fonds d'or, & la belle broderie dont il estoit relevé, qu'il n'a jamais pû servir depuis. Je demeurai surprise, que pour une chose aussi commune que le sont ces sortes d'entrées, toutes les Dames fussent sur leurs balcons avec des habits magnifiques, & le même empressement qu'elles auroient pour voir le plus grand Roi du monde : mais elles ont si peu de liberté, qu'elles profitent avec joye de toutes les occasions de se montrer. Et comme leurs amans ne leur parlent presque iamais, ils ne manquent pas de se mettre dans leurs carrosses proche du balcon de leurs Maîtresses, où ils les entretiennent des yeux &

des doigts. C'est un usage d'un grand secours pour se faire entendre plus promptement que s'ils se servoient de leurs voix. Ce langage muët me paroît assez difficile, à moins que d'y avoir beaucoup d'habitude: mais ils l'ont aussi, & il n'y a que deux iours que ie voyois une petite fille de six ans & un petit garçon, à peu près de même âge, qui sçavoient déia se dire mille iolies choses de cette maniere. Dom Frederic de Cardone qui les voyoit comme moi, & qui les entendoit bien mieux, m'expliquoit tout, & s'il n'a rien aiouté du sien à la conversation de ces deux enfans, il faut avoüer qu'ils sont tous nez ici pour la galanterie.

La Marquise de Palacio, mere de Dom Fernand de Toledé, est une des meilleures amies de ma

parente. Elle a une belle maison appellée *Igarica*, aux bords du *Xarama* : Et bien que cette Dame soit déjà vieille, elle n'y avoit jamais esté, quoique ce ne soit qu'à huit lieues de Madrid. Elles croyent en ce pais-ci, qu'il n'est pas de la grandeur de se donner la peine d'aller dans leurs Terres, à moins que ce ne soit des Principautez ou des Villes; & pour lors elles les nomment leurs Etats. Je fis un peu la guerre à cette Dame de sa paresse, & ma parente l'engagea d'estre du voyage avec sa fille *Doña Mariguita*, qui est une petite personne blanche, grasse & blonde. Ces trois qualitez sont également rares ici, & elle y est admirée de tous ceux qui la voient. La jeune Marquise de la Rosa voulut estre de la partie. Son époux y vint à cheval avec

Dom Fernand de Toledé, Dom Sanche Sarmiento & Dom Elève de Carvajal. Dom Frederic de Cardonne n'y auroit pas manqué; mais l'Archevêque de Burgos lui avoit écrit de venir le trouver en diligence. Lors qu'il me le dit, je le priaï d'aller voir la belle Marquise de Lofrios à las Huelgas : Je lui donnai une Lettre pour elle, par laquelle je lui reprochois son silence, & je lui demandois de ses nouvelles un peu particulièrement. Nous partîmes dans deux carrosses le seize d'Aoust, sur les dix heures du soir, par le plus beaux tems du monde; les chaleurs estoient si excessives, qu'à moins que d'exposer sa vie, il seroit impossible de marcher le jour: mais les nuits sont fraîches, & les carrosses sont l'Esté tous ouverts, les mantelets levez autour,

tour, avec de grands rideaux de
toille de Hollande fort fine, gar-
nis de belle dentelle d'Angleter-
re avec des nœuds de rubans de
couleur : & comme on les fait
changer souvent, cela est fort
propre. Nous allions si vite, que
je mourrois de peur qu'il ne se
tompât quelque chose à nôtre
carrosse, car il est constant que
nous aurions esté mille fois
tuées, avant que le Cocher eust
pû s'en appercevoir. Je croi que
l'on ne court ainsi que pour s'in-
demniser de la lenteur avec la-
quelle on va dans Madrid : Car
au petit pas des mules, c'est en-
core trop à cause du mauvais pa-
vé, des trous, des boües en Hi-
ver & de la poudre en Esté, dont
les ruës sont pleines. La Mar-
quise de Palacios avoit un petit
chapeau sur sa teste, garni de
plumes, selon la coûtume des

Dames Espagnoles, quand elles vont à la campagne; & la Marquise de la Rosa estoit fort jolie avec son just'au-corps court, les manches estroites, & le reste de son ajustement, sur lequel nous nous recriâmes, que nous la trouvions *muy bizarra, & muy de gala*, c'est-à-dire fort galante & fort magnifique.

Je trouvai assez plaisant, que ces Dames nous obligassent de descendre en trois endroits sur le chemin, pour entendre joüer de la Guittarre par deux Gentiishommes du Marquis de la Rosa qu'il avoit amené exprés, & qui galopoiert leur Guittarre attachée d'un cordon, & passée derrière le dos. Cette petite musique mal concertée, ne laissa pas de ravir la compagnie, qui se recrioit fort sur les agrémens de la campagne, pendant une bel-

le nuit. Je n'ai jamais vû de femmes si satisfaites. Nous arrivâmes à Arranjues à cinq heures du matin; je demeurai surprise de sa merveilleuse situation. Nous passâmes à une demi-lieüe en deça le Tage, sur un pont de bois qui ferme : & nous entrâmes ensuite dans des avenues d'ormes & de tilleuls si hauts, si verts & si frais, que le Soleil ne les penetrent point. C'est une chose bien extraordinaire, que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terroir est ingrat, & il n'y en vient point. Cependant l'on n'a pas lieu de s'apercevoir à Arranjues de ce que je dis, parce que l'on a fait le long des allées & proche des arbres, un petit fossé, dans lequel l'eau du Tage coule & humecte leurs racines. Ces ave-

nuës sont si longues , que lors que l'on est au milieu, l'on n'en peut voir le bout. Plusieurs allées se joignent à celles-ci , & forment des étoiles de tous côtez. On se promene au bord du Tage & du Xamara: ce sont deux fameuses rivieres qui entourent l'Isle dans laquelle Aranjues est bâti , & qui lui fournissent des eaux qui contribuent fort à son embellissement. En effet, je n'ai pas vû de lieu plus agréable. Il est vrai que les jardins sont trop serrez , & que l'on y trouve plusieurs allées étroites, mais les promenades y sont ravissantes , & lors que nous y arrivâmes , je croyois estre dans quelque Palais enchanté. La matinée étoit fraîche, les oiseaux chantoient de tous côtez , les eaux faisoient un doux murmure , les espaliers estoient char-

gez de fruits excellens, les parterres de fleurs odoriferantes; & je me trouvois en fort bonne compagnie. Nous avions un ordre de Dom Juan pour estre logez dans le Château: de maniere que l'Alcayde nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous fit voir soigneusement ce qu'il y avoit de plus remarquable. Les fontaines sont de ce nombre; on en trouve une si grande quantité, qu'il est impossible de passer dans un allée, dans un cabinet, dans un parterre, ou sur une terrasse, sans en rencontrer par tout cinq ou six, avec des Statuës de bronze & des bassins de marbre. Les jets d'eau s'élevent très-hauts, ils ne sont pas d'eau vive, & ils viennent tous du Tage. Je vous parlerai entr'autres de la fontaine de Diane. Elle est sur une

éminence qui la fait découvrir d'assez loin ; la Déesse est au milieu, entourée de cerfs, de biches & de chiens, qui jettent tous de l'eau. On a menagé un peu plus bas un rond de mirthe que l'on a taillé de plusieurs manières différentes, & des petits amours sont à moitié cachés dedans, qui jettent de l'eau contre les animaux dont la fontaine est bordée. Le mont Parnasse s'éleve au milieu d'un grand étang avec Apollon, les Muses, le cheval Pegase, & une chute d'eau qui tombe & qui représente le fleuve Helicon. Il sort de ce rocher mille jets d'eau différens, dont les uns s'élancent, les autres serpentent sur la surface de l'étang : les autres coulent sans effort, les autres forment des fleurs en l'air, ou une pluie. La fontaine de Ganimede a ces

beautez. Ce belle enfant assis sur l'Aigle de Jupiter, semble allarmé de son vol; l'oiseau est au haut d'une colonne, les ailes éployées; il jette l'eau par le bec & par ses serres. La fontaine de Mars en est tout proche. Celle des Harpies est belle; elles sont sur des colonnes de marbres fort hautes, aux quatre coins elles jettent l'eau de tous côtez, & il semble qu'elles ont envie d'inonder un jeune adolescent qui est assis au milieu de la fontaine, & qui cherche une épine dans son pied. Mais la fontaine d'Amour est la plus agréable. Ce petit Dieu y paroist élevé avec son carquois plein de flèches, dont il sort de chacune des jets d'eau. Les trois Graces sont assises au pied de l'Amour; & ce qui est de plus singulier, c'est qu'il tombe du haut de quatre

grands arbres des fontaines, dont le bruit plaist beaucoup, & surprend, n'estant pas naturel que l'eau doive venir de là.

Je craindrois de vous ennuyer, si j'entreprendois de vous dire le nombre de cascades, de chûtes d'eau & de fontaines que je vis. Je puis vous assûrer en general, que c'est un lieu digne de la curiosité & de l'attention de tout le monde. Le Soleil commençoit d'estre trop fort à huit heures, nous entrâmes dans la maison; mais il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi belle qu'elle devroit l'estre, pour répondre dignement à tout le reste. Et lors que le Roi y va, ceux qui l'accompagnent sont si mal logez, qu'il faut se contenter d'y aller à toute bride faire un peu la cour, ou de passer jusques à Tolède; car il n'y a que deux méchantes

chantes hôtelleries & quelques maisons de particuliers en fort petit nombre. Si nous n'avions pas eu la précaution de porter jusqu'à du pain, je suis bien persuadée que nous n'en aurions point eu, à moins que l'Alcayde ne nous eût donné le sien. Je vous marquerai en passant de ne pas confondre Alcayde avec Alcalde. Le premier signifie Gouverneur d'un Chasteau ou d'une Place, & l'autre, un Sergeant. Bien que les tableaux les plus exquis soient à l'Escorial, je ne laissai pas d'en trouver de très-bons à Aranjues dans l'Appartement du Roi. Il est meublé selon la saison où nous sommes, c'est à dire avec les murailles toutes blanches, & une tapisserie de jonc très-fin de la hauteur de trois pieds. Il y a au dessus des miroirs ou des

peintures. On trouve dans ce Bâtiment plusieurs petites cours qui en diminuent la beauté. Nous déjeunâmes tous ensemble, & l'on voulut me persuader de manger d'un certain fruit nommé *pimento*, qui est long comme le doigt, & si violemment poivré, que si peu qu'on en mette dans la bouche, elle est toute en feu. On laisse tremper longtems le pimento dans du sel & du vinaigre, pour en ôter la force. Ce fruit vient en Espagne sur une plante, & je n'en ai point vû dans les autres pais où j'ai esté. Nous avions une oille, des ragoûts de perdrix froides avec de l'huile, & du vin de Canarie, des poulardes, des pigeons qui sont excellens ici, & des fruits d'une beauté extraordinaire. Ce repas qui valoit un fort bon dîné, estant

fini, nous nous couchâmes, & nous n'allâmes à la promenade que sur les sept heures du soir. Les beautez de ce lieu me parurent aussi nouvelles que si je ne les avois pas vuës le matin, particulièrement cette situation toute charmante que j'admirai toujours, de quelque costé que je tournasse les yeux. Le Roi y est en seureté avec une demi-douzaine de Gardes, parce que l'on n'y sçauroit arriver que par des ponts qui ferment tous, & le Xarama qui grossit en cet endroit les eaux du Tage, fortifie Aranjues. Après nous estre promenez jusqu'à dix heures du soir, nous revinmes dans un grand salon pavé de marbre & soutenu par des colonnes semblables. Nous le trouvâmes éclairé de plusieurs lustres, & Dom Esteve de Caruajal y avoit fait

venit sans nous en rien dire, des Musiciens qui nous surprirent agréablement, du moins les Dames Espagnoles & ma parente en demeurèrent très-satisfaites. Pour moi je trouvai qu'ils chantoient trop de la gorge, & que leurs passages estoient si longs qu'ils en devenoient ennuyeux: ce n'est pas qu'ils n'eussent la voix belle, mais leur maniere de chanter n'est pas bonne, & communement tout le monde ne chante pas en Espagne comme l'on fait en France & en Italie. Le souper estant fini, nous allâmes au grand Canal, où il y avoit un petit galion peint & doré: nous entrâmes dedans & nous y demeurâmes jusqu'à deux heures après minuit, que nous en sortîmes pour prendre le chemin de Toledo.

Je remarquai qu'en sortant

d'Aranjues, nous ne trouvâmes que des bruières; l'air ne laissoit pas d'estre parfumé du tim & du serpolet, dont ces plaines sont couvertes. On me dit qu'il y avoit là une grande quantité de lapins, de cerfs, de biches & de dains; mais ce n'estoit pas l'heure de les voir. La conversation ayant esté quelque tems generale, j'estois déjà à deux lieües d'Aranjues, que je n'avois pas encore parlé à Dom Fernand qui estoit placé auprès de moi. Mais voulant profiter du tems pour m'instruire à fonds des particularitez de cette redoutable Inquisition, dont il m'avoit promis de m'entretenir, je le priaï de m'en dire quelque chose.

L'Inquisition, me dit-il, n'a esté connue dans l'Europe qu'au commencement du treizième siècle. Avant ce temps-là les

Evêques & les Magistrats seculiers faisoient la recherche des heretiques, qu'ils condamnoient au bannissement, à la perte de leurs biens, ou à d'autres peines qui n'alloient presque jamais à la mort: mais le grand nombre d'heresies qui s'éleverent à la fin du douzième siècle, furent la cause de l'établissement de ce Tribunal. Les Papes envoyerent des Religieux vers les Princes Catholiques & vers les Evêques, pour les exhorter de travailler avec un soin extraordinaire, à l'extirpation des heresies, & à faire punir les heretiques opiniâtres: ce qui continua de cette maniere jusques à l'année mil deux cens cinquante.

En l'année mil deux cens cinquante-un, Innocent IV. donna pouvoir aux Dominiquains de connoistre de ces sortes de cri-

mes, avec l'assistance des Evêques. Clement IV. confirma ces Tribunaux en mil deux cens soixante-cinq. Il y en eut ensuite plusieurs qui furent érigés dans l'Italie & dans les Royaumes dépendans de la Couronne d'Arragon, jusqu'au regne de Ferdinand & d'Isabelle, que l'Inquisition fut établie dans les Roiaumes de Castille, & puis en Portugal par le Roi Jean III. en l'année mil cinq cens cinquante-sept.

Les Inquisiteurs avoient eu jusqu'alors une puissance bornée, & souvent contestée par les Evêques, à qui la connoissance des crimes d'herésie appartenoit. Selon les Canons, il estoit contre les regles de l'Eglise que des Prestres condamnassent les criminels à mort, & même pour des crimes que souvent les Loix

civiles punissoient par des peines moins rigoureuses. Mais le droit ancien cedant au nouveau, les Religieux de S. Dominique s'estoient mis depuis deux siècles en possession de cette Justice extraordinaire, par les Bulles des Papes; & les Evêques en ayant esté entierement exclus, il ne manquoit aux Inquisiteurs que l'autorité du Prince pour l'exécution de leurs Jugemens. Avant qu'Isabelle de Castille parvint à la Couronne, le Dominiquain Jean de Torquemada son Confesseur, & qui depuis fut Cardinal, lui avoit fait promettre de persecuter les Infidelles & les heretiques lorsqu'elle seroit en pouvoir de le faire. Elle obligea Ferdinand son mari, d'obtenir en mil quatre cens quatre-vingt-trois, des Bulles du Pape Sixte IV. pour l'établir.

sement d'une Charge d'Inquisiteur General dans les Royaumes d'Arragon & de Valence; car ces deux Royaumes estoient à lui de son chef; & il est à remarquer que Ferdinand donnoit les Charges dans ses Estats, & Isabelle dans les siens: mais la Reine procura cette Charge à Torquemada. Les Papes étendirent ensuite sa Jurisdiction sur tous les Estats des Rois Catholiques, & Ferdinand & Isabelle établirent un Conseil suprême de l'Inquisition, dont ils le firent President. Il est composé de l'Inquisiteur General, qui est nommé par le Roi d'Espagne, & confirmé par le Pape; de cinq Conseillers, dont l'un doit estre Dominiquain par un privilege de Philippe III. accordé à cet Ordre en 1616. d'un Procureur Fiscal, d'un Secretaire de la Cham-

bre du Roi, de deux Secretaires du Conseil, d'un *Alguazil mayor*, d'un Receveur, de deux Rap-porteurs & de deux Qualifica-teurs & Consultants. Le nom-bre des *Familiars* & des menus Officiers, est extrêmement grand, parceque les Officiers de l'In-quisition n'étant justiciables que de ce Tribunal, ils se mettent par ce moyen à couvert de la Justice ordinaire.

Ce Conseil suprême a une en-tiere autorité sur les autres In-quisitions, qui ne peuvent faire *d'Auto* ou execution sans la per-mission du Grand Inquisiteur. Les Inquisitions particulieres sont celles de Seville, de Tolède, de Grenade, de Cordoue, de Cuença, de Vailladolid, de Mur-cie, de Dercena, de Logroño, de S. Jacques, de Saragoſſe, de Va-lence, de Barcelonc, de Major-

que, de Sardaigne, de Palerme, des Canaries, de Mexico, de Carthagene & de Lima.

Chacune de ces Inquisitions est composée de trois Inquisiteurs, de trois Secretaires, d'un *Alguazil mayor*, & de trois Receveurs, Qualificateurs & Consultants.

Tous ceux qui entrent dans ces Charges sont obligez de faire preuves de *casa limpia*, c'est à dire de n'avoir dans leur famille aucune tache de Judaïsme ny d'hérésie, & d'estre Catholiques d'origine.

Les procédures de ce Tribunal sont fort extraordinaires. Un homme estant arresté demeure dans les prisons sans sçavoir le crime dont on l'accuse, ni les témoins qui déposent contre lui. Il ne peut en sortir qu'en avouant une faute dont souvent

il n'est pas coupable, & que le desir de la liberté lui fait avouer, parce qu'on ne fait pas mourir l'accusé à la premiere fois, quoique la famille soit taxée d'infamie, & que ce premier Jugement rende les personnes incapables de toutes Charges.

Il n'y a aucune confrontation de témoins, ni aucuns moyens de se deffendre, parceque ce Tribunal affecte sur toutes choses un secret inviolable. Il procede contre les Héretiques, & particulièrement contre les Chrestiens judaïsans, & les Maranes ou Mahometans secrets, dont l'expulsion des Juifs & des Mores par Ferdinand & Isabelle, a rempli l'Espagne.

La rigueur de cette Justice fut telle que l'Inquisiteur Torquemada fit le procès à plus de cent mil personnes, dont six mil fu-

rent condamnez au feu dans l'espace de quatoize ans.

Le spectacle de plusieurs criminels condamnez au dernier suplice, sans avoir égard à leur sexe ni à leur qualité, confirme, à ce que l'on pretend, les peuples dans la Religion Catholique, & l'Inquisition seule a empêché les dernieres heresies de se répandre en Espagne dans le tems qu'elles ont infecté toute l'Europe. C'est pourquoi les Rois ont donné une autorité excessive à ce Tribunal, que l'on appelle le Tribunal du Saint Office.

Les Actes generaux de l'Inquisition en Espagne, qui sont considerez dans la plus grande partie de l'Europe, comme une simple execution de criminels, passe parmi les Espagnols pour une ceremonie Religieuse, dans

laquelle le Roi Catholique donne des preuves publiques de son zele pour la Religion. C'est pourquoy on les appelle *Autos de Fé* ou *Actes de Foi*. Ils les font ordinairement à l'avenement des Rois à la Couronne, ou à leur majorité, afin qu'ils soient plus authentiques. Le dernier se fit en 1632. & l'on en prepare un pour le mariage du Roi. Comme il ne s'en est point fait depuis longtems, on fait de grands préparatifs pour rendre celui-ci aussi solennel & aussi magnifique que le peuvent estre ces sortes de ceremonies. Un des Conseillers de l'Inquisition en a déjà fait un projet qu'il m'a montré. Voici ce qu'il porte.

On dressera dans la grande place de Madrid un théâtre de cinquante pieds de long. Il

sera élevé à la hauteur du balcon destiné pour le Roi, sous lequel il finira.

A l'extrémité & sur toute la largeur de ce théâtre, il s'élèvera à la droite du balcon du Roi, un amphithéâtre de vingt-cinq ou trente degrez destiné pour le Conseil de l'Inquisition & pour les autres Conseils d'Espagne, au dessus desquels sera sous un dais la chaire du grand Inquisiteur, beaucoup plus élevée que le balcon du Roi. A la gauche du théâtre & du balcon on verra un second amphithéâtre de même grandeur que le premier, & où les criminels seront placez.

Au milieu du grand théâtre il y en aura un autre fort petit, qui soutiendra deux cages où l'on mettra les criminels pendant la lecture de leur Sentence

On verra encore sur le grand théâtre trois chaires préparées pour les Lecteurs des Jugemens, & pour le Prédicateur devant lequel il y aura un Autel dressé.

Les places de leurs Majestez Catholiques seront disposées en sorte que la Reine sera à la gauche du Roi, & à la droite de la Reine-mere. Toutes les Dames des Reines occuperont le reste de la longueur du même balcon de part & d'autre. Il y aura d'autres balcons préparés pour les Ambassadeurs & pour les Seigneurs & les Dames de la Cour, & des échafaux pour le peuple.

La cérémonie commencera par une Procession qui partira de l'Eglise de sainte Marie. Cent Charbonniers armez de piques & de mousquets, marcheront
les

les premiers, parce qu'ils fournissent le bois qui sert au supplice de ceux qui sont condamnés au feu. Ensuite viendront les Dominiquains précédés d'une Croix blanche. Le Duc de Medina Celi portera l'étendard de l'Inquisition, selon le privilège héréditaire à sa famille. Cet étendard est de damas rouge, sur l'un des costez est représenté une épée nue dans une couronne de laurier, & sur l'autre les Armes d'Espagne.

Ensuite on portera une Croix verte entourée d'un crespé noir. Plusieurs Grands & d'autres personnes de qualité de l'Inquisition, marcheront après couverts de manteaux ornez de croix blanches & noires bordées de fil d'or. La marche sera fermée par cinquante Halebardiers ou Gardes de l'Inquisition, vêtus de

noir & de blanc, commandez par le Marquis de Pouar, Protecteur hereditaire de l'Inquisition du Royaume de Toledo.

La Procession, après avoir passé en cet ordre devant le Palais, se rendra à la place, l'érendard & la Croix verte seront plantez sur l'Autel, & les Dominiquains seuls resteront sur le théâtre, & passeront une partie de la nuit à psalmodier, & dès la pointe du jour ils celebreront sur l'Autel plusieurs Messes.

Le Roi, la Reine, la Reine-mere, & toutes les Dames, paroistront sur les balcons vers les sept heures du matin; à huit la marche de la Procession commencera comme le jour precedent, par la Compagnie des Charbonniers, qui se placeront à la gauche du balcon du Roi; la droite sera occupée par les

Gardes. Plusieurs hommes porteront ensuite des éfigies de carton grandes comme nature. Les unes représenteront ceux qui sont morts dans la prison, dont les os seront aussi portez dans des coffres avec des flâmes peintes alentour ; & les autres figures représenteront ceux qui se sont échapez, & qui auront esté jugez par contumace. On placera ces figures dans une des extremités du théâtre. On lira ensuite leur Sentence, & ils seront exécutez. Mais je dois vous dire, ajouta-t-il, que le Conseil suprême de l'Inquisition est plus absolu que tous les autres : L'on est persuadé que le Roi même n'auroit pas le pouvoir d'en retirer ceux qui seroient dénoncez, parce que ce Tribunal ne reconnoist que le

Pape au dessus de lui, & qu'il y a eu dès tems & des occasions où la puissance du Roi s'est trouvée plus foible que celle de l'Inquisition. Dom Diego Sarmiento est Inquisiteur General. C'est un grand homme de bien; il peut avoir soixante ans. Le Roi nomme le President de l'Inquisition, & sa Sainteté le confirme; mais à l'égard des Inquisiteurs, le President les propose au Roi, & après avoir eu son approbation, il les pourvoit de leur Charge.

Ce Tribunal connoist de toute ce qui regarde la Foy, & il est absolument revêtu de l'autorité du Pape & de celle du Roi. Ces Arrests sont sans appel, & les vingt-deux Tribunaux de l'Inquisition, qui sont dans tous les Estats d'Espagne, & qui dépendent de celui de Madrid, lui

rendent compte tous les mois de leurs finances, & tous les ans des causes & des criminels. Mais ceux des Indes & des autres lieux éloignez, ne rendent compte qu'à la fin de chaque année. A l'égard des Charges de ces Tribunaux inferieurs, elles sont remplies par l'Inquisiteur General, avec l'approbation des Conseillers. Il seroit assez difficile de pouvoir dire précisément le nombre d'Officiers qui dépendent de l'Inquisition, car dans l'Espagne seule il y a plus de vingt-deux mille *Familiars* du saint Office. On les nomme ainsi, parce que ce sont comme des espions répandus par tout, qui donnent sans cesse à l'Inquisition des avis vrais ou faux, sur lesquels on prend ceux qu'ils accusent. Dans le tems que j'écoûtois

Dom Fernand avec le plus d'attention, la Marquise de Palacios nous interrompit, pour nous dire que nous estions proche de Toledé, & que les restes antiques d'un vieux Château que nous voyons à gauche sur une petite montagne, estoient ceux d'un Palais enchanté. Nous voici encore, dis-je tout bas à Dom Fernand, aux Châteaux de Guebare & de Nios. Nous en sommes à tout ce qu'il vous plaira, dit-il, mais il est certain que c'est une tradition très-ancienne dans ce pais-ci, & que l'on prétend qu'il y avoit une cave fermée & une prophétie qui menaçoit l'Espagne des derniers malheurs, lors que l'on ouvreroit cette cave. Chacun effrayé de ces menaces, n'en vouloit point attirer les effets sur soi : de ma-

niere que ce lieu demeura fermé pendant plusieurs siècles. Mais le Roi Dom Rodrigue, moins crédule, ou plus curieux, fit ouvrir la cave, & ce ne fut pas sans entendre des bruits épouvantables : Il sembloit que tous les Elemens alloient se confondre, & que la tempeste ne pouvoit estre plus grande. Cela ne l'empêcha pas d'y descendre, & il vit à la clarté de plusieurs flambeaux, des figures d'hommes, dont l'habillement & les armes estoient extraordinaires. Il y en avoit un qui tenoit une lame de cuivre, sur laquelle on trouva écrit en Arrabe, que le tems approchoit de la désolation de l'Espagne, & que ceux dont les Statues estoient en ce lieu, ne seroient pas longtems sans arriver. Je n'ai jamais esté en aucun endroit,

dis-je en riant, où l'on fasse plus de cas des contes fabuleux qu'en Espagne. Dites plutôt, reprit-il, qu'il n'y a jamais eu de Dame moins crédule que vous, & je n'ai pas entrepris de vous faire changer de sentiment, en vous disant cette histoire; mais autant que l'on peut assurer des choses sur la foi des Auteurs, celle-ci doit estre recevable.

Le jour estoit assez grand pour bien remarquer tous les charmes de la campagne. Nous passâmes le Tage sur un beau & grand pont, dont on m'avoit parlé, & ensuite je découvris Toledé toute environnée de montagnes & de rochers qui la commandent. On trouve là des maisons très-belles, que l'on a bâties dans les montagnes pour jouir d'une agréable solitude.

solitude. L'Archevêque de Tolède y en a une où il va souvent. La Ville est élevée sur le roc, dont l'inégalité, en plusieurs endroits, contribue à la rendre haute & basse. Les rues sont étroites, mal pavées & difficiles ; ce qui fait que toutes les personnes de qualité y vont en chaise ou en litiere. Et comme nous estions en carrosse, nous allâmes demeurer proche de la *plaza mayor*, parce que c'est le seul quartier où l'on puisse passer en carrosse. Nous descendîmes en arrivant à l'Hôpital de *Foira*, qui est dans le Fauxbourg, & dont le bâtiment entoure de trois côtez une très-grande court quarrée, l'Eglise contient le quatrième où nous entendîmes la Messe. Cét Hôpital a esté bâti par un Archevêque de Tolède, dont le

Tombeau & la Statuë en marbre, sont au milieu de la Nef. Les murailles de la Ville ont esté rebâties par les Maures ; elles sont bordées d'une grande quantité de petites tours qui servoient autrefois à les deffendre, & la place seroit bonne, estant presque toute environnée du Tage, & ayant des fosses extrêmement profonds, si les montagnes voisines ne l'a commandoient pas ; car on peut aisément la battre de ces lieux-là. Il n'estoit pas huit heures quand nous arrivâmes : Nous voulûmes employer le reste de la matinée à voir l'Eglise, qui est, à ce que l'on dit, une des plus belles de l'Europe. Les Espagnols l'appellent *Sainte*, soit à cause des Reliques que l'on y voit, ou par quelque autre raison que l'on ne m'a pas expli-

quée. Si elle estoit aussi longue & aussi haute qu'elle est large, elle n'en seroit que mieux. Elle est ornée de plusieurs Chappelles aussi grandes que des Eglises. Elles sont toutes éclatantes d'or & de peintures; les principales sont celles de la Vierge, de saint Jacques, de saint Martin, du Cardinal de Sandoual, & du Connestable de Luna. Je vis une niche dans le Chœur, d'où l'on prétend qu'il sortit une source d'eau plusieurs jours de suite, qui servit à desalterer les Soldats & les Citoyens, dans le tems qu'ils souvenoient le Siège contre les Mores, & qu'ils estoient demi morts de soif: car sans m'éloigner de mon discours, je dois vous dire, qu'il n'y a pas une fontaine dans la Ville, & qu'il faut descendre jusques au Tage pour en appor-

ter l'eau : ce qui est une chose si incommode, que je ne puis comprendre comment Toledo est peuplé au point qu'il l'est.

On trouve proche de l'entrée de l'Eglise, un pilier de marbre que l'on y revere, parce que la sainte Vierge s'apparut dessus à saint Alphonse. Il est renfermé dans une grille de fer, & on le baise par une petite fenêtré, au-dessus de laquelle est écrit, *adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* Entre chaque siege des Chanoines il y a une colonne de marbre, & la sculpture de toute l'Eglise est fort délicate & bien travaillée. Je vis le trésor avec admiration. Il faut trente hommes pour porter le Tabernacle le jour de la Feste-Dieu. Il est de vermeil doré, il finit en plusieurs pointes de clocher, d'un travail exquis, cou-

vert d'Anges & de Cherubins. Il y en a encore un autre au dedans, lequel est d'or massif, avec une quantité de pierreries si considerables, que l'on n'en peut dire la juste valeur. Les Patenes, les Calices & les Ciboires ne sont pas moins beaux : tout y brille de gros diamans & de perles Orientales. Le Soleil où l'on met le saint Sacrement, les Couronnes de la Vierge & ses Robes sont les choses les plus magnifiques que j'aye vû de mes jours. Mais en verité cét Archevêché est si riche, qu'il est bien juste que tout y réponde. Je vous ai mandé, ma chere Cousine, que l'Archevêque de Burgos me dit que celui de Toledo avoit trois cens cinquante mille écus de rente. Ajoûtez à cela que la Fabrique en a cent.

Quarante Chanoines chacun mil.

Le Grand Archidiacre, quarante mil.

Trois Archidiaconez, dont le premier vaut quinze mil écus.

Le second douze mil.

Le troisiéme dix mil.

Le Doyenné dix mil.

Il y a de plus un nombre infini de Chapelains, de Cleres de Chapelles, & de personnes qui reçoivent la distribution des rations.

Il y a le *Chapellain Mayor* de la Chapelle de *los Reis*, qui joutit de douze mil écus de revenu, & six autres sous lui qui ont chacun mil écus.

Aprés avoir passé beaucoup de tems à considerer les beautez dont cette Cathédrale est remplie, dans le moment que nous allions en sortir pour retourner

dans l'hôtellerie où nous avions
 laissé nôtre carrosse, nous trou-
 vâmes un Aumônier & un Gen-
 tilhomme du Cardinal Porto-
 carrero, qui vinrent de sa part
 nous faire un compliment, &
 nous assûrer qu'il ne souffriroit
 pas que nous fussions demeurer
 ailleurs qu'à l'Archevêché. Ils
 s'adresserent particulièrement à
 la Marquise de Palacios, qui est
 sa proche parente, & qui nous
 pressa fort d'y aller. Nous nous
 en deffendîmes sur le désordre
 où nous estions, ayant passé la
 nuit sans dormir, & n'estant
 qu'en deshabillé. Elle dit à son
 fils d'aller trouver Monsieur le
 Cardinal, & de le prier d'agrée-
 nos excuses. Dom Fernand re-
 vint au bout d'un moment, sui-
 vy d'un grand nombre de Pages,
 dont quelques-uns portoient
 des parasols de brocart d'or &

296 RELAT. DU VOYAGE
d'argent. Il nous dit que son
Eminence souhaittoit fort que
nous allassions chez lui, & qu'il
lui avoit témoigné tant de cha-
grin du refus que nous en fai-
sions, qu'il lui avoit promis de
nous y mener; que là-dessus il
avoit commandé que l'on prit
des parassols pour nous garantir
du Soleil, & que l'on arrosast la
place que nous avions à traver-
ser, pour aller de l'Eglise à l'Ar-
chevêché. Nous appercûmes
aussi-tôt deux mulles qui traî-
noient une petite charrette, sur
laquelle il y avoit un poinçon
plein d'eau, & l'on nous dit que
c'estoit la coûtume, toutes les
fois que le Cardinal devoit venir
à l'Eglise, d'arroser ainsi le che-
min.

Le Palais Archiepiscopal est
fort ancien & fort grand, très-
bien meublé, & digne de celui

qui l'occupe. On nous conduisit dans un bel appartement où l'on nous apporta d'abord du chocolat, & ensuite toutes sortes de fruits, de vins, d'eaux glacées & de liqueurs. Nous estions si endormies, qu'après avoir un peu mangé, nous priâmes la Marquise de Palacios de voir Monsieur le Cardinal, & de nous excuser auprès de lui, si nous différions à nous donner cet honneur, mais que nous ne pouvions plus nous passer de dormir. En effet la jeune Marquise de la Rosa, ma parente, nos enfans & moi nous prîmes le parti de nous coucher, & sur le soir nous nous habillâmes pour aller chez la Reine-Mere. La Marquise de Palacios, qui lui avoit toujours esté fort dévouée, estoit allé à l'Alcaçar (c'est ainsi que l'on nomme le

Château) & elle l'avoit vûë pendant que nous dormions. De maniere qu'elle lui dit qu'elle nous donneroit Audience sur les huit heures du soir ; & pour la premiere fois je me mis à l'Espagnole. Je ne comprends guere d'habit plus gênant : il faut avoir les épaules si serrées , qu'elles en font mal ; on ne scauroit lever le bras , & à peine peut-il entrer dans les manches du corps. On me mit un gardinfant, d'une grandeur effroyable (car il faut en avoir chez la Reine.) Je ne scavois que devenir avec cette étrange machine. On ne peut s'asseoir , & je croy que je le porterois toute ma vie sans m'y pouvoir accoutumer. On me coëffa à la *melene*, c'est-à-dire , les cheveux tous épars sur le cou, & nouez par le bout d'une non-parcille ; cela

échauffe bien plus qu'une palatine. De sorte qu'au mois d'Aouſt en Eſpagne, il eſt aiſé de juger comment je paſſois mon tems. Mais c'eſt une coëffure de ceremonie, & il ne falloit manquer à rien en telle occaſion. Enfin je mis des chapins, plutôt pour me caſſer le cou, que pour marcher avec. Quand nous fûmes toutes en état de paroître, car ma parente & ma fille eſtoient auſſi à l'Eſpagnole, on nous fit entrer dans une chambre de parade, où Monſieur le Cardinal nous vint voir. Il ſe nomme Dom Luis Portocarrero, il peut avoir quarante-deux ans; il eſt fort civil, ſon eſprit eſt doux & complaiſant; il a pris aſſez les manieres polies de la Cour de Rome. Il demeura une heure avec nous: on nous ſervit enſuite le plus grand repas qui

se pouvoit faire, mais tout estoit si ambré, que je n'ai jamais goûté à des saûces plus extraordinaires & moins bonnes. J'estois à cette table, comme Tantale mourant de faim, sans pouvoit manger. Car il n'y avoit point de milieu entre des viandes toutes parfumées ou toutes pleines de safran, d'ail, d'oignon, de poivre & d'épices. A force de chercher, je trouvai de la gelée & du blanc-manger admirable, avec quoi je me dédommageai. On y servit aussi un jambon qui venoit de la Frontiere de Portugal, & qui estoit meilleur que ceux de la Hontan que l'on vante si fort à Bayonne, & que ceux de Mayence. Mais il estoit couvert d'une certaine dragée, que nous nommons en France de la nonpareille, & dont le sucre se fondit dans la graisse. Il estoit tout

lardé d'écorces de citron , ce qui diminuoit bien de sa bonté. Pour le fruit , c'estoit la meilleure , & même la plus divertissante chose que l'on pût voir ; car l'on avoit glacé dans le sucre , à la mode d'Italie , des petits arbres tous entiers : vous jugez bien , au moins , que les arbres estoient fort petits. Il y avoit des orangers confits de cette maniere , avec des petits oiseaux contrefaits attachez dessus. Des cerisiers , des framboisiers , des groseilliers , & d'autres encore , chacun dans une petite caisse d'argent.

Nous sortîmes promptement de table , parce que l'heure d'aller chez la Reine approchoit. Nous y fûmes en chaise , quoiqu'il y ait loin , & particulièrement beaucoup à monter ; car l'Alcaçar est bâti sur un rocher

d'une prodigieuse hauteur, & la vûë en est merveilleuse. Il y a devant la porte une très-grande place, l'on entre ensuite dans une court de cent soixante pieds de long, & de cent trente de large, ornée de deux rangs de portiques, & dans la longueur de dix rangs de colonnes, chacune d'une seule pierre. Il y en a huit rangs dans la largeur, & cela fait un bel effet: mais ce qui plaist beaucoup davantage, c'est l'escalier qui est au fonds de la court, & qui contient les cent trente pieds qu'elle a de largeur. Après que l'on a monté quelques marches, il se sépare en deux, & l'on doit dire en vérité, que c'est un des plus beaux de l'Europe. Nous traversâmes une grande galerie, & des appartements si vastes, & dans lesquels il y avoit si peu de monde,

qu'il ne paroiffoit pas que l'on y deût trouver la Reine-Mere d'Espagne. Elle estoit dans un salon, dont toutes les fenêtrés estoient ouvertes, qui donnent sur la plaine & sur la riviere. La tapisserie, les carreaux, les tapis & le dais estoient de drap gris. La Reine estoit debout, appuyée sur un balcon, tenant dans sa main un grand Chapelet. Lorsqu'elle nous vit, elle se tourna vers nous, & nous reçût d'un air assez riant. Nous eûmes l'honneur de lui baiser la main, qu'elle a petite, maigre & blanche. Elle est fort pâle, le teint fin, le visage un peu long & plat, les yeux doux, la phisionomie agréable, & la taille d'une médiocre grandeur. Elle estoit vêtue, comme toutes les veuves le sont en Espagne, c'est-à-dire, en Religieuse, sans qu'il

paroisſe un ſeul cheveu; & il y en a beaucoup (mais elle n'eſt pas du nombre) qui ſe les font couper, lorsqu'elles perdent leur mari, pour témoigner davantage leur douleur. Je remarquai qu'il y avoit des trouſſis autour de ſa juppe pour la ralonger quand elle eſt uſée. Je ne diſ pas pour cela qu'on la ralonge, mais c'eſt la mode en ce païs-ci. Elle me demanda combien il y avoit que j'eſtois partie de France, je lui en rendis compte. Elle s'informa ſi en ce tems-là on parloit du mariage du Roi ſon fils, avec Mademoiſelle d'Orleans, je lui diſ que non. Elle ajoûta qu'elle me vouloit faire voir ſon portrait, que l'on avoit tiré ſur ce-lui que le Roi ſon fils avoit, & elle dit à une de ſes Dames, qui eſtoit une vieille Duçña bien laide, de l'apporter. Il eſtoit
peint

peint en miniature, de la grandeur de la main, dans une boëtte de satin noir dessus, & de velours vert dedans. Trouvez-vous, ajouta-t-elle, qu'il lui ressemble? Je l'assûrai que je n'y reconnoissois aucun de ses traits. En effet, elle paroïsoit louche, le visage de côté, & rien ne pouvoit estre moins ressemblant à une Princesse aussi parfaite que l'est Mademoiselle. Elle me demanda si elle étoit plus ou moins belle que ce portrait. Je lui dis qu'elle estoit sans comparaison plus belle. *Le Roi mon fils sera donc agréablement trompé*, reprit-elle, *car il croit que ce portrait est tout comme elle, & l'on ne peut en estre plus content qu'il est. A mon égard, ses yeux de travers me faisoient de la peine, mais pour me consoler, je pensois qu'elle avoit de l'esprit & bien d'autres bonnes qua-*

litez. Ne vous souvenez-vous pas, ajouta-t-elle, en parlant à la Marquise de Palacios, d'avoir vu mon portrait dans la chambre du feu Roi? Ouy, Madame, reprit la Marquise, & je me souviens aussi qu'en voyant Vostre Majesté, nous demeurâmes fort étonnées que le Peintre lui eût fait tant de tort. C'est ce que je voulois vous dire, reprit-elle, & lorsque je fus arrivée & que je jettai les yeux sur ce portrait que l'on me dit estre le mien, j'essayai inutilement de le croire; je ne pus y réussir. Une petite Naine, grosse comme un tonneau, & plus courte qu'un potiron, toute vêtue de brocard or & argent, avec de longs cheveux qui lui descendoient presque aux pieds, entra & se vint mettre à genoux devant la Reine, pour lui demander s'il lui plaisoit de souper. Nous voulû-

mes nous retirer, elle nous dit que nous pouvions la suivre, & elle passa dans une salle toute de marbre, où il y avoit plusieurs bétons sur des escaparates. Elle se mit seule à table, & nous estions toutes de bout autour d'elle. Ses Filles d'Honneur vinrent la servir avec la *Camarera mayor*, qui avoit l'air bien chagrin. Je vis quelques-unes de ces Filles qui me semblerent fort jolies. Elles parlerent à la Marquise de Palacios, & elles lui dirent qu'elles s'ennuioient horriblement, & qu'elles estoient à Tolède comme on est dans un desert. Celles-là se nomment *Damas de Palacio*, & elles mettent des chapins; mais pour les petites menines, elles ont leurs fouliers tout plats. Les menins sont des enfans de la premiere qualité, qui ne portent ni manteau ni épée. C ij

On servit plusieurs plats devant la Reine : les premiers furent des melons à la glace, des salades & du lait, dont elle mangea beaucoup avant que de manger de la viande, qui avoit assez mauvaise grace. Elle ne manque pas d'appetit, & elle but un peu de vin pur, disant que c'estoit pour cuire le fruit. Lorsqu'elle demandoit à boire, le premier Menin apportoit sa coupe sur une soucoupe couverte ; il se mettoit à genoux en la presentant à la *Camarrera*, qui s'y mettoit aussi lorsque la Reine la prenoit de ses mains ; & de l'autre côté une Dame du Palais presentoit à genoux la serviette à la Reine pour s'essuyer la bouche. Elle donna des confitures seches à Doña Mariguita de Palacios & à ma fille, en leur disant

qu'il n'en falloit guère manger, & que cela gâtoit les dents aux petites filles. Elle me demanda plusieurs fois comment se portoit la Reine très-Chrestienne, & à quoi elle se divertissoit. Elle dit qu'elle lui avoit envoyé depuis peu des boëtes de pastille d'ambre, des gands & du chocolat. Elle demeura plus d'une heure & demie à table, parlant peu, mais paroissant assez gaye. Nous lui demandâmes ses ordres pour Madrid; elle nous fit une honnesteté là-dessus, & ensuite nous primes congé d'elle. On ne peut pas disconvenir que cette Reine n'ait bien de l'esprit, & beaucoup de courage & de vertu de prendre comme elle fait, un exil si defagréable.

Je ne veux pas oublier de vous dire que le premier des Menins porte les chapins de la Reine, &

les lui met. C'est un si grand honneur en ce païs, qu'il ne le changeroit pas avec les plus belles Charges de la Couronne. Quand les Dames du Palais se marient, & que c'est avec l'agrément de la Reine, elle augmente leur dot de cinquante mil écus, & d'ordinaire l'on donne un Gouvernement ou une Vice-royauté à ceux qui les épousent.

Lorsque nous fîmes de retour chez Monsieur le Cardinal, nous trouvâmes un théâtre dressé dans une grande & vaste salle, où il y avoit beaucoup de Dames d'un costé, & de Cavaliers de l'autre : & ce qui me parut singulier, c'est qu'il y avoit un rideau de damas qui contenoit toute la longueur de la salle jusqu'au théâtre, & qui empêchoit que les hommes & les

femmes ne se peussent voir. On n'attendoit plus que nous pour commencer la Comedie de Pyrame & de Thibé. Cette piece estoit nouvelle & plus mauvaise qu'aucune que j'eusse encore vûe en Espagne. Les Comediens danserent ensuite fort bien, & le divertissement n'estoit pas fini à deux heures après minuit.

On servit un repas magnifique dans un salon où il y avoit plusieurs tables, & Monsieur le Cardinal nous y ayant fait prendre place, alla retrouver les Cavaliers, qui de leur côté estoient servis comme nous. Il y eut une musique Italienne excellente; car son Eminence avoit amené des Musiciens de Rome, auxquels il donnoit de grosses pensions. Nous ne pûmes nous retirer dans nostre appartement qu'à six heures du matin; &

comme nous avions encore bien des choses à voir, au lieu de nous coucher nous allâmes à la *plaza mayor*, que l'on appelle *socodebet*. Les maisons dont elle est entourée, sont de brique, & toutes semblables avec des balcons. Sa forme est ronde, il y a des portiques sous lesquels on se promène ; & cette place est fort belle. Nous retournâmes au Château pour le voir mieux & avec plus de loisir. Le bâtiment en est gothique & très-ancien, mais il y a quelque chose de si grand, que je ne suis pas surprise de ce que Charle-Quint aimoit mieux y demeurer qu'en aucune autre Ville de son obéissance. Il consiste en un quarré de quatre gros corps de logis avec des ailles & des pavillons. Il y a de quoi loger commodément toute la Cour d'un grand Roi. On nous mon-

tra une machine qui estoit mer-
veilleuse avant qu'elle fut rom-
puë; elle ser voit à puiser de l'eau
dans le Tage, & elle la faisoit
monter jusqu'au haut de l'Alca-
çar. Le bastiment en est encore
tout entier, bienqu'il y ait plu-
sieurs siècles qu'il soit fait. L'on
décend plus de cinq cens degrez
jusqu'à la riviere. Lorsque l'eau
estoit entrée dans le reservoir,
elle couloit par des canaux dans
tous les endroits de la Ville où
il y avoit des fontaines. Cela
estoit d'une extrême commodi-
té; car il faut à present décendre
environ trente toises pour aller
querir de l'eau.

Nous vinmes entendre la
Messe dans l'Eglise de *los Reys*.
Elle est belle & grande, & toute
pleine d'orangers, de grenadiers,
de jasmins & de mirthes fort
hauts, qui forment des allées

dans des caisses jusqu'au grand Autel, dont les ornemens sont extraordinairement riches. De sorte qu'au travers de toutes ces branches vertes & de toutes ces fleurs de différentes couleurs, voyant briller l'or, l'argent, la broderie, & les cierges allumez dont l'Autel est paré, il semble que ce soient les rayons du Soleil qui vous frappent les yeux. Il y a aussi des cages peintes & dorées, remplies de rossignols, de serins & d'autres oiseaux qui font un concert charmant. Je voudrois bien que l'on prît en France la coûtume d'orner nos Eglises comme elles le sont en Espagne. Les murailles de celle-ci sont toutes couvertes en dehors des chaînes & des fers des captifs que l'on va racheter en Barbarie. Je remarquai en ce quartier-là que sur la porte de

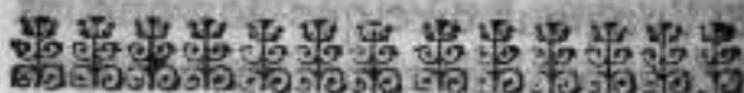
la plûpart des maisons il y a un carreau de *fayance* sur lequel est la Salutation Angelique avec ces mots, *Maria fue concebida sin pecado original*. On me dit que ces maisons appartenoient à l'Archevêque, & qu'il n'y demeure que des ouvriers en soye, dont il y a beaucoup à Toledo. Les deux ponts de pierre qui traversent la rivière sont fort hauts, fort larges & fort longs. Si l'on vouloit un peu travailler dans le Tage, les bateaux viendroient jusqu'à la Ville, ce seroit une commodité considerable ; mais on est naturellement trop paresseux pour considerer l'utilité du travail preferablement à la peine de l'entreprendre. Nous vîmes encore l'Hôpital de *los Niños*, c'est à dire des enfans trouvez, & la Maison de Ville qui est proche de la Cathédrale.

Enfin nostre curiosité estant satisfaite, nous revinmes au Palais Archiepiscopal, & nous nous mîmes au lit jusqu'au soir, que nous fîmes encore un festin aussi splendide que ceux qui l'avoient précédé. Son Eminence mangea avec nous, & après l'avoir remercié autant que nous le devions, nous partîmes pour nous rendre au Chasteau d'Igarica. Le Marquis de Palacios nous y attendoit avec le reste de sa famille, de maniere que nous y fûmes reçûs si obligamment, qu'il ne se peut rien ajoûter à la bonne chere & aux plaisirs que l'on nous procura pendant six jours, soit à la pêche sur la rivière de Xarama, soit à la chasse, à la promenade ou dans les conversations generales. Chacun faisoit paroître sa belle humeur à l'envi l'un de l'autre,

& l'on peut dire que lorsque les Espagnols font tant que de quitter leur gravité, qu'ils vous connoissent & qu'ils vous aiment, on trouve de grandes ressources avec eux du côté de l'esprit. Ils deviennent sociables, obligeans, empressez pour vous plaire, & de la meilleure compagnie du monde. C'est ce que j'ai éprouvé dans la partie que nous venons de faire, & dont je ne vous aurois pas rendu un compte si exact, sans que je suis persuadée, ma chere Cousine, que vous le voulez ainsi, & que vous me tenez quelque compte de ma complaisance.

A Madrid ce 30.

d' Aouil 1679.



QUATORZIE'ME LETTRE.

LA Ceremonie se fit ici le dernier du mois d'Aoust, de jurer la Paix conclüe à Nimegue entre les Couronnes de France & d'Espagne. J'avois beaucoup d'envie de voir ce qui s'y passeroit; & comme les femmes n'y vont point, le Connétable de Castille nous promit de nous faire entrer dans la Chambre du Roi, aussi-tôt qu'il seroit entré dans le salon. Madame Gueux Ambassadrice de Dannemark, & Madame de Chais femme de l'Envoyé de Hollande, y vinrent aussi. Nous passames par un degré derobé où un Gentilhomme du Connétable nous attendoit, & nous demeurâmes quelque

temps dans un fort beau cabinet et rempli de Livres Espagnols bien reliez, & très-divertissans. J'y trouvai entr'autres l'histoire de Dom Guichot ce fameux Chevalier de laManche, dans laquelle la naïveté & la finesse des expressions, la force des proverbes & ce que les Espagnols appellent *el pico*, c'est à dire la pointe & la délicatesse de la Langue, paroissent tout autrement que les traductions que nous en voyons en nostre Langue. Je prenois tant de plaisir à le lire, que je ne pensois presque plus à voir la cérémonie. Elle commença aussitôt que le Marquis de Villars fut arrivé, & l'on ouvrit une fenêtre fermée d'une jaloufie par laquelle nous regardions ce qui se passoit. Le Roi se plaça au bout du grand salon doré, qui est un des plus magnifiques qui soient dans

le Palais. L'estrade estoit couvert d'un tapis merveilleux. Le trône & le dais estoient brodez de perles, de diamans, de rubis, d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Le Cardinal Portocarrero estoit assis dans un fauteuil au bas de l'estrade à la droite du trône ; le Connétable de Castille estoit sur un tabouret ; l'Ambassadeur de France s'assit à la gauche du trône sur un banc couvert de velours, & les Grands estoient proche du Cardinal. Lorsque chacun se fut placé selon son rang, le Roi entra, & quand il fut assis dans son trône, le Cardinal, l'Ambassadeur & les Grands s'affirent & se couvrirent. Un Secrétaire d'Etat lût tout haut le pouvoir que le Roi très-Chrestien avoit envoyé à son Ambassadeur. On apporta ensuite une petite table devant

le Roi, avec un Crucifix & le Livre des Evangiles ; & pendant qu'il tenoit sa main dessus, le Cardinal lût le serment par lequel il juroit de garder la Paix avec la France. Il se passa encore quelques ceremonies auxquelles je ne fus pas assez attentive pour vous en pouvoir rendre compte. Le Roi rentra peu après dans son Appartement, & nous en sortîmes auparavant. Nous restâmes dans le même cabinet où nous nous estions arrestées d'abord. Il estoit si près de sa Chambre, que nous l'entendions qui disoit qu'il n'avoit jamais eu si chaud, & qu'il alloit quitter sa gollie : il est vrai que le Soleil est bien ardent en ce pais. Les premiers jours que j'y ai esté, j'estois accablée d'une migraine extraordinaire dont je ne pouvois trouver la raison, mais ma parente

me dit que c'estoit de me couvrir trop la teste, & que si j'en'y prenois garde, j'en pourrois perdre les yeux. Je ne tardai pas à quitter mon bonnet & mes cornettes, & depuis ce tems-là je n'ai point eu de mal de tête. Pour moi je ne scaurois croire qu'en aucun lieu du monde il y ait un plus beau Ciel qu'ici, il est si pur qu'on n'y apperçoit pas un seul nuage, & l'on m'assure que les jours d'hiver sont semblables aux plus beaux jours que l'on voit ailleurs. Ce qu'il y a de dangereux, c'est un certain vent de Galiegue qui vient du côté des montagnes de Galice; il n'est point violent, mais il penetre jusqu'aux os, & quelquefois il estropie d'un bras, d'une jambe ou de la moitié du corps pour toute la vie. Il est plus frequent en esté qu'en hiver. Les

Etrangers le prennent pour le Zephir, & sont ravis de le sentir, mais à l'épreuve ils connoissent sa malignité. Les saisons sont bien plus commodes en Espagne qu'en France, en Angleterre, en Hollande & en Allemagne; car sans compter cette pureté du Ciel, que l'on ne peut s'imaginer aussi beau qu'il est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin il ne fait pas de froid que l'on ne puisse souffrir sans feu; c'est ce qui fait qu'il n'y a point de cheminées dans aucun appartement, & que l'on ne se sert que de braziers. Mais c'est quelque chose d'heureux que manquant de bois comme on fait dans ce pais, on n'en ait pas besoin. Il ne gèle jamais plus de l'épaisseur de deux écus, & il tombe fort peu de neige. Les montagnes voisines

en fournissent à Madrid pendant toute l'année. Pour les mois de Juin, Juillet & Aoust, ils sont d'une chaleur excessive.

J'estois il y a quelques jours dans une compagnie où toutes les Dames estoient bien effraïées; il y en avoit une qui disoit qu'on lui avoit écrit de Barcelonne, qu'une certaine cloche dont on ne se sert que dans les calamitez publiques, ou pour des affaires de la dernière consequence, avoit sonné toute seule plusieurs coups. Cette Dame est de Barcelonne, & elle me fit entendre que lorsqu'il doit arriver quelque grand malheur à l'Espagne, ou que quelqu'un de la Maison d'Autriche est prest à mourir, cette cloche s'ébranle; que pendant un quart-d'heure le batant tourne dans la cloche d'une vitesse surprenante, & frap-

pe des coups en tournant. Je ne voulois pas le croire & je ne le crois pas trop encore; mais toutes les autres confirmerent ce qu'elle disoit. Si c'est un menfonge elles font plus de vingt qui lui ont aidé à le faire. Elles fongeoient fur quoi ou fur qui pourroit tomber le malheur dont ce signal avertiffoit; & comme elles font assez fuperftitieuſes, la belle Marquiſe de Liche augmenta leur frayeur en venant leur apprendre que Dom Juan étoit fort malade.

Dans leur grand deüil ils font faits comme des fous, particulièrement les premiers jours que les Laquais auſſi bien que leurs Maîtres, ont de longs manteaux trainans, & qu'ils mettent au lieu de chapeau un certain bonnet de carton fort haut couvert de creſpe. Leurs chevaux font tous

caparaçonnez de noir avec des houffes qui leur couvrent la tête & le reste du corps. Rien n'est plus laid. Leurs carrosses sont si mal drapés, que le drap qui couvre l'imperiale, descend presque sur la portiere. Il n'y a personne qui en voyant ce lugubre équipage, ne croye que c'est un corps mort qu'on porte en terre. Les gens de qualité ont des manteaux d'une frise noire fort claire & fort méchante; la moindre chose la met en pièces, & c'est le bon air pendant le deuil d'être tout en guenilles. J'ai vû des Cavaliers qui déchiroient exprés leurs habits; & je vous assure qu'il y en a à qui l'on voit même la peau, peau médiocrement belle à voir; car encore que les petits enfans soient ici plus blancs que l'albâtre, & si parfaitement beaux qu'il semble que

ce soient des Anges, il faut convenir qu'ils changent en grandissant d'une manière surprenante. Les ardeurs du Soleil les rostissent, l'air les jaunit, & il est aisé de reconnoître un Espagnol parmi bien d'autres Nations. Leurs traits sont pourtant réguliers; mais enfin ce n'est ni nostre air ni nostre carnation.

Tous les Ecoliers portent de longues robes avec un petit bord de toille au cou, au lieu de golille. Ils sont vêtus à peu près comme les Jesuites. Il y en a qui ont trente ans & davantage; on reconnoît à leur habit qu'ils sont encore dans les études.

Je trouve que cette Ville-ci a l'air d'une grande cage où l'on engraisse des poulets. Car enfin depuis le niveau de la rue jusqu'au quatrième étage, l'on ne

voit par tout que des jaloufies dont les trous font fort petits, & aux balcons mêmes il y en a auffi : on apperçoit toujourns derrière de pauvres femmes qui regardent les paffans, & quand elles l'ofent, elles ouvrent les jaloufies & fe montrent avec beaucoup de plaifir. Il ne fe paffe pas de nuit qu'il n'y ait quatre ou cinq cens concerts que l'on donne dans tous les quartiers de la Ville ; il eft vrai qu'ils font à jufté prix, & qu'il fuffit qu'un Amant foit avec fa guitare ou la harpe, & quelquefois avec tous les deux enfemble accompagnées d'une voix bien enrouée, pour reveiller la plus belle endormie, & pour lui donner un plaifir de Reine. Quand on ne connoift pas ce qui eft de plus excellent, ou qu'on ne peut l'avoir, on fe contente de ce qu'on a. Jen'ai
vu

vû ni réorbes ni clavefins.

A chaque bout de rue, à chaque coin de maison il y a des Nostre-Dames habillées à la mode du pais, qui ont toutes un chapelet à la main, & un petit cierge ou une lampe devant elle. J'en ai vû jusqu'à trois ou quatre dans l'écurie de ma parente, avec d'autres petits tableaux de devotion ; car un palfrenier a son oratoire aussi-bien que son Maître ; mais ni l'un ni l'autre n'y prient guère. Lorsqu'une Dame va en visite chez une autre, & que c'est le soir, quatre Pages viennent la recevoit avec de grands flambeaux de cire blanche, & la reconduisent de même, & pendant qu'elle entre dans sa chaise, ils mettent d'ordinaire un genouil en terre. Cela a quelque chose de plus magnifique que les bougies que l'on porte

en France dans des flambeaux.

Il y a des maisons destinées pour mettre les femmes qui ont une mauvaise conduite, comme sont à Paris les Madelonnettes. On les traite avec beaucoup de rigueur, & il n'y a point de jour qu'elles n'ayent le foüet plusieurs fois. Elles en sortent au bout d'un certain temps, pires qu'elles n'y sont entrées, & ce qu'on leur fait souffrir ne les corrige pas. Elles vivent presque toutes dans un certain quartier de la Ville où les Dames vertueuses ne vont jamais; & lorsque par hazard quelqu'une y passe, elles se mettent après elle, & lui courent sus comme à leur ennemie; & s'il arrive qu'elles soient les plus fortes, elles la maltraitent très-cruellement. A l'égard des Cavaliers, quand ils y passent, ils courent risque d'estre mis en pie-

ces. C'est à qui les aura. L'une le tire par le bras, une autre par les pieds, une autre par la tête, & lorsque le Cavalier se fâche, elles se mettent toutes ensemble contre lui, elles le volent & lui prennent jusqu'à ses habits. Ma parente a un Page Italien qui ne sçavoit rien de la coutume de ces miserables filles; il passa bonnement par leur quartier, en verité elles le dépouillerent comme des voleurs auroient pû faire dans un bois; & il faut en demeurer là; car à qui s'adresser pour la restitution.

La cloche de Barcelonne n'a esté que trop veritable dans son mauvais pronostique. Dom Juan se trouva si accablé de son mal le premier de ce mois, que les Medecins en desespererent, & on lui fit entendre qu'il falloit se preparer à la mort. Il reçût

cette nouvelle avec une tranquillité & une resignation qui aida bien à persuader ce qu'on croyoit déjà, qu'il avoit quelques secrets déplaisirs qui le mettoient en estat de souhaiter plutôt de mourir que de vivre. Le Roi entroit à tous momens dans sa chambre, & passoit plusieurs heures au chevet de son lit, quelque priere qu'il pût lui faire de ne se pas exposer à gagner la fièvre. Il reçut le Saint Viatique, fit son testament, & écrivit une lettre de quelques lignes à une Dame dont je n'ay pas sçû le nom. Il chargea Dom Antoine Ortis son premier Secrétaire, de la porter avec une petite cassette fermée que je vis. Elle estoit de bois de la Chine, assez legere pour croire qu'il n'y avoit dedans que des lettres, & peut-estre quelques pierreries.

Comme il estoit dangereusement malade, il-arriva un Courier qui apporta la nouvelle du mariage du Roi avec Mademoiselle. Et la joye ne s'en répandit pas seulement dans le Palais, toute la Ville la partagea, de sorte qu'il y eut des feux d'artifice & des illuminations pendant trois jours dans tous les quartiers de Madrid. Le Roi qui ne se contenoit pas, courut dans la chambre de Dom Juan; & quoiqu'il fût un peu assoupi, & qu'il eût grand besoin de repos, il l'éveilla pour lui apprendre que la Reine viendrait dans peu, & le pria de ne plus songer qu'à sa guerison, afin de lui aider à la bien recevoir. Ah! Sire, lui répondit le Prince, je n'aurai jamais cette consolation, je mourrois content si j'avois eu l'honneur de la voir. Le Roi se prit

à pleurer, & lui dit qu'il n'y avoit au monde que l'estat où il le voioit qui pût troubler son contentement. On devoit faire une course de taureaux, mais la maladie du Prince la fit differer, & le Roi n'auroit pas permis que l'on eût fait des feux d'artifice dans la court du Palais, sans que Dom Juan l'en pria, bien qu'il souffrit un mal de tête horrible. Enfin il mourut le 17. de ce mois beaucoup regretté des uns & peu des autres. C'est la destinée des Princes & des favoris, aussi bien que celle des personnes ordinaires; & comme son credit estoit déjà diminué, & que les Courtisans ne pensoient qu'au retour de la Reine-mere, & à l'arrivée de la nouvelle Reine, c'est une chose surprenante que l'indifference avec laquelle on vit la maladie de Dom Juan &

sa mort. On n'en parloit pas même le lendemain, il sembloit qu'il n'eût jamais esté au monde. Hé ! mon Dieu, ma chere Cousine, cela ne merite-t-il pas un peu de reflexion. Il gouvernoit tous les Royaumes du Roi d'Espagne. On trembloit à son nom. Il avoit fait éloigner l'Arcinemere, il avoit chassé le Pere Nitard & Valencuela, qui estoient tous deux favoris. On lui faisoit plus régulièrement la cour qu'au Roi. Je vis vingt-quatre heures après plus de cinquante personnes de la premiere qualité en differens endroits qui ne disoient pas un mot de ce pauvre Prince, & si il y en avoit plusieurs qui lui avoient beaucoup d'obligation. Il est vrai de plus qu'il avoit de grandes qualitez personnelles. Il estoit d'une taille mediocre, bien fait de sa personne. Il avoit tous

les traits réguliers, les yeux noirs & vifs, les cheveux noirs en quantité & fort longs. Il estoit poli, plein d'esprit & genereux, très-brave, bienfaisant & capable des grandes affaires. Il n'ignoroit rien des choses convenables à sa naissance, ni de toutes les Sciences & de tous les Arts. Il écrivoit & parloit fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entendoit encore davantage. Il sçavoit parfaitement bien l'Histoire. Il n'y avoit point d'instrumens qu'il ne fist & qu'il ne touchât comme les meilleurs Maistres. Il travailloit au tour; il forgeoit des armes; il peignoit bien, il prenoit un fort-grand plaisir aux mathematiques: mais ayant pris en main le Gouvernement, il fut obligé de se détacher de toutes ces occupations. Les choses changerent de face

en

en un moment. Il avoit à peine les yeux fermez, que le Roi n'écoutant plus que sa tendresse pour la Reine sa mere, courut à Toledo pour la voir & pour la prier de revenir. Elle y consentit avec autant de joye qu'elle en eut de revoir le Roi. Ils pleureront assez longtems en s'embrassant, & nous les vîmes revenir ensemble. Toutes les personnes de qualité allerent au devant de leurs Majestez, & le peuple témoignoit beaucoup de joye. Je m'estendrois davantage sur ce retour, sans que j'en parle dans les Memoires particuliers que j'écris.

Dom Juan demeura trois jours sur son lit de parade, avec les mêmes habits qu'il avoit fait faire pour aller au devant de la jeune Reine. On le porta ensuite à l'Escorial. Le Convoi

funebre n'avoit rien de magnifique. Les Officiers de sa maison l'accompagnerent, & quelques amis en petit nombre. On le mit dans le caveau qui est proche du Panthéon, lequel est destiné pour les Princes & les Princesses de la Maison Royale. Car il faut remarquer que l'on n'enterre que les Rois dans le Panthéon, & les Reines qui ont eu des enfans: celles qui n'en ont point eu sont dans ce caveau particulier. Nous devons aller dans peu de jours à l'Escorial, c'est le tems que le Roi y va. Mais il est si occupé de la jeune Reine, qu'il ne songe qu'à s'avancer vers la frontiere pour aller au devant d'elle. Dans tous les endroits où je vais, l'on me fait sonner bien haut qu'elle va être Reine de vingt-deux Roïaumes. Apparamment qu'il y en

a onze dans les Indes ; car je ne connois que la vieille & la nouvelle Castille, l'Arragon, Valence, Navarre, Murcie, Grenade, Andaloufie, Galice, Leon & les Isles de Majorques. Il y a dans ces lieux des endroits admirables, où il semble que le Ciel veuille répandre ses influences les plus favorables. Il y en a d'autres si steriles que l'on n'y voit ni bleds, ni herbes, ni vignes, ni fruits, ni prez, ni fontaines ; & l'on peut dire qu'il y en a plus de ceux-là que des autres. Mais généralement parlant, l'air y est bon & sain. Les chaleurs excessives en de certains endroits. Le froid & les vents insupportables en d'autres, quoique ce soit dans la même saison. On y trouve plusieurs rivieres ; mais ce qui est de plus singulier, c'est que les plus gros

ses ne sont pas navigables, particulièrement celle du Tage, du Guadiana, du Minho, du Duero, du Guadalquivir & de l'Ebre; soit les rochers, soit les chûtes d'eaux, les gouffres ou les détours, les bateaux ne peuvent aller dessus, & c'est une des plus grandes difficultez du commerce, & qui empêche davantage que l'on ne trouve les choses dont on a besoin dans les Villes; car si elles se pouvoient communiquer les unes aux autres, les dentées & les marchandises qui abondent en de certains endroits, & dont on manque dans d'autres, chacun se fourniroit de tout ce dont il a besoin à bon prix, au lieu que le port & les voitures par terre sont d'un si grand coust, qu'il faut se passer de tout ce dont on n'e pas en état de payer trois

fois plus qu'il ne vaut.

Entre plusieurs Villes qui dépendent du Roi d'Espagne, on compte, pour la beauté ou pour la richesse, Madrid, Seville, Grenade, Valence, Saragosse, Toledo, Vailladolid, Cordouë, Salamanque, Cadis, Naples, Milan, Messine, Palerme, Cagliari, Bruxelles, Anvers, Gand & Mons. Il y en a quantité d'autres qui ne laissent pas d'estre fort considerables, & la plûpart des Bourgs sont aussi gros que de petites Villes; mais on n'y voit point cette multitude de peuple qui fait la force des Rois; & plusieurs raisons en sont cause. Premièrement, lorsque le Roi Dom Fernand chassa les Mores de l'Espagne, & qu'il établit l'Inquisition, tant par le châtiement que l'on a exercé sur les Juifs, que par l'exil, il est mort

ou sorti de ce Royaume en peu de tems, plus de neuf cens mil personnes : outre cela les Indes en attirent beaucoup; les malheureux vont s'y enrichir, & quand ils sont riches, ils y demeurent pour jouir de leur bien & de la beauté du pais. On leve des Soldats Espagnols que l'on envoie en garnison dans les autres Villes de l'obéissance du Roi. Ces Soldats se marient & s'establissent dans les lieux où ils se trouvent, sans retourner dans celui où on les a pris. Ajoûtez à cela, que les Espagnoles ont peu d'enfans. Quand elles en ont trois, c'est beaucoup. Les Etrangers ne s'y viennent point établir comme ailleurs, parce qu'on ne les aime pas, & que les Espagnols se tiennent naturellement *recatados*, c'est-à-dire particuliers & resserrez entr'eux,

fans se vouloit communiquer avec les autres Nations , pour lesquelles ils ont de l'envie ou du mépris. De maniere qu'ayant examiné toutes les choses qui contribuënt à dépeupler les Etats du Roi Catholique, il y a encore lieu d'estre surpris d'y trouver autant de monde qu'il y en a.

Il croît peu de bled dans la Castille; on en fait venir de Sicile, de France & de Flandres. Et comment en viendroit-il, à moins que la Terre n'en voulust produire d'elle-même, comme dans le país de promesse? Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de la cultiver; & comme le moindre Païsan est persuadé qu'il est *Hidalgo*, c'est-à-dire Gentilhomme; que dans la moindre maisonnette il y a une histoire

Ff iij

apocriphe , composée depuis cent ans , qui se laisse pour tout heritage aux enfans & aux neveux du Villageois , & que dans cette histoire fabuleuse ils font tous entrer de l'ancienne Chevalerie , & du merveilleux , disant que leurs trisayeux , Dom Pedro & Dom Juan ont rendu tels & tels services à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* , ni à la *decendencia*. Voila comme ils en parlent , & ils souffrent plus aisément la faim & les autres necessitez de la vie , que de travailler , disent-ils , comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des Esclaves : de sorte que l'orgueil , secondé de la paresse , les empêche la plûpart d'ensemencer leurs terres , à moins qu'il ne vienne des Etrangers les cultiver : ce qui arrive touÿours par une conduite

particuliere de la Providence, & par le gain que ces Etrangers, plus laborieux & plus interefez, y trouvent : de sorte qu'un Paifan est affis dans fa chaise, lifant un vieux Roman, pendant que les autres travaillent pour lui, & tirent tout fon argent.

On n'y voit point d'avoine. Le foin y est rare : Les chevaux & les mules mangent de l'orge avec de la paille hachée. Les montagnes font dans les Royumes dont je vous ai parlé, d'une hauteur & d'une longueur fi prodigieufe, que je ne pense pas qu'il y ait aucun lieu au monde où il y en ait de pareilles. On en trouve de cent lieuës de long, qui s'entretiennent comme une chaîne, & qui, fans exageration, font plus élevées que les nuës. On les nomme *Sierras*, & l'on compte entre celles-là, les

montagnes des Pyrennées, de Grenade, des Asturies, d'Alcantara, la Sierra Morena, celle de Toledo, Doua, Molina & d'Albanera. Ces montagnes rendent les chemins si difficiles, que l'on n'y peut mener de charrettes, & l'on porte tout sur des mulets, dont la jambe est si sûre, qu'en deux cens lieues de chemin dans des rochers & dans des cailloux continuels, ils ne bronchent pas une seule fois.

On m'a montré des Patentes expédiées au nom du Roi d'Espagne: je n'ai jamais lû tant de Titres: les voici. Il prend la qualité de Roi d'Espagne, de Castille, de Leon, de Navarre, d'Arragon, de Grenade, de Toledo, de Valence, de Galice, de Seville, de Murcia, de Jaën, de Jerusalem, Naples, Sicile, Majorque, Minorque & Sardaigne,

des Indes Orientales & Occidentales, des Isles & Terre-Ferme de la mer Oceane, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, de Luxembourg, de Gueldre, de Milan; Comte de Haspurg, de Flandes, de Tirol & de Barcelone; Seigneur de Biscaye & de Molina; Marquis du saint Empire; Seigneur de Frise, de Saline, d'Utrecht, Malines, Overisel, Gronoinghen; Grand Seigneur de l'Asie & de l'Affrique. On m'a conté que François Premier s'en mocqua, lors qu'ayant reçu une Lettre de Charles-Quint, remplie de tous ces Titres fastueux, en lui faisant réponse, il n'en prit pas d'autres que Bourgeois de Paris & Seigneur de Gentilly.

On ne pousse pas les Etudes bien loin ici, & pour peu que l'on sçache, on tire parti de

tout, parce que l'esprit joint à un sérieux extérieur, les empêche de paroître embarrassés de leur propre ignorance. Lors qu'ils parlent, il semble toujours qu'ils sçavent plus qu'ils ne disent; & lorsqu'ils se taisent, il semble qu'ils soient assez sçavans pour résoudre les questions les plus difficiles: cependant il y a de fameuses Universitez en Espagne, entre lesquelles on compte Saragosse, Barcelone, Salamanque, Alcalá, Santiago, Grenade, Seville, Coimbre, Tarragone, Evora, Lisbonne, Madrid, Murcie, Majorque, Tolde, Lerida, Valence & Occa. Il y a peu de grands Predicateurs: il s'en trouve quelques-uns qui sont assez pathétiques; mais soit que ces Sermons soient bons ou mauvais, les Espagnols qui s'y trouvent s'y frappent la

poitrine de tems en tems, avec une ferveur extraordinaire, interrompant le Predicateur par des cris douloureux de componction. Je crois bien qu'il y en entre un peu; mais assurément beaucoup moins qu'ils n'en témoignent. Ils ne quittent point leurs épées, ni pour se Confesser, ni pour Communier. Ils disent qu'ils la portent pour defendre la Religion; & le matin devant que de la mettre, ils la baisent, & font le signe de la Croix avec. Ils ont une devotion & une confiance très-particuliere à la sainte Vierge. Il n'y a presque point d'homme qui n'en porte le Scapulaire, ou quelque Image en broderie qui aura touché quelques-unes de celles que l'on tient miraculeuses; & quoiqu'ils ne menent pas d'ailleurs une vie fort reguliere-

ils ne laissent pas de la prier comme celle qui les protege & les preserve des plus grands maux. Ils sont fort charitables, tant à cause du mérite que l'on s'acquiert par les aumônes, que par l'inclination naturelle qu'ils ont à donner, & la peine effective qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligez, soit par leur pauvreté, soit par quelque autre raison, de refuser ce qu'on leur demande. Ils ont encore la bonne qualité de ne point abandonner leurs amis pendant qu'ils sont malades. Leurs soins & leur empressement redoublent dans un tems où l'on a sans doute besoin de compagnie & de consolation: De maniere que des personnes qui ne se voyent point quatre fois en un an, se voyent tous les jours deux ou trois fois, dès qu'ils souffrent & qu'ils se de-

viennent nécessaires les uns aux autres. Mais lorsque l'on est guéri, on reprend la même forme de vie que l'on tenoit avant que d'estre malade.

Dom Frederic de Cardonne, dont je vous parle à present, ma chere Cousine, comme d'un homme de vôtre connoissance, est de retour. Il m'a apporté une Lettre de la belle Marquise de los Rios, qui est toujours une des plus jolies femmes du monde, & qui ne s'ennuye pas dans sa retraite. Il m'a dit aussi des nouvelles de Monsieur l'Archevêque de Burgos, dont le mérite est peu commun. Ajôûtant qu'il estoit revenu avec un Gentilhomme Espagnol qui lui avoit conté des choses fort extraordinaires : Entr'autres, que tous les Espagnols qui sont nez le Vendredi Saint, lorsqu'ils passent

devant un Cimetiere, & que l'on y a enterré des personnes qui ont esté tuées, ou bien que s'ils passent en quelque lieu où il se soit fait un meurtre, encore que celui qu'on a tué en ait esté ôté, ils ne laissent pas de le voir tout sanglant, & de la même maniere qu'il estoit lorsqu'il est mort, soit qu'ils l'ayent connu ou non. Ce qui est assurément une chose fort defagréable pour ceux à qui cela arrive; mais en recompense ils guerissent la peste de leur souffle, & ils ne la prennent point, quoiqu'ils soient avec des pestiferez. Bien des gens, disoit-il, étoient surpris que Philippes Quatrième portast sa teste si haute, & les yeux levez vers le Ciel, c'est qu'il estoit né le Vendredi S. & qu'estant encore jeune, il eut plusieurs fois l'apparition de ces personnes

personnes qui avoient esté tuées; de maniere qu'en ayant esté effrayé, il avoit pris l'habitude de baisser très-rarement la teste. Mais, dis-je à Dom Frederic, parloit-il serieusement, & comme d'une chose que tout le monde sçait sans la mettre en doute. Dom Fernand de Tolède entra dans ma chambre, comme je disois qu'il falloit le demander à quelqu'un digne de foi; il le lui demanda, il m'assûra qu'il en avoit toujours entendu parler de cette maniere; mais qu'il n'en voudroit pas estre caution. On dit encore, continua-t-il, qu'il y a de certaines gens qui tuënt un chien enragé en soufflant sur lui, & que ceux-là ont la vertu de se mettre dans le feu sans brûler. Cependant je n'en ai point vû qui ayent voulu s'y fier. Ils disent pour rai-

son qu'ils le pourroient bien faire; mais qu'il y auroit trop de vanité à vouloir se distinguer des autres hommes, par des faveurs du Ciel si particulieres. Pour moi, dis-je en riant, je crois que ces personnes-là ont plus de prudence que d'humilité: elles craignent, avec raison, la morsure du chien, & la chaleur d'un brasier. Je n'en suis pas moins persuadé que vous, Madame, reprit Dom Frederic, je n'ajoute gueres de foi aux choses surnaturelles. Je ne prétens pas vous les faire croire, dit Dom Fernand, quoique je ne trouve rien de plus extraordinaire en ceci, qu'en mil prodiges que l'on voit tous les jours. Trouvez-vous, par exemple, qu'il y ait moins lieu de s'étonner de ce Lac qui est proche de Guadalajara en Andaloufie, le-

quel pronostique les tempêtes prochaines, par des mugissemens horribles que l'on entend à plus de vingt mil pas ? Que dites vous de cét autre Lac que l'on trouve sur le sommet de la montagne de Clavijo dans le Comté de Roussillon , proche de Perpignan ? Il est extrêmement profond. Il y a des poissons d'une grandeur & d'une forme monstrueuse, & lors qu'on y jette une pierre, l'on en voit sortir, avec grand bruit, des vapeurs qui s'élevent en l'air, qui se convertissent en nuées, qui produisent des tempêtes horribles, avec des éclairs, des tonnerres & de la grêle. N'est-il pas vrai encore, continua-t-il, en s'adressant à Dom Frederic, que proche le Château de Garcimanos, dans une caverne que l'on nomme la Judée, joignant le

pont de Talayredas, on voit une fontaine dont l'eau se gele en tombant, & s'endurcit de maniere, qu'il s'en fait une pierre dure, que l'on ne casse qu'avec beaucoup de peine, & qui sert à bâtir les plus belles maisons de ce pais-là? Vous avez bien des exemples, dit Dom Frederic, & si vous voulez, je vais vous en fournir quelques autres qui vous serviront au besoin. Souvenez-vous de la montagne de Monrayo en Arragon: si les brebis y paissent avant que le Soleil soit levé, elles meurent, si elles sont malades, & qu'elles y paissent après qu'il est levé, elles guerissent. N'oubliez pas non plus cette fontaine de l'Isle de Cadis, qui sèche lorsque la mer est haute, & qui coule quand la mer est basse. Vous ne serez pas le seul, dis-je en

l'interrompant, qui secondera Dom Fernand dans son entreprise; je veux bien lui dire, que dans cette même Isle de Cadix, il y a une plante qui se fane au moment que le Soleil paroist, & qui reverdit lorsque la nuit vient. Ah! la jolie plante, s'écria Dom Fernand en riant! Je ne veux qu'elle pour me vanger de toutes les railleries que vous me faites depuis une heure. Je vous declare une guerre ouverte sur cette plante, & si vous ne la faites venir de Cadix, je sçai bien ce que j'en croirai. L'enjoüement de ce Cavalier nous fit passer une fort agréable soirée: mais nous fûmes interrompus par ma parente, qui revenoit de la Ville, & qui avoit passé une partie du jour chez son Avocat qui estoit à l'extrémité. Il est fort vieux & très-habile

homme dans sa profession. Elle nous conta que tous ses enfans étoient autour de son lit, & que la seule chose qu'il leur recommanda, ce fut de garder la gravité, puis en les benissant, il leur dit : Quel plus grand bien puis-je vous souhaiter, mes chers enfans, sinon de passer vôtre vie à Madrid, & de ne quitter ce Paradis terrestre que pour aller au Ciel. Cela peut faire voir, continua-t-elle, la prévention que les Espagnols ont sur Madrid, & sur la félicité dont on jouit dans cette Cour. Pour moi, dis-je en l'interrompant, je suis persuadée qu'il entre beaucoup de vanité dans le goût qu'ils ont pour leur patrie; & dans le fonds ils ont trop d'esprit pour ne pas connoître qu'il est bien des pais plus agréables. N'est-il pas vrai, dis-je, en

m'adressant à Dom Fernand, que si vous ne parlez pas comme moi, vous pensez de même ? Ce que je pense, dit-il en riant, ne porte point de consequence pour les autres ; car depuis mon retour, tout le monde me reproche que je ne suis plus Espagnol : & il est certain que l'on est si infatué des délices & des charmes de Madrid, que pour n'avoir pas lieu de le quitter en aucun tems de l'année, personne ne s'est avisé de faire bâtir de jolies maisons à la campagne pour s'y retirer quelquefois ; de maniere que tous les environs de la Ville qui devoient estre remplis de beaux jardins & de Châteaux magnifiques, sont semblables à des petits deserts, & cela est cause aussi que l'Esté comme l'Hyver, la Ville est toujours également peuplée. Ma parente

dit là-dessus, qu'elle vouloit m^e mener à l'Escorial, & que la partie estoit faite avec les Marquis^s de Palacios & de la Rosa, pour y aller dans deux jours. Madame vôtre mere vous en a mis, ajouta-t-elle, en parlant à Dom Fernand, & moi j'en ai mis Dom Frederic. Ils lui dirent l'un & l'autre, que ce seroit avec beaucoup de joye qu'ils feroient ce petit voyage. En effet nous allâmes le lendemain chez la Reine-mere lui baiser les mains, & lui demander ses ordres pour l'Escorial. C'est l'ordinaire, quand on sort de Madrid, de voir la Reine auparavant. Nous ne l'avions pas vûe depuis son retour. Elle paroïssoit plus gaye qu'à Toledé: elle nous dit qu'elle ne pensoit pas revenir si-tôt à Madrid, & qu'il lui sembloit à present qu'elle

elle n'en estoit jamais sortie. On lui amena une géanne qui venoit des Indes : dès qu'elle la vit, elle la fit retirer, parce qu'elle lui faisoit peur. Ses Dames voulurent faire danser ce colosse qui tenoit sur chacune de ses mains, en dansant, deux naines qui jouoient des castagnettes & du tambour de Basque. Tout cela estoit d'une laideur achevée. Ma parente remarqua dans l'Appartement de la Reine-mère, beaucoup choses qui venoient de Dom Juan : entr'autres une pendule admirable, toute garnie de diamans. Il l'a faite en partie son heritiere, apparamment que ç'a esté pour lui témoigner son regret de l'avoir tant tourmentée.

La partie de l'Escorial s'est faite avec tous les agrémens possibles. L'envie de vous en

entretenir m'a empêché de vous envoyer ma Lettre, que j'avois commencée avant que d'y aller. Les mêmes Dames qui vinrent à Aranjues & à Tolède, ont esté bien aises de profiter de la belle saison pour se promener un peu, & nous fûmes d'abord au Pardo, qui est une Maison Royale. Le bâtiment en est assez beau, comme tous les autres d'Espagne, c'est-à-dire, un quarré de quatre corps de logis, séparés par de grandes galeries de communication, lesquelles sont soutenues par des colonnes. Les meubles n'y sont pas magnifiques, mais il y a de bons Tableaux, entr'autres, ceux de tous les Rois d'Espagne habillez d'une maniere singuliere.

On nous montra un petit cabinet que le feu Roi ap-

pelloit son favori, parce qu'il y voyoit quelquefois ses maîtresses; & ce Prince si froid & si sérieux en apparence, que l'on ne le voyoit jamais rire, estoit en effet le plus galant & le plus tendre de tous les hommes. Il y a là un grand jardin assez bien entretenu, & un parc d'une étendue considérable, où le Roi va souvent à la Chasse. Nous fûmes ensuite à un Convent de Capucins, qui est au sommet d'une montagne. C'est un lieu d'une grande devotion, à cause d'un Crucifix détaché de sa Croix, qui fait souvent des miracles. Après y avoir fait nos prieres, nous descendîmes de l'autre côté de la montagne, dans un Hermitage où il y avoit un reclus qui ne voulut ni nous voir ni nous parler; mais il jeta un billet par sa petite grille, dans lequel nous

trouvâmes écrit qu'il nous recommanderoit à Dieu. Nous étions toutes extrêmement lassées, car il avoit falu monter la montagne à pied, & il faisoit très-chaud. Nous apperçûmes dans le fonds du valon une petite maisonnette au bord d'un ruisseau qui couloit entre des saules. Nous tournâmes de ce côté-là, & nous en étions encore assez loin, lorsque nous vîmes une femme & un homme fort propres qui se leverent brusquement du pied d'un arbre où ils estoient assis, & entrerent dans cette maison dont ils fermerent la porte avec la même diligence, que s'ils nous avoient pris pour des voleurs. Mais c'estoit sans doute la crainte d'estre reconnus, qui leur faisoit prendre cette précaution. Nous vinsmes dans le lieu qu'ils venoient de

quitter, & nous étant assis sur l'herbe, nous mangâmes des fruits que nous avions fait apporter. C'estoit si proche de la petite maison, que l'on pouvoit nous voir des fenêtrés. Il en sortit une payfanne fort jolie, qui vint à nous, tenant une petite corbeille de jonc-marin; elle se mit à genoux devant nous, & nous demanda des fruits de nôtre collation pour une personne qui estoit grosse, & qui mourroit si nous lui en refusions. Aussi-tost nous lui envoyâmes les plus beaux. Un moment après, la jeune fille revint avec une tabatiere d'or, & nous dit que la Señora de la casita, c'est-à-dire, la Dame de la petite maison, nous prioit de prendre de son tabac, en reconnoissance de la grace que nous lui avions faite. C'est la mode ici

de presenter du tabac, quand on veut témoigner de l'amitié. Nous demeurâmes si longtems au bord de l'eau, que nous fîmes resolution de n'aller pas plus loin que la çarçuela, qui est encore une Maison du Roi, moins belle que le Pardo, & tellement negligée, que l'on n'y trouve rien de recommandable que les eaux. Nous y couchâmes assez mal, quoique ce fût dans les lits mêmes de sa Majesté, & nous ne fîmes jamais mieux que d'y porter tout ce qu'il falloit pour nôtre souper. Nous entrâmes ensuite dans les jardins qui sont en mauvais ordre. Les fontaines jettent jour & nuit. Les eaux y sont si belles & si abondantes, que pour peu qu'on le voulust, il n'y auroit pas de lieu au monde plus propres à faire un séjour agréable. Ce n'est pas la

coûtume en ce país depuis le Roi
 jusqu'aux particuliers, d'entre-
 tenir plusieurs maisons de cam-
 pagne. Ils les laissent perir fau-
 te d'y faire quelques petites re-
 parations. Nos lits estoient si
 mauvais, que nous n'eûmes pas
 de peine à les quitter le lende-
 main de bonne heure, afin d'al-
 ler à l'Escorial. Nous passâmes
 par Monareco, où commencent
 les bois, & un peu plus loin le
 parc du Convent de l'Escorial;
 car c'en est un en effet que Phi-
 lippe II. a bâti dans les monta-
 gnes pour y trouver plus aisé-
 ment la pierre dont il avoit be-
 soin. Il en a fallu une quantité
 si prodigieuse, que l'on ne peut
 le comprendre sans le voir, &
 c'est un des grands bâtimens que
 nous ayons en Europe. Nous y
 arrivâmes par une très-longue

allée d'ormes , plantée de quatre rangs d'arbres. Le portail est magnifique , orné de plusieurs colonnes de marbre, élevées les unes au dessus des autres , jusques à une figure de saint Laurent qui est au haut. Les Armes du Roi sont là gravées sur une pierre de foudre que l'on apporta d'Arrabie , & il coûta soixante mil écus pour les faire graver dessus. Il est aisé de croire qu'ayant fait une dépense si considérable , pour une chose si peu nécessaire, l'on n'a pas épargné celles qui pouvoient estre utiles pour contribuer à la beauté de ce lieu. C'est un grand bâtiment carré ; mais par de-là le carré on trouve une longueur qui sert aux bâtimens de l'entrée, & représente, en cette sorte, un gril qui servit au supplice de saint Lau-

rent, Patron du Monastere. L'ordre est Dorique & fort simple. Le quarré se divise par le milieu, & une des divisions qui regarde l'Orient se partage de chaque côté en quatre autres moins quarréz, qui sont quatre Cloîtres bâtis selon l'ordre Dorique : qui en voit un, voit tous les autres. Le bâtiment n'a rien de surprenant, ni dans le dessin, ni dans l'Architecture. Ce qu'il y a de beau, est la masse du bâtiment, qui est de trois cens quatre-vingts pas d'un homme en quarré. Car outre ces quatre Cloîtres, dont j'ai parlé, l'autre partie du quarré, subdivisée en deux, forme deux autres bâtimens. L'un est le quartier du Roi; & l'autre est le College, parce qu'il y a là-dedans quantité de pensionnaires, auxquels le Roi donne pension

pour étudier. Les Religieux qui l'habitent sont Hieronimites. Cét Ordre est inconnu en France, & il a esté aboli en Italie, parce qu'un Hieronimite attenta à Milan sur la vie de saint Charles Borromée : mais il ne le blessa point, encore qu'il eût tiré sur lui, & que les balles eussent percé tous ses habits Pontificaux. Cét Ordre ne laisse pas d'estre ici en grand credit. Il y a trois cens Religieux dans le Convent de l'Escorial. Ils vivent à peu près comme les Chartreux : Ils parlent peu, prient beaucoup ; & les femmes n'entrent point dans leur Eglise. Outre cela, ils doivent étudier & prêcher.

Ce qui rend encore ce bâtiment considerable, c'est la nature de la pierre que l'on y a employée. On l'a tirée des car-

rières voisines. Sa couleur est grisâtre. Elle résiste à toutes les injures de l'air. Elle ne se salit point, & conserve toujours la couleur qu'elle a apportée à sa naissance. Philippe II. fut vingt-deux ans à le bâtir; il en jouit treize, & y mourut. Cet édifice lui coûta six millions d'or. Philippe IV. y ajouta le Panthéon, c'est à dire un Mausolée à la façon du Panthéon de Rome, pratiqué sous le grand Autel de l'Eglise, tout de marbre, de jaspe & de porphyre, où sont enchâssés dans les murailles vingt-six tombeaux magnifiques. On descend par un degré de jaspe. Je me figurois entrer dans quelqu'un de ces lieux enchantez dont parlent les Romains & les Livres de Chevalerie. Le Tabernacle, l'architecture de la table d'Autel, les degrez par où

on y monte, le Ciboire fait d'une seule pierre d'agate, sont autant de miracles. Les richesses en pierreries & en or, ne sont pas croïables. Une seule armoire de Reliques (car il y en a quatre dans quatre Chapelles de l'Eglise) surpasse de beaucoup le trésor de S. Marc de Venise. Les ornemens de l'Eglise sont brodez de perles & de pierreries. Les Calices & les Vases sont de pierres precieuses. Les Chandeliers & les Lampes de pur or. Il y a quarante Chapelles & autant d'Autels, où l'on met tous les jours quarante divers paremens. Le devant du grand Autel est composé de quatre ordres de colonnes de jaspe, & l'on monte à l'Autel par dix-sept marches de porphyre. Le Tabernacle est enrichi de plusieurs colonnes d'agate, & de plusieurs belles

figures de métal & de cristal de roche. On ne voit au Tabernacle qu'or, lapis & pierres si transparentes, que l'on voit au travers le S. Sacrement. Il est dans un vaisseau d'agate. On estime ce Tabernacle un million d'écus. Il y a sept chœurs d'Orgues. Les chaires du Chœur sont de bois rare; il vient des Indes, admirablement bien travaillé sur le modèle de celles de S. Dominique de Bologne. Les Cloîtres du Monastere sont parfaitement beaux. Il y a au milieu un jardin de fleurs, & une Chapelle ouverte des quatre côtes, dont la voûte est soutenue de colonnes de porphyre, entre lesquelles il y a des niches où sont les quatre Evangelistes avec l'Ange & les animaux de marbre blanc plus hauts que nature, qui jettent des torrens d'eau

dans des bassins de marbre. La Chapelle est voûtée d'une fort belle architecture, pavée de marbre blanc & noir. Il y a plusieurs tableaux d'un prix incalculable, & dans le Chapitre qui est très-grand, outre des tableaux excellens, on y voit deux bas-reliefs d'agate, chacun d'un pied & demi, qui sont hors de prix. Pour l'Eglise, elle n'a rien d'extraordinaire dans sa structure. Elle est plus grande, mais de la façon de celle des Jésuites de la rue Saint Antoine, excepté qu'elle est comme la maison d'ordre Dorique. Bramante fameux Architecte d'Italie, donna le dessin de l'Escorial. Les Appartemens du Roi & de la Reine n'ont rien de fort magnifique. Mais Philippe II. regardoit cette maison comme un lieu d'oraison & de retraite; & ce qu'il

a voulu embellir davantage, c'est l'Eglise & la Biblioteque. Le Titien fameux Peintre, & plusieurs autres encore, ont épuisé leur Art pour bien peindre les cinq galleries de la Biblioteque. Elles sont admirables tant par les peintures que par cent mil volumes, sans compter les originaux manuscrits de plusieurs Saints Peres & Docteurs de l'Eglise, qui sont tous fort bien reliez & dorez. Vous jugerez aisément de la grandeur de l'Escorial, quand je vous aurai dit qu'il y a dix-sept Cloîtres, vingt-deux courts, onze mil fenestres, plus de huit cens colonnes, & un nombre infini de salles & de chambres. Peu après la mort de Philippe III. on ôta aux Religieux de l'Escorial, une Terre que le feu Roi leur avoit donnée, nommée *Campillo*, qui vaut

dix-huit mil écus de rente, & cela en vertu de la clause de son testament, par laquelle il revoquoit les dons immenses qu'il avoit faits pendant sa vie.

Le Duc de Bragance estant à la Cour de Philippe II. le Roi voulut qu'on le menât à l'Escorial pour voir ce superbe édifice. Et comme celui qui avoit charge de le montrer lui eut dit qu'il avoit esté bâti pour accomplir le vœu qu'avoit fait Philippe II. à la bataille de S. Quentin; le Duc repartit fort spirituellement: *Celui qui faisoit un si grand vœu devoit avoir grand peur.* En vous parlant de Philippe II. je me souviens qu'on m'a dit que Charle-Quint lui recommanda de conserver les trois clefs d'Espagne. C'étoit la Goulette en Afrique, Fleetingue en Zelande, & Cadix en Espagne.

Espagne. Les Turcs ont pris la Goulette. Les Hollandois Flesingue. Les Anglois Cadix. Mais le Roi d'Espagne n'a pas esté longtems sans recouvrer cette derniere Place.

L'Escorial est bâti sur la pente de quelques rochers dans un lieu desert, sterile, environné de montagnes. Le Village est au bas, où il y a peu de maisons. Il y fait presque toujours froid. C'est une chose prodigieuse que l'étenduë des jardins & du parc. On y trouve des bois, des plaines, une grande maison au milieu où logent les Gardes-chasse. Tout y est rempli de bêtes fauves & de gibier. Après avoir vû un lieu si digne de nôtre admiration, nous en partîmes tous ensemble, & côme nous avions passé par les Maisons Royales du *Pardo* & de la *çarçuela*, nous re-

vinmes par les montagnes, dont le chemin est plus court, mais plus difficile. Nous passâmes par Colmenar, & cottoyant la petite riviere de *Guadarama*, nous nous rendîmes par *Rozas* & *Aravaca* à Madrid, où nous apprîmes que la Maison de la Reine alloit partir pour l'aller attendre sur la frontiere. Nous fûmes aussi-tôt au Palais pour dire adieu à la Duchesse de Terranova & aux autres Dames. Le Roi les avoit toutes fait monter à cheval pour voir de quelle maniere elles seroient le jour de l'entrée. Les portes & les jardins estoient soigneusement gardez à cause de cela, & il ne falloit pas qu'aucun homme y entraist. Les jeunes Dames du Palais avoient assez bonne grace; mais, bon Dieu! quelles figures que la Duchesse de Terranova

nova & Doña Maria d'Alarcon,
 Gouvernantes des Filles de la
 Reine. Elles estoient chacune
 sur une n.ule toute frisée & fer-
 rée d'argent avec une grande
 housse de velours noir, sembla-
 ble à celles que les Medecins
 mettent sur leurs chevaux à Pa-
 ris. Ces Dames vêtues en veu-
 ves, dont je vous ai fait la des-
 cription, fort vieilles, très-lai-
 des, l'air severe & imperieux,
 avoient un grand chapeau rata-
 ché avec des cordons sous le
 menton; & vingt Gentilshom-
 mes qui estoient à pied autour
 d'elles, les tenoient de peur
 qu'elles ne se laissassent tomber.
 Elles n'eussent jamais souffert
 qu'ils les eussent touchées ainsi,
 sans qu'elles apprehendoient de
 se casser le cou. Car vous scau-
 rez, ma chere Cousine, qu'en-
 core que les Dames ayent deux

Escuyers, & qu'ils aillent avec elles par tout où elles vont, ils ne leur donnent jamais la main. Ils marchent à leurs côtez & leur presentent les coudes enveloppez dans leurs manteaux, ce qui fait paroître leurs bras monstrueusement gros. Les Dames n'en aprochent point; mais bien davantage, si la Reine en marchant venoit à tomber, & qu'elle n'eût pas ses Dames auprès d'elle pour la relever, quand il y auroit cent Gentilshommes, elle prendroit la peine de se relever toute seule, ou de rester par terre tout le jour, plutôt qu'on osât la relever.

Nous passâmes une partie de l'après midi à voir ces Dames: l'équipage qu'elles ont mené est fort magnifique, mais mediocrement bien entendu. La Duchesse de Terra-nova seule a six

litieres de velours de differentes couleurs en broderie , & quarante mulets dont les houffes font auffi riches que j'en aie jamais vû. Vous n'aurez pas de mes nouvelles , ma chere Cousine , que la Reine ne soit ici. Pendant que le Roi ira au devant d'elle , & que toute la Cour va s'absenter, ma parente veut aller en Andalousie où elle a quelques affaires. Je pourrai vous envoyer une petite relation de nostre voyage , si vous m'assurez que ce soit un plaisir pour vous. Je vous embrasse de de tout mon cœur.

Ce 30. Septembre.



QUINZIE'ME LETTRE.

TOUTE la Cour est de retour, & vous verrez dans mes Memoires, ma chere Cousine, les particularitez du voyage de la Reine. Je la vis arriver avec le Roy dans un même Carosse, dont les rideaux estoient tout ouverts. Elle estoit vêtue à l'Espagnole, & je ne la trouvai pas moins bien dans cet habit, que dans le sien à la Françoisse : Mais le Roy s'estoit habillé à la *Schomberg*; c'est l'habit de campagne des Espagnols, & c'est estre vêtu presque à la Françoisse. J'ai entendu raconter la surprise de la Reine, lorsqu'elle eut l'honneur de le voir la premiere fois. Il avoit un just'aucorps fort court

& fort large, de bouracan gris, des chausses de velours, des bas de *pelo* (c'est de la soye éctruë que l'on travaille si lâche, que l'on voit la chaussette au travers) cela est fin comme les cheveux, & le Roy veut les chauffer tout d'un coup, bien qu'ils soient fort justes, de sorte qu'il en rompt quelquefois jusqu'à vingt paires. Il avoit une fort belle cravatte que la Reine lui avoit envoyée; mais elle estoit attachée un peu trop lâche.

Ses cheveux estoient derrière ses oreilles, & il portoit un chapeau gris blanc. Ils firent tout le voyage, qui estoit assez long, teste à teste dans un grand carosse, ne pouvant guère se faire entendre que par quelques actions; car le Roi ne sçait point du tout le François, & la Reine parloit peu la Langue Es-

pagnole. En arrivant à Madrid, ils allerent entendre le *Te Deum* à Nôtre-Dame *d'Atocha*, suivis de toutes les personnes de qualité, & de tout le peuple, qui pouſſoit de grands cris de joye. Enſuite leurs Majeſtez furent au Buen-Retiro, parce que les appartemens du Palais n'eſtoient pas encore preparez, & qu'il falloit que la Reine attendit le tems de ſon entrée pour y aller demeurer. Ce tems a dû lui paroître bien long, car elle ne voyoit perſonne que la *Camarrera mayor* & ſes Dames. On lui fait mener une vie ſi contrainte, qu'il faut avoir tout l'eſprit & toute la douceur qu'elle a, pour la ſupporter : Elle n'a pas même la liberté de voir l'Ambaſſadeur de France ; enfin c'eſt une gêne continuëlle. Cependant toutes les Dames Eſpagnoles l'aiment chere-

cherement, & la plaignent entr'elles.

J'estois il y a quelque tems chez la Comtesse de Villambrosa avec grande compagnie. La Marquise de la Fuente y vint, & comme elles sont fort superstitieuses en ce pais-ci, elle leur dit toute effraïée, qu'elle s'estoit trouvée chez la Reine, qui se regardant dans un grand miroir avoit appuyé sa main dessus, le touchant fort legerement, & que la glace s'estoit fendue depuis le haut jusqu'en bas; que la Reine avoit regardé cela sans s'en é-mouvoir, & qu'elle avoit même ri de la consternation de toutes les Dames qui estoient auprès d'elle, leur disant qu'il y avoit de la foiblesse à s'arrêter sur des choses qui pouvoient avoir des causes naturelles. Elles raisonnèrent longtems là-dessus, & di-

rent en soupirant, que leur Reine ne vivroit pas longtems. —

Elle nous dit aussi, que la Reine avoit esté bien plus émue de l'incivilité de la *Camareira mayor*, qui voyant quelques-uns de ses cheveux mal arrangez sur son front, avoit craché dans ses mains pour les unir; surquoy la Reine lui avoit arrêté le bras, disant d'un air de Souveraine, que la meilleure essence n'y estoit pas trop bonne, & prenant son mouchoir, qu'elle s'estoit longtems frotté les cheveux à l'endroit où cette vicille les avoit si mal proprement mouillez. Il n'est pas extraordinaire ici de se mouiller la teste pour se polir & s'unir les cheveux. La premiere fois que je me suis coëffée à l'Espagnole, une des femmes de ma Parente entreprit ce beau chef-d'œuvre, elle fut trois heures à me tirer et

la test-, & voyant que mes cheveux estoient toujours naturellement frisez, sans m'en rien dire elle trempa deux grosses éponges dans un bassin plein d'eau, & elle me baptisa si bien, que j'enfus enrhumée plus d'un mois.

Mais pour en revenir à la Reine, c'est une chose digne de pitié, que le procedé qu'a cette vieille *Camara* avec elle. Je sçai qu'elle ne souffre pasqu'elle ait un seul cheveu frisé, ni qu'elle approche des fenêtrés de sa chambre, ni qu'elle parle à personne: Cependant le Roi aime la Reine de tout son cœur; il mange ordinairement avec elle, & sans aucune ceremonie: De sorte que fort souvent, quand les Filles d'honneur mettent le couvert, le Roi & la Reine leur aident pour se divertir; l'un apporte la nappe, & l'autre

les serviettes : La Reine se fait accommoder à manger à la manière de France, & le Roi à celle d'Espagne. C'est une cuisiniere qui apprête tout ce qui est pour sa bouche ; la Reine tâche de l'accoutumer aux ragoûts qu'on lui sert, mais il n'en veut point. Ne croyez pas au reste que leurs Majestez soient environnées de personnes de la Cour, quand elles dînent ; il y a tout au plus quelques Dames du Palais, des menins, quantité de naines & de nains.

La Reine fit son entrée le 13 de Janvier. Après que toutes les avenues du grand chemin qui conduit au Buen-Retiro, furent fermées, & défenses faites aux Carolles d'y entrer, on fit construire un Arc de triomphe où estoit le portrait de la Reine. Cette porte estoit ornée de di-

vers festons de peintures & d'emblèmes : Elle avoit esté mise sur le chemin par où la Reine devoit passer pour entrer à Madrid, & pour y arriver. Il y avoit des deux costez une espeece de galerie avec des enfoncemens, dans lesquels estoient les Armes des divers Royaumes de la domination d'Espagne, attachées les unes aux autres par des colonnes qui souvenoient des statues dorées, lesquelles presentoit chacune des couronnes & des inscriptions qui se rapportoient à ces Royaumes.

Cette galerie estoit continuée jusqu'à la porte triomphale du grand chemin, qui estoit très-riche, & ornée de diverses statues ; & quatre belles & jeunes Filles vétuës en Nymphes y attendoient la Reine, tenant des fleurs dans des corbeilles pour

en faire une jonchée à son passage. A peine avoit-on passé cette porte, que l'on découvroit la seconde; & ainsi on les voyoit routes de fort loin les unes après les autres. Celle-ci estoit ornée du Conseil du Roi, de celui de l'Inquisition, des Conseils des Indes, d'Arragon, d'Etat, d'Italie, de Flandre, & d'autres lieux, sous la figure d'autant de statues dorées. Celle de la Justice estoit plus élevée que les autres. On trouvoit un peu plus loin le siecle d'or accompagné de la Loi, de la Recompense, de la Protection & du Châtiment. Le Temple de la Foi estoit représenté dans un Tableau, l'Honneur & la Fidélité en ouvroient la porte, & la Joye en sortoit pour aller recevoir la nouvelle Reine. On voyoit encore un Tableau qui representoit l'accueil que fit

Salomon à la Reine de Saba, & Debora dans un autre qui donnoit des Loix à son Peuple. Il y avoit aussi les statuës de Cérés, Astrée, l'Union, la Vertu, la Vie, la Seureté, le Temps, la Terre, la Tranquilité, la Paix, la Grandeur, le Repos, Themis, & la Liberalité. Parmi diverses peintures je remarquai Enée lorsqu'il voulut descendre aux Enfers: Cerbere attaché par la Sibyle; les Champs Elisées où Anchise fit voir à son fils ceux qui viendroient après lui de sa posterité. Le reste estoit rempli d'un nombre innombrable de hieroglyphes. La Reine s'arrêta vers la troisième porte à un fort beau parterre qui estoit dans son chemin, avec des cascades, des grottes, des fontaines & des statuës de marbre blanc. Rien n'estoit plus agreable que ce Jar-

din. C'estoit les Religieux de S. François de Paule qui l'avoient fait. La quatrième porte estoit au milieu de la Place appellée *del Sol* : Elle n'estoit pas moins brillante que les autres, d'or & de peintures, de statues & de devises.

La rue des Pelletiers estoit remplie d'Animaux, dont les peaux estoient si bien accomodées, qu'il n'y avoit personne qui n'eût crû que c'estoit des Tigres, des Lions, des Ours & des Pantheres en vie. La cinquième porte, qui estoit celle de Guadalajara, avoit ses beautez particulieres; & ensuite la Reine entra dans la rue des Orfévres. Elle estoit bordée de grands Anges d'argent pur. On y voyoit plusieurs boucliers d'or, sur lesquels estoient les noms du Roi & de la Reine, avec leurs armes

formées de perles, de rubis, de diamans, d'émeraudes & d'autres pierreries si belles & si riches, que les connoisseurs disent qu'il y en avoit pour plus de douze millions. On voyoit un Amphiteâtre dans la *Plaza mayor*, chargé de statues, & orné de peintures. La dernière porte estoit proche de-là. Au milieu de la première face du Palais de la Reine-Mere, on voyoit Apollon, toutes les Muses, le portrait du Roi & de la Reine à cheval, & plusieurs autres choses que je n'ai pas assez bien remarquées pour vous en parler. La cour du Palais estoit entourée de jeunes hommes & de jeunes filles, qui representoient les fleuves & les rivières d'Espagne. Ils estoient couronnez de roseaux & de lys d'étang, avec des vases renversez, & le reste de leurs habits

estoit convenable. Ils vinrent complimenter la Reine en Latin & en Espagnol. Deux châteaux de feux d'artifice estoient aussi élevez dans cette court. Tout le Palais estoit tendu des plus belles Tapisseries de la Couronne ; & il ny a guère de lieu au monde où l'on en voye de plus belles. Deux chars remplis de Musiciens , alloient devant sa Majesté.

Les Magistrats de la Ville estoient sortis du lieu de leur assemblée en habits de ceremonie. C'estoient des robes de brocard brodées d'or, des petits chapeaux retroussés chargez de plumes, & ils estoient montez sur de très beaux chevaux. Ils vinrent presenter les clefs de la Ville à la Reine, & la recevoit sous un dais. Le Roi & la Reine-Mere allerent dans un Carosse

tout ouvert, afin que le Peuple pût les voir, chez la Comtesse d'Ognate, où ils virent arriver la Reine.

Six Trompettes en habits blancs & rouges, accompagnez des Timbales de la Ville, montez sur de beaux chevaux, dont les houffes estoient de velours noir, marchoient devant l'Alcalde de la Cour. Les Chevaliers des trois Ordres militaires, qui sont S. Jacques, Calatrava & Alcantara, suivoient avec des manteaux tous brodez d'or, & leurs chapeaux couverts de plumes. On voyoit après eux les *Titulados* de Castille, & les Officiers de la Maison du Roi. Ils avoient des bottes blanches, & il n'y en avoit guère qui ne fussent Grands d'Espagne. Leurs chapeaux estoient garnis de diamans & de perles, & leur ma-

gnificence paroiffoit en tout. Leurs chevaux eftoient admirables ; chacun avoit un grand nombre de livrées, & les habits des laquais eftoient de brocards d'or & d'argent, mêlé de couleur ; ce qui faifoit un fort bel effet.

La Reine eftoit montée fur un beau Cheval d'Andaloufie, que le Marquis de Villa-Mayna fon premier Ecuyer conduifoit par le frein. Son habit eftoit fi couvert de broderie que l'on n'en voyoit pas l'étoffe : Elle avoit un chapeau garni de quelques plumes, avec la perle appelée la *regrina*, qui eft auffi groffe qu'une petite poire, & d'une valeur inestimable. Ses cheveux eftoient tous épars fur fes épaules, & de travers fur fon front ; la gorge un peu découverte, & un petit vertugadin. Elle avoit au doigt le

grand diamant du Roi, que l'on pretend estre un des plus beaux qui soit en Europe; mais la bonne grace de la Reine, & ses charmes brilloient bien plus que toutes les pierreries dont elle estoit parée. Derriere elle, & hors du Dais, marchoit la Duchesse de Terra Nova vêtue en Ducña, & Dona Laura Maria de Alarcon Gouvernante des Filles de la Reine: Elles estoient chacune sur une mule. Immédiatement après elles, les Filles de la Reine au nombre de huit, toutes couvertes de diamans & de broderie, paroissoient montées sur de beaux chevaux, & à côté de chacune il y avoit deux hommes de la Cour. Les Carosses de la Reine alloient ensuite, & la Garde de la *Lancilla* fermoit la marche. Elle s'arrêta devant la maison de la Comtesse d'O-

gnate, pour saluër le Roi & la Reine-Mere : Elle vint descendre à Sainte Marie, où le Cardinal Portocarero Archevêque de Tolde, l'attendoit ; & le *Te Deum* commença aussi-tôt. Dès qu'il fut fini, elle remonta à cheval pour aller au Palais : Elle y fut receuë par le Roi & la Reine-Mere ; le Roi lui aida à descendre de cheval, & la Reine-Mere la prenant par la main, la conduisit à son appartement, où toutes les Dames l'attendoient, & se jetterent à ses pieds pour lui baiser respectueusement la main.

Pendant que je suis sur le chapitre du Palais, je dois vous dire, ma chere Cousine, que j'ai appris qu'il y a de certaines regles établies chez le Roi, que l'on suit depuis plus d'un siecle, sans s'en éloigner en aucune maniere.

On les appelle les étiquettes du Palais : Elles portent que les Reines d'Espagne se coucheront à dix heures l'Été, & à neuf l'Hyver. Au commencement que la Reine fut arrivée, elle ne faisoit point de reflexion à l'heure marquée, & il lui sembloit que celle de son coucher devoit estre réglée par l'envie qu'elle auroit de dormir ; mais aussi il arrivoit souvent, qu'elle soupait encore, que sans lui rien dire, ses femmes commençoient à la décoëffer ; d'autres la déchaussaient pardeffous la table, & on la faisoit coucher d'une vitesse qui la surprénoit fort.

Les Rois d'Espagne couchent dans leur appartement, & les Reines dans le leur : Mais celui-ci aime trop la Reine pour avoir voulu se separer d'elle. Voici comme il est marqué dans l'éti-

quette que le Roi doit estre lors qu'il vient la nuit de sa chambre dans celle de la Reine; il a ses souliers mis en pantoufle (car on ne fait point ici de mules) son manteau noir sur ses épaules, au lieu d'une robe de chambre dont personne ne se sert à Madrid; son broquel passé dans son bras (c'est une espece de bouclier dont je vous ai déjà parlé dans quelqu'une de mes Lettres) sa bouteille passée dans l'autre avec un cordon: cette bouteille au moins n'est pas pour boire, elle sert à un usage tout opposé que vous devinerez. Avec tout cela le Roi a encore sa grande épée dans l'une de ses mains, & la lanterne fourde dans l'autre. Il faut qu'il aille ainsi tout seul dans la chambre de la Reine.

Il y a une autre étiquette,

c'est qu'après que le Roi a eu une Maîtresse, s'il vient à la quitter, il faut qu'elle se fasse Religieuse, comme je vous l'ai déjà écrit; & l'on m'a conté que le feu Roi étant amoureux d'une Dame du Palais, il fut un soir frapper doucement à la porte de sa chambre. Comme elle comprit que c'estoit lui, elle ne voulut pas lui ouvrir, & elle se contenta de lui dire au travers de la porte, *Baya baya con Dios, no quiero ser Monja*; c'est à dire, Allez, allez, Dieu vous conduise, je n'ai pas envie d'estre Religieuse.

Il est encore marqué que le Roi donnera quatre pistoles à sa Maîtresse toutes les fois qu'il en recevra quelque faveur. Vous voyez que ce n'est pas pour ruiner son Etat, & que la dépense qu'il fait pour ses plaisirs

est fort modérée. Tout le monde sçait à ce propos, que Philippe IV. pere du Roi d'à present, ayant entendu parler de la beauté d'une fameuse Courtisane, fut la voir chez elle; mais religieux observateur de l'étiqeuerte, il ne lui donna que quatre pistoles: Elle resta fort en colere d'une recompense si peu proportionnée à son merite, & dissimulant son chagrin, elle fut voir le Roi vêtuë en Cavalier, & après s'estre fait connoître, & avoir eu de lui une audience particuliere, elle tira une bourse où il y avoit quatre cens pistoles, & la mettant sur la table: C'est ainsi, dit-elle, que je paye mes Maitresses. Elle pretendoit dans ce moment, que le Roi estoit sa Maitresse, puisqu'elle faisoit la démarche de l'aller trouver en habit d'homme.

L'on sçait par l'étiquette le tems fixe que le Roi doit aller à ses maisons de plaisir, comme à l'Escorial, à Aranjues, & au Buen-Retiro; de maniere que sans attendre ses ordres, on fait partir tous les équipages, & on va dès le matin l'éveiller pour l'habiller de l'habit qui est décrit dans l'étiquette, selon la saison, & puis il monte dans son grand Carosse, & sa Majesté va où il a esté dit, il y a plusieurs siecles, qu'elle iroit.

Quand le temps marqué de revenir est arrivé, quoique le Roi se plaise dans le lieu où il est, il ne laisse pas d'en partir pour ne point déroger à la coutume.

On sçait aussi quand il doit se confesser, & faire ses dévotions. Le Confesseur se presente.

Il faut que tous les Courti-

sans, & même les Ambassadeurs, quand ils entrent dans la chambre du Roi, ayent de certaines petites manchettes de quintin, qui s'attachent toutes plates sur la manche. Il y a des boutiques dans la salle des Gardes, où les Seigneurs vont les louer, & les rendre en sortant. Il faut de même que toutes les Dames, quand elles sont chez la Reine, ayent des chapins. Je me souviens de vous avoir déjà dit que ce sont des petites sandales dans lesquelles on passe le soulier; cela les hausse extrêmement. Si elles avoient paru devant la Reine sans chapins, elle le trouveroit très-mauvais.

Les Reines d'Espagne n'ont auprès d'elles que des veuves ou des filles. Le Palais en est si rempli, que l'on ne voit qu'elles au travers des jalousies ou

sur les balcons. Et voici ce qui me paroist assez singulier ; c'est qu'il est permis à un homme, quoique marié, de se déclarer Amant d'une Dame du Palais, & de faire pour elle toutes les folies & les dépenses qu'il peut, sans que l'on y trouve à redire. L'on voit ces Galans - là dans la court, & toutes les Dames aux fenestres qui passent les jours à s'entretenir avec les doigts. Car vous sçaurez que leurs mains parlent un langage tout à fait intelligible ; & comme on le pourroit deviner s'il estoit pareil, & que les mêmes signes voulussent toujourns dire les mêmes choses, ils conviennent avec leurs Maîtresses de certains signes particuliers que les autres n'entendent point. Ces amours-là sont publiques. Il faut avoir beaucoup de galanterie & d'es-

prit pour les entreprendre & pour qu'une Dame veuille vous accepter; car elles font fort les délicates. Elles ne parlent point comme les autres. Il regne un certain génie au Palais tout différent de celui de la Ville, & si singulier que pour le sçavoir il le faut apprendre comme on fait un métier. Quand la Reine sort, toutes les Dames vont avec elle, ou du moins la plus grande partie. Alors les Amans qui sont toujours alerte, vont à pied auprès de la portière du carrosse pour les entretenir. Il y a du plaisir à voir comme ils se croquent, car les ruës sont horribles; mais aussi le plus croqué est le plus galant. Quand la Reine revient tard, ils font porter devant le carrosse où sont leurs Dames, quarante ou cinquante flambeaux de cire blanche, &

cela fait quelquefois une très-belle illumination, car il y a plusieurs carrosses, & dans chacun plusieurs Dames: ainsi l'on voit souvent plus de mille flambeaux sans ceux de la Reine.

Lorsque les Dames du Palais se font saigner, le Chirurgien a grand soin d'avoir la bandette, ou quelque mouchoir où il soit tombé du sang de la belle, il ne manque pas d'en faire un present au Cavalier qui l'aime, & c'est en cette grande occasion qu'il faut se ruiner effectivement. Il y en a eu d'assez fous pour donner la plus grande partie de leur vaisselle d'argent au Chirurgien: & ne croyez-pas que ce soit seulement une cuillère, une fourchette & un couteau, comme nous connoissons certaines gens qui n'en ont guère davantage:

non, non, cela va à des dix & douze mil livres, & c'est une coutume si fort établie parmi eux, qu'un homme aimeroit mieux ne manger toute l'année que des raves & des siboules, que de manquer à faire ce qu'il faut en ces sortes de rencontres.

Il ne sort guère de Dames du Palais sans estre fort avantageusement mariée. Il y a aussi les Menines de la Reine, qui sont si jeunes quand on les met auprès d'elle, qu'elle en a de six ou sept ans. Ce sont des enfans de la première qualité. J'en ai vû de plus belles que l'on ne peint l'Amour.

Aux jours de Ceremonies où les Dames du Palais sortent, ou quand la Reine donne audience, chaque Dame peut placer deux Cavaliers à côté d'elle, & ils mettent leur chapeau devant
leurs

leurs Majestez, bien qu'ils ne soient pas Grands d'Espagne. On les appelle *Embevecidos*, c'est à dire enivrez d'amour, & si occupez de leur passion & du plaisir d'estre auprès de leurs Maîtresses, qu'ils sont incapables de songer à autre chose: Ainsi il leur est permis de se couvrir comme on permet à un homme qui a perdu l'esprit, de manquer aux devoirs de la bien-séance. Mais pour paroistre ainsi il faut que leurs Dames le leur permettent, autrement ils n'oseroient le faire.

Il n'y a point d'autre plaisir à la Cour que les Comedies, mais pendant le Carnaval l'on vuide des œufs par un petit trou, on les remplit d'eau de senteur, on les bouche avec de la cire, & lorsque le Roi est à la Comedie, il en jette à tout le

monde. Chacun à l'imitation de sa Majesté, s'en jette. Cette pluye parfumée embaume l'air, & ne laisse pas de bien mouiller. C'est-là un de leurs plus grands divertissemens. Il n'y a guère de personnes qui dans cette saison ne porte une centaine d'œufs avec de l'eau de cordoüe ou de nasthe dedans, & en passant en carrosse on se les jette dans le visage. Le peuple dans ce tems-là se fait aussi des plaisirs à sa mode: par exemple, on casse une bouteille dont on en attache l'ozier avec le verre dedans à la queue d'un chien ou d'un chat, & ils sont quelquefois plus de deux mil qui courent après.

Je n'ai jamais rien vû de si joli que le nain du Roi, qui s'appelle *Louisillo*. Il est né en Flandres, & d'une petiteffe merveilleuse,

parfaitement bien proportionné. Il a le visage beau, la teste admirable, & de l'esprit plus qu'on ne peut se l'imaginer ; mais un esprit sage & qui sçait beaucoup. Quand il se va promener il y a un Palfrenier monté sur un cheval, qui porte devant lui un cheval nain, qui n'est pas moins bien fait en son espece que son maistre l'est en la sienne. On porte ce petit cheval jusqu'au lieu où *Louisillo* le monte, car il seroit trop fatigué s'il falloit qu'il y allât sur ses jambes ; & c'est un plaisir de voir l'adresse de ce petit animal & celle de son maistre, lorsqu'il lui fait faire le manège. Je vous assure que quand il est monté dessus, ils ne font pas plus de trois quartiers de hauteur. Il disoit l'autre jour fort serieusement qu'il vouloit combattre les

taureaux à la premiere feste, pour l'amour de sa Maîtresse Doña Elvire. C'est une petite fille de sept ou huit ans d'une beauté admirable. La Reine lui a commandé d'estre son galant. Cet enfant est tombé par un grand bonheur entre les mains de la Reine. En voici l'avanture.

Les Peres de la Merci allerent racheter un certain nombre d'Esclaves qu'ils ramenerent à Madrid. Comme ils faisoient la Procession par la Ville suivant la coûtume, la Reine vit une des Captives qui tenoit deux petites filles par la main, elles paroïssent estre sœurs, mais il y avoit cette difference que l'une estoit extremement belle, & l'autre extremement laide. La Reine la fit approcher & lui demanda si elle estoit la mere de

ces enfans. Elle dit qu'elle ne l'estoit que de la laide. Et par quel hazard avez-vous l'autre, lui dit la Reine ? Madame, répondit-elle, nous estions dans un Vaisseau où il y avoit une grande Dame qui estoit grosse, & que nous ne connoissions point ; mais à son train & à la magnificence de ses habits, il estoit aisé de juger de sa qualité. Nous fûmes pris après un rude combat, la plus grande partie de ses gens furent tuez ; elle eut tant de peur qu'elle acoucha & mourut aussi-tôt. J'estois auprès d'elle, & voyant cette pauvre petite creature sans nourrice, & presté à mourir, je résolus de la nourrir s'il m'estoit possible avec l'enfant que j'avois. Dès que les Corsaires se furent rendus maistres de nostre bâtiment, ils partagerent le butin entr'eux ;

ils estoient dans deux Vaisseaux, & chacun prit ce qui lui estoit échû. Ce qui restoit des femmes & des autres gens de cette Dame fut d'un côté & moi de l'autre, de sorte Madame, continua-t-elle, que je n'ai jamais pû sçavoir à qui appartenoit celle que j'ai sauvée. Je la regarde à present comme ma propre fille, & elle croit que je suis sa mere. Une œuvre si charitable, lui dit la Reine, ne sera pas sans récompense. J'aurai soin de vous & je garderai la petite inconnüe. La Reine en effet l'aime si fort, qu'elle est toujours habillée magnifiquement. Elle la suit par tout, & lui parle avec tant de grace & de liberté, que cela ne sent point sa miserable. Peut-estre que l'on découvrira quelque jour quelle elle est.

Il n'y a point ici de ces agrées-

bles festes que l'on voit à Versailles, où les Dames ont l'honneur de manger avec leurs Majestez. Tout est fort retiré dans cette Cour, & il n'y a selon moi que l'habitude que l'on se fait à toutes choses qui puisse garantir de s'y ennuyer beaucoup. Les Dames qui ne demeurent pas actuellement dans le Palais, ne vont faire leur cour à la Reine que lorsqu'elle les mande, & il ne lui est pas permis de les mander souvent. Elle demeure d'ordinaire toute seule avec ses femmes, & jamais vie n'a esté plus melancolique que la sienne.

Quand elle va à la chasse, (& vous observerez qu'elle est la premiere Reine de toutes celles qui ont regné en Espagne, qui ayent eu cette liberté) il faut qu'au lieu du rendez-vous pour monter à cheval, elle met-

te les pieds sur la portiere de son carrosse, & qu'elle se jette sur son cheval. Il n'y a pas long-tems qu'elle en avoit un assez ombrageux qui se retira comme elle s'élançoit dessus, & elle tomba fort rudement à terre. Quand le Roi s'y trouve, il lui aide, mais aucun autre n'ose approcher des Reines d'Espagne pour les toucher & les mettre à cheval. On aime mieux qu'elles exposent leur vie & qu'elles courent risque de se blesser.

Il y a quatorze matelats à son lit, on ne se sert ni de sommiers de crin ni de lits de plumes; & ces matelats qui sont de la meilleure laine du monde en Espagne, n'ont pas plus de troisdoigts d'épaisseur; de sorte que son lit n'est pas plus haut que les nôtres en France. L'on fait les matelats minces pour les pouvoir

tourner & les remuer plus aisément. Il est vrai que j'ai remarqué qu'ils s'affaissent moins, & ne durcissent pas tant.

C'est la coutume à Madrid que le maître ou la maîtresse du logis passent toujours devant ceux qui leur rendent visite. Ils prétendent que c'est une civilité d'en user ainsi, parce qu'ils laissent, disent-ils, tout ce qui est dans leur chambre au pouvoir de la personne qui y reste la dernière. Pour les Dames, elles ne se baissent point en se saluant, elles se présentent seulement la main dégantée.

Il y a une autre coutume que je trouve assez singulière, c'est que lorsqu'une fille veut être mariée, & qu'elle est majeure, si elle a déjà fait un choix, bien que son père & sa mère s'y op-

posent, elle n'a qu'à parler au Curé de sa Paroisse & lui déclarer son dessein. Aussi-tôt il l'ôte de la maison de ses parens, & il la met dans une maison Religieuse, ou chez quelque Dame devote, où elle passe un peu de tems; ensuite si elle persevere dans sa resolution, on oblige le père & la mere de lui donner une dot proportionnée à leur qualité & à leur bien, & on la marie malgré eux. Cette raison est en partie cause du soin que l'on prend de ne laisser parler personne aux filles, & de les tenir si renfermées, qu'il est difficile qu'elles puissent prendre des mesures pour conduire une intrigue. Au reste pourvû que le Cavalier soit Gentilhomme, cela suffit, & il épouse sa Maîtresse, quand bien e'le seroit fille d'un Grand d'Espagne.

Depuis que je suis en ce païs il me semble que je n'ai rien omis à vous dire. Je vais à present achever d'écrire mes Memoires de la Cour d'Espagne, puisque les premiers que je vous en ai envoyé vous ont plû. Je vous les enverrai à mesure qu'il se presentera des événemens dignes de vostre curiosité. Je vous promets aussi la relation que vous me demandez : mais pour tant de petites choses accordez m'en une bien considerable, ma chere Cousine, c'est la continuation de vostre amitié, dont je fais tout le cas que je dois.

*De Madrid ce 23.
Septembre 1680.*

Fin du Voyage d'Espagne:







